
3 1761 05504121 4





30

122



R. CAGNAT & SALADIN

VOYAGE

EN TUNISIE




APR 2 1974

VOYAGE

EN TUNISIE

COULOMMIERS
Imprimerie Paul Brodard.

R. CAGNAT ET H. SALADIN

VOYAGE

EN TUNISIE

OUVRAGE

CONTENANT 25 GRAVURES ET UNE CARTE



PARIS

LIBRAIRIE HACHETTE ET Cie

79, BOULEVARD SAINT-GERMAIN, 79

1894

AVANT-PROPOS

On a beaucoup parlé de la Tunisie depuis une quinzaine d'années; on a souvent écrit sur son histoire, sur les mœurs de ses habitants, sur son passé, sur son avenir. Si nous venons, à notre tour, en entretenir le public, c'est que le récit que nous avons à lui faire sera très différent de ceux qu'il peut lire chaque jour. Chargés par le Ministre de l'instruction publique de l'exploration scientifique de la Régence, nous avons eu la bonne fortune, pendant trois années consécutives, de la parcourir en tous sens, dans des conditions spécialement favorables pour l'étudier, avant, pendant, et aussitôt après l'expédition française qui y amena l'établissement du protectorat : à ce moment, elle n'avait pas encore subi la transformation radicale et

féconde qu'elle doit à la France. Par là notre description acquiert un caractère tout particulier; nous ne dirons pourtant pas rétrospectif : car, depuis lors, nous sommes retournés plus de six fois en Tunisie et nous en avons suivi avec un soin extrême les progrès et les changements. Le lecteur s'en apercevra aisément; ce qu'il verra mieux encore, c'est l'affection que nous portons à ce beau pays, sous le charme duquel nous sommes encore aujourd'hui.

Juillet 1894.

VOYAGE
EN TUNISIE

CHAPITRE I

DE TUNIS A SOUSE

Ce n'était pas chose facile il y a quinze ans que de se préparer à un voyage de quelque durée dans la Régence. Nous avons dû passer plus de deux semaines à nous équiper, à composer notre personnel, bêtes et gens ; à recueillir à droite et à gauche les autorisations officielles nécessaires à notre exploration et les recommandations officieuses, plus utiles encore peut-être. Enfin nous voilà prêts ! Nous sommes tous deux bien montés, bien armés, pleins d'entrain et décidés à affronter toutes les fatigues, pourvu que notre exploration soit fructueuse pour la science et intéressante pour ses modestes représentants. En route !

Derrière nous, marche notre suite. C'est d'abord le hamba Ali-ben-Amar-el-Fellah, un brave homme qui

nous a accompagnés pendant tous nos voyages et qui a toujours été le plus dévoué des gendarmes : car un hamba, c'est un gendarme, un gendarme du bey. Avant l'établissement du protectorat, les hambas formaient la cavalerie d'élite ; ils portaient les dépêches beylicales aux gouverneurs des provinces et parcouraient la Régence pour arrêter les criminels, voleurs ou assassins, surtout pour faire payer l'impôt aux tribus : les impôts en Tunisie, comme partout ailleurs, ne rentrant jamais tout seuls. Nous ne voudrions pas affirmer que les hambas aient usé toujours envers les populations de toute la douceur désirable ; nous nous sommes même laissé dire qu'ils exigeaient parfois un peu plus que la somme nécessaire, bien peu, la moitié peut-être, pour se dédommager de leur peine. Mais nous nous refusons à croire que le brave Ali ait eu recours à des procédés si indélicats. Son seul défaut nous a semblé être la paresse. Quand nous n'avions pas besoin de ses services, il faisait comme le bon La Fontaine et partageait volontiers sa journée en deux parties,

.... Dont il soulait passer
L'une à dormir, et l'autre à ne rien faire,

excepté pourtant à l'heure des repas.

Son cheval, qu'il est obligé de nourrir à ses frais, est maigre comme le trop fameux Rossinante, ce qui ne l'empêche pas de marcher indéfiniment ; il est vrai que son maître n'est pas beaucoup plus gras. Les bagages de notre hamba sont peu volumineux : il a mis sur nos bêtes de somme un paquet de linge microscopique ; sa selle est recouverte d'un petit tapis de Kairouan, qu'il étendra sous lui pendant la nuit. Mais il n'a pas oublié de prendre son long fusil à pierre ; par précaution, et

pour s'en servir plus aisément en cas d'alerte, il a enveloppé la batterie dans un linge et fortement lié le tout avec une ficelle. De plus, il emporte en travers de son cheval une vieille ombrelle de toile blanche qu'il ouvrira s'il pleut trop fort. Nous doutons que ses aïeux aient jamais connu de tels raffinements, quand ils volaient à la conquête de l'Afrique pour y planter l'étendard du prophète.

Le second de nos hommes est le nommé Mohammed-ben-Ali, un négrillon trapu d'une force étonnante et d'un excellent caractère. C'est notre factotum. D'abord il fait fonction d'interprète : il parle l'arabe, l'italien et aussi le français, nous ne dirons pas avec la pureté d'un académicien, mais fort convenablement; puis il nous sert de domestique : il est chargé de dresser notre tente et de monter nos lits, d'étriller nos chevaux, de leur donner l'orge matin et soir; enfin c'est un excellent cuisinier, et nous garderons longtemps le souvenir de certain civet de lièvre que nous avons mangé dans le désert. En résumé, Mohammed-ben-Ali est un précieux serviteur. Au demeurant, c'est un philosophe : il préfère le chien à l'homme, parce que les bêtes, au moins, savent être reconnaissantes des soins qu'on leur donne, et voudrait bien recommencer sa vie..... pour apprendre à lire.

Nous emmenons encore un troisième Arabe, que nos hommes appellent *Baba-el-Hadj* (Papa le Pèlerin) : il conduit nos bêtes de somme. Pauvre vieillard, qui ne craint pas, pour gagner quelques francs par jour, de s'engager avec nous dans un voyage long et pénible! Il est borgne, ce qui est très fâcheux, nous dit Mohammed; car si, en se réveillant le matin, on aperçoit le mauvais œil avant de voir le bon, on ne peut pas prévoir les accidents qui vous arriveront pendant la journée. Nous essayerons de conjurer la *jettatura*.

Tous nos bagages, tentes, lits, vêtements, vaisselle de fer battu, caisses à photographie, livres et papiers, sont chargés sur deux chevaux, et enfermés dans d'immenses paniers doubles, appelés dans le pays *zambil*, qui pendent à droite et à gauche de chaque côté de l'animal. Un âne sert de monture à Mohammed et porte le reste de nos richesses. Autour de nous courent et sautent deux chiens : l'un nous gardera pendant la nuit, l'autre, un chien d'arrêt français, nous aidera, par son flair, à nous procurer les lièvres et les perdreaux qui seront le fond de notre nourriture journalière.

Le soleil se lève au moment où nous quittons Bab-el-Djezira, et au-dessus de notre tête, très haut dans les airs, passe, les ailes éployées et le cou tendu, une bande de flamants roses qui va s'abattre sur les eaux du lac de Tunis. Nous nous rappelons notre histoire romaine, et, nouveaux Romulus, nous acceptons le présage.

La route qui s'étend devant nous est relativement bonne : elle a été empierrée et est entretenue par le gouvernement lui-même. Car Hammam-Lif, où nous arriverons tout à l'heure, est un lieu de plaisance. La voie ferrée qui relie cette petite ville à Tunis suit cette route pendant trois kilomètres, puis elle incline à gauche. Nous laissons bientôt à notre droite le tombeau de Sidi-bel-Hassen-el-Chadli, qui s'élève sur une hauteur, et ensuite la zaouïa de Sidi-Fettala.

Cependant les pluies des jours précédents ont tellement détrempé la route, que nos bêtes de somme avancent très difficilement : les bagages sont mal équilibrés et nous craignons à chaque instant de les voir jetés à terre avec l'animal qui les porte. Le premier qui tombe est notre âne : il plie gracieusement ses jambes de devant et s'affaisse. Mohammed n'a que le temps de se mettre

sur ses pieds. Il saisit tout de suite la cause d'une faiblesse si fâcheuse dans son coursier favori, et nous l'explique avec indignation : l'âne n'a certainement pas mangé d'orge la veille. Nous avions donné à un homme de Tunis, chez qui il était en pension, l'argent nécessaire pour en acheter; mais ce coquin a sans doute préféré mettre cet argent dans sa poche pour augmenter ses bénéfices. Mohammed voudrait le voir en ce moment devant lui pour lui reprocher sa conduite et lui en faire sentir toute l'horreur; mais nous pensons qu'il vaut mieux aider l'âne à se relever, le recharger et continuer notre route. L'œil de Baba-el-Hadj ne serait-il pas un peu cause de cet accident?

Bientôt nous arrivons à un fondouk, c'est-à-dire à une grande hôtellerie arabe, à l'usage des hommes et surtout des bêtes; il s'appelle *Fondouk-Choucha.* Un fondouk est ordinairement composé d'une grande cour autour de laquelle règnent des chambres basses et sales, sans pavement aucun, habitées toute l'année par des légions de puces. Pendant la journée, le fondouk est à peu près vide. A peine un ou deux passants s'arrêtent-ils pour se reposer de la chaleur du jour; car il faut faire le plus de chemin possible afin de ne pas être surpris par le soir loin de toute habitation. Mais, à la tombée de la nuit, c'est une autre affaire. Les moutons, les chameaux, les chevaux, les ânes, les mulets s'entassent dans la cour du fondouk; les charretiers et les caravaniers s'emparent de toutes les chambres et, jusqu'au lever du soleil, c'est un mélange d'êtres de toute sorte, qui forme le spectacle le plus pittoresque que l'on puisse se figurer. Nous ne nous arrêtons pas au Fondouk-Choucha et arrivons bientôt à l'oued Meliana, une des rivières les plus considérables de la Régence :

elle se jette dans le golfe de Tunis, un peu à l'est du village de Radès. On la traverse sur un pont de cinq arches, dont la construction remonte à la fin du XVIIIe siècle, ainsi que l'attestent deux inscriptions arabes engagées dans la construction du parapet.

Les montagnes qui s'étendent à notre droite n'ont rien de bien curieux pour l'œil du voyageur.

Mais au delà de cette ligne de hauteurs on voit s'élever la cime majestueuse du *Djebel-er-Ressass* ou *Monte-Piombino*, ainsi nommé à cause des mines de plomb qu'il renferme, et, plus loin encore, celle du mont Zaghouan, le sommet le plus élevé de la Tunisie. Devant nous, voici Hammam-Lif, au pied du *Djebel-bou-Kournein*, Hammam-Lif que l'on a spirituellement appelé le « Trouville de Tunis » : c'est un établissement thermal situé au bord de la mer, dont la plage de sable fin attire, à la belle saison, un certain nombre de baigneurs. Le village ne compte pas beaucoup de maisons : celle du Bey (*Dar-el-Bey*) est la plus importante. Toutes renferment une ou plusieurs piscines alimentées par les sources d'eau chaude qui sortent de la montagne : la température en est d'au moins quarante degrés centigrades. Elles sont, paraît-il, fort efficaces contre les rhumatismes et les maladies de peau; nous ne saurions nous en porter garants, mais, ce que nous pouvons affirmer, car nous en avons personnellement usé, c'est qu'elles sont fort précieuses pour des voyageurs qui viennent de faire un long trajet.

Nous trouvons à déjeuner dans un restaurant provisoire, tenu par un Européen. Le repas fini, nous montons en selle et continuons notre route. Triste route, à travers un pays fangeux, sans végétation, sans restes antiques. Heureusement, nous avons avec nous Moham-

med, dont l'âne s'est reposé pendant notre déjeuner et avance allégrement. Mohammed nous conte son histoire. Il n'a guère connu son père et sa mère, qui l'ont laissé aux soins d'une vieille tante ; il se souvient seulement qu'il était tout petit et vagabondait dans les rues, quand il est entré au service d'une famille grecque. Là on l'a chargé de garder une petite fille, à laquelle il s'est vivement attaché ; il l'endormait entre ses bras et la promenait dans les rues de Tunis ou de la Goulette. Elle est morte toute jeune et il la pleure encore. Puis il a passé dans d'autres maisons, chez des Italiens, chez des Français ; il a servi sur la côte à Souse, à Monastir ; il a parcouru le pays avec je ne sais quel grand Tunisien qui l'avait pris comme cuisinier ; il a appris un peu toutes les langues, a coudoyé toutes les nations qui ont des représentants en Tunisie ; aussi, comme c'est un homme de sens, et qu'il a eu la chance de rencontrer des maîtres qui se sont donné la peine de le former, il a emprunté à notre civilisation quelques-uns de ses bons côtés et possède une culture morale supérieure à celle de la plupart de ses compatriotes. D'ailleurs il a du sang nègre dans les veines, et les nègres valent bien mieux que les Arabes proprement dits. Il faut l'entendre parler de sa vieille tante, qu'il aime sincèrement : c'est pour la nourrir qu'il travaille depuis longtemps, et il n'a pas d'attentions assez délicates pour lui prouver son affection. Il se propose de lui rapporter d'Algérie, où nous irons, un litre plein de tabac à priser ; ce sera la première fois de sa vie que la bonne vieille en aura goûté d'aussi bon ! Nous devons ajouter que c'est la seule femme arabe qui trouve grâce à ses yeux ; car, assure-t-il en forme de conclusion : « Vois-tu, monsieur, la meilleure femme arabe ne vaut pas la plus mauvaise des femmes fran-

çaises ». O Mohammed, tu ne sais peut-être pas ce que tu avances !

En devisant ainsi et en abattant de temps à autre, sans descendre de cheval, une alouette pour le repas du soir, nous arrivons au village de Groumbélia. La population en est de cinq cents âmes au plus : il est, comme la plupart des villages arabes, fort mal construit et d'une grande saleté, surtout quand il a plu. Ali nous y a devancés pour aviser les autorités de notre arrivée, et le cheik nous reçoit fort aimablement ; mais il a oublié de prévenir les chiens de notre venue. Bien qu'enfermés dans l'intérieur des maisons, ces maudits animaux nous sentent passer dans la rue : d'un bond ils sont sur les terrasses et y courent comme des possédés, hurlant, jappant et nous montrant deux rangées de dents blanches longues et acérées. Ces chiens, dont nous retrouverons les frères partout dans les douars, appartiennent à une espèce particulière : ils ressemblent à de petits loups. Leurs oreilles sont pointues, leur queue peu fournie ; leurs poils, généralement assez longs, durs comme du crin, et d'un blanc douteux, se hérissent sur leur dos comme autant d'arêtes lorsqu'ils sont en colère ; mais, en réalité, ils sont plus effrayants que dangereux. On nous a préparé un logement pour la nuit, dans une boutique de vétérinaire ; le *Dar-el-Bey*, maison des hôtes, étant tombé en ruine et ne pouvant pas nous abriter décemment. Nous ne tardons pas à nous coucher, fort las d'une première journée de voyage, et surtout des préparatifs qui l'ont précédée. Nous verrons Groumbélia au jour ; ce ne sera pas long.

La seule curiosité du pays est une fontaine dont les eaux se déversent dans un abreuvoir ; à la partie supérieure se lit une inscription arabe, assez ancienne, qui

indique la date à laquelle la fontaine a été construite et le nom de celui qui l'a fait bâtir. Pendant qu'on selle nos chevaux, nous allons visiter le fondouk : il est horriblement sale, mais nous y prenons deux excellentes tasses de café maure.

Pour sortir du village, on traverse des plantations d'oliviers; l'année a été bonne : les arbres paraissent chargés de fruits que l'on ne tardera point à récolter. Rien de plus agréable à l'œil que ces jardins qui s'étendent autour de nous, rien de plus harmonieux que leur feuillage sombre au travers duquel se joue le soleil levant, tandis que les montagnes, dont les flancs s'éclairent peu à peu, encadrent le paysage d'une longue ligne violette. Bientôt on se retrouve dans la plaine; mais au moins la solitude en est égayée par des touffes de lentisques et de myrtes, dont la verdure triste tranche çà et là sur la monotonie du terrain. Nous ne tardons pas à traverser les rues et les jardins de Tourki, petit village grand comme Groumbélia.

A peine les avons-nous dépassés, que nous apercevons à notre droite une tour élevée qui émerge au milieu d'arbustes de toute sorte; nous quittons un instant la route pour voir de près cette construction qui, de loin, ressemble à un minaret. C'en est un, en effet, mais les soubassements remontent à l'époque romaine : ils sont construits en beaux blocs rectangulaires et ont probablement appartenu à un mausolée. La localité se nomme *Beled-Djedeida* (le village neuf); elle est maintenant déserte, l'insalubrité de sa position ayant obligé les habitants à l'abandonner. Quelques maisons en ruine entourent le minaret, et l'on distingue encore les restes d'un pressoir à huile; l'herbe, les cactus et divers arbustes épineux recouvrent tout le reste d'un voile impénétrable.

Pendant ce temps, nos bagages ont continué leur route, et à peine les avons-nous rejoints que notre hamba nous signale plusieurs petites enceintes en pierre, du milieu desquelles s'élèvent trois palmiers : il y a là, nous dit-on, quarante tombes, qui renferment les corps de quarante héros morts (naturellement, en combattant les chrétiens). La localité s'appelle *El-Arbaïn* (les quarante) ; quatre kilomètres plus loin, nous rencontrons un grand fondouk, appelé *Bordj-el-Akhfaïd.*

Un peu au delà commence un défilé assez resserré (une *khanga*, pour nous servir de l'expression consacrée), qui ne se termine qu'à Hammamet. Jadis très épais, paraît-il, ce fourré a été éclairci peu à peu par les fabricants de charbon de bois ; il est formé de divers arbres d'essence résineuse, comme des thuyas, des lentisques et de petits pins ; le sol est accidenté et le gibier y abonde, ce dont nous profitons. Ce passage avait autrefois la plus mauvaise réputation : on n'osait s'y aventurer, de crainte d'être assassiné ; car les légendes les plus terribles couraient à ce sujet. Qu'y avait-il de vrai au fond? Toujours est-il que cette khanga a été le théâtre d'un combat acharné pendant la campagne de Tunisie, et que les bruits fâcheux répandus sur son compte ont empêché une colonne marchant sur Hammamet de s'y aventurer hardiment, tandis qu'ils inspiraient aux Arabes une audace qui faillit nous être funeste.

Le soir, un peu avant le coucher du soleil, nous arrivions à Hammamet.

Nous sommes venus dans cette ville trois années de suite, et nous avons toujours été charmés du spectacle qu'elle offre au voyageur.

Certes, les circonstances étaient loin d'être toujours aussi favorables. La première fois que nous avons été

amenés sur ce point, c'était un peu avant la guerre, au mois de février 1881; les habitants, sans être hostiles, ne nous regardaient pas d'un œil bienveillant, et force nous fut, par prudence, de ne pas pénétrer dans la ville, où l'hospitalité, nous devons le dire, nous avait été refusée par le seul chrétien qui s'y trouvât — il servait alors d'agent consulaire à l'Italie. Il nous fallut chercher asile dans un fondouk situé à l'entrée des jardins, et nous contenter d'une chambre ouverte à tous les vents, qui faisaient rage cette nuit-là; le propriétaire, un Algérien émigré, nous fit d'abord mauvaise mine, et ne se radoucit qu'à la vue de nos revolvers placés sur la table devant nous. Les deux autres années, nous avons trouvé, grâce à la présence de nos troupes, la réception la plus cordiale. Mais, bien ou mal accueillis, nous avons toujours rapporté de notre visite à Hammamet le souvenir du plus charmant paysage qui se puisse imaginer.

La ville est située au fond du golfe auquel elle a donné son nom; la mer vient en baigner les murs du côté de l'est; vers le nord et le nord-ouest s'étendent de vastes cimetières, ombragés par de vieux arbres, que le sable envahit chaque jour davantage; car il assiège Hammamet de tous côtés. Aussi, quand le vent souffle avec violence, ce sont des tourbillons qui vous aveuglent et rendent les promenades assez désagréables. Mais, en échange, quand le temps est calme, quel délicieux séjour! La ville, dans son enceinte fortifiée, flanquée de distance en distance par des tours carrées à demi engagées dans la muraille, contraste par la blancheur de ses murs avec l'azur sombre des flots. Quelques barques de pêche ou de commerce se balancent dans la baie; les jardins qui s'étendent alentour sont remplis d'arbres odorants :

orangers, jasmins, rosiers. L'olivier, l'amandier, le caroubier y abondent, et les tourterelles qui aiment à s'y réfugier remplissent l'air de roucoulements plaintifs. Du haut de la kasbah, qui est située au sud-ouest de la ville, on jouit d'un magnifique coup d'œil. D'un côté, on a à ses pieds toutes les maisons; sur les terrasses blanches sont souvent suspendues des étoffes aux couleurs brillantes qui flottent au gré du vent, et prennent au soleil des tons plus éclatants encore; à sa gauche, on voit s'étendre les jardins avec leurs verts de toutes les nuances; enfin, si l'on se retourne, on aperçoit, aussi loin que l'œil peut percer, la mer calme et bleue, et, tout à fait à l'horizon, la petite ville d'Hergla qui s'avance dans les flots. Nabel même, la Naples tunisienne, malgré sa renommée, ne l'emporte pas, à notre avis, sur Hammamet.

La kasbah est à peu près la seule curiosité que renferme la ville de Hammamet. L'entrée de cette kasbah est des plus originales, sinon des plus commodes. Il faut d'abord se hisser sur un chemin en pente, une sorte d'escalier sans marches, formant avec le sol un angle de quarante-cinq degrés, mal pavé et très glissant. Puis on passe sous une porte dont les ferrures rouillées et à moitié délabrées inspirent peu de respect; on pénètre alors dans un corridor obscur et l'on débouche dans une cour, au milieu de laquelle s'élèvent un ou deux palmiers.

Un escalier très rapide conduit à la partie supérieure de la citadelle; elle est encore armée des canons qui en ont toujours fait plutôt l'ornement que la défense; car les affûts en sont tellement vermoulus que, le premier coup une fois parti, la pièce serait certainement tombée à terre. Comme tous les canons qui armaient

les forts tunisiens au moment de l'expédition française, ce sont d'anciennes pièces qui viennent un peu de tous les pays et remontent à une époque assez éloignée. Les Beys avaient garni leurs forteresses avec le rebut des arsenaux européens.

En dehors des remparts est une *médersa* (école). Quand nous l'avons visité, il était absolument rempli de petits garçons qui apprenaient à lire : chacun avait entre les mains une tablette de bois, où étaient écrits quelques versets du Coran, et tous ensemble psalmodiaient à pleins poumons la phrase que le professeur leur avait lue préalablement. Nous devons avouer que notre venue causa quelques distractions à plus d'un; aussi nous nous hâtâmes de nous retirer, en donnant à cette jeunesse studieuse le conseil de travailler : « Travaillez, vous réussirez », est un proverbe arabe que nous ne pouvions laisser échapper l'occasion de leur débiter.

Pour gagner Souse, en quittant Hammamet, on peut suivre le littoral et atteindre Hergla en moins de deux jours; mais la route est assez monotone et ne présente guère de ruines romaines : deux raisons qui, à défaut d'autres, devaient nous inviter à obliquer un peu à droite, pour traverser le pays qui a reçu le nom d'*Enfida des Ouled-Saïd*, ou par abréviation *Enfida*. Ainsi fîmes-nous. A peine est-on sorti des jardins de Hammamet que le paysage change subitement : plus de végétation, ou seulement par-ci par-là quelques chétifs buissons; un terrain fangeux et la plaine avec sa monotonie. La première construction que l'on rencontre sur la route est le fondouk de Bir-Bouïta; c'est, paraît-il, un des plus confortables de la Tunisie, ce qui ne veut pas dire qu'on y soit proprement logé; mais,

comme il est très fréquenté par les caravanes qui vont à Souse et par celles qui en reviennent, on a eu soin d'y réserver quelques chambres plus grandes et mieux aérées, pour les voyageurs exigeants, dont l'idéal n'est pas de coucher dans la boue ou avec les chameaux. Quelques kilomètres plus loin, on passe au pied d'une ruine romaine qui mérite de fixer l'attention. Les indigènes lui ont donné le nom de *Kasr-Mnara* : c'est un mausolée de forme circulaire qui repose sur un soubassement carré. Les pierres tombées des parois et de la partie supérieure dissimulent aujourd'hui presque complètement la base. Le diamètre en est d'une quinzaine de mètres et la hauteur d'une dizaine. La construction est faite en blocage, c'est-à-dire en petites pierres noyées dans du mortier; mais extérieurement elle était recouverte de belles pierres de taille, qui se sont en partie détachées. Les voyageurs qui ont vu ce monument autrefois racontent qu'à la partie supérieure et au-dessus de la corniche qui couronnait cette tour existaient plusieurs petits autels : sur chacun d'eux on lisait une inscription indiquant le nom d'un des personnages ensevelis dans ce monument. L'une de ces inscriptions existe encore, mais à Souse, où elle a été employée dans la construction d'une jetée; les autres ont disparu. Une chambre voûtée était ménagée dans l'intérieur du mausolée; si l'on dégage l'ouverture, on peut encore y pénétrer actuellement. Inutile d'ajouter que le secret de cette sépulture a été violé depuis bien longtemps.

Au moment où nous nous approchons pour visiter cette ruine, nous rencontrons plusieurs Arabes qui viennent à nous : ce sont des gardiens chargés par l'autorité française de surveiller la route. Ils sont fort prévenants à notre égard et nous font les honneurs de la

ruine. Le chef d'entre eux est un petit homme vif, à l'œil malin, qui se montre particulièrement empressé. Nous nous attendions bien à ce qu'il profiterait de notre visite pour obtenir de nous un avantage quelconque, du tabac ou une recommandation en haut lieu, comme il arrive toujours en pareil cas; mais nous ne pensions pas avoir affaire à un personnage aussi rusé. Tout d'un coup, il se met à se remuer étrangement, à chanter; il prend le licol d'un de nos chevaux, se le passe autour du cou, et commence à danser en souriant niaisement! On juge de notre étonnement. Pourtant la chose ne tarde pas à s'éclaircir : ses compagnons nous préviennent qu'il est fou. Nous savons que le fou, non seulement n'est point méprisé en pays arabe, mais jouit même d'une grande considération : c'est un être qui est au-dessus du vulgaire et plus près de la divinité que les autres mortels. Dans le cas actuel, la folie devait dispenser notre homme d'une redevance qu'il désirait éviter. Nous comprenons où il veut en venir et cherchons à nous débarrasser de ce demi-dieu. Mais il ne nous lâche pas. Non seulement il est fou, mais toute sa maison a comme lui perdu le sens! Pour le coup, nous sommes incrédules. Il insiste. Sa femme est folle, son fils aussi, un enfant, nous dit-il, qui lui est né lors de l'arrivée des Français — c'est là pour lui un présage des plus favorables; ce que nous reconnaissons volontiers, en remarquant que, pour un fou, il ne manque pas de présence d'esprit. Mais voilà qui est plus fort : ses poules, sa chèvre même sont atteintes de cette lamentable maladie. Et pour nous en convaincre, il nous force à le suivre et nous mène jusque dans sa tente, qu'il a plantée non loin de là. Nous devons avouer que l'examen ne nous a nullement convaincus de sa véracité.

A notre arrivée, sa femme était occupée à moudre de l'orge avec une de ces meules à main comme il en existe dans toutes les demeures arabes : elle relève la tête et nous sourit aimablement. « Elle n'est point tant dégoûtante », aurait dit Sganarelle ; pourtant, si elle était en pays civilisé, nous lui conseillerions de se faire mettre des incisives, car elle les a perdues. Le petit enfant est charmant et, malgré sa folie, il nous tend les mains pour nous demander des sous. Décidément, ce sont des fous pratiques. La chèvre ressemblait à celles que l'on peut voir chaque jour dans les douars, et les poules n'avaient extérieurement aucun signe qui pût faire soupçonner la malheureuse infirmité dont elles étaient atteintes... au dire de leur maître.

Nous continuons notre route, et quelques pas plus loin nous entrons dans l'Enfida.

On se rappelle combien souvent il a été question de l'Enfida, lors de l'expédition française qui amena le protectorat, et comme les difficultés que souleva cette propriété furent longues à régler. La question était cependant bien simple. L'Enfida est un immense domaine de cent cinquante mille hectares environ, qui commence un peu avant Bou Ficha et s'étend à l'est jusqu'à la mer, à l'ouest jusqu'à la chaîne de montagnes qui limite la plaine, comprenant un territoire des plus fertiles, assez humide en hiver, mais par cela même plus propre à la culture des céréales. Le bey en avait fait don autrefois à son premier ministre, Kereddine, un des rares hommes intelligents qui aient été aux affaires en Tunisie. Lorsque Kereddine quitta le ministère pour se retirer à Constantinople, il voulut, par prudence, réaliser sa fortune immobilière et vendit ses biens en bloc à la Société Marseillaise ; l'Enfida en était un des

beaux morceaux, mais c'était loin d'en être le seul important.

Les grands tunisiens ne virent pas d'un bon œil une partie du territoire passer entre des mains européennes; d'autres nations, qui sentaient là une menace pour leur influence, ne cherchèrent point naturellement à calmer ces appréhensions. On eut recours à une des subtilités du droit musulman, et un israélite, le sieur Lévy, éleva des prétentions sur le domaine [1]. Il alla même planter sa tente en face de la maison où était établi le régisseur de l'Enfida (*Dar-el-Bey*), comme pour prendre possession de la propriété. L'expédition française et des négociations conduites à Tunis le décidèrent ensuite, mais au bout de plusieurs mois seulement, à abandonner la place. Il mourut peu après.

Nous aurions pu, après avoir franchi la limite de l'Enfida, arriver vers deux heures de l'après-midi au plus tard à Bou-Ficha, la première intendance de la Compagnie franco-africaine; mais, comme on nous avait parlé de plusieurs ruines dans le voisinage, nous voulûmes profiter des heures de jour qui nous restaient pour les aller visiter. Notre zèle ne fut pas récompensé,

1. Il réclamait pour appuyer ses prétentions le droit de préemption (*cheffâa*), disposition légale qui permet à un propriétaire d'acquérir la terre qui touche à la sienne, de préférence à tout autre acheteur. Il lui suffit, même quand la propriété voisine est vendue, d'en prendre possession. Dès lors, il en est acquéreur de droit, aux mêmes conditions que son concurrent. Quand un propriétaire, ainsi que l'avait fait Kereddine, quoiqu'on le niât, veut empêcher que ce droit ne soit exercé par son voisin, il se réserve dans l'acte de vente la propriété d'une bande de terrain sur toute l'étendue des limites du domaine. Le voisin n'a pas le droit de franchir cette bande pour prendre possession de la propriété qu'elle entoure.

il faut bien l'avouer; car aucune de ces ruines ne présentait d'intérêt, mais nous recueillîmes de la bouche d'un Arabe un renseignement curieux. A quelques kilomètres au nord de Bou-Ficha se trouve une koubba consacrée à Sidi-Bethir, le patron des honnêtes gens. Quand un homme est soupçonné de vol et qu'il n'avoue pas son méfait, il ne faut pas hésiter à le conduire jusqu'à cette koubba; car, en présence du saint, il n'est pas possible de dissimuler la vérité, autrement on s'exposerait à des conséquences épouvantables, — nous n'avons jamais pu savoir lesquelles. Souvent même il n'est point nécessaire de mener le coupable jusque-là; pour éviter une confrontation avec le tombeau du marabout, il préfère reconnaître tout de suite sa faute. Nous recommandons ce procédé aux juges d'instruction.

Nous arrivons donc le soir à Bou-Ficha, fatigués de notre journée et mouillés jusqu'aux os, car il n'a cessé de pleuvoir à partir de midi. Heureusement nous trouvons là l'intendant de cette partie du domaine. Son installation est des plus primitives : une tente divisée en trois parties, dont le milieu sert de salle à manger et de salon, et les autres de chambre à coucher pour lui et ceux auxquels il veut bien donner l'hospitalité. Son cabinet de travail est une cabane en planches où il serre toutes ses provisions ainsi que l'orge destinée à ses chevaux. Autour de sa tente sont campées quelques familles arabes chargées de le garder, sous leur responsabilité, et qui, en réalité, se font garder par lui. Depuis notre passage tout cela a bien changé et Bou-Ficha possède maintenant un bordj somptueux.

Après dîner, il nous explique comment on peut obtenir des Arabes qu'ils louent et exploitent la terre dans l'Enfida. On leur permet de cultiver, moyennant

une redevance de deux francs dix centimes par hectare, *déduction faite du terrain occupé par les buissons*, qu'ils ont soin de ne pas arracher pour s'éviter de la peine. Si on leur demandait de défricher, ou que l'on comptât les buissons dans l'estimation de l'hectare, on ne trouverait pas de fermiers. Et Dieu sait pourtant combien ces buissons sont rares dans la plaine! En échange de ce modeste loyer, les Arabes peuvent arriver à faire de fort jolis bénéfices. Ainsi, l'année de la guerre, où l'on n'avait pu semer que fort tard, au mois de mars, treize ouïbas, mesures de capacité qui valent chacune trente-trois litres trente-trois centilitres, par conséquent quatre cent trente-trois litres d'orge, avaient donné comme rendement vingt-deux kafis, c'est-à-dire, le kafi valant cinq cent trente-trois litres, onze mille sept cent vingt-six litres : environ vingt-sept fois la quantité de semence confiée à la terre.

Le lendemain matin, nous nous dirigeons vers la résidence du régisseur de l'Enfida. Nous laissons à droite une grande ruine, l'henchir Sidi-Khalifa, que nous visiterons peut-être quelque jour, et marchons en droite ligne vers le sud. Un peu avant midi, nous arrivons à un endroit appelé *Henchir-Fragha*. Nous y voyons un immense fort en ruines et découvrons que cet endroit s'appelait autrefois *Uppenna* : c'était une colonie au temps de Constantin, et les auteurs nous apprennent qu'un évèque y avait son siège. Nous y déjeunons, assis dans une piscine romaine envahie par les herbes.

Après avoir étudié pendant quelques heures les ruines d'Uppenna, nous remontons à cheval et nous voilà partis pour Dar-el-Bey de l'Enfida, où nous arrivons un peu avant la nuit tombante, ce qui ne nous

empêche pas de saluer, en passant, la tente du sieur Lévy : elle était sans doute bien élégante autrefois avec sa doublure bleu ciel parsemée d'étoiles. Hélas! aujourd'hui elle est renversée, éventrée, déchirée et à côté gît une table de bois, les quatre pieds en l'air, image fidèle des ambitions de son ancien possesseur, et de ceux qui le soutenaient.

Au moment de notre passage, Dar-el-Bey était une habitation bien simple isolée dans la plaine; elle est devenue depuis le centre d'un gros bourg, qui possède une église et une école, « Enfidaville ». Le lendemain matin, dès que nous sommes levés, nous sortons de la maison et regardons autour de nous. La plaine s'étend à perte de vue, pâlissante sous les rayons du soleil levant; il n'y a pas de paysage, il n'y a que des tons. C'est dans ces occasions qu'on regrette de ne pas avoir une palette et beaucoup de talent! Et encore on n'arriverait pas à rendre la réalité, tant il y a de sensation personnelle intime qui s'ajoute à la perception extérieure des choses. On respire, pour ainsi dire, autour de soi une telle immensité d'espace, qu'on éprouve une profonde impression d'isolement. C'est déjà le Sud qui commence.

Pour gagner Hergla en droite ligne, il aurait fallu traverser la sebkha (lac d'eau salée) qui s'étend sur une grande longueur à l'ouest de la ville. Cette sebkha en été se dessèche complètement et l'on peut y faire route aussi facilement que dans la plaine voisine. Mais quand arrive l'hiver, le terrain est bien vite détrempé par l'eau des pluies; de plus, tous les petits ruisseaux du pays viennent se jeter dans ce marais comme dans une cuvette naturelle; et l'on est obligé de le contourner soit à droite, soit à gauche; nous nous résignons donc à

remonter vers le nord-est. Rien d'ailleurs ne nous dédommagera de notre peine, car la plaine que nous traversons est déserte et sans végétation.

Nous avons l'intention de passer la nuit dans une maison située au bord de la mer : elle est occupée par un poste militaire tunisien qui a soi-disant pour mission de surveiller la côte. Le capitaine qui y commande s'appelle Baba-Selloum. Naturellement la maison a pris le nom de Bordj-Baba-Selloum. Ce Baba-Selloum est, nous a-t-on dit, un Turc aimant assez la vie facile, et fort aimable pour les étrangers. Malheureusement Baba-Selloum n'était point dans son bordj ce jour-là : il avait été appelé à Tunis pour une affaire urgente, et nous trouvâmes seulement quelques Arabes, dans lesquels il fallait, paraît-il, reconnaître la garnison du poste. Ils furent d'ailleurs très complaisants et mirent à notre disposition la seule chambre à peu près fermée de la maison, un long boyau qui servait de café aux habitués : on y était à l'abri du vent et de la pluie, c'était l'essentiel.

Avant que la nuit nous enferme dans notre chambre, nous allons nous promener sur le bord de la mer, qui n'est pas à cent mètres du bordj. Le temps est calme ; à peine quelques petites vagues viennent-elles rider le golfe. Cependant le soleil descend rapidement derrière les montagnes qui ferment l'horizon à l'ouest. Peu à peu il disparaît à nos yeux, le ciel pâlit en prenant successivement des tons de jaune orangé, jaune pâle, vert affaibli ; au loin la plaine est presque noire. Les montagnes, à l'horizon, se revêtent de teintes bleues de plus en foncées ; tout autour de nous, dans la nature, semble s'assoupir. On n'entend plus que le bruit monotone des flots qui meurent sur le sable du rivage. Il est temps de

nous retirer chez nous; nous dînons comme nous pouvons et nous nous mettons au lit.

La première partie de la nuit se passa assez tranquillement; mais vers minuit nous fûmes réveillés par un remue-ménage étrange qui se produisait dans la chambre; notre chienne de garde faisait des bonds à droite et à gauche et se livrait à une course effrénée : elle poursuivait des êtres invisibles. Rien n'arrêtait son élan; elle passait sous nos lits, culbutait nos bagages; elle était folle. Nous la mîmes dehors, et nous voilà de nouveau endormis. Tout d'un coup un objet tombe du plafond sur un de nous; la sensation que nous éprouvons nous réveille : nous allumons la bougie; nous ne voyons rien; nous cherchons à terre, tout autour de nous, sans arriver à aucune découverte. Il ne nous reste plus qu'à essayer de nous rendormir pour la seconde fois. A peine avons-nous éteint la lumière que le même fait se reproduit; mais, cette fois, nous sentons un être courir sur notre corps et frôler notre figure au passage : ce sont des souris ou des rats qui viennent nous visiter. Que faire? nous enfoncer la tête sous notre couverture et attendre patiemment le jour, en servant de tremplin à leur gymnastique nocturne. Enfin le soleil se lève; la lumière pénètre dans la chambre par la porte, et nous avons la joie de voir au-dessus de nos têtes les gros ventres blancs des rats, qui se sauvent à travers les branches de tamarin dont sont formées les terrasses.

Elles sont bien singulièrement construites, ces terrasses! La moitié en est supportée par un mât de navire, que la mer a rejeté à la côte et que l'on n'a eu garde de laisser perdre, l'autre par de grosses solives formant charpente. Par-dessus on a entassé des fagots de

tamarin ; et extérieurement, on a étendu sur le tout une couche de terre battue qu'on a enduite de chaux.

Cependant tout se réveille autour de nous et s'anime. Le bruit effraye les rats ; ils rentrent entre deux fagots et nous n'en voyons plus un seul, mais nous en garderons longtemps le souvenir — notre chienne aussi, qui a passé la nuit à les chasser, car le bordj tout entier en est, paraît-il, infesté. Elle nous en apporte un qu'elle a pris à la course : il est gros comme un petit chat. Aurions-nous donc failli être, comme le comte Hatton de la légende, dévorés par des rats ?

Pour se rendre de là à Hergla, il faut suivre le bord de la mer en laissant constamment à droite la sebkha dont nous avons déjà parlé. La route est courte et facile. Nous étions arrivés à Hergla avant l'heure du déjeuner.

Hergla, de loin, est d'un aspect charmant : située sur un petit promontoire, la ville est entourée de trois côtés par de fort beaux jardins. A l'est, elle est baignée par la mer, et lorsqu'on arrive par le nord on n'aperçoit d'abord qu'un grand point blanc qui brille entre deux bandes, l'une verte et l'autre bleue. De près, l'enchantement disparaît, on n'a devant soi que des maisons ruinées ou mal bâties, des rues pleines de poussière par un temps sec et que les pluies convertissent en bourbiers. Les jardins seuls conservent un véritable charme. Séparés les uns des autres par des haies de cactus qui y rendent les promenades assez difficiles, ils sont remplis d'oliviers de belle venue. Précisément ce jour-là on faisait la cueillette des olives. Voici comment la chose se passe : les hommes introduisent les trois doigts du milieu de la main droite dans des cornes de moutons ; ainsi armés, ils montent

sur les arbres. Ils saisissent alors les branches l'une après l'autre, comme en une sorte de râteau, et les suivent depuis leur naissance jusqu'à leur extrémité. Fruits et feuilles tombent à terre, où les femmes s'occupent à recueillir les olives dans de grands paniers. L'âne de la famille est près de là avec son petit zambil (panier double qui pend de chaque côté sur les flancs de l'animal); peu à peu la récolte s'amasse dans le panier et, quand la nuit arrive, il reprend tranquillement le chemin du village; si l'on a recueilli plus d'olives qu'il n'en peut porter, les femmes sont là pour charger le reste sur leur dos. Et l'homme conduit tout le troupeau devant lui.

Hergla était autrefois une ville romaine de quelque importance, elle avait nom *Horrea Coelia*; c'était un entrepôt où s'amassaient les blés de l'Afrique avant d'être exportés en Italie. Il ne reste presque plus rien de la ville ancienne : quelques traces d'habitations sur le rivage même, un fragment de mosaïque dans une rue et un puits antique presque sur le bord de la mer, où l'on vient encore puiser de l'eau chaque jour. Nous sommes logés dans une boutique de barbier que l'on a mise à notre disposition. Nous y serons mieux que chez Baba-Selloum. Près de là est une zaouia consacrée à Sidi-Bou-Mandil, qui est, paraît-il, fort vénéré dans le pays. Après avoir passé notre journée à parcourir la ville pour rechercher les antiquités qu'elle renferme, nous nous laissons emmener par des Arabes complaisants, heureux d'occuper une partie de leur journée à une chasse d'un nouveau genre. Au sud de la ville et au milieu des jardins sont des puits destinés à fournir l'eau nécessaire à l'irrigation. Ils servent de demeure à des familles entières de pigeons. Qu'on y jette une pierre, et

les oiseaux effrayés prennent leur vol. C'est plaisir alors de les tirer un à un au moment où, éblouis par la lumière du jour, ils ne savent quelle direction prendre, hésitent, changent de route, et semblent s'offrir au coup de fusil. Mais il ne faut pas leur laisser le temps de se reconnaître, car ils ont bien vite pris un parti, et en quelques secondes ils sont hors de portée.

De ce côté de la ville, la falaise est taillée à pic. Les rochers qui ont servi de carrière à l'époque romaine sont découpés çà et là par des anfractuosités. Les flots y pénètrent, s'y brisent et rejaillissent ensuite en gerbes d'écume à deux ou trois mètres de hauteur; ce qui n'empêche pas les pigeons de venir faire leurs nids dans les trous de la pierre, aussi volontiers que dans les parois des puits.

La nuit est superbe, nos hommes couchent dehors auprès des chevaux; de temps à autre un chien vient à passer auquel notre chienne de garde donne la chasse; puis tout rentre dans le calme. Nous ne regrettons pas les rats de la veille.

Le lendemain matin, après avoir traversé les jardins d'Hergla, nous continuons à suivre le bord du golfe, non pas en serrant de près le rivage, mais à quelque distance. A 5 ou 6 kilomètres au sud d'Hergla, la sebkha que nous avons longée la veille vient se réunir à la mer; on est donc obligé de la traverser pour continuer sa route. En été, ainsi que nous l'avons dit plus haut, elle est complètement à sec, et l'on n'aperçoit au loin devant soi qu'une plaine stérile; çà et là apparaissent quelques herbes rabougries qui ont trouvé moyen de pousser sur ce sol desséché. Mais quand les tempêtes de l'hiver ont soulevé les vagues de la mer, les ont poussées par-dessus les dunes et les ont jetées dans la

sebkha, lorsque les pluies ont alimenté les torrents d'eau qui descendent des montagnes, ce marais devient un lac immense qu'il est absolument impossible aux caravanes de franchir. Les Romains, pour assurer les communications, avaient eu soin d'empierrer une partie du marécage. Leur chaussée sert encore actuellement; seulement, comme elle s'est affaissée en certains endroits ou a été dégradée par le temps, elle est coupée de distance en distance; et les eaux, profitant de ces interruptions, se sont frayé par là un passage entre la sebkha et la mer.

Un gouverneur du Sahel, Mohammed-ben-Hosaïn, plus intelligent que les autres, fit jeter des ponts entre les parties de la chaussée existantes, de sorte que l'on peut maintenant s'aventurer en toute saison dans la sebkha. Cette suite d'ouvrages a reçu le nom de Kantara-Halk-el-Menjel; il a été construit en l'an 1270 de l'hégire (1854 de J.-C.).

Peu de temps après avoir franchi cette sebkha, on commence à apercevoir à droite et à gauche de la route des plantations d'oliviers.

Dès lors nous marchons presque sans interruption entre deux haies de jardins. Plus on se rapproche de Souse, plus ces jardins deviennent nombreux et importants. Ceux qui s'étendent à gauche sur le bord de la mer sont envahis par le sable; le pied des arbres est entièrement enfoui, et c'est à peine si la moitié du tronc est visible. A droite, au contraire, les oliviers poussent librement et semblent de fort belle venue.

L'oued-el-Hamman, que nous rencontrons deux lieues environ avant d'arriver à Souse, est assez large. Devant nous, à droite, on entrevoit à travers le rideau d'oliviers une koubba blanche entourée de palmiers.

A cinquante pas de la route, des femmes vêtues d'étoffes bleues ou rouges étaient accroupies devant une flaque d'eau et occupées à laver. Elles nous regardent sans se déranger; le soleil qui les inondait faisait reluire leurs colliers et leurs boucles d'oreilles; leurs vêtements, si grossiers cependant, prenaient des teintes chaudes à l'œil qui tranchaient sur la pâleur verte du paysage. D'autres arrivent, portant sur leur tête des outres ou des cruches. Alors, tandis que nos chevaux, le cou tendu en avant, aspirent avec bruit l'eau de l'oued, nous laissons notre esprit remonter les âges et nous nous figurons avoir devant les yeux une de ces scènes de la Bible que nous avons apprise par cœur dans notre enfance, sans en comprendre alors tout le charme poétique.

C'est avec peine que nous nous arrachons à ce spectacle, mais il faut bien atteindre Souse avant la tombée du jour. D'ailleurs nous y serons bientôt, malgré la difficulté de la route, toute de sable, où les pieds des chevaux enfoncent profondément. Déjà ce ne sont plus seulement des plantations d'oliviers que nous traversons, mais de véritables propriétés avec des maisons de campagne où les riches Arabes viennent en été chercher le repos et la fraîcheur; on sent que l'on approche d'une ville. Nous croisons à chaque instant des gens qui sortent de leurs jardins ou s'y rendent, des caravanes qui remontent vers le nord, des marchands qui sont venus à Souse vendre leurs moutons, leur orge ou leur alfa et s'en retournent chez eux. Autant le voyage nous avait paru long et fastidieux les jours précédents, autant nous nous sommes peu aperçus aujourd'hui que le temps passe et que la nuit va arriver. Enfin, nous voyons devant nous les murs de Souse, dont la blan-

cheur se colore sous les rayons du soleil couchant. La ville, très élevée à droite, descend par une pente insensible vers la mer; ses murailles crénelées, interrompues de distance en distance par des tours carrées, sont blanchies à la chaux et donnent à cette enceinte un aspect neuf qui étonne. Dominant la ville, voici le minaret de la kasbah, la kasbah elle-même, puis les silhouettes des principales mosquées, des minarets moins élevés, enfin, sur le bord de la mer, le Kasr-er-Rbat et le bordj de l'artillerie. Nous traversons un vaste cimetière — les tombes disparaissent pour la plupart sous le sable que le vent y accumule — et nous pénétrons dans la ville, où nous descendons à l'hôtel de France; car il y avait alors à Souse deux hôtels.... qui se valaient. Demain matin, nous irons rendre visite aux autorités françaises et tunisiennes.

CHAPITRE II

LA CÔTE ENTRE SOUSE ET MAHÉDIA

Souse, l'ancienne Hadrumète, a été souvent décrite; c'est, après Tunis, la ville la plus fréquemment visitée par les touristes, car on peut s'y rendre aisément. En prenant, le soir, le paquebot à la Goulette, on arrive en face de Souse au lever du soleil. C'est vraiment merveille d'apercevoir du large les maisons toutes blanches qui s'étagent en amphithéâtre vers la mer. A peine distingue-t-on quelques toits : ce ne sont que terrasses et çà et là quelques coupoles et quelques minarets; puis, tout en haut, la kasbah dresse ses larges murailles et sa grande tour qui domine tout le reste. L'enceinte des fortifications, intacte encore, enserre Souse d'une ligne crénelée interrompue çà et là par des tourelles carrées. A l'aspect de cette petite ville éclatante qui se détache si nettement aux premiers rayons du soleil, on se croit reporté à six ou huit cents ans en arrière; on se figure avoir sous les yeux une cité du moyen âge.

Quand on veut se rendre de Souse à Monastir, il

faut sortir de la ville par la « porte de la mer » (Bab el-Bahar), et longer le rivage; d'abord on peut se tenir à une certaine distance de l'eau, la plage étant assez large; à droite s'étendent des jardins au milieu desquels s'élèvent des maisons de campagne et quelques koubbas; mais bientôt le chemin se resserre; en certains endroits même il faut, pour pouvoir passer, entrer dans la mer, qui vient mourir contre les dunes de sable.

Environ à moitié route avant d'arriver à Monastir on rencontre un bois de palmiers entouré de jardins : c'est une petite oasis qu'il est agréable de trouver après avoir fait route au soleil pendant deux heures entre la mer et le sable. Au delà commence une longue sebkha, qu'il était impossible de traverser en hiver, avant que l'on eût eu la pensée d'y construire une chaussée cailloutée et bordée à droite et à gauche d'un petit mur. Cet ouvrage rappelle celui de Halk-el-Menjel, dont nous avons parlé un peu plus haut.

A peine a-t-on dépassé cette sebkha qu'on entre dans une région fertile, plantée de palmiers et d'oliviers; tout autour de soi on ne voit que de beaux et grands jardins séparés les uns des autres par des haies de cactus; à gauche de la route, entre celle-ci et la mer, le pays porte le nom de Skanès; çà et là quelque habitation de plaisance se détache au milieu des arbres.

L'aspect de Monastir est encore plus pittoresque que celui d'Hergla ou de Souse, à cause de quelques palmiers de belle venue qui élèvent leur tête au-dessus de la ligne des remparts et ajoutent au paysage un charme tout particulier.

Les rues sont, pour la plupart, larges et bien per-

Souse vue de la mer.

cées : ce n'est point un dédale de ruelles tortueuses comme à Tunis et à Souse.

Nous n'avons que peu de temps à passer à Monastir, et pourtant il nous faut visiter toutes les curiosités de la ville. D'abord nous allons voir la kasbah; elle est située au nord-est de la ville. Au moment de notre passage, les ouvriers étaient occupés à la réparer. Elle est formée de deux enceintes armées de canons et dominée par une tour élevée, appelée El-Nadour. Nous y montons à grand'peine, à travers les échelles, les maçons et les plâtras. Du haut de cette tour on embrasse un panorama fort étendu.

Au sud-est de Monastir est un palais de construction assez récente, le palais de la Karaïa, appartenant à Si-Osman, général tunisien : c'est une grande maison sans originalité qui n'a pour elle que sa position merveilleuse sur une pointe, en vue de la pleine mer et au-dessus de longs couloirs taillés dans le roc où les vagues s'engouffrent avec fracas. On ne s'explique guère la présence de ces couloirs, à moins d'y voir les dépendances de quelque maison antique que la mer aura envahies.

Dans la cour du palais sont amassés quelques bases de colonnes, quelques chapiteaux curieux qui, paraît-il, y ont été apportés des ruines voisines de *Leptis Parva*.

En revenant de la Karaïa, nous nous heurtons à trois aveugles qui se tenaient par la main et occupaient toute la chaussée. Chacun s'écartait devant eux et leur laissait la place libre. Celui du milieu avait ses deux bras passés chacun sous le bras de ses deux frères d'infortune, qui, la canne à la main, tâtaient le terrain pour leur compte particulier et pour celui de la communauté. Le vice-consul de France, qui les connaît de longue

date, les arrête et leur adresse la parole ; ils nous apprennent qu'ils vont se plaindre au khalifa du mauvais entretien des rues : à chaque instant ils sont exposés à glisser sur quelque ordure, à tomber et à se tuer. Le fait est qu'on ne comprend pas l'indifférence de la municipalité de Monastir. Posséder trois aveugles et courir le risque de leur faire casser le cou !

Nous leur demandons quelle heure il est : il paraît que c'est une question qu'il est de bon goût de leur poser quand on les rencontre ; aussitôt l'un d'eux, celui du milieu, tire une montre en argent qu'il porte toujours avec lui, une malheureuse montre, toute bosselée, dont le verre n'existe plus depuis longtemps ; il tâte avec ses doigts pour se rendre compte de la position des aiguilles, et sans hésiter nous répond : « Il est quatre heures et demie » : c'était vrai.

Le lendemain matin, nous montons en barque pour visiter les trois îles qui sont en face de Monastir ; elles n'en sont pas éloignées de plus d'un kilomètre. La première que l'on rencontre au nord se nomme Djeziret-el-Hamam, à cause des pigeons qui s'y nichent. Nous avions emporté nos fusils pour en démonter quelques-uns, mais ils n'avaient garde de se laisser approcher : en un vol ils avaient fait le tour de l'île et s'étaient cachés dans les anfractuosités où on ne les apercevait plus. La seconde île est plus considérable : on la nomme l'île de la Quarantaine. Elle est toute percée de petites grottes carrées, hautes de deux mètres sur autant de large. Des niches ont été pratiquées dans les parois de ces chambres, ce qui leur donne un aspect bien original ; on pénètre de l'une dans l'autre soit directement, soit en profitant d'un banc naturel, qui règne autour de l'île et auquel elles viennent toutes

aboutir. Les auteurs qui ont parlé de ces grottes les considèrent comme d'origine phénicienne : suivant eux, elles auraient pu, à l'époque chrétienne, servir de retraite à des moines; puis elles auraient offert un asile aux pêcheurs de thon; momentanément même elles auraient été habitées par des matelots ou des passagers faisant quarantaine.

En l'absence de monuments figurés ou écrits sur les parois de ces grottes, il est impossible d'en déterminer exactement l'origine et la destination.

Quant à la troisième île, qui s'appelle la *Tonnara*, à cause des pêcheurs de thon qui l'occupaient, elle est beaucoup plus vaste que les deux autres. D'anciennes citernes creusées dans le roc et quelques restes de murs composent toutes les curiosités de l'endroit. Au nord-est se trouve une cavité taillée dans les flancs de l'île, une sorte de grand bassin rectangulaire, faisant face à la pleine mer. Ceux de nos devanciers qui ont décrit cet endroit le nomment, d'après une tradition locale, Hammam-bent-es-Sultan (le bain de la fille du sultan) ; ils y voient une salle de bain ménagée dans le rocher et entourée d'un banc. Ce n'est qu'un petit port formé par une anfractuosité naturelle des roches, que l'on aurait régularisée autrefois afin d'en rendre l'abord plus sûr pour les barques, refuge d'autant plus précieux pour les pêcheurs que la mer est assez profonde et qu'il est abrité du vent par les rochers qui l'entourent.

Le mouillage de Monastir passe pour très supérieur à celui de Souse.

On croit que le nom antique de la ville est *Ruspina*, dont il est question plus d'une fois dans les guerres de César en Afrique.

Au sud de Monastir, en longeant le bord de la mer, on trouve les ruines de *Leptis Parva*, aujourd'hui Lamta, où nous désirions nous arrêter quelque temps. Nous quittons donc Monastir et nous nous mettons en route. On traverse d'abord les jardins de la ville pendant environ un kilomètre : ce sont, comme toujours, des plantations d'oliviers de belle venue; au milieu d'eux s'élève parfois un arbre d'une essence différente dont la couleur et la forme donnent au paysage une agréable variété. Puis on se trouve en face d'un immense golfe : on dirait un grand lac calme où se jouent toutes sortes d'oiseaux d'eau, des bécassines, des canards, des mouettes. Point de vagues, même de celles qui animent la mer sans la secouer; point de fond non plus; on peut s'avancer pendant près d'un kilomètre sans perdre pied dans cette baie qui sépare Monastir de Lamta. En droite ligne la route entre ces deux villes ne serait pas longue; mais on est obligé de suivre la courbe du rivage.

Sur ce golfe on se livre à un genre de pêche bien curieux. Comme la mer n'est pas profonde et qu'il y a peu de rochers, les poissons, qui craignent le soleil, n'y viendraient pas. Aussi que fait-on? Les pêcheurs disposent des nattes d'alfa qui flottent à la surface et projettent dans l'eau de grands carrés d'ombre où le poisson se réfugie pendant la chaleur du jour. Ils approchent alors en barque, avec précaution, entourent de leurs filets l'espace occupé par la natte, retirent celle-ci, et n'ont plus qu'à entasser dans leur bateau la proie dont ils se sont emparés.

Bientôt on passe devant une koubba située au bord de la mer; puis on laisse à sa droite le village de Knis, petit bourg sans importance, celui de Ksiba-el-

Medionni, qui n'est pas beaucoup plus grand, et l'on arrive au bout de quatre heures environ aux ruines de Lamta. Pendant tout ce parcours le chemin est toujours bordé de jardins qui viennent jusque sur le rivage : les oliviers succèdent aux oliviers. On sent que l'on voyage dans un pays d'une grande richesse et qui produit beaucoup. Combien produirait-il plus encore si les Arabes savaient mieux le cultiver !

Lamta est un bourg de cinq ou six cents habitants, fort coquettement situé, au bord d'une petite anse ; il a la forme d'un triangle dont un des sommets serait appuyé à la mer, tandis que les deux autres se cacheraient dans une forêt d'arbres de toutes sortes. Avant d'y pénétrer, quand on vient par le nord, on traverse un cimetière arabe, au milieu duquel se dressent deux petites koubbas.

Dans la journée nous parcourûmes les ruines de *Leptis Parva*, ville autrefois importante, du moins au dire des historiens ; elle était, au temps de César, merveilleusement fortifiée. Mais que reste-t-il maintenant de tant de grandeur ? Trois ou quatre pans de mur en blocage, les vestiges d'un quai et un immense amas de petites pierres mélangées à des fragments de poterie. D'ailleurs, comme nous l'ont appris les sondages faits par nous sur les différents points, le sol antique est à cinquante centimètres au-dessous du sol actuel dans la ville haute, à un mètre cinquante dans la ville basse.

Dès le lendemain nous commençâmes des fouilles. Si nous avions trouvé dans une garnison voisine l'aide que nous rencontrâmes plus tard à Djilma, nous aurions mené rapidement à bien beaucoup de besogne ; mais les choses ne purent s'arranger ainsi que nous l'espérions, et ce furent les Arabes mêmes de Lamta qui



Nos fouilles à Lamta.

nous aidèrent à faire nos recherches. Nous éprouvâmes d'abord quelques difficultés : le khalifa de Monastir nous promettait des ouvriers, mais le cheik de Lamta ne voulait pas avoir l'air d'avoir reçu des ordres. Comment faire? Nous envoyons Ali à Monastir porter notre réclamation; et au moment où le cheik vient nous faire ses salamaleks habituels du soir, nous lui racontons que nous avons adressé une plainte contre lui. « Ah ! Seigneur! messieurs, dénoncer un pauvre homme qui ne demande pas mieux que de vous servir »; et de protestations en protestations il finit par nous envoyer une jatte de miel délicieux. Mais, par contre, il avait oublié le dîner d'Ali et la ration de son cheval; or les cheiks doivent nourrir les hambas du bey partout où ils passent. Aussi les foudres administratives ne furent-elles pas détournées de sa tête. Nous dûmes à cet acte de fermeté des ouvriers assez actifs et beaucoup d'égards, ce qui n'était pas non plus à dédaigner.

Non loin du bord de la mer, à un kilomètre au plus au nord du village, parmi les plantations d'oliviers se trouvait un grand trou, au fond duquel on apercevait des traces de mosaïque; nous savions de plus qu'on avait découvert à cet endroit des tombes de l'époque chrétienne. Nous n'avions donc qu'à continuer la besogne commencée par d'autres, pour être assurés d'abord de ne pas remuer inutilement de la terre, et en second lieu pour tâcher de tirer quelques renseignements scientifiques des travaux commencés sur ce point par simple curiosité. Le jardin où nous devions fouiller appartenait à un Arabe de Lamta, qui fut bien obligé de consentir à nous donner carte blanche; mais il conserva toujours des doutes sur nos intentions. Dès qu'il nous voyait quitter le village, il nous suivait,

sous prétexte de récolter des olives dans son champ; puis il s'asseyait au pied d'un olivier, nous regardant, poussant des exclamations quand il supposait que les racines d'un de ses arbres auraient pu être atteintes si l'on continuait les travaux dans la même direction, s'intéressant malgré lui aux trouvailles, et fort heureux, au fond, de pouvoir recueillir les pierres de toutes sortes que nous mettions à jour à chaque instant.

Dès les premières heures des travaux, nous avions découvert une tombe, toute en mosaïque, presque intacte. La mosaïque était formée de petits cubes en pierres de toutes les couleurs. En tête était le symbole du Christ; au-dessous, dans un encadrement de guirlandes, se lisaient le nom du défunt et le jour de sa mort. A côté de ce tombeau en était un second, puis un troisième, puis d'autres encore, que nous trouvâmes successivement. Restait à ouvrir quelqu'une de ces tombes pour voir s'il n'y avait pas dans l'intérieur des objets qui pussent nous renseigner sur la date du cimetière et la nature des défunts. Nous choisîmes la plus belle d'entre elles; nous en enlevâmes la mosaïque avec précaution, de façon à pouvoir l'emporter avec nous, et nous fûmes en présence d'un sarcophage formé de plusieurs dalles juxtaposées et placées de champ. Le couvercle était, lui aussi, en plusieurs pièces. Nous le soulevâmes, et quel fut notre étonnement de trouver un squelette en parfait état de conservation! Sauf les phalanges extrêmes des mains et des pieds, tous les os étaient à leur place; la tête, légèrement soulevée, était absolument intacte, les dents d'une blancheur extraordinaire. D'ailleurs il n'y avait avec le squelette aucun bijou, aucun reste de quoi que ce fût qui pût nous permettre de constater la qualité du personnage. A côté

de la tombe voisine, et noyées dans la maçonnerie de la mosaïque, nous remarquâmes deux amphores entrant l'une dans l'autre; en les séparant, nous pûmes constater qu'elles contenaient des ossements d'enfant, d'un tout petit enfant, qu'on avait couché là, à côté de ses parents.

Entre deux périodes de travail, afin de ne pas fatiguer la bonne volonté des hommes qui maniaient pour nous la pelle et la pioche, nous montions à cheval pour visiter les environs.

Notre première excursion nous conduisit à Mahédia, où résidait le commandant militaire du cercle. La route qui y mène de Lamta longe d'abord le rivage. Nous partons de bon matin, par un temps magnifique. Les femmes du village lavaient leur linge dans la mer; on eût dit de loin de grands oiseaux d'eau prenant leurs ébats sur les flots. A cet endroit il n'y a pas de profondeur : elles peuvent donc s'avancer à dix ou vingt mètres de bord; l'eau leur vient à peine à mi-jambe. Elles commencent par enduire les étoffes d'une terre spéciale, bonne à dégraisser : c'est leur savon. Puis elles les plongent dans l'eau, et, au lieu de les frotter avec les mains, comme on fait chez nous, elles les foulent aux pieds ainsi qu'un vigneron qui presse du raisin dans une cuve; elles se livrent pendant cette opération à une danse très originale, en causant, en riant. Les petites filles qui les accompagnent font de même pour s'amuser, et c'est vraiment un spectacle des plus étranges pour le voyageur, que de voir toutes ces femmes, donnant ainsi un bal aquatique dont elles sont à la fois l'orchestre et les danseuses.

Puis on s'éloigne un peu de la mer : on s'avance dans un chemin creux entre deux talus de sable plan-

tés de figuiers de Barbarie et d'aloès splendides; à droite et à gauche sont des jardins. Bientôt le paysage s'élargit; on se trouve encore entre des plantations d'arbres, mais la route devient spacieuse. Partout, hommes et femmes récoltent des olives; leur présence donne au paysage une animation qui lui manque d'ordinaire. D'ailleurs le spectacle est toujours le même entre Lamta et Mahédia. Ce n'est qu'en arrivant près de cette ville qu'on se retrouve sur le rivage. Pendant cinq heures on voyage à travers une forêt d'oliviers.

Mahédia est située sur une petite presqu'île rocheuse. Non seulement à l'époque romaine, mais longtemps encore sous la domination arabe, c'était une ville puissante, le port de commerce le plus important peut-être de la côte. Le géographe El-Bekri, auteur d'une description de l'Afrique septentrionale, s'exprime ainsi sur le compte de cette cité :

« La ville d'El-Mehdiya est environnée par la mer, excepté du côté occidental, où se trouve l'entrée de la place. Elle possède un grand faubourg, appelé Zouïla, qui renferme les bazars, les bains et les logements des habitants de la ville. Ce faubourg, qu'El-Moez-ibn-Radis entoura d'une muraille, a maintenant environ deux milles de longueur.... Toutes les maisons de Zouïla sont construites en pierre. La ville d'El-Mehdiya a deux portes de fer, dans lesquelles on n'a pas fait entrer le moindre morceau de bois; chaque porte pèse mille quintaux et a trente empans de hauteur : chacun des clous dont elles sont garnies pèse six livres. Sur ces portes on a représenté plusieurs animaux. El-Mehdiya renferme trois cent soixante grandes citernes, sans compter les eaux qui arrivent

par des conduits et qui se répandent dans la ville. Cette ville est fréquentée par tous les navires d'Alexandrie, de Syrie, de la Sicile, de l'Espagne et d'autres pays. Son port, creusé dans le roc, est assez vaste pour contenir trente bâtiments; il se ferme au moyen d'une chaîne de fer.... Le djamé (mosquée), composé de sept nefs, est très beau et solidement bâti. Le palais d'Obéid-Allah est très grand et se distingue par la magnificence de ses corps de logis. La porte de cet édifice regarde l'occident. Vis-à-vis, sur l'autre côté d'une grande place, s'élève le palais d'Abou'l-Kacem, fils d'Obéid-Allah. La porte de ce palais est tournée vers l'orient. L'arsenal, situé à l'est du palais d'Obéid-Allah, peut contenir plus de deux cents navires.... Obéid-Allah s'était décidé à construire la ville d'El-Mehdiya à cause de la révolte d'Abou-abd-Allah-El-Chiaï.... Cette ville continua d'être le siège de l'empire fatémite jusqu'à l'an 334.... Dès lors, la plupart des faubourgs d'El-Mehdiya perdirent leurs habitants et tombèrent en ruines. »

El-Bekri a raison de dire que la prospérité de la ville a bien déchu depuis l'époque de sa fondation, mais il nous est difficile de le croire sur parole et de ne pas révoquer quelque peu en doute la beauté des édifices qu'il mentionne. Toutefois l'enceinte ruinée qui enserre Mahédia montre bien, par la beauté de son appareil et le soin apporté à sa construction, combien la cité était riche lorsqu'on éleva ces remparts.

Quant aux portes en fer « qui pèsent mille quintaux et dont les clous sont chacun de six livres », naturellement elles n'existent plus; elles étaient probablement analogues, pour l'aspect au moins, aux belles portes des mosquées du Caire qui sont couvertes, comme on sait, de reliefs puissants, figurant des têtes de clous énormes.

Mahédia.

Le port est, avec les remparts de la ville, ce qui reste de plus curieux. C'est un bassin creusé de main d'homme : il s'ouvre sur la mer par un canal large d'une vingtaine de mètres, qui était autrefois défendu par deux tours, actuellement ruinées. Cette construction a été faite en grande partie de débris antiques : nous remarquons même toute une assise formée de fûts de colonnes juxtaposés. Cela nous rappelle les murs de certaines parties de l'enceinte de Constantinople que l'on aperçoit du large quand on arrive par la mer de Marmara. Évidemment il n'était pas difficile de fermer par une chaîne l'entrée du port à la tombée de la nuit, ou lorsqu'on craignait une attaque.

La mosquée, composée de sept nefs, *si belle*, *si bien bâtie*, est loin de mériter aujourd'hui des épithètes aussi flatteuses; c'est, comme la grande mosquée de Kairouan, une suite de portiques voûtés dont les colonnes sont en partie antiques. La plupart de ces colonnes ont été prises à droite et à gauche, surmontées de chapiteaux trop petits ou trop grands pour elles, et enduites de chaux, sous laquelle disparaissent les détails d'ornementation. D'autres, en marbre blanc, sont modernes et proviennent vraisemblablement d'Italie.

Ce qu'il y a de plus remarquable à Mahédia, c'est incontestablement l'immense muraille qui entoure la ville; elle est, comme nous l'avons dit plus haut, d'un très bel appareil. Malheureusement elle est aujourd'hui détruite sur plusieurs points.

Les tours qui la flanquaient de distance en distance ont été détruites lors de l'abandon de la ville par les Espagnols, ou se sont écroulées d'elles-mêmes; mais on peut encore se rendre compte du soin avec lequel la ville avait été fortifiée. On comprend comment, au moyen

âge, elle a pu résister plus d'une fois aux assauts des Européens, et pourquoi Charles-Quint la fit démanteler. A l'entrée, du côté de l'occident, se voit une grande tour, solidement établie : elle défendait l'accès de Mahédia de ce côté. Plus haut, un cimetière arabe s'étend sur une petite colline où se trouvent de fort belles citernes de construction romaine; elles servent encore à alimenter une partie de la ville.

La kasbah est occupée par nos troupes; c'est là que nous logeons; le commandant de la place nous y avait préparé des lits, et nous fit aimablement les honneurs de Mahédia. Naturellement les canons qui armaient cette kasbah ne sont pas plus redoutables que ceux des autres forteresses tunisiennes; ce sont des pièces de fonte, de tous calibres et de toutes provenances. L'un d'eux par exemple n'a plus de culasse : elle a éclaté un jour que le canon avait été trop fortement chargé par un artilleur maladroit. Mais on ne l'a pas mis au rebut pour cela. On a scellé dans une embrasure ce qui reste du canon; aussi, de loin, on aperçoit une gueule béante, prête à vomir le feu et la mort; mais de l'intérieur du fort on ne voit qu'un fragment dénaturé qui n'est plus bon à rien.

On a découvert, depuis notre passage, dans les environs de la ville, un cimetière punique, analogue aux nécropoles de Carthage.

Pour revenir de Mahédia nous ne voulûmes pas suivre le chemin que nous avions pris en nous y rendant. Nous tenions à visiter les ruines de *Thapsus*, nom trop fameux dans l'histoire pour qu'il soit permis de passer à côté sans y jeter du moins un coup d'œil.

Thapsus aujourd'hui se nomme Dimas; les ruines de la cité antique s'étendent sur le bord de la mer, non

loin d'un petit village moderne qui leur a donné son nom. Ce n'est plus qu'un amoncellement de pierres de toute grosseur; il est évident que la ville a été saccagée, détruite, et que les ruines elles-mêmes en ont, pour ainsi dire, péri. Dailleurs les cités de la côte ont beaucoup plus souffert que les autres de la fureur des hommes, et cela parce qu'elles étaient plus faciles à aborder : elles ont offert, pendant tout le moyen âge et même depuis, des carrières de pierre et de marbre où les matériaux étaient tout taillés. Voilà pourquoi, sur le littoral, au milieu de tant de ruines immenses dont l'étendue comme aussi l'histoire atteste la splendeur passée, il ne reste plus une seule construction encore debout. La jetée, que certains auteurs ont voulu considérer comme phénicienne, est une immense construction en blocage qui s'avance d'une centaine de mètres environ dans la mer. Pendant que nous l'examinons, nous apercevons dans l'eau un pauvre homme à moitié nu. Il se donne beaucoup de mal pour prendre quelques poissons, tout en grillant au grand soleil. Nous lui achetons deux mulets beaucoup plus gros qu'un beau maquereau pour six caroubes, un peu moins de six sous. Il était sourd; aussi la négociation ne fut pas sans offrir certaines difficultés. Mais elle se termina enfin à la grande satisfaction des deux parties. Nous doutons avoir jamais mangé d'aussi bons poissons, aussi frais et aussi peu chers.

Sauf cette jetée, on ne pourrait guère signaler, comme curiosités visibles, qu'une enceinte renfermant des citernes et d'énormes pans de murs écroulés.

Il nous fallait, pour trouver un gîte, nous rendre à la ville arabe la plus voisine. Nous reprenons donc notre route. Devant nous, à droite, à une faible distance du

rivage, s'étend une longue île sablonneuse qui, nous dit-on, n'est pas habitée; puis elle disparaît à nos yeux. Nous nous éloignons de la mer, et à travers un pays coupé çà et là de petites collines, agrémenté de jardins et de koubbas, nous arrivons à la petite ville de Teboulba. Le khalifa du lieu, Si-Abd-Allah, n'était pas là : malheureusement, car c'est un homme fort aimable, que nous connaissons déjà. Plusieurs fois, pendant nos fouilles de Lamta, il est venu nous rendre visite ainsi que son frère. Nous les voyons encore, vêtus de djebbas aux couleurs claires et harmonieuses, s'avançant doucement dans les chemins creux, l'un monté sur une mule élégante, l'autre sur un ravissant petit cheval; trois ou quatre hommes à eux les suivaient à pied. Tous deux sont doux et très polis, de cette politesse discrète qui charme à un si haut point chez les Arabes. Celui qui remplace aujourd'hui le khalifa nous reçoit d'une façon aimable, et croit nous faire grand plaisir en nous offrant un déjeuner à l'européenne : attention délicate dont nous sommes désappointés. Nous avions compté sur des mets extraordinaires et de la cuisine exotique. Les mandarines et les oranges de son jardin nous étonnent par leur fraîcheur et leur parfum. Teboulba est renommé, et à bon droit, pour ses vergers splendides et ses beaux fruits, parmi lesquels les citrons doux et les oranges de toute sorte tiennent le premier rang. Elles nous rappellent les oranges de Jaffa et les mandarines du khédive. Puis on nous sert le café sur un plateau décoré d'arabesques. Sommes-nous en présence d'un de ces beaux plats arabes de gravure si fine? non; aux quatre angles sont grossièrement indiquées des figures; sous chacune d'elles on lit un des quatre mots : *Winter*, *Spring*,

Summer, Autumn. C'est un grossier produit de l'industrie anglaise, un de ces nombreux *articles* d'un goût plus ou moins pur, dont le commerce de nos voisins inonde le monde.

Le lendemain matin nous repartons pour Lamta, après avoir vainement cherché à dénicher dans la ville des fragments antiques.

Sortis des jardins de Teboulba, nous suivons une route charmante qui contourne toutes les sinuosités de la côte et d'où l'on découvre à tout instant des points de vue nouveaux. Les contours arrondis des oliviers et des caroubiers forment un heureux contraste avec la maigre silhouette des palmiers qui s'élèvent çà et là parmi eux. Au sommet des palmiers les dattes déjà mûrissantes, mais chétives et qu'on ne pourra jamais manger, commencent à pendre en longues grappes jaunes; toujours le beau temps, toujours ce ciel bleu dont la vigueur n'a pas le caractère sévère des ciels de Grèce ou de Palestine. C'est un bleu foncé et profond qui se dégrade en teintes d'une douceur infinie jusqu'à paraître verdâtre dans le bas.

Au bout de quelques jours nous entreprenons une nouvelle excursion, mais cette fois c'est pour aller visiter El-Djem au sud-ouest de Lamta. De sept heures à midi, nous traversons de splendides jardins d'oliviers et nous ne mettons pied à terre qu'au village de Beni-Hassen. Au moment où l'on va entrer dans ce bourg, on franchit une rivière desséchée maintenant, mais dont les eaux, torrentueuses après les pluies, ont déchiqueté les berges d'une façon fort pittoresque. La terre compacte a été découpée en blocs à faces verticales, fissurés, déchirés, striés et qui de loin figurent des rochers énormes, une muraille élevée et abrupte.

C'est seulement en arrivant auprès que l'on découvre un petit sentier par où l'on peut passer sans la moindre difficulté. Il semblerait que ces oueds d'Afrique au lieu d'être des rivières qui servent quelquefois de route, seraient plutôt des routes qui servent rarement de rivières.

A Beni-Hassen, on nous montre une fort belle mosaïque romaine très détériorée et quelques fragments de marbre que les Arabes ont placés aux margelles des puits de leurs jardins. Ces puits sont munis d'un appareil fort primitif : sur deux étais une poulie, grâce à laquelle on peut remonter du fond une outre qui s'y est emplie. Celle-ci est munie d'un tube de cuir qui reste plié tant qu'elle monte, et par conséquent fermé; au moment où elle arrive en haut du puits, ce tube se déplie et l'eau contenue dans l'outre peut se déverser ainsi dans une auge ou un conduit, par lequel elle est distribuée à travers les champs voisins.

Mohammed ne manque pas de demander aux aimables Arabes qui nous entourent des carottes ou des raves qui mettront un peu de variété dans notre menu.

Nous nous remettons en route après avoir remercié ces braves gens, et, peu de temps après, nous quittons la région interrompue des oliviers. La plaine jaune, unie et désolée s'étend devant nous; à l'horizon on aperçoit à peine la petite coupole blanche et les jardins de Bou-Merdès où nous passerons la nuit. Grâce aux ordres du commandant du cercle de Mahédia, on nous a préparé partout une excellente réception. On nous dresse un lit pour chacun de nous, c'est-à-dire un banc sur lequel on étend un maigre matelas et une couverture; celle-ci est fort belle, le tissu et les dessins en sont très curieux, mais, hélas! la satisfaction de nos pen-

chants artistiques ne nous fait pas trouver la couche plus moelleuse. Avant de nous mettre au lit, nous avons reçu la visite d'un des principaux du village, qui nous fait apporter un dîner, arabe cette fois, grâce à Dieu : le couscous cuit à la vapeur avec de l'huile et du piment, des volailles, du raisin et des pois, du mouton, le tout dans le même plat et dans la même sauce. Pour manger à l'arabe, nous devrions y puiser avec les doigts et déchiqueter nos morceaux sans couteau ni fourchette; mais pour cela, nous l'avouons à notre honte, nous restons civilisés, ne gardant de l'Arabe que la dignité dans l'appétit, ce qui ne nous empêche pas de voir diminuer le couscous à vue d'œil. Mohammed et Ali nous succèdent et rendent à leurs possesseurs les plats nettoyés très convenablement. A peine finissons-nous de causer en fumant, comme nous en avons l'habitude, que le cheik lui-même vient nous faire ses confidences.

« Je vous en conjure, nous dit-il, faites prendre les voleurs qui font le désespoir de mes administrés et qui leur volent leurs poules. Nous sommes si pauvres et si peu méchants! Allez, nous n'osons pas même rosser ces gredins qui viennent piller nos basses-cours à notre barbe. » Que pouvons nous y faire? Nous lui disons quelques bonnes paroles; du moins Mohammed, s'il est interprète fidèle, lui traduit notre pensée. Ce brave homme s'en va. Nous sommes à peine couchés que les chiens aboient; on se lève, on parlemente à travers la porte, on allume les bougies. « Un spahi de Monastir! le courrier de ces messieurs! » Le vice-consul a eu l'obligeance de nous envoyer nos lettres par express; nous nous frottons les yeux, nous nous rhabillons à moitié pour lire bien vite des lettres de France. Mais Mohammed et Ali, réveillés aussi, n'ont pas les mêmes

raisons que nous d'être tranquilles. Le premier, sous prétexte que le vin que nous emportons dans une bouteille de fer-blanc va se gâter, nous demande la permission d'achever notre provision, qu'il partage avec Ali. « Demain, dit-il, à El-Djem nous en achèterons d'autre bien meilleur pour déjeuner. Nous allons nous recoucher, mais nous ne pouvons nous rendormir avant une bonne heure. Mohammed, attendri, prodigue à Ali les noms les plus doux : Si Ali (Monsieur Ali), Baba Ali (Papa Ali), Am Ali (Oncle Ali); il lui raconte une foule de choses drôles en arabe, car Ali commence à se dérider; tout d'un coup Mohammed, pris du désir de nous voir participer à sa joie, se met à nous parler français : il se figure que dans une de nos excursions un officier va vouloir le faire engager dans les turcos : « Mohammed bon garçon »; il se conduit si bien qu'il se voit déjà sergent : « sergent Mohammed, une, deusse; une, deusse; halte! » et le voilà, dans son jargon moitié français, moitié italien, en train de commander à son tour, lui qui a toujours obéi depuis qu'il est au monde. Nous avons peine à reprendre notre dignité pour le calmer et lui dire de nous laisser dormir en paix. Il se décide enfin à se taire et nous recommençons notre nuit, pendant que nos chevaux hennissent sur la place, sous la garde de veilleurs que le cheik a désignés pour cet office. On entend au loin glapir les chacals, auxquels répondent les hurlements des chiens du village.

Le lendemain nous partons au point du jour; la plaine continue, toujours aussi monotone, et c'est seulement vers huit heures que, au bout de l'horizon, Ali nous montre une masse énorme, foncée, qui trace une silhouette bleuâtre sur la ligne extrême de la plaine. C'est

l'amphithéâtre d'El-Djem, aussi grand que le Colisée! En deux heures nous sommes arrivés, nos chevaux installés à l'écurie, et nous dans une chambre blanchie à la chaux, où on nous étend, comme lit, un tapis de Tripoli de la plus grande beauté. Nous courons à l'amphithéâtre, dont nous avons lu partout des descriptions enthousiastes; nous trouvons un immense monument à trois étages d'arcades dont la plus grande partie est encore debout. La masse en est imposante, mais les détails ne soutiennent pas un instant l'examen. Ce fut un des derniers refuges des chrétiens et des Berbères contre les musulmans. Une princesse berbère, appartenant à une tribu juive, la Kahena, s'y était retranchée; l'amphithéâtre était encore intact. Elle y résista longtemps; les vivres et les secours de toute espèce lui arrivaient par un souterrain qu'elle avait creusé dans le roc et qui aboutissait à Sullacta, près de Mahédia : c'est, du moins, ce que dit la légende. Jusqu'en 1695, le monument ne subit aucune altération. Mais à cette date éclata une insurrection arabe; les révoltés se retirèrent dans l'amphithéâtre et furent si redoutables aux troupes du bey qui les assiégeaient, que celui-ci fit éventrer cette enceinte et y pratiqua une immense brèche où maintenant les gens du pays viennent recueillir des matériaux, quand ils ont besoin de construire ou de réparer leurs maisons.

Nous voyons dans la ville quelques autres vestiges intéressants, entre autres un beau chapiteau corinthien en marbre d'une très grande dimension, nous faisons la connaissance des officiers de la compagnie franche de Sfax, qui nous invitent à déjeuner pour le lendemain, et nous rentrons chez nous, où un dîner, plus abondant encore que celui de la veille, nous attend.

Grands dieux! avec quelle facilité nous deviendrions matériels! Quelle honte!

Nous passons une partie de la matinée qui suit à photographier les ruines; nous visitons quelques maisons dans les murs desquelles sont encastrés des fragments antiques, puis nous allons déjeuner au camp, où nous sommes reçus, comme toujours, avec la plus grande cordialité. Le lieutenant indigène qui est incorporé dans la compagnie nous égaye durant le repas par sa conversation émaillée de mots français dénaturés. Une phrase surtout lui semble philosophique, et il la répète à tout propos avec un accent intraduisible et une expression de bonhomie naïve : « Cause toujours, tu m'instruis ». Cependant notre rire est tout intérieur, car il faut avoir l'air grave. Nous quittons El-Djem sous cette impression gaie, Mohammed emporte précieusement dans son sac une pierre qu'il a ramassée dans les ruines; les pierres d'El-Djem, ainsi que chacun le sait, ont la propriété de chasser des maisons les scorpions et les animaux nuisibles. Cette pierre, il la portera avec lui pendant nos six mois de voyage, jusqu'à notre retour à Tunis; et maintenant il l'a suspendue au-dessus de la porte de sa maison. Jamais aucun serpent n'osera désormais y entrer.

A Bou-Merdès, où nous revenons dîner, autre aventure. Après le repas, on fait entrer mystérieusement le cheik du village; son cousin veille à la porte. On nous amène un pauvre diable tout déguenillé; la lampe arabe qui nous éclaire jette tout juste assez de lumière pour faire briller au milieu de sa face brune le blanc de ses yeux et l'ivoire de ses dents; il parle une langue sonore qui vibre à nos oreilles; il se grise de ses paroles, son ton s'élève. Croirait-on qu'il s'agit de quelques litres

d'huile, de pains, de fruits, et, ce qui est plus grave, d'une petite somme d'argent dont on l'a dépouillé il y a à peine quelques heures? Il se figure que nous sommes des personnages influents et compte sur notre intercession pour lui faire rendre justice. Cependant le cousin du cheik continue à monter la garde : si le bruit de cette dénonciation arrivait aux oreilles des voleurs, ils pourraient bien venir rosser le plaignant pour sa peine. Nous le renvoyons avec quelques consolations, en lui promettant de nous occuper de son affaire à notre retour, et nous nous apprêtons à passer une bonne nuit. Mais, hélas! qui donc a pu prévenir de notre arrivée toutes les puces du pays. Il faut nous armer de patience et mépriser les attaques d'ennemis invisibles : le repos est à ce prix.

Nous étions de retour le lendemain à Lamta, mais pour peu de temps; car nous avions entendu parler avec éloge de Mouknin, une petite ville des environs, et nous tenions à la visiter. Après avoir traversé un bourg appelé Kasr-Ehelal, nous ne tardons pas à faire notre entrée triomphale dans le pays. Mouknin est un village fort étendu par rapport au nombre d'habitants qu'il renferme; les maisons, au lieu d'être ramassées, comme il arrive dans les villes fermées, s'étendent jusque parmi les oliviers. La population en est arabe et juive : il y a même, croyons-nous, quelques Européens. Le premier objet qui frappe nos yeux est une immense affiche peinte représentant une jeune femme colosse. Par suite d'un singulier phénomène, qui doit être bien rare dans la nature, sa jambe gauche était coupée un peu au-dessus du genou, et la partie restante se terminait par un sein! A côté, on voyait un accident de chemin de fer, un éboulis épouvantable de wagons précipités dans un torrent, et, au fond, une mer d'un bleu invraisemblable,

couverte de navires. Ceci signifiait, on nous l'a dit du moins, que derrière ces chefs-d'œuvre on pouvait admirer une femme torpille. Nous n'avons naturellement pas l'intention de chercher le rapport qui existait entre cette dame électrique et les scènes, probablement symboliques, représentées sur l'affiche.

Nous mettons pied à terre devant une pièce garnie intérieurement, de trois côtés, de bancs recouverts avec des nattes : c'est le lit de justice de l'endroit. Au fond, une petite table avec un encrier et, dans un coin, une sorte de boîte-tiroir où l'on enferme les actes officiels et l'argent. La pièce en tout n'a pas plus de trois mètres de long sur un mètre cinquante de large. Nous y sommes reçus par le khalifa, avec lequel nous prenons l'inévitable tasse de café. Nous allons ensuite visiter le souk. C'est un étrange fouillis; les uns vendent du poisson, les autres des semelles en peau de chameau pour raccommoder les vieilles babouches; d'autres du henné, du khol, et toutes sortes d'ingrédients pour se peindre soi-même ou teindre les étoffes. Ici, c'est un marchand de légumes dont les raves et les pommes de terre s'échappent sur le chemin : il les poursuit et les rattrape une à une; mais nous ne jurerions pas que des voisins trop complaisants n'en aient pas eux-mêmes ramassé quelques échantillons. Plus loin, voici le marché aux bijoux; nous nous y arrêtons quelques instants. Nous y voyons d'affreux vieillards qui chauffent de petits creusets, qui forgent, liment, polissent, ajustent des bijoux de toute sorte; les boucles d'oreilles, les bracelets d'argent sont de mauvaise fabrication juive, et l'on en vend de semblables partout en Tunisie et même en Algérie. Pourtant on nous présente un collier vraiment remarquable; il est fait d'une double rangée de grosses perles

en corail et en ambre reliées par des fils d'or, et auxquelles sont attachés des pendeloques, deux monnaies d'or de Raguse et de Venise assez anciennes, des mains de Fatma, des croissants, des poissons en or, toute une suite d'amulettes plus ou moins bien travaillées. Nous voulons l'acheter, mais on en demande un prix trop élevé; la femme à qui il appartient et qui le fait vendre — il doit y avoir là-dessous quelque roman — tient à des espèces sonnantes et nombreuses.

A côté du souk aux bijoux se tient le souk aux bêtes. Des chameaux couchés à terre, les jambes repliées sous le corps, ruminent tranquillement, en poussant de temps à autre, quand on vient à les heurter, un cri discordant; des ânes gros et forts, qui font envie à Mohammed, des mulets au dos écorché ou aux flancs meurtris par leurs harnais, attendent patiemment un acheteur, entourés de mouches qui les taquinent et qu'ils ont grand'peine à chasser à coups de queue.

Plus loin enfin, on vend des gargoulettes de Djerba à la large panse, des étoffes de toute couleur, les unes neuves, les autres déjà à moitié usées, des djebbas aux teintes pâles, des burnous, des babouches, des ceintures. Une partie des marchands est installée dans des échoppes, d'autres sous une tente qu'ils ont apportée le matin de chez eux.

Tout d'un coup on entend un roulement de grosse caisse, et nous voyons apparaître deux jeunes femmes en maillot, vêtues de robes aux couleurs crues, à califourchon sur deux chevaux maigres; c'est la *troupe* de la femme torpille qui vient faire la parade au milieu des Arabes ébahis. Cependant un des chevaux prend peur et recule sur l'autre; celui-ci fait un écart et tombe au milieu d'un étalage; les femmes crient, le marchand

aussi; la foule pousse et est poussée; il y a un moment de désordre indescriptible. Puis tout se calme et le boniment recommence.

Après déjeuner nous remontons en voiture et nous rentrons à Lamta de bonne heure.

Il fallait bien quitter un jour ou l'autre ce pays de délices. Nous regagnons donc Monastir; nous y restons à peine quelques heures et nous nous mettons en route pour Souse. Notre caravane se reforme; sur une des bêtes que conduit Baba el-Hadj est placée une oie vivante, achetée à Monastir; nous l'avons cousue dans un couffin pour qu'elle s'engraisse. Nous voulons au jour de l'an qui est proche, faire un repas de cérémonie. Aussi à nos provisions ordinaires nous joignons une bouteille de champagne, que nous boirons à la santé de la France et des absents, en mangeant l'oie grasse; comme nous serons à ce moment en pays désert, un bon dîner ne sera pas désagréable. Cette pauvre bête est d'abord intimidée de se voir immobilisée et perchée si haut, mais elle finit par s'y habituer et rester tranquille. Au moment de notre déjeuner, nous la déposons à terre; elle est déjà si peu sauvage qu'elle taquine nos chiens à coups de bec quand ils se hasardent près d'elle. A peine réconfortés, nous nous remettons en marche. Mais voici qu'à un temps de galop de l'un de nous, celui de nos chevaux de charge qui porte nos bagages les plus précieux et l'oie, effrayé du bruit et animé par l'exemple, s'élance au galop, lui aussi; sa charge, mal équilibrée, tourne, l'entraine et il tombe sur le dos après avoir fait la culbute sur la tête; la boîte à provisions, la caisse à photographie, l'oie, les bouteilles de vin, les couvertures, gisent pêle-mêle, sens dessus dessous; le cheval, la tête prise sous cet amas d'objets,

est à moitié étouffé. Nous accourons, on remet les bagages en ordre, tant bien que mal. Allah soit loué! le cheval n'est pas blessé, la caisse à photographie est intacte; la boîte à provisions est bosselée, mais ni l'huile ni le vinaigre n'ont coulé dans le sucre, et les œufs ne sont pas cassés! Quant à l'oie, saine et sauve, elle se contente de crier aussi fort qu'elle le peut d'un air inquiet et semble se demander ce que tout cela veut dire. Notre troupe repart; nous sommes bien heureux de n'avoir pas à pleurer la mort de l'oie ni celle du cheval.

Nous rentrons bientôt à Souse, où, suivant la promesse que nous avions faite précédemment au gouverneur du Sahel, nous allons demander l'hospitalité au Dar-el-Bey, tout au haut de la ville, près de la kasbah. Mohammed et Ali, sous prétexte de faire les achats indispensables à nos expéditions futures, se dépêchent de descendre dans les quartiers populeux. Nous les rencontrons quelques instants après, confortablement installés devant un café, où ils ont retrouvé d'anciennes connaissances. Ils ont complètement oublié le motif pour lequel nous leur avons permis de se promener en ville, absorbés qu'ils sont par ces interminables causeries sur des riens, où ils se plaisent tant.

CHAPITRE III

SOUSE

Hadrumète (Souse) a joué dans l'histoire, à toutes les époques, un rôle fort important que son heureuse position suffit à expliquer. C'était autrefois un comptoir phénicien, un des plus grands, un des plus prospères. Aussi quand Annibal, fuyant l'Italie, eut débarqué à Lamta et se prépara à marcher contre Scipion qui venait de Carthage, il prit Hadrumète comme base de ses opérations; et lorsqu'il eut été trahi par la fortune à la bataille dite de Zama, c'est encore là qu'il vint se réfugier.

Pendant les guerres civiles qui marquèrent la fin de la république romaine, Césariens et Pompéiens se disputèrent cette position avec acharnement, jusqu'au jour où, par la victoire de Thapsus, elle tomba définitivement au pouvoir de César.

Sous l'empire, comme les autres villes de l'Afrique, Hadrumète jouit d'une grande tranquillité, et sa prospérité fut immense : parmi ses noms officiels elle portait celui de *Frugifera*. Elle se couvrit alors de mo-

numents de toute nature, dont quelques auteurs nous ont gardé le souvenir; ces monuments, aujourd'hui détruits, devaient être d'une grande richesse si l'on en juge par les nombreux fragments de colonnes antiques de marbre et de granit dont les Arabes ont orné leurs maisons et leurs mosquées. Il n'est pas souvent question de cette ville dans l'histoire; on sait pourtant que l'empereur Vespasien, alors qu'il n'était encore que proconsul d'Afrique, y reçut, dans une sédition, une grêle de raves, de ces belles raves du pays qu'on voit encore aujourd'hui sur tous les marchés.

Il est facile de se représenter par l'imagination la vie commerçante et active qu'on y menait : c'était le grand port oriental de la province d'Afrique, le débouché de toutes les productions des provinces centrales. De nos jours encore, Souse est un des grands entrepôts pour l'huile fabriquée dans tout le Sahel. En échange, Hadrumète recevait, pour les transmettre aux grandes villes de l'intérieur, les denrées de l'Orient et de l'Europe. Des voies romaines la reliaient à toutes les cités un peu importantes de la région, à *Mactaris* (Mactar), à *Zama*, à *Sufes* (Sbiba), à *Sufetula* (Sbéitla), à *Cillium* (Kasrin), et à une quantité d'autres centres de populations, dont les ruines nombreuses couvrent le pays.

Quand fut créée la province de Byzacène, distincte de la Proconsulaire, c'est-à-dire sous le règne de Dioclétien, Hadrumète vit augmenter encore l'éclat de sa fortune : elle devint la capitale de la nouvelle province. Bientôt arrivèrent les Vandales, dont la réputation est assez bien établie pour qu'il soit inutile d'y insister ici : ils ne respectèrent pas plus Hadrumète que les autres villes du pays. Aussi de quels cris de

joie dut être salué Bélisaire quand il vint reprendre possession, au nom de Justinien, de la capitale de la Byzacène! Et pourtant elle faillit encore une fois échapper à la domination de l'empereur. A peine soustraite aux Vandales, elle tomba au pouvoir des Maures, qui s'en emparèrent par ruse; ils la mirent au pillage et y laissèrent une petite garnison. Ici se place, dans l'histoire de la ville, une anecdote curieuse qui nous est racontée par Procope. Un prêtre du nom de Paulus, désirant délivrer sa patrie du joug des Maures, s'entendit avec les principaux citoyens. « Je vais partir à Carthage, leur dit-il, pour y chercher des secours que j'espère vous ramener bientôt; vous, faites en sorte que l'armée de l'empereur puisse s'introduire dans nos murs. » Ils le lient avec des cordes et le descendent du haut du rempart pendant la nuit. Sorti de la cité, notre homme s'avance sur le bord de la mer; bientôt il rencontre une barque de pêcheurs et leur persuade à prix d'or de le conduire à Carthage. Là il est introduit devant Sergius, maître de la milice, lui raconte les événements qui se sont passés à Hadrumète et le supplie de venir au secours de ses concitoyens. Malgré le petit nombre d'hommes dont Sergius disposait, il donna quatre-vingts soldats à Paulus : c'était assez pour permettre au courageux prêtre de délivrer sa ville. Afin de dissimuler l'insuffisance de cette troupe, il rassemble, comme il peut, un grand nombre de barques et de petits vaisseaux, y fait monter des matelots et des Africains qu'il habille en soldats, puis se dirige en droite ligne vers Hadrumète. Une fois en vue de la ville, il envoie en avant des émissaires pour annoncer aux citoyens les plus importants qu'un parent de l'empereur, Germanus, amène avec lui une puissante armée

dont l'avant-garde est sur le point de débarquer ; il leur recommande de laisser une porte ouverte la nuit suivante, afin de permettre aux soldats libérateurs d'entrer sans coup férir. Cette nouvelle donne de l'audace aux plus timides : on suit les instructions de Paulus, qui pénètre ainsi aisément dans la ville avec la poignée d'hommes qu'il conduit, massacre tous les Maures qui y tenaient garnison et fait retomber Hadrumète au pouvoir de Justinien.

Celui-ci lui rendit son antique prospérité. Les Vandales en avaient à moitié détruit les fortifications pour qu'elle ne pût plus jamais servir de place militaire; l'empereur se hâta de l'entourer de puissantes murailles, qu'il construisit sans doute, comme il le fit partout, avec des fragments empruntés aux monuments antérieurs. De là lui vint le surnom de « Justinienne » qu'elle porta dans la suite; c'était, de plus, le siège d'un évêché.

Avec la conquête arabe, Hadrumète devint Souse. Il paraîtrait, d'après le dire d'un vieux Soussien, qu'elle s'appelait d'abord Djohéra (pierre précieuse). Mais, un des gouverneurs de la ville ayant fait suspendre au-dessus de Bab el-Bahar une perle retenue par un fil, il arriva que celui-ci fut coupé pendant une nuit. Le lendemain, de grand matin, un habitant se rendant à son travail s'en aperçut; et il s'écria : Tiens le fil a été mangé par un ver (en arabe, *soussa*) ; un deuxième, un troisième firent la même réflexion; toute la ville accourut pour vérifier le fait, et le mot « Soussa » passa de bouche en bouche. Les gens de la campagne qui arrivaient successivement, apportant leurs légumes et leurs fruits, entendaient de tous côtés répéter : Soussa, Soussa. Ils donnèrent dès lors ce sobriquet à l'an-

cienne Hadrumète, et le nom lui en resta. Nous ne nous portons pas garants de la valeur scientifique de cette étymologie, mais elle a tout au moins le charme de l'originalité.

La ville fut sérieusement disputée aux musulmans par les troupes et les généraux de Byzance; les historiens arabes nous ont gardé le souvenir de ces luttes. En 45 de l'hégire (665-666), au moment où Moaouïa-ben-Koudéidj, vainqueur des Grecs à El-Djem, étendait sa domination sur les environs de Kairouan, elle était encore au pouvoir de l'empereur; mais bientôt elle leur échappa et passa entre les mains des Arabes.

La possession de cette place était fort appréciée par les nouveaux maîtres du pays, si bien qu'en l'an 827 de notre ère Ziadet-Allah-ben-Aghlab fit relever les murailles de la ville, que le temps et les hommes avaient à peu près détruites. Son port était un des plus spacieux et des plus sûrs que l'on trouvât dans ces parages. On pouvait y rassembler une flotte nombreuse, comme celle qui fut passée en revue par l'émir Bados-ben-Mansour en l'an 1007, au dire de l'historien arabe El-Kérouani, ou comme celle qui portait les futurs conquérants de la Sicile. Car c'est, paraît-il, de la ville de Souse que partit la fameuse expédition qui livra cette île à la domination arabe : la flotte était commandée par le cadi de Kairouan, Assab-ben-el-Forat.

Il est plusieurs fois encore question de Souse dans l'histoire. Au XVIe siècle, une escadre espagnole, sous les ordres d'André Doria, vint l'assiéger et s'en empara. Dans des temps plus récents, en 1774, Angelo Emo, amiral vénitien, chargé de conduire la guerre qui avait éclaté entre la Tunisie et sa patrie, bombarda les

principaux ports du littoral : Souse fut prise et en partie incendiée.

Aujourd'hui Souse n'a pas de port, à proprement parler. Les vaisseaux s'arrêtent en pleine mer à un kilomètre du rivage. Une petite jetée reçoit les hommes et les marchandises, qu'on amène à terre sur des chalands ou des barques. Tout le monde est d'accord pour reconnaître que le mouillage n'est jamais sûr et qu'il peut même devenir fort dangereux en cas de gros temps. On n'en a que trop souvent des exemples. L'ancien port, celui qui servait dans l'antiquité, n'était pas situé au même endroit : il s'ouvrait entre le môle dit « de la Quarantaine » et un autre môle où étaient installés, lors de notre voyage, les bâtiments du génie militaire. Il est complètement ensablé ; il était défendu, paraît-il, contre les vents d'est par un brise-lames dont on pouvait encore voir les traces il y a quelques années. Quand Souse possédera un bon port, elle ne tardera pas à reprendre une très grande prospérité. Car ce point est le débouché naturel, non seulement des plaines fertiles des environs de Kairouan, mais de toute la région centrale de la Tunisie. Il ne faut pas oublier qu'il existe entre Tébessa et Kairouan une suite de vallées fertiles, pour la plupart incultes aujourd'hui, qui avaient autrefois une grande richesse, à en juger par les ruines nombreuses et importantes qu'on y voit. Que des colonies françaises s'y fondent, que l'on se mette à y cultiver, comme du temps des Romains, l'olivier, la vigne, le blé, et le pays retrouvera sa splendeur d'autrefois.

On voit à Souse, à la surface du sol du moins, peu d'antiquités antérieures à la conquête arabe. Tous les monuments ont à peu près disparu : un pan de mur écroulé en blocage, dans les oliviers, est le seul reste de

construction qui subsiste de nos jours. Non loin de là se remarque l'entrée d'un sépulcre antique, analogue aux tombeaux phéniciens que M. Renan a relevés en Syrie et à ceux que renferme la nécropole du Djebel-Kaoui, à Carthage. C'est une sorte de chambre à peu près carrée, dans les murs de laquelle sont creusés de longs fours où l'on plaçait les morts. Mais ce tombeau, violé de bonne heure, a été réemployé à une époque postérieure, et un escalier à peu près commode a été pratiqué pour y descendre. Nos soldats ont profité de la facilité pour venir inscrire leurs noms sur les murs; cette suite de graffiti sera peut-être fort intéressante pour les archéologues du xxxe siècle.

Les oliviers couvrent actuellement toute la partie occidentale des jardins de Souse. On y a trouvé et l'on y trouve encore de temps à autre des traces de l'occupation romaine; là en effet était l'ancienne nécropole d'Hadrumète. Elle a fait depuis dix ans l'objet de nombreuses fouilles auxquelles ont présidé les officiers du 4e régiment de tirailleurs. Ils ont mis au jour des tombes de toute sorte, surtout des caveaux funéraires, aux parois revêtues de peintures et de sculptures sur stuc; ils y ont recueilli des antiquités diverses, des statuettes de terre cuite, analogues, toutes proportions gardées, à celles de Tanagra, des objets de plomb ou d'argent, des lampes, des poteries. Ailleurs ils ont découvert une villa romaine dont les splendides mosaïques ont été transportées au musée de Tunis.

La kasbah qui domine la ville et la tour qui se silhouette hardiment au-dessus de la citadelle recouvrent, d'après M. Daux, les ruines d'un temple phénicien; pour notre part nous n'osons l'affirmer. Dans les parties inférieures de la kasbah nous avons vu quelques

colonnes antiques de marbre ou de porphyre, supportant des fragments de sculpture romaine, le tout encastré dans la construction arabe et empâté d'un épais badigeon.

Espérant que les mosquées de la ville renfermaient des restes antiques inédits, puisque aucun Européen avant nous n'avait pénétré dans ces enceintes sacrées, nous demandons aux autorités françaises et tunisiennes l'autorisation de les visiter. Le gouverneur du Sahel pousse l'amabilité jusqu'à nous faire accompagner dans cette tournée par Sidi-Mohammed-Lazousa, notaire des biens *habous* (biens du clergé), grand vieillard instruit et qui semble très obligeant, trop peut-être; car il commence par nous promener dans un moulin, dans une école et dans divers établissements appartenant au clergé; mais il évite de nous faire entrer dans les mosquées et dans les chapelles. Nous nous apercevons bien vite de la ruse et lui rappelons quelle est la mission dont il est chargé. Il s'exécute enfin de bonne grâce et, pour commencer, nous introduit dans la grande mosquée. C'est un monument qui, au dire de notre cicerone, remonterait au règne de Mohammed-ben-Ibrahim-Aghlab : cela nous reporterait au IXe siècle de l'ère chrétienne. On pénètre d'abord, comme d'habitude, dans une cour d'entrée. Nous sommes frappés de l'aspect singulier qu'elle présente; nous remarquons notamment une porte qu'on dirait empruntée à une de nos églises romanes. Nous trouverons à Kairouan des analogies encore plus curieuses avec notre architecture du moyen âge. Quant à la mosquée, elle est construite dans le genre de celle d'Oran et de Tlemcen, c'est-à-dire que les plafonds, au lieu de porter sur des arcades reposant elles-mêmes sur des colonnes, sont soutenus

par des arcades sur pieds droits. D'ailleurs aucune trace de décoration : tout est enduit de chaux. Nul fragment antique ne paraît avoir été utilisé dans la construction, du moins autant qu'on peut en juger extérieurement; car, au moment où nous faisions notre visite, les fidèles étaient en prières à l'intérieur, ce qui ne nous permit pas de dépasser la porte de la mosquée.

Non loin de la grande mosquée est un monument plus intéressant, qui a nom Kasr-er-Ribât. Il en est fait mention dans les auteurs arabes; on lit notamment dans la description de l'Afrique septentrionale d'El-Bekri : « A l'intérieur de la cité existe une citadelle considérable semblable à une ville et entourée d'un rempart solide : on la connaît sous le nom de Mahres-er-Ribât, et elle sert d'asile aux hommes de bien et aux saints personnages ». C'était donc autrefois un couvent, mais qui auparavant avait été approprié pour une forteresse, comme son nom l'indique. Aujourd'hui c'est une *médersa* (collège), habitée par quelques étudiants. La porte extérieure, tout en bois, est revêtue de lames de bronze très minces et encadrée d'un chambranle uni qui lui donne un aspect assez original. Quand on a franchi le seuil, on descend d'abord par un escalier dans un vestibule, sorte de couloir soutenu par des colonnes antiques; celles-ci sont surmontées, en guise de chapiteaux, de consoles sculptées, d'un caractère byzantin très prononcé et qui ne manquent pas d'élégance; le linteau de la porte intérieure du vestibule est formé par deux fragments romains, d'un côté par un soffite très délicatement travaillé, de l'autre par un morceau de sarcophage.

Le vestibule donne accès dans une grande cour intérieure ombragée de beaux arbres, autour de laquelle règne une suite de petites cellules.

Là était autrefois la demeure des hommes de bien dont parle El-Bekri. Actuellement les décombres les ont toutes envahies. Le premier étage se compose également de petites cellules, occupées par les quelques étudiants qui fréquentent la médersa. Deux tours en ruine se voient aux angles nord et au nord-est du ksar. Elles servaient, comme le minaret lui-même, de poste d'observation pendant les troubles qui ont si longtemps désolé le pays.

La fondation de ce monument est due à Ziadet-Allah, fils d'Ibrahim-ben-el-Aghlab, troisième prince de la dynastie des Aghlabites. C'est le même Ziadet-Allah qui rebâtit la mosquée de Kairouan et construisit le rempart de Souse, ainsi qu'il a été dit plus haut. Quant à l'entrée actuelle de l'édifice, elle est d'une date bien plus récente, comme le constate l'inscription encastrée au-dessus de la porte : elle a été refaite en 1848 par les soins de Mohammed-el-Hattab, major d'artillerie et *oukil* (intendant) de la maison. Ce Mohammed-el-Hattab est mort assez récemment.

Fatigué sans doute de nous avoir montré tant de choses, notre guide nous offre de nous reposer (lisez de se reposer) dans son étude de notaire, petite chambre carrée garnie de banquettes tout autour : il nous fait apporter du café ; nous nous mettons à fumer, et la conversation s'engage. Mohammed-Lazousa veut nous montrer toute sa science : il parle du Danemark, de la Norvège, de Londres, de Paris, qu'il connaîtrait volontiers mieux que nous. Bientôt nous le pressons de questions sur l'histoire de Souse et de la Tunisie en général ; il répond comme un oracle ; et, lorsqu'il avance un fait, il n'admet pas qu'on le mette en doute. Évidemment Mohammed-Lazousa n'a pas l'habitude de rencontrer

des interlocuteurs qui sachent quelque chose, et, lorsqu'il parle, on lui rend les armes. Puis nous l'amenons à donner son opinion sur les écrivains arabes; l'un de nous prononce le nom d'Édrisi. Immédiatement notre homme lève piteusement les yeux au ciel; puis, approchant le creux de sa main de sa bouche, il souffle dessus comme pour en chasser une plume. Le bon notaire n'est pas admirateur d'Édrisi, dont le mérite lui semble bien léger. Entre-temps Mohammed, notre interprète, lui demande une consultation sur ses affaires de famille : c'est une bonne occasion à saisir, puisqu'il n'y aura pas d'honoraires à payer.

Cependant, Sidi-Mohammed-Lazousa nous semblant suffisamment remis de ses fatigues, nous nous levons et lui demandons à continuer notre tournée. Nous pénétrons successivement dans plusieurs zaouïas qui nous semblent offrir peu d'intérêt, sauf celle des Hanefis. On nous y montre deux de ces dessins symboliques où l'art arabe excelle; l'un représente la mosquée de la Mecque, l'autre l'empreinte des sandales du prophète. Ces dessins sont exécutés au moyen de caractères arabes enchevêtrés d'une façon symétrique et se mêlant par des enlacements fort élégants; la réunion de ces caractères forme une prière ou un verset du Coran.

Un peu plus loin nous entrons dans une petite mosquée bien humble d'apparence. Il paraît que c'est un des plus anciens monuments arabes de Souse, et que la construction de cette chapelle remonte au règne d'El-Aghlab-ben-Ibrahim, successeur de Ziadet-Allah. Elle est consacrée à Sidi-bou-Fetâta. Nous n'y avions rien remarqué de bien curieux; mais voici qu'en franchissant le seuil pour retourner chez nous, nous apercevons sur ce seuil même quelques lettres romaines : nous

empruntons aussitôt le secours de quelques soldats qui se trouvaient dans le voisinage, et nous déterrons une inscription romaine, la première trouvée à Souse où figure le nom ancien de la ville : *Hadrumetum*. C'était bien terminer la journée. Nous remercions Sidi-Mohammed de nous avoir si aimablement accompagnés, et nous rentrons l'esprit léger à Dar-el-Bey, où, comme nous l'avons dit précédemment, nous avions reçu l'hospitalité.

Et quelle hospitalité! Nous avions à notre disposition un appartement tout entier; notre chambre à coucher était pourvue d'un lit gigantesque. La table de notre salle à manger se couvrait, à l'heure des repas, d'une cuisine soi-disant française, toujours la même. Au milieu de plats de toute sorte, plus ou moins bien réussis, figurait heureusement un grand saladier du meilleur couscous. En même temps on nous servait un excellent bordeaux, authentique. Le gouverneur du Sahel, trop bon musulman pour boire du vin, ne s'en croit pas moins obligé d'en avoir pour ses hôtes.

La pièce la plus agréable était un immense salon qui sert ordinairement de salle d'audience du gouverneur : au milieu s'ouvre une fenêtre à deux battants garnie d'un balcon. Nous y revenions à chaque instant, attirés par la vue splendide qu'on a de là-haut vers Souse et la mer. Rien n'est attachant en effet comme le spectacle qui se déroule devant nos yeux. A nos pieds, toute la ville de Souse, dont les maisons descendent en gradins jusque sur le rivage; puis ses murs crénelés, dont la blancheur se détache nettement sur le bleu sombre de la mer. Celle-ci s'étend à perte de vue; devant nous, à deux kilomètres, des bateaux sont à l'ancre, au milieu desquels un transatlantique balance sa masse noire; à

droite on peut suivre les détours de la côte jusqu'à Monastir; on aperçoit même les jardins d'oliviers et de palmiers qui entourent cette ville, et semblent s'avancer dans les flots en un mirage lointain. Le soir, après dîner, nous revenons encore à la même place. La lune éclaire toutes ces terrasses blanches d'une lueur égale. Pas une lumière dans la ville, pas un bruit, sinon le murmure monotone de la mer, et de temps à autre le hurlement d'un chien de garde. Les feux des navires qui sont arrêtés au large en face de nous, pointent des scintillements rougeâtres semblables à autant d'étoiles. Tout est calme, tout dort.

Ce qu'il y avait surtout de touchant dans l'hospitalité que nous recevions, ce n'est pas tant la générosité de notre hôte, dont le traitement, somme toute, lui permet d'agir largement avec les voyageurs qui lui sont particulièrement recommandés, que la façon délicate dont cette hospitalité nous était donnée. Chaque jour, après déjeuner, le gouverneur venait nous visiter : il s'enquérait de nos besoins, nous demandait en quoi il pouvait nous être utile, quel ordre il avait à donner en notre faveur, puis il se mettait au courant de nos recherches, de nos trouvailles et se retirait ensuite. Son fils, homme d'une quarantaine d'années aujourd'hui, a fait ses études au collège Sadiki de Tunis, où il a appris à parler à peu près français; quand il nous savait rentrés de nos promenades à travers la ville, il venait nous rejoindre, en partie pour savoir si nous n'avions à nous plaindre de personne, en partie aussi pour nous faire honneur. Bref, il n'est pas d'attention qu'on n'eût pour nous, et nous étions bien souvent confus de tant de prévenances.

Cependant nous avions achevé toutes les recherches

que nous nous proposions de faire à Souse; le moment de partir était arrivé. Les chevaux, qui avaient été aussi bien traités que nous pendant notre séjour, étaient fringants; l'âne dressait fièrement ses oreilles; les chiens sautaient de joie; et nos gens qui s'étaient crus pendant trois ou quatre jours dans quelque paradis inespéré, ne demandaient qu'à courir le pays.

Deux moyens s'offraient à nous pour gagner Kairouan : il nous était possible d'envoyer nos hommes et nos chevaux par la grand'route et de nous embarquer dans le chemin de fer Decauville qui relie cette ville à Souse; nous aurions pu arriver ainsi le jour même. Nous pouvions, au contraire, partir tous ensemble et coucher en route dans les camps que nous rencontrerions. Le chemin de fer Decauville était, au moment de notre voyage, nous en convenons, un moyen de locomotion très précieux à cause de sa vitesse, mais il n'avait le mérite ni de la commodité, ni de la sécurité. Les wagons consistaient en plates-formes fort simples, munies de bancs, et couvertes d'une simple bâche. La traction était faite par des chevaux d'artillerie. Le signal du départ une fois donné, aussitôt, l'attelage entraînait au grand trot sur des rails légers le wagon et les voyageurs. Tant que le terrain était plat, tout allait bien; c'est à peine si de temps à autre on sentait quelque petit cahot. Mais il en était autrement lorsqu'on arrivait à une descente : on détachait vivement les chevaux, et la plate-forme, laissée à sa propre impulsion, au risque de verser, glissait avec une rapidité incroyable le long de la pente, jusqu'à ce que, le terrain redevenant plan et la vitesse acquise venant à lui manquer, elle s'arrêtât d'elle-même.

Malgré ses petits inconvénients, ce chemin de fer a

rendu de très grands services au moment de la conquête ; il a permis de faire de Kairouan un point important de ravitaillement pour le centre de la régence, et par conséquent il a facilité la pacification de toute cette partie de la Tunisie, qui fut si longtemps sillonnée de bandes d'Arabes insoumis. Aujourd'hui, qu'il a été racheté par la compagnie Bône-Guelma, il est devenu un chemin de fer à voie étroite semblable à tous les autres.

Nous résolûmes de gagner Kairouan à cheval par petites étapes. Le départ fut superbe : dans la cour du Dar-el-Bey, nous étions entourés de tous les domestiques du gouverneur, vêtus des couleurs les plus diverses. Rien n'était plus singulier que ce mélange de teintes variées, vives, mais harmonieuses, où le jaune pâle, le rose, la couleur abricot ou fleur de pêcher, le bleu gris ou le vert clair, se soutenaient mutuellement et se relevaient l'un par l'autre. Au premier rang, le cocher de la maison, couvert d'un caban noir brodé d'or, semblait quelque haut personnage descendu du palais pour nous faire honneur. Tous nous souhaitaient bon voyage et mille prospérités ; nous, nous suppliions, suivant la formule, Allah de répandre sur eux le bonheur et d'augmenter leurs biens. Et nous voilà quittant les murs de Souse et partant pour une expédition dans laquelle nous ne rencontrerons pas d'autre centre habité que Kairouan, où nous séjournerons bien peu de temps, et le Kef où nous ne parviendrons que tout à fait à la fin de notre tournée. Puissent pendant tout ce long voyage qui nous reste à faire le courage et l'entrain ne point nous faire défaut !

CHAPITRE IV

DE SOUSE A KAIROUAN. — KAIROUAN

A peine avons-nous quitté les murs de Souse, et dépassé les baraquements où sont campées les troupes, que nous entrons dans une forêt d'oliviers. Les jardins de la ville n'en sont que le commencement ; car elle s'étend, avec quelques intermittences, sur une zone de dix kilomètres au moins. Elle est actuellement peuplée d'une foule d'Arabes des deux sexes qui récoltent les olives.

Au bout de trois heures de marche nous arrivons au camp de l'oued Laya. Au début de la campagne de Tunisie, pour assurer les communications entre Souse et Kairouan, on avait jalonné la route de postes militaires : les deux points les plus sérieusement occupés étaient l'oued Laya et Sidi-el-Hani, dont nous parlerons plus loin. Entre chacun de ces postes il y en avait d'autres, moins importants, défendus seulement par de petits détachements qui se relevaient tous les huit ou quinze jours. A mesure que le pays devint plus tranquille et la route de Kairouan plus sûre, on diminua

progressivement l'effectif de ces stations militaires. Au moment où nous y arrivâmes, le camp de l'oued Laya n'avait plus comme garnison que deux compagnies de ligne et un détachement du train d'artillerie pour fournir les chevaux nécessaires aux relais du chemin de fer.

Le lendemain matin, de très bonne heure, nous nous remettions en route. La région des oliviers a cessé un peu avant l'oued Laya, et nous voici de nouveau en rase campagne, rase dans toute la force du mot. La seule plante un peu fournie qui pousse dans la plaine est une sorte d'artichaut sauvage très prisé des Arabes. Mohammed en cueille tout le long de la route, débarrasse la partie comestible de tout ce qui l'entoure et s'en régale à la barbe d'Ali, qui lui en demande du haut de son cheval et à qui il en refuse par manière de plaisanterie.

A deux kilomètres environ du camp de l'oued Laya, nous trouvons une ruine assez étendue, mais sans aucune trace extérieure qui permette de reconnaître la nature des constructions dont les débris jonchent le sol. A peu près au centre, sur un petit mamelon formé par l'éboulis d'une maison, se dresse un poteau télégraphique, comme un drapeau planté au haut d'une forteresse.

Un peu avant d'arriver à Sidi-el-Hani et de franchir le col d'El-Onk, on rencontre à droite une grande citerne romaine ou plutôt deux citernes juxtaposées : elles se composent de deux bassins tangents qui communiquent l'un avec l'autre; le premier était destiné à recevoir l'eau des pluies qui lui venaient des montagnes voisines ou des plaines environnantes; l'autre à recueillir une partie de cette eau après qu'elle s'était reposée et comme filtrée dans le premier bassin. Il

existe, dans tout le sud de la Tunisie, des citernes analogues à celles-ci; plus nous descendrons, plus celles que nous rencontrerons seront grandes et nombreuses.

Avant l'expédition française, Sidi-el-Hani était un petit monticule occupé par trois marabouts et entouré d'un fourré de cactus; l'un de ces trois marabouts était naturellement consacré à Sidi-el-Hani, dont il portait le nom. Au moment de notre passage, c'était devenu presque une ville, avec tout le confort souhaitable... en pays arabe. Les murs des maisons y sont construits en pierres, qui ont été empruntées à la ruine voisine, — c'est ce qui arrive toujours d'ailleurs en pareil cas; elles sont recouvertes de ce qu'on a pu trouver : les plus belles de tuiles, les autres de planches provenant des boîtes de biscuit. Tout est bon pour se défendre contre la pluie ou le vent. Si l'on pénètre dans une de ces maisons, qui se composent généralement d'une chambre au rez-de-chaussée, on aperçoit pour tout mobilier une table en bois blanc faite également avec des débris de toute sorte et supportée par des pieds bien primitifs; un lit de camp garnit le fond, et quelque part sur la cantine est un bougeoir. Heureux ceux qui ne sont pas obligés de demander à des boîtes de conserves vides le métal nécessaire pour confectionner ces bougeoirs!

Les mieux installés de beaucoup sont les vivandiers et les marchands de toute sorte qui ont suivi l'armée : ils arrivent avec des planches et l'attirail nécessaire pour se construire une demeure : ils sont depuis longtemps à l'abri des intempéries, que les soldats sont encore sous la tente à geler ou à étouffer.

Sidi-el-Hani est situé entre deux sebkhas, l'une au nord, le lac Kelbia, l'autre au sud, la sebkha de Sidi-

el-Hani, beaucoup plus étendue, bien que n'ayant pas d'eau en tout temps. De plus, à l'époque des pluies, au fond de la cuvette naturelle au milieu de laquelle s'élève le mamelon de Sidi-el-Hani, les eaux s'entassent et forment un vaste lac que l'on pourrait prendre pour une troisième sebkha. On y est donc, pendant une grande partie de l'année, entouré de marécages.

Non loin s'étend une ruine de peu d'importance, si l'on ne considère que l'espace qu'elle occupe, curieuse à cause des débris anciens qu'elle renferme. C'était évidemment un centre assez peuplé, car il y existait un théâtre; la courbe du mur qui reliait les deux extrémités de la scène est parfaitement distincte, comme aussi la trace des gradins et des *cunei*. Ce théâtre n'avait pas d'ailleurs de grandes proportions : une vingtaine de mètres de large; mais la présence seule du monument est intéressante à constater. Un peu plus loin était le cimetière de la ville. Nous y voyons pour la première fois un modèle de tombes que nous rencontrerons désormais à peu près partout dans le sud et que rappellent les sépultures arabes actuelles; elles se composent d'un demi-cylindre reposant sur une face plane, et élevé sur une sorte de base qui dépasse de tous les côtés : le tout est construit en blocage et recouvert de ciment pour imiter la pierre. Désormais, sauf dans les grandes villes, nous ne trouverons plus dans les ruines antiques que des constructions en petit appareil.

A un kilomètre environ du camp de Sidi-el-Hani s'élève une sorte de tour. Les Arabes la nomment Kasr-Talga. C'est un monument en blocage; le soubassement plein est large de cinq mètres sur quatre. A six mètres du sol s'élève un étage, cantonné de

colonnes aux angles et au milieu des faces. Il est absolument ruiné.

Fait curieux : les colonnes engagées qui servaient à l'ornementation de l'édifice sont également en blocage. Le monument n'est autre chose qu'un mausolée : imitation grossière des mausolées en pierre qu'on rencontre dans le nord et l'ouest de la Tunisie; la décoration architecturale, souvent traitée avec une grande recherche dans les monuments en pierre, n'est ici rappelée que par des moulures ou des saillies presque sans relief.

A peine avons-nous quitté Sidi-el-Hani, que nous nous engageons dans des marécages où nous apercevons des canards sauvages. C'est dire que nous ne continuons pas notre route sans abattre un ou deux dîners. Nous sommes, au reste, tout près de la petite station de l'oued Zeroud, où nous passerons la nuit.

L'oued Zeroud est une rivière importante qui se jette dans le lac Kelbia; son lit est encaissé entre des berges assez élevées. Le fond en est vaseux et les chevaux comme les hommes y enfoncent avec une grande facilité : en hiver c'est une rivière dangereuse à traverser. On y a jeté un pont pour le passage du chemin de fer, ce qui permet aujourd'hui de la franchir en tout temps.

C'est de là, le lendemain matin, que sous les premiers feux du soleil levant nous apercevons Kairouan, la ville sainte, la cité d'Okbah! De loin son aspect est plein de grandeur; un long mur crénelé, défendu par des tours rondes qui le flanquent de distance en distance et au-dessus duquel se détachent les terrasses blanches des maisons, forme le premier plan. Au delà on voit s'élever les minarets et les dômes des diverses

mosquées et zaouïas ; au milieu d'eux se dresse le haut minaret de la grande mosquée que nous avions déjà aperçu à diverses reprises. Il nous semble que l'aspect de Kairouan offre quelque chose de plus régulier que celui des autres villes fortifiées de Tunisie. Aussi bien elle est bâtie en plaine, et sa présence au milieu d'une immense étendue de terrain où l'on ne distingue ni villages ni maisons lui donne un caractère tout particulier. Aux sentiments que nous ressentons nous-mêmes, nous devinons quelle a dû être l'impression de nos troupes en arrivant devant la cité mystérieuse, fermée à tout chrétien, et où l'on croyait que le fanatisme musulman allait tenter un suprême effort.

La ville est entourée de décombres de toute sorte ; çà et là les pluies d'hiver ont formé de grandes flaques d'eau au milieu desquelles il faut trouver un passage. Heureusement la voie ferrée aménagée pour le chemin de fer militaire forme une route solide qui nous permet d'arriver jusqu'à la porte de Souse. C'est par là que nous pénétrons dans la ville ; les soldats français et les Arabes qui s'y pressent se rangent devant nous et nous pénétrons au milieu d'un labyrinte de ruelles étroites que l'on a baptisées rue du Colonel-Boussenard, rue du Général-Saussier, rue du Général-Logerot, etc. De temps à autre une porte s'entr'ouvre, un visage curieux se montre un instant, puis disparaît : le maître du logis est suffisamment édifié sur notre compte. Nous croisons un groupe d'enfants qui jouent à la balle : « Ça va bien ? » nous crie l'un d'eux d'un air futé, tandis qu'un autre plus petit, mais plus pratique, court après nous en répétant : « Gib sordi » (donne-moi des sous). Il faut que Mohammed se fâche pour le faire taire. Nous circulons encore assez longtemps dans ces rues tor-

tueuses et monotones dont les maisons de briques sont closes à tous les regards. Nous ne savons pas trop où Ali nous mène, quand nous nous trouvons tout à coup devant la porte de Dar-el-Bey. Le colonel commandant la place nous y reçoit avec une grande amabilité et nous fait préparer une chambre dans la maison où l'on a coutume de loger les officiers de passage. Nos hommes et nos chevaux trouvent également à se caser dans cette maison hospitalière.

Avant le dîner, il faut bien parcourir un peu Kairouan, que nous verrons plus en détail les jours suivants; nous commençons donc à visiter les souks (marchés). Ils occupent dans la ville deux quartiers : l'un, plus particulièrement consacré aux industries manuelles, s'étend dans un triangle entre la rue du Général-Saussier et celle du Colonel-Boussenard, et est séparée de l'autre souk par une rue. Celle-ci est couverte de planches à certains endroits, à d'autres elle est voûtée très grossièrement; le sol n'en est du reste rien moins qu'égal, et il est souverainement imprudent de s'y risquer dans l'obscurité. A droite et à gauche, dans des échoppes, sont installés les marchands, qui travaillent devant tout le monde. Ici c'est un cordonnier; il forge pour ainsi dire la semelle de sa babouche sur une sorte d'enclume dont l'extrémité a la forme d'une calotte sphérique; il la collera ensuite avec le corps de la babouche, et laissera sécher le tout sur une forme qui l'empêchera de se racornir. Au-dessus de lui et sur le devant de sa boutique pendent des babouches de toutes les tailles et de toutes les couleurs; il y en a de jaunes, celles qu'on a teintes avec de l'écorce de grenade, de rouges, de noires, de vertes. Il y en a même qui sont ornées de petites houpettes de soie fort élégantes; elles sont réser-



Kairouan. — Vue générale.

vées aux pieds mignons des Kairouanaises aristocratiques. Plus loin, voici un ouvrier qui coupe soigneusement des bandes de parchemin larges d'un millimètre, pour en former le tissu d'un tamis. A côté c'est un artiste qui brode le cuir avec des fils d'or et d'argent; autour de lui, le long des murs de son échoppe, sont accrochées ses œuvres, des blagues à tabac, des djebiras historiées, des ceinturons, des harnachements de chevaux, des sacs à poudre; une délicieuse odeur de cuir de Russie sort de son atelier. Dans l'échoppe voisine est un gros gaillard qui tresse des cordons destinés à garnir ou orner les burnous. Enfin un forgeron, au moyen de petits fers carrés, fabrique des faucilles d'une forme spéciale dont la lame est dentelée.

Tous les passages par lesquels on circule dans les souks sont voûtés ou couverts en planches; on y jouit d'une fraîcheur exquise à toute heure, et la lumière y est diffuse. Nous débouchons dans la rue du Général-Saussier, qui est propre et munie de trottoirs. Les boutiques qui font suite au souk et bordent la rue à droite nous montrent les vestiges d'une industrie essentiellement arabe, celle de la dinanderie. Au fond de l'atelier deux enfants entretiennent au moyen d'un soufflet le feu de la forge; des rondelles de cuivre y chauffent; un premier ouvrier les saisit et les bat sur une petite enclume carrée; il les passe alors à un second, qui les recourbe. Quand le métal est froid, on l'expose de nouveau au feu, pour reprendre ensuite le travail commencé. On fabrique ainsi à Kairouan des gobelets, des aiguières, des plateaux d'un aspect fort grossier, mais qui ne manquent pas d'élégance ni d'originalité. Sur ces objets on figure des chameaux, des poissons, des entrelacs bizarres. C'est ici qu'on peut acheter un souvenir

authentique du pays, car les objets analogues exposés au souk sont quelquefois trompeurs. Sans doute le galbe des aiguières y est plus élégant, le travail des bassins plus parfait; mais ne regardez pas le fond de ces objets si attrayants : vous y verriez peut-être, comme nous l'avons vu, la marque d'une fabrique de Moscou!

Cependant l'heure est arrivée où MM. les officiers ont coutume de se réunir au cercle; le colonel nous y emmène pour nous présenter à la garnison, Nous sortons de la ville par la porte Djelladin et arrivons devant une grande maison presque neuve; nous sommes chez Ernesto. Ernesto est un personnage énigmatique qui s'est installé à Kairouan peu de temps après l'occupation française et qui a ouvert un restaurant. On croit que c'est un Italien fixé depuis de longues années en Tunisie; mais on ne sait pas au juste son histoire. Il a été pendant quelque temps au service du bey; à quel titre? Mystère. Certainement il a vu de près la cour du Bardo et la connaît : il sait à fond sa Tunisie. Il parle souvent de ses troupeaux et de ses propriétés qui sont situées près du Zaghouan. Il ne craint pas de se mêler à la conversation de ses hôtes, et pour un aubergiste il a des réflexions qui donnent souvent à penser. Parfois même il se lance, au sujet de notre armée, dans des dissertations si précises, qu'on serait tenté de le prendre pour quelque sous-officier plus ou moins réfractaire. Il a des opinions toutes faites sur la prononciation du latin et ne craint pas de citer Virgile pour appuyer ses théories.

Toujours est-il que son café-restaurant est très bien monté. On trouve chez lui tout ce dont on a besoin. Voulez-vous faire une excursion à tel ou tel endroit :

Ernesto vous donnera un guide. Voulez-vous acheter au souk un bibelot qui vous tente? il se chargera de vous l'avoir à bon compte. Voulez-vous vous approvisionner de vin et de conserves pour une campagne dans l'intérieur du pays? vous trouverez chez lui ce qui vous est nécessaire. Il sait tout, il connaît tout, il a tout.

Ernesto est le premier hôtelier de Kairouan; c'est donc le plus aristocratique; c'est celui qui est appelé aux plus hautes destinées : d'ici à peu de temps il fera partie du conseil municipal, et quelque jour il ceindra l'écharpe du maire. C'est d'ailleurs l'éternelle histoire de ces industriels de toute sorte qui viennent s'établir autour des camps dans les pays nouvellement conquis : on les ménage parce qu'on a besoin d'eux, et ils prennent bientôt une grande importance. Il en était ainsi des vivandiers et des fournisseurs qui s'étaient fixés à l'époque romaine dans le voisinage des établissements légionnaires; il en a été ainsi en Algérie à l'époque de la conquête, et nous avons vu le même fait se reproduire partout en Tunisie : dans le nord à Tabarca, à Aïn Draham, au Kef; dans le centre à Souse, à Kairouan, à Djilma.

Après le dîner nous allons assister à une représentation théâtrale donnée par les premiers artistes de la garnison. Le théâtre était dressé dans une des maisons les plus grandes de la ville. Nous prenons place sur des bancs où s'entassent tous les officiers, et nous attendons avec impatience le lever du rideau. On devait jouer *Lucrèce Borgia*! revue, corrigée et considérablement diminuée. On nous dit que les acteurs se sont longuement préparés à cette solennité; pendant quinze jours ils ont répété avec un grand soin, loin des yeux indiscrets de leurs camarades, pour ne pas déflorer les sur-

prises qu'ils leur réservent. Il paraît que le théâtre représente une terrasse du palais Barbarigo à Venise; sur un prétendu fauteuil, Gennaro était endormi. Entre Lucrezia. Son costume n'est pas précisément celui que la tradition nous a conservé; mais il ne faut pas être difficile. On doit même savoir gré au trompette chargé du rôle d'avoir trouvé à Kairouan une jupe et un caraco. L'entrée de la célèbre Italienne est accueillie par un sourire général et quelques murmures discrets. Elle s'approche de Gennaro, et, d'une voix sonore qui a gardé quelque chose de l'éclat du cuivre, elle s'écrie : « Il dort. Cette fête l'aura sans doute fatigué! Qu'il est beau! » Ces mots provoquent dans la salle une certaine hilarité qui va en augmentant à mesure que la pièce se développe; car tous les acteurs se valent : Gubetta, Maffio, Orsini, Ascanio, Petrucci, sont tous taillés sur le même patron. Tous récitent leur rôle avec un mélange d'emphase comique et de naïve confiance qui est des plus curieux : ils pensent être sous le feu de la rampe et livrer une bataille pour assurer le triomphe d'une œuvre nouvelle.

Ce qui nous intéresse le plus dans cette représentation, c'est qu'elle réveille en nous des souvenirs archéologiques; nous nous rappelons qu'on a trouvé plusieurs inscriptions latines où il est question de fêtes de cette nature données dans les camps par des soldats, avec la liste des acteurs qui y prennent part; et nous nous reportons en imagination au temps où elles ont été gravées. Nous oublions que nous sommes à Kairouan; nous nous croyons au milieu d'une légion ou d'une cohorte auxiliaire; nous nous figurons ce que pouvait être une comédie de Plaute ou de Térence ainsi interprétée.

Le lendemain matin nous sommes réveillés au point

du jour par les voix d'une douzaine de muezzins qui crient aux quatre points cardinaux qu'Allah seul est Dieu et que Mahomet est son prophète. Il ne faut point s'imaginer entendre en Tunisie la psalmodie charmante des muezzins du Caire, avec ce finale si étrange qui se traîne en plusieurs notes; elle est remplacée par une sorte de braillement perçant et monotone. Peu à peu la ville sort du sommeil; les chiens se mettent à aboyer de tous côtés; les moineaux en nombre immense pépient sur les terrasses éclairées par le soleil levant; puis la trompette sonne le réveil et lance ses notes pleines de gaieté et d'entrain. Bientôt tout est en rumeur; les soldats circulent au milieu des Arabes; les rues sont encombrées d'hommes et de bêtes, et nous quittons notre logis pour aller visiter la grande mosquée.

Il faut d'abord nous diriger au travers de cette ville que nous connaissons à peine, mais l'opération est moins difficile qu'elle ne semble d'abord; chemin faisant, nous examinons tout ce qui nous entoure avec autant de curiosité que nous en excitons nous-mêmes. De fait notre costume de voyage jure un peu avec le milieu dans lequel nous nous trouvons. Ce n'est pas qu'on puisse dire ici, comme à Tunis, que le costume arabe est beau; au contraire, sauf peu d'exceptions, les habitants sont presque déguenillés. Plus de vestes éclatantes, plus de ces amples et dignes culottes qui donnent tant de majesté à l'Oriental; les Arabes que nous rencontrons n'ont qu'un burnous, une djebba sale et un mauvais haïk. Nous remarquons pourtant une variété de costume que nous ne connaissons pas encore : les Zlass, gaillards bien découplés et vigoureux, sont drapés dans une grande couverture de laine grisâtre; ma foi, il nous semble que nous retrouvons l'allure majestueuse de la

toge romaine avec ses longs plis qui s'étoffent si bien et qui rendent si belles les moindres attitudes.

Tout d'un coup nous trouvons la rue barrée par des peaux saupoudrées de sel qui sèchent étendues à terre. Un corroyeur du voisinage les a étendues là : il se repose; c'est aux passants à faire pénétrer le sel dans les peaux en les foulant aux pieds. Quand l'artiste jugera que le travail est terminé, il les retirera et les fera sécher. Le procédé est primitif, mais on ne peut pas lui refuser le mérite d'être ingénieux et économique. Le seul inconvénient qu'il présente est d'attirer des légions de mouches qui s'abattent sur une pâture aussi appétissante et volent de tous côtés autour de nous. Nous rendons au corroyeur le service de marcher sur son cuir et continuons notre promenade. Les maisons de Kairouan sont petites et construites en briques recouvertes de crépi de chaux. Point ou peu de fenêtres sur la rue, comme partout ailleurs en Tunisie; quand il en existe, elles sont grillées; les portes sont bizarrement décorées de gros clous et de marteaux-heurtoirs en fer forgé, en forme d'anneaux; au-dessus de ces portes est généralement une véranda, hermétiquement close, qui surplombe : c'est là qu'on fait sa sieste, aux heures accablantes de la journée, en été, quand il fait quarante degrés de chaleur à l'ombre et que les mouches s'amassent en masses serrées sur les plafonds ou les rideaux; on s'étend aussi voluptueusement qu'on peut sur une moquette d'alfa et l'on attend à l'ombre jusqu'à trois heures, pour pouvoir sortir sans danger.

Enfin nous arrivons devant les murs de la grande mosquée, dont la blancheur éclate sous le soleil du matin; ils sont bossués de contreforts et de saillies de toute espèce épaulant une masse énorme. De distance

en distance s'ouvre une porte monumentale surmontée de créneaux. La maçonnerie en a été tellement enduite de chaux par les générations successives qu'elle en a pris un aspect monolithe. Nous entrons par la porte méridionale et nous nous trouvons sous les portiques du haram sous lesquels s'ouvre également la porte principale de la mosquée proprement dite. Cette grande cour, de forme légèrement trapézoïdale, est entourée de portiques doubles; les arcades qui les composent sont soutenues de chaque côté par deux colonnes de marbre blanc, surmontées elles-mêmes de chapiteaux empruntés comme elles à des édifices byzantins ou romains. A première vue, cette cour ne manque ni de grandeur ni de solennité. Nous l'examinerons en détail tout à l'heure. Pour le moment, nous la traversons dans toute sa longueur, et nous arrivons à un minaret élevé qui se dresse au fond de la cour, juste en face de l'entrée principale de la mosquée : c'est le point le plus favorable pour embrasser d'un coup d'œil l'ensemble de Kairouan. Le minaret a la forme d'une tour carrée : il a été bâti de pierres arrachées à des monuments antiques, ainsi que le prouve la présence de deux fragments d'inscriptions romaines engagés dans la muraille à côté de la porte. Ces fragments appartenaient tous deux à la même inscription, qui devait être d'une certaine longueur et dont les autres parties sont perdues; le fragment de gauche a été placé à l'envers; l'autre, au contraire, à l'endroit.

Dès que l'on a franchi la porte, on s'engage dans un escalier dont le noyau est carré; les degrés en sont assez étroits, et le jour n'y pénètre que par de rares ouvertures. Après avoir monté une centaine de marches, nous arrivons sous le dôme qui s'élève au haut du minaret. De là nous découvrons une immense étendue



Kairouan. — Entrée latérale de la grande mosquée.

de pays. La ville s'étend devant nous dans la direction du sud-ouest; elle semble une île au milieu de la mer, tant la plaine qui l'entoure est nue et désolée! Voici les remparts crénelés qui se profilent à notre droite avec leur long chemin de ronde, puis se détournent tout à coup pour former un grand bastion : c'est la kasbah. Plus loin nous apercevons la mosquée de Sidi-Amor-Abbada et ses nombreuses coupoles; plus loin encore, à l'ouest, la silhouette de la mosquée du Barbier. Nous continuons à suivre de l'œil le contour de la ville; il est coupé çà et là par des minarets et des dômes marqués de côtes saillantes. Au sud-ouest, au delà des dernières maisons, sont les cimetières de Kairouan, la cité des morts succédant à la cité des vivants; enfin, tout à l'horizon, s'élève une série de montagnes dont la ligne ondulée ferme la plaine; la masse du djebel Ousselet et l'énorme mamelon du djebel Trozza en sont les deux pâtés les plus importants.

Au-dessous de nous les terrasses blanches de la grande mosquée contrastent vivement avec le gris fauve de la grande cour, entre les pavés de laquelle poussent des herbes sauvages.

Cette magnifique impression de la vue de Kairouan est le véritable grand souvenir qu'on garde de la ville. Comme Constantinople, comme le Caire, comme Damas, Kairouan vue d'ensemble avec ses nombreuses coupoles, ses terrasses, ses minarets, ses murs crénelés, présente un aspect féerique; c'est un monde nouveau, une civilisation inconnue, un peuple absolument différent de nous, où nous allons vivre quelque temps; tout cela se dessine sous nos yeux au moment où ce splendide panorama se développe devant nous. Plus tard, les banalités du détail de la vie arabe nous apparaî-

tront; l'indifférence absolue de ces musulmans pour leur religion, leur bassesse, leur fourberie naïve, l'hypocrisie qui les pousse à pratiquer leur culte sans conviction, tout nous montrera combien l'Arabe actuel a été abaissé par un long despotisme et une longue paresse. Rien ne nous fera oublier cette vision enchantée de la vieille ville africaine, transfigurée, malgré sa décrépitude, par la lumière éclatante du soleil, ces silhouettes grêles ou majestueuses, cette finesse de tons qui modèle les moindres détails à des distances énormes. Quand nous parcourrons ensuite les ruelles de la ville, nous ne pourrons pas croire à la réalité de ce que nous avons vu de là-haut.

Avant de commencer la description de la grande mosquée et des autres monuments qui se remarquent à Kairouan, il est indispensable pour la clarté de ce qui va suivre de retracer, au moins brièvement, l'histoire de cette cité, ne serait-ce que pour réduire à ses proportions véritables la réputation d'une ville dont il a été beaucoup parlé.

Aucun établissement antique n'existait à l'endroit où se voit aujourd'hui la ville de Kairouan : c'est un fait que l'on peut considérer comme certain.

Vers 41 de l'hégire (662 ap. J.-C.), Moaouïa-ben-Koudéidj, envoyé par le khalife Moaouïa Ier, paraît avoir élevé sur ce point quelques constructions, auxquelles il donna le nom de Kairouan. C'est la première Kairouan.

En 47 de l'hégire (668 ap. J.-C.), un général du nom d'Okbah-ben-Amir aurait bâti au même endroit la mosquée des Ansars qui existe encore aujourd'hui, mais qui a subi naturellement plusieurs restaurations. Un grand nombre d'auteurs arabes lui attribuent aussi

la fondation de la seconde Kairouan. Ses contemporains auraient été d'avis, paraît-il, de choisir Souse comme capitale du nouvel empire : ce poste leur semblait préférable en tous points. Mais Okbah leur fit observer qu'un port de mer n'était point suffisamment sûr; qu'ils y seraient exposés aux attaques des flottes byzantines; qu'il valait mieux abandonner la côte aux Romains et s'établir dans l'intérieur des terres, non loin des sebkhas : ils pourraient ainsi garder les troupeaux de chameaux qu'ils avaient avec eux. Cet avis prévalut et la fondation de la ville fut décidée. Le pays n'était alors, d'après une tradition, qu'un fourré épais dans lequel aucun chemin n'était tracé. Aussi les compagnons d'Okbah lui dirent-ils, quand il les engagea à se mettre à l'œuvre : « Eh quoi! tu voudrais nous faire construire une ville sur l'emplacement d'une forêt inextricable? Comment ne redouterions-nous pas les bêtes sauvages de toute espèce et les serpents dont nous aurions à braver les attaques? » Okbah, dont l'intercession était toute-puissante auprès de la divinité, s'adressant alors au Dieu Très-Haut, tandis que ses guerriers répondaient « Amen! » à ses invocations, s'écria : « O vous, serpents et bêtes sauvages, sachez que nous sommes les compagnons du prophète d'Allah! Retirez-vous du lieu que nous avons choisi pour nous établir : ceux de vous que nous rencontrerions plus tard seraient mis à mort. » Quand il eut achevé ces mots, les musulmans virent avec étonnement pendant toute la journée les bêtes venimeuses et les animaux féroces se retirant au loin et emmenant avec eux leurs petits, miracle qui convertit un grand nombre de Berbères à l'islamisme. Le fait peut sembler extraordinaire; mais, ce qu'il y a de plus extraordinaire encore, c'est

qu'un de ces serpents enchantés par Okbah existe encore aujourd'hui, incrusté sur une des marches de l'escalier, dans le minaret de la grande mosquée : c'est du moins ce qu'affirme le gardien de la mosquée. Nous avons vu ce serpent pétrifié : mais des archéologues ne sauraient y reconnaître autre chose qu'un ornement d'architecture emprunté à quelque édifice romain et employé dans la construction de l'escalier. C'est d'ailleurs un talisman qui protège la ville, disent les habitants.

La construction de Kairouan doit être rapportée, d'après le plus grand nombre des témoignages, à l'année 50 de l'hégire (671 ap. J.-C.).

Okbah entoura la ville qu'il venait de fonder de murailles de briques et éleva dans l'intérieur une grande mosquée; mais, en commençant, la chose n'alla pas toute seule. Il y eut, nous disent les historiens arabes, un grand dissentiment dans la population pour savoir à quel endroit devait être placée la *Kibla* ou niche indiquant la direction de la Mecque. Sidi Okbah était fort embarrassé pour en déterminer l'emplacement; heureusement il eut un songe : « Quand le matin sera venu, lui dit une voix, prends l'étendard, mets-le sur ton épaule. Tu entendras devant toi réciter la prière sans qu'aucun autre puisse l'entendre, et le lieu où elle se terminera sera celui où tu devras placer la Kibla. » Okbah fit ce qui lui était ordonné, et planta son étendard là où la voix cessa de se faire entendre.

C'est pour cela que la mosquée fut élevée sur le terrain qu'elle occupe encore aujourd'hui. On se mit donc à la besogne, et la construction s'acheva d'autant plus vite que les pierres vinrent s'aligner d'elles-mêmes

à l'endroit qui leur était assigné. On voyait autrefois dans le mihrab un clou de fer, et les Kérouanais disaient qu'il servait à indiquer l'emplacement même où Okbah avait planté son drapeau. Les oulémas le firent disparaître un jour pour mettre fin au désordre que suscitait la superstition des fidèles, empressés à baiser religieusement à l'envi cette relique sacrée.

Cette mosquée, de construction divine, ne dura pourtant pas plus de trente-cinq ans, car elle fut rasée en l'an 84 de l'hégire (703 de J.-C.) par Hassân-ben-Nomân, qui fut nommé gouverneur de l'Afrique en remplacement de Zoheir, successeur d'Okbah-ben-Nâfi. Hassân ne conserva de l'ancienne mosquée que le mihrab, qu'il orna de deux colonnes magnifiques en marbre rouge taché de jaune, provenant, d'après les historiens arabes, d'une église chrétienne; et en effet les colonnes qui décorent encore de nos jours le mihrab de la grande mosquée proviennent évidemment d'un édifice byzantin, ainsi que leurs chapiteaux. Un historien arabe assure que l'empereur de Constantinople avait offert pour ces colonnes leur poids en or; mais on se hâta de les employer à la reconstruction de la mosquée. Ce sont sans doute les deux colonnes qui, au dire d'un géographe du xve siècle, sont en sueur tous les vendredis matin, au lever du soleil. C'est un fait qu'il ne nous a pas été donné de constater.

Sous le khalifat de Hichâm-ben-Abd-el-Malek, dixième khalife de la dynastie des Ommiades, vers l'an 105 de l'hégire (724 de J.-C.), le gouverneur de Kairouan écrivit à ce prince pour lui faire savoir que la mosquée se trouvait trop petite pour le nombre des fidèles; ordre fut donné de l'agrandir, et elle fut reconstruite sur un plan plus vaste. Mais en l'an 155 (772 de J.-C.) Yézid-

ben-Hâtem, gouverneur de l'Ifrikiya, la fit démolir encore une fois pour la rebâtir ensuite.

Enfin Ziâdet-Allah Ier, second prince de la dynastie des Aghlabites, voulant laisser une œuvre digne de lui, la rasa de nouveau (205 de l'hégire = 821 de J.-C.) et la réédifia. On voit que l'on se tromperait singulièrement si l'on croyait, en visitant la grande mosquée de Kairouan, avoir devant les yeux une œuvre datant du premier siècle de l'islamisme. Pourtant, tel qu'il est, ce monument ne laisse pas d'être très intéressant.

La mosquée, temple d'un culte sans sacrifices, n'est, à proprement parler, qu'un lieu de prières.

La porte d'entrée donne généralement accès dans une cour au centre de laquelle est une fontaine pour les ablutions ; car avant de pénétrer dans la mosquée, avant de commencer à prier, les fidèles doivent se laver le visage et les mains. Autour de cette cour règnent des portiques où aboutissent des chambres pour les ministres de la religion, pour les pèlerins riches ou pauvres, pour les membres de la famille chargée de la garde du monument; souvent même quelques-unes d'entre elles sont occupées par des étudiants quand une école est annexée à la mosquée.

Dans cette cour est aussi l'entrée du minaret, tour élevée, à base carrée, ronde ou polygonale, d'où les muezzins appellent le peuple à la prière aux heures réglementaires.

Un des côtés de la cour est occupé par la mosquée proprement dite, longue salle couverte; comme meubles, quelques chaises ou pupitres; les fidèles s'agenouillent et se prosternent sur des nattes étendues à terre. Pas de figures sculptées ni d'images : le Koran le défend; mais, de tous côtés, des lampes plus ou

moins élégantes accrochées au plafond. Au fond de la pièce, le mihrab, sorte de niche dont l'axe indique approximativement la direction de la Mecque; les fidèles se tournent vers cette niche pour réciter leurs prières.

Toutes ces parties constitutives d'une mosquée se retrouvent dans la mosquée de Kairouan, et nous en parlerons successivement.

En redescendant du minaret, nous nous retrouvons dans la cour. Au milieu de cette cour, de distance en distance, on remarque plusieurs bases de colonnes en marbre blanc, évidées à l'intérieur. Ce sont comme autant de margelles par où l'on puise l'eau nécessaire aux ablutions des fidèles dans une grande citerne qui s'étend sous l'édifice : eau délicieuse par sa limpidité.

Pour fixer l'heure exacte des prières, on a établi dans cette même cour deux cadrans solaires : l'un est disposé verticalement, l'autre horizontalement. La partie méridionale de la cour est occupée par la mosquée proprement dite. La porte centrale, celle par laquelle on pénètre d'habitude dans le sanctuaire, se nomme « Bab-Elbehou »; il y en a plusieurs autres à droite et à gauche, qui s'ouvrent aux jours de fête pour donner passage au public et éviter l'encombrement; mais en temps ordinaire elles restent closes. Bab-Elbehou a été restaurée, ainsi que l'indique une inscription placée au-dessus de cette porte, en 1224 de J.-C. Elle est faite en bois sculpté auquel on a laissé la couleur naturelle. Elle se compose de quatre grands vantaux qui se replient deux à deux à droite et à gauche de la baie carrée. Cette baie est encadrée d'un large chambranle orné de sculptures et d'entrelacs. Elle est surmontée d'une grande partie pleine

qui forme le tympan de l'arcade et qui est décorée de rinceaux sculptés en très bas-relief. Les panneaux de la porte, au nombre de huit par vantail, quatre grands et quatre petits, sont alternativement décorés de feuillages et d'ornements géométriques. La composition des autres portes est beaucoup plus simple. Les tympans seuls sont décorés de panneaux formés de petites pièces de bois entrelacées, genre de travail essentiellement arabe.

La mosquée, de forme rectangulaire, se compose de dix-sept doubles allées parallèles composées chacune de huit arceaux, qui reposent sur de magnifiques colonnes de marbre; ces colonnes sont surmontées elles-mêmes de chapiteaux antiques, généralement bien conservés. L'allée du milieu, celle qui relie Bab-Elbehou au mihrab, contient des colonnes plus belles et plus grosses que les autres. Toutes ces colonnes, comme les chapiteaux qui les surmontent, ont été évidemment arrachées à des ruines antiques; mais il est bien malaisé de se rendre compte exactement de l'endroit ou des endroits où elles ont été prises. Les deux colonnes de marbre rouge dont nous avons parlé plus haut passent, d'après la tradition, pour avoir été apportées de Kaïsaria. Or la carte de l'état-major dressée par Falbe porte, à trente-six kilomètres au nord de Kairouan, un lieu nommé Henchir-Nabhart (Kaïsaria). Mais c'est une indication qui ne repose sur aucune donnée sérieuse. Un grand nombre de villes ont porté autrefois le nom de Cæsarea, entre autres Césarée de Maurétanie, aujourd'hui Cherchel en Algérie. Toutes sont fort éloignées de Kairouan; et il est bien difficile de croire qu'on ait été y chercher des matériaux de construction même précieux.

D'un autre côté, les habitants racontent aussi volontiers que ces colonnes ont été fournies par les ruines de Sabra, dont nous parlerons plus loin. A cela, il y a une grande difficulté, c'est que Sabra est une ville arabe dont la fondation est postérieure à la dernière reconstruction de la mosquée, et que l'endroit où elle fut élevée ne fut jamais occupé par un centre romain de quelque importance. Reste à supposer, contrairement à la tradition, mais conformément à la vraisemblance, que les matériaux de la grande mosquée ont été apportés à Kairouan des villes romaines voisines, telles que Souse, Lamta, el-Djem, toutes importantes, peuplées, et riches en marbres précieux.

En suivant cette allée centrale et avant d'arriver au mihrab, que l'on aperçoit devant soi, on remarque à droite la chaire et à côté une magnifique boiserie sculptée qui fait à juste titre l'admiration de tous ceux qui visitent la mosquée. La chaire ou *mimber* se compose d'une plate-forme étroite à laquelle aboutit un escalier rapide. Les deux faces latérales de cet escalier, formées par un bâti à jour, sont décorées de panneaux de bois fixés dans les restes du bâti ; les panneaux, tous différents et d'un travail fort curieux et très fin, présentent des variétés infinies de composition, depuis la maille rectangulaire formant des entrelacs très simples, jusqu'aux rinceaux les plus touffus et les plus élégants, dont le travail et le style rappellent tout à fait certains ivoires orientaux, byzantins, arabes ou persans. Voici ce que disent les historiens arabes à propos de cette chaire : « Abou-Brahim-ben-Mohammed el-Aglab la fit construire en bois de platane qu'il fit venir de Bagdad. C'est lui aussi qui bâtit le dôme qui est au-dessus du mihrab. » Ce dôme est soutenu d'un



Kairouan. — Mihrab et chaire de la grande mosquée.

côté par des colonnes adossées au mur de la mosquée, et de l'autre par de grandes colonnes groupées par trois, dont deux sont de porphyre rouge de la plus grande beauté. Il orna aussi le mur qui s'élève au-dessus du mihrab; on y incrusta, disent les historiens, des tuiles de Chine qui avaient été apportées pour décorer son palais. Ce sont des carreaux de faïence à reflets métalliques qui sont probablement de fabrication persane. Abou-Temim-el-Moëzz construisit le *beït-el-idda* ou enceinte close d'une boiserie très fine qui, jusqu'à la conquête française, servait de bibliothèque à la grande mosquée. Cette boiserie, fermant l'intervalle entre les colonnes qui joignent le mimber et les deux entre-colonnements voisins, est décorée d'une suite de merlons rectangulaires surmontés d'un triangle et évidés dans leur milieu. Au-dessous se déroule une longue inscription en très beaux caractères coufiques, enlacés d'ornements à plat. Tout le reste, ainsi que la porte de cette boiserie, est composé de panneaux à jour, analogues à ceux des moucharabys du Caire, montés dans un bâti rectangulaire.

Au fond du beït-el-idda, une porte de bois encadrée d'un chambranle assez massif donne entrée, à droite dans la chambre de l'iman, et à gauche dans le trésor. Ce chambranle est fait de quatre fragments antiques : deux fort belles frises servent de montants; le linteau et le pas de la porte sont constitués par des architraves, le linteau étant posé de façon que la décoration soit formée par le soffite.

Le mihrab qui se voit aujourd'hui dans la mosquée n'est pas celui que construisit Sidi-Okbah. Celui-ci avait été respecté dans toutes les réédifications successives du monument jusqu'à l'époque de Ziadet-Allah;

mais ce prince, ne voulant rien laisser qui ne fût son œuvre, résolut de détruire le mihrab primitif et de le remplacer par un mihrab plus riche; il aurait accompli son dessein si un des architectes employés par lui n'avait eu l'idée, pour concilier l'ambition de son maître et le respect dû à la religion, de dissimuler le mihrab de Sidi-Okbah entre deux murailles où il subsiste encore actuellement, antique témoin de la fondation de Kairouan. Des ouvertures ménagées au travers d'ornements qui décorent la niche du nouveau mihrab permettent d'apercevoir un mur grisâtre : c'est le mihrab d'Okbah. Les Arabes ont peint de couleurs discordantes cette niche ornée de fort beaux entrelacs, sculptés, nous dit-on, sur du marbre blanc.

En somme, malgré la richesse des matériaux utilisés pour sa construction, malgré la perfection de certains détails, la grande mosquée de Kairouan est bien inférieure à sa réputation. Elle n'a que la majesté de l'aspect général; or toutes les mosquées composées de forêts de colonnes ont ce caractère de grandeur indéfinissable. Mais nous n'y trouvons pas de ces délicatesses d'ornementation, de ces précieuses mosaïques de marbre ou d'émaux qui embellissent les mosquées du Caire, de Damas, de Jérusalem. Ici, sauf la chaire, le beït-el-idda et le mihrab, tout est excessivement simple. Quelques vitraux aux fenêtres élevées, quelques plafonds peints, que nous n'avons pu voir à cause de l'obscurité profonde du lieu, complètent la décoration de l'intérieur, c'est-à-dire de la mosquée proprement dite.

L'extérieur de la mosquée présente quelques parties assez caractéristiques : la partie postérieure, par exemple, est fort curieuse par sa masse, au milieu de laquelle se détache la coupole qui surmonte le mihrab.

La porte Lalla-Réjane est sur la face nord-est de l'édifice. Elle a presque l'aspect d'une porte de ville forte avec son arcade trapue et son crénelage. Un badigeonnage inintelligent a malheureusement dénaturé l'aspect de ce monument.

La cour est entourée de portiques dont la conception rappelle singulièrement certains détails de notre architecture du moyen âge ; nous y avons dessiné des amortissements d'impostes entre deux arcades que l'on prendrait, à les voir isolés, pour des corbeaux du XIe siècle. Ces arcades, soutenues par des pieds-droits cantonnés de colonnes de marbre, sont d'une bonne proportion, et l'ensemble produit un très bel effet. Nous n'avons pas besoin de dire que ces colonnes, comme celles de l'intérieur de la grande mosquée, ont toutes appartenu à des édifices de l'époque romaine ou byzantine ; elles sont fort riches et faites de marbres divers ou même de granit. Les historiens arabes disent qu'il y a quatre cent quatorze colonnes dans la grande mosquée, et que la construction de l'édifice a coûté quatre-vingt-six mille mitkals d'or, c'est-à-dire un million trois cent cinquante-six mille trois cent soixante-dix-neuf francs de notre monnaie, ce qui représente une valeur bien plus considérable, étant donnée la rareté relative de l'or à cette époque.

Le gardien de la mosquée, qui nous accompagne pendant toute notre visite, est un pauvre homme qui est forcé, pour vivre, de joindre à son traitement le produit de son travail. Pendant les longues journées qu'il passe presque seul dans l'enceinte sacrée, il confectionne des cardes qu'il vend aux ouvriers en laine. Nous ajoutons au léger bakchich que nous lui donnons quelques cigarettes de tabac français, mais sans nous

douter que c'est presque une dérision pour lui. Par politesse il veut fumer devant nous, il ne réussit qu'à s'étrangler et à souffler dans sa cigarette de la façon la plus burlesque; nous avons peine à garder notre gravité. Le malheureux a le voile du palais perforé, et ses efforts d'aspiration sont absolument sans résultat. Les Arabes, n'ayant d'autres moyens de se guérir que des remèdes de bonnes femmes, sont tous plus ou moins dévorés de maladies héréditaires qui s'aggravent par le manque de soins; c'est à cette cause qu'on doit attribuer, nous disent les médecins militaires, le grand nombre d'aveugles qu'on rencontre à chaque pas à Kairouan. Que ce soit par suite de la malpropreté dans laquelle ils vivent ou à cause de maladies transmises par l'hérédité, le fait est qu'on ne sort pas dans les rues de la ville sans rencontrer un ou plusieurs aveugles. Nos Arabes nous l'expliquent autrement. Ce sont des impies qui ont voulu compter le nombre des colonnes de la grande mosquée; avant qu'ils aient pu terminer leur opération, Dieu leur a ôté la vue.

La grande mosquée est la plus spacieuse, la plus célèbre et la plus vénérée des mosquées de Kairouan, mais c'est loin d'être la seule qui soit intéressante. Nous n'avons pas pu, pendant le séjour que nous avons fait dans la ville, visiter les quelque cinquante zaouïas et les quelque vingt mosquées qu'on y compte; mais nous avons tenu à voir les plus importantes.

Nous citerons, dans l'intérieur de la ville, la mosquée aux Trois Portes et la mosquée des Sabres; en dehors de la ville, la mosquée du Barbier.

La mosquée aux Trois Portes est située au sud-est de Kairouan, entre Bab-Djelladin et Bab-Khoukha. Elle fut bâtie au troisième siècle de l'hégire par le célèbre,

le docte Abou-Djâfeur-Mohammed-ben-Mohammed-ben-Khiroun-el-Maaouri-el-Andelsi (originaire de l'Andalousie), enterré à Kairouan; il fut mis à mort en 301 de l'hégire par Obeïd-Allah-el-Mahedi, descendant au neuvième degré de Ali-Tabeb, gendre du prophète; la cause de sa mort fut l'aversion qu'il témoignait contre la secte des Chiites.

C'est à proprement parler une chapelle plutôt qu'une mosquée; car on n'y dit pas la khotba ou prône prononcé par le prédicateur aux prières du vendredi, dans lequel, après avoir loué Dieu et le prophète, il fait des vœux pour le bonheur et la vie du souverain. La façade est très intéressante comme aspect : elle a trois portes presque attenantes l'une à l'autre et est surmontée d'une corniche à modillons ou corbeaux d'une saillie assez grande; elle est décorée de longues inscriptions arabes et d'ornements à plat, le tout disposé suivant quatre lignes horizontales superposées. Le minaret est fort simple. Cette mosquée a sa façade orientée au nord et mesure vingt-sept coudées arabes en long et vingt-deux en large. L'intérieur n'a rien qui soit vraiment digne d'attention.

La mosquée de Si-Amor-Abbada ou mosquée des Sabres est remarquable par ses cinq dômes qui permettent de la distinguer de toutes les autres; elle est située à l'ouest de Kairouan, dans le faubourg des Zlass. Le marabout qui y repose et qui la construisit avec l'argent des fidèles, Si-Amor-Abbada, était un forgeron sachant à peine lire et écrire, mais en revanche paresseux et charlatan. Il se dit qu'il était bien dur de travailler pour le compte des autres et qu'il valait mieux se faire nourrir par eux sans rien faire. Un beau matin donc il se réveilla fou et expliqua à tous ses conci-

toyens qu'il était devenu marabout; on le crut sur parole, et dès lors il fut l'objet d'une grande vénération, avec laquelle il battit monnaie jusqu'à sa mort, et même après, puisque son petit-fils, marabout comme lui, est aujourd'hui gardien de la mosquée : métier qui, comme on le sait, est assez lucratif. Mais il fallait bien prouver sa sainteté par quelque chose de grand. Aussi, se souvenant qu'il avait été ouvrier avant d'avoir été visité par la divinité, il se mit à forger des sabres énormes, sur lesquels il grava des sentences du Koran, incomplètes pour la plupart, et jetées sans ordre à la suite l'une de l'autre; puis il fabriqua de grandes pipes, des chandeliers monstrueux et d'autres œuvres d'art de la même espèce et de la même taille qui se voient aujourd'hui dans la mosquée à côté des fameux sabres.

Mais, ce qui est plus merveilleux encore, c'est que ce marabout était quelque peu devin; une inscription qui figure sur son tombeau, et dont lui seul évidemment est l'inspirateur, prédit l'entrée des Français à Kairouan et la prise de la ville. C'est là une preuve décisive de la sainteté du personnage. De méchantes langues prétendent, il est vrai, que cette inscription est récente et fut placée sur le cercueil de Sidi-Abbada au moment où l'on préparait diplomatiquement l'expédition de Tunisie; on nomme même le consul général qui eut l'idée de la faire composer. Faut-il croire la légende arabe ou les propos des indiscrets? le lecteur jugera.

Revenons à Sidi-Amor-Abbada. Le bey Ahmed-Bacha, mort en 1854, entendit parler du forgeron et crut fermement à son état de sainteté; aussi lui accorda-t-il tout ce qu'il lui demanda. Le marabout obtint ainsi ces ancres énormes que l'on voit encore à Kairouan et

qui auraient été, d'après la légende, transportées de Bizerte, où elles auraient été prises aux chrétiens. Il mourut en 1276 de l'hégire (1860). Nombre de Kairouanais s'efforcent de trouver un sens à ses élucubrations et en déduisent des prophéties dont ils attendent l'accomplissement; le cheikh Mohammed-el-Mourali, qui nous donnait ces détails, ajoutait : « C'est ainsi que les gens de notre époque se laissent prendre au mensonge et ajoutent foi à l'imposture. Toutes les fois qu'un personnage se présente à eux avec les apparences de la folie ou bien sous l'aspect de derviches (fanatiques déguenillés semblables aux fakirs), ils s'empressent de croire à ses paroles, surtout lorsqu'il sait flatter leurs passions. » Cela n'est pas trop mal pensé, n'est-ce pas, pour un prêtre musulman?

La mosquée des Sabres est inachevée, la partie qui contient le tombeau du saint est seule à peu près complète.

Chose singulière, ce monument contemporain de nos édifices actuels est construit dans les mêmes données et suivant les mêmes principes que ceux qui étaient adoptés par les Arabes au XIIIe siècle. La coupole principale repose sur un tambour qui est d'abord à huit pans avec quatre pendentifs, puis à seize pans et enfin circulaire sous la coupole. La silhouette de ce monument, vue de loin, est assez belle, malgré l'imperfection de l'exécution. Le minaret de la mosquée est bâti en briques sur plan carré et très petit.

La mosquée du Barbier est située en dehors de la ville, au nord-ouest. Le marabout qu'on y vénère a une histoire assez curieuse; la voici. Il avait nom Abou-Zemaa-Obeïd-Allah-ben-Adem-el-Belouï, autrement dit Si-Saheb; il assista à la reconnaissance du



Kaïrouan. — Mosquée des Sabres.

prophète comme chef et lui prêta serment de fidélité sous l'arbre. Il prit part ensuite à la conquête de l'Égypte, et fit partie de l'expédition conduite en Ifrikiya par Moaouïa-ben-Koudéidj, en l'an 34 de l'hégire. Il mourut à Kairouan et fut inhumé à l'endroit nommé el-Belouïa. On rapporte qu'il recommanda à ses compagnons, en mourant, de cacher le lieu de sa sépulture. Mais on finit par le découvrir et l'on y éleva une koubba ou coupole, qu'on entoura d'une enceinte. Une plaque de marbre porte l'inscription suivante : Ceci est le tombeau d'Abou-Zemaa-el-Belouï.

On raconte en outre que, lorsque au pèlerinage des adieux, le dernier qu'il fit, Mahomet se fit raser la tête, Abou-Zemaa recueillit quelques cheveux du prophète et les plaça dans son bonnet. Il se fit enterrer avec cette relique de son maître ; de là sont nées la légende suivant laquelle il aurait été son barbier et l'appellation vulgairement usitée pour désigner cette zaouïa : mosquée du Barbier.

Cette mosquée forme un ensemble d'édifices divers, répondant aux nombreux services dont se compose la zaouïa, qui est tout à la fois un monastère, une école, un hospice et un lieu de prières. On entre d'abord dans une cour assez grande, à gauche de laquelle sont les bâtiments de la zaouïa proprement dite, chambres pour les étudiants et pour les hôtes, salles pour les cours, petite mosquée, etc. En face, près du minaret, s'ouvre un vestibule couvert, décoré de plafonds peints et de faïences ; il donne dans un petit atrium long et étroit, par lequel on pénètre en traversant une salle couverte par une coupole, dans la cour proprement dite de la mosquée.

Cette salle présente un type ravissant de ces orne-

ments en plâtre ajouré et découpé dont les artistes arabes de Tunisie, d'Algérie, du Maroc et d'Espagne ont fait un si merveilleux emploi dans la décoration. Quant à la cour, elle est entourée de portiques composés d'arcades, aux voussoirs alternativement noirs et blancs, supportées elles-mêmes par des colonnes de marbre blanc. Au-dessus, un attique assez élevé est décoré de faïences d'un bel effet. Le sol de la cour et celui du portique sont pavés de dalles de marbre blanc; les murs sont garnis, eux aussi, de faïences; tout autour, une frise faite de découpures en plâtre forme un motif continu, sur lequel repose un plafond à caissons et à poutres saillantes, dont les peintures très douces sont d'une harmonie ravissante. Une porte de marbre d'un style italien rococo tout à fait réjouissant donne entrée dans le sanctuaire proprement dit. Cette porte a une légende. Un riche Kairouanais soigné par un médecin chrétien lui fit cadeau, par reconnaissance, de magnifiques propriétés et assura sa fortune. Le médecin, qui était Italien, en retour de cette générosité, envoya à son bienfaiteur des portes et des colonnes de marbre. Celui-ci les donna à la mosquée du Barbier, où on les employa dans les restaurations du dernier siècle; ce sont les deux fenêtres, la porte et six colonnes du petit atrium, la porte et les deux fenêtres du sanctuaire.

Le tombeau de Si-Saheb est couvert de tapis et de broderies; il est en forme de catafalque et entouré d'un grillage en bois où sont appendus des sacs sphériques de couleurs diverses, contenant de la terre rapportée de la Mecque par des pèlerins; il y en a de semblables devant le mihrab de la grande mosquée. Au-dessus on a fixé des drapeaux de toute sorte, offerts par divers personnages. Le plus neuf est celui que Mus-

tapha-ben-Ismaïl, favori et premier ministre du bey Mohammed-es-Sadok, offrit au marabout pour obtenir par son intercession la défaite et la fuite des Français. On a vu par la conquête de la Tunisie que Si-Saheb-el-Belouï s'est tenu tranquille, ne voulant pas sans doute donner tort à son voisin Si-Amor-Abbada, qui avait prédit de son côté la conquête française. Parmi les autres zaouïas de Kairouan, nous citerons celle de Sidi-Bidt-el-Gahriani, construite sur un plan original, et où nous avons dessiné un ornement figurant un vase et composé de caractères arabes enlacés (voir page 111).

En dehors de la ville, quand on a visité la mosquée du Barbier, il reste encore à voir les cimetières et les citernes.

Les cimetières se trouvent, ainsi que nous l'avons déjà indiqué, au sud-ouest de Kairouan ; ils sont fort étendus et couvrent un espace égal au quart de la ville. On y rencontre, au milieu de tombes insignifiantes, de ravissantes sculptures sur des dalles de marbre, ou sur des colonnes portant un turban ; on y a reconnu quelques tombeaux délabrés des Aghlabites et celui de Sidi-Chanoun, théologien musulman, qui mourut caïd de Kairouan en 240 de l'hégire (855 de J.-C.). Ces cimetières désolés, aux fosses à moitié défoncées par la pluie, par les passants ou les bêtes de somme, sont bien différents des cimetières turcs d'Asie Mineure : ici l'abandon, les herbes folles, les décombres ; là-bas l'ombre opaque et fraîche des cyprès, les tombes aux formes toujours élégantes et gracieuses, les couleurs tendres des vêtements des femmes qui viennent visiter leurs morts.

De ces cimetières nous apercevons au loin, dans la direction de l'ouest, les silhouettes des sommets de



Kairouan. — Ornements calligraphiques dans une mosquée.

l'Ousselet et du Trozza. Derrière cette ligne, où le mirage nous fait voir le pied des montagnes baignant dans un lac immense, est la contrée mystérieuse qui nous réserve toutes les émotions archéologiques. L'épigraphiste tressaille à l'espoir de déterrer de longues inscriptions inédites, et de suivre des voies romaines inconnues ; l'architecte rêve des temples encore debout ; est-ce là qu'il trouvera enfin des vestiges de cet insaisissable art phénicien qu'il poursuit de ses recherches depuis son départ de Tunis ? A peine songeons-nous aux vipères cornues et aux scorpions qui vont pulluler autour de nous, si nous en croyons un de nos amis qui nous en a présenté hier de nombreux échantillons, conservés dans de l'alcool. Avec une malicieuse insistance il nous prévenait charitablement de faire attention à ces hôtes désagréables : « Nos soldats, disait-il, en trouvaient tous les jours dans leurs sacs ou sous leurs couvertures ; moi j'en ai souvent rencontré dans mon lit ou parmi les plis de ma toile de tente. Les Arabes, ajoutait-il, prétendent que la morsure de la vipère cornue est mortelle ainsi que la piqûre du scorpion. » Mais il ne nous avouait pas que, pendant tout le temps qu'il avait battu le sud avec sa compagnie, pas un soldat piqué ou mordu par un de ces animaux n'en était mort. Pour nous, pendant les six mois qu'a duré notre voyage, nous n'avons vu aucun de ces animaux désagréables, et nous n'avons même pas entendu parler d'accident récemment arrivé qu'on pût leur attribuer.

En continuant à faire le tour de Kairouan, nous arriverons d'abord à une grande citerne qui se nomme Sebbala-Bir-el-Bey ; plus loin, près de la porte de Souse, nous en rencontrerons une seconde, entourée d'un mur d'enceinte haut de trois mètres environ, et qui possède

un mihrab; on peut donc à la rigueur y venir faire sa prière. Si nous remontons encore le long des murs, nous passerons près du marabout de Sidi-Siouri; enfin, après avoir doublé l'angle septentrional de la muraille et dépassé le bastion polygonal qui se remarque à quelque distance, nous nous trouverons en présence d'un petit cimetière français. Il est situé entre la kasbah et la grande mosquée, au pied du rempart. On l'a entouré d'une simple haie de feuilles de cactus, et aucune des tombes qu'il renferme n'est construite avec art : toutes se composent d'un petit tumulus surmonté d'une croix de bois, avec une courte inscription. C'est là que sont enterrés ceux de nos compatriotes qui sont morts pendant l'expédition et lors de la première occupation de Kairouan. Puissent-ils dormir en paix sous ce beau ciel de Tunisie, au sein de cette terre féconde dont ils ont payé la conquête de leur vie!

La ville de Kairouan ne possède aucune source dans son enceinte; la seule eau qu'on y employât, lors de notre visite, était de l'eau de pluie, conservée au fond des citernes. Mais on conçoit que dans les années de sécheresse les habitants aient été souvent fort embarrassés. Aussi a-t-on construit autour de la ville d'immenses *fesguias* (réservoirs) qui étaient pour la plupart en ruine et qu'on a réparées depuis l'occupation française. Elles sont assez vastes pour tenir en réserve de grandes quantités d'eau. Nous en avons déjà cité deux. La plus importante de toutes est la citerne dite des Aghlabites, dont la description est donnée par les auteurs arabes. « La plus grande et la plus magnifique des citernes, dit El-Bekri, était l'ouvrage d'Abou-Ibrahim-Ahmed, fils de Mohammed et petit-fils d'Aghlab. Située près de la porte de Tunis, elle est de forme cir-

culaire et d'une vaste étendue. Au milieu s'élevait une tour octogonale surmontée d'une coupole dans laquelle étaient pratiquées quatre portes et soutenue par onze piliers entre lesquels on n'avait laissé aucun intervalle. Ibn-Aghlab, lorsqu'il se rendait à cet édifice, y arrivait en bateau. A cette citerne, du côté du midi, aboutissaient de vastes arcades formées en voûte et soutenues par des piliers. A l'occident de ce réservoir, Ziadet-Allah fit élever un palais; au nord, il fit construire une jolie citerne attenant à la première et appelée la Fesguia. Elle reçoit les eaux de la rivière qui, à l'époque où elle coule, vient s'y décharger en passant par-dessus ces arcades; la rapidité de la course étant ainsi amortie, dès que l'eau est élevée dans la Fesguia à la hauteur de deux toises, elle franchit une porte et se répand dans la grande citerne. » Sauf de petites erreurs de détail, le récit du géographe arabe est parfaitement exact. La citerne des Aghlabites se compose en réalité de deux grands bassins circulaires juxtaposés. L'eau de l'oued Merg-el-Lil arrive dans le premier, lors de crues de la rivière; là elle dépose le limon et les impuretés de toutes sortes qu'elle contient, et passe dans le second, à peu près purifiée. C'est au milieu de ce second bassin que s'élève le pavillon dont parle El-Bekri. Elle s'y purifie encore davantage et s'écoule limpide dans de grandes citernes où elle se conserve. Depuis notre passage cet ensemble de réservoirs a été nettoyé et réparé; peut-être y a-t-on changé quelque détail. On a fait mieux encore : on a amené à Kairouan de l'eau de source prise à quelque distance, qui suffit amplement aux besoins des habitants. Ils n'ont plus rien à craindre de la sécheresse.

Nous ne pouvions pas quitter la ville sans visiter

Sabra. C'est là, disent quelques savants — et ils pourraient bien se tromper en cela, — qu'était située la localité appelée *Vicus Augusti* par les itinéraires romains; c'est de là qu'ont été tirées, suivant la légende, les colonnes qui ornent la grande mosquée; c'est là, enfin, que s'élevait sous la dynastie des Fatimites une ville florissante. « Kairouan, dit Edrisi, se composait autrefois de deux villes, dont l'une était Kairouan proprement dite, et l'autre Sabra. Cette dernière était le siège du gouverneur, et l'on y comptait plus de trois mille bains dans des maisons particulières, sans compter les bains publics. » El-Bekri nous donne encore de cette cité une plus haute idée. Suivant lui, Ismaïl-el-Mansour, troisième khalife de la dynastie, en fut le fondateur; il l'appela de son nom, El-Mansouria (la Victorieuse). C'était en 337 de l'hégire (949 de J.-C.). Son fils Moad y transporta tous les bazars de Kairouan. Elle avait cinq portes; à une seule d'entre elles on percevait par jour plus de dix mille francs. Ce devait donc être, même en tenant compte des exagérations habituelles à l'imagination arabe, une ville d'une certaine importance. En 548 de l'hégire (1154 de J.-C.), elle n'était déjà plus habitée, au dire d'Édrisi. On pourrait s'attendre à voir au moins quelques restes de tant de splendeur. Il n'en est rien. Aujourd'hui, à l'endroit appelé Sabra, qui est situé à dix minutes au sud de Kairouan, s'étend une plaine déserte, sans un pan de mur, sans une pierre; rien ne peut laisser soupçonner à l'œil du visiteur qu'il ait jamais existé en ce lieu la plus humble maison. Cependant deux immenses tronçons de colonnes en marbre d'un rouge violacé gisent à terre à côté l'un de l'autre : leur diamètre est d'un mètre environ. On raconte que lorsqu'on voulut les scier pour les pouvoir transporter

plus facilement à Kairouan, le sang coula sous les dents de la scie et que les ouvriers refusèrent, à cette vue, de continuer leur travail; de là le nom de « Arsat-ed-dem » (colonnes du sang) qui leur fut donné et qu'elles portent encore. Ces colonnes appartenaient-elles à quelque édifice construit à Sabra, ou bien ont-elles été abandonnées là par suite d'un accident, alors qu'on les amenait à Kairouan de quelque ruine voisine : c'est ce qu'il est impossible de décider.

Contrairement aux autres villes de Tunisie, Kairouan n'est pas entouré de jardins, à moins qu'on ne veuille donner ce nom à quelques plantations de cactus qui se remarquent çà et là autour de la ville. Le seul verger qui se trouve dans le voisinage est attenant à une maison appelée Dar-Farik; encore est-il distant de Kairouan d'au moins deux kilomètres à l'ouest. Mais il est juste de dire qu'il est de toute beauté. On y voit de nombreux arbres fruitiers, disposés autour de parterres carrés formés par des allées qui se coupent à angle droit. Nous y avons mangé de délicieux abricots, plus savoureux encore que les fameux abricots de Damas.

Si la colonisation s'établit autour de Kairouan comme tout permet de l'espérer, dans quelques années d'ici on ne comptera plus ses jardins; la ville sera entourée de verdure, et le voyageur qui remontera du sud vers Kairouan pourra dire comme l'Arabe du désert qui aperçoit Damas dans sa ceinture de vergers : Voilà le paradis.

Kairouan compte de nombreuses maisons, et plusieurs d'entre elles sont curieuses par les décorations qu'elles ont conservées : des plafonds ornementés, des lambris en faïence, des frises de plâtre décorées de découpures.

La réputation de sainteté des sanctuaires de Kairouan a fait que beaucoup de pèlerins sont venus finir leurs jours dans la ville sainte et ont désiré y reposer après leur mort. Aussi n'est-il pas rare de voir, en entrant dans une maison, des pierres ornées d'inscriptions ou des faïences encastrées dans le pavage de la cour : elles indiquent une tombe. Maintenant de sages règlements s'opposent à ce que l'on continue d'ensevelir les morts dans des habitations particulières.

En résumé, Kairouan, si célèbre autrefois, la capitale des Aghlabites, des Fatimites, des Zéirites, le centre religieux le plus important de la Tunisie, n'est, comme la plupart des cités du pays, qu'une ville à moitié ruinée. Le commerce et l'industrie y sont assez misérables; et le seul prestige qu'elle conserve encore est dû au caractère saint dont elle est revêtue. Encore ce prestige a-t-il bien diminué depuis que le drapeau français flotte sur le Dar-el-Bey!

CHAPITRE V

DE KAIROUAN A SBEITLA PAR SBIBA. — SBEITLA

Nous nous mettons en route vers huit heures du matin : notre objectif est la grande ville de Sbiba, reliée autrefois à Souse par une voie romaine qui ne devait pas passer loin de Kairouan : c'est cette voie qu'il s'agit pour nous de retrouver et que nous sommes destinés à chercher inutilement pendant trois jours. Après avoir traversé les cimetières, dont la blancheur se colore au soleil du matin, nous sommes bientôt en présence de la maison de plaisance appelé Dar-Farik, dont nous avons déjà parlé plus haut; nous la laissons à notre gauche en jetant un regard d'adieu sur les beaux arbres qui l'entourent. Vers onze heures du matin, nous arrivons au pied d'une petite montagne, qui forme, pour ainsi dire, le premier échelon du djebel Ousselet, le djebel Gourin-Ouled-Zeïr. Au lieu de gravir cette hauteur, nous la contournons; nous voilà bientôt engagés dans une vallée arrosée par un oued, où coule un filet d'eau, l'oued Cherichera. Nous remontons cette vallée pendant une demi-heure et nous nous arrêtons enfin

pour déjeuner au pied d'un aqueduc jeté sur l'oued : quatre arches en plein cintre étaient destinées à donner passage aux eaux de la rivière qui, en temps ordinaire, n'en occupent que deux. Les restes de l'aqueduc s'étendent encore sur une grande longueur, sur trois kilomètres au moins; le canal mesure un mètre de profondeur sur quatre-vingt-cinq centimètres de largeur; il amenait les eaux de la montagne dans la plaine de Kairouan.

La source qui l'alimentait est l'Aïn-Cherichera. Nous y arrivons en remontant pendant quelques kilomètres le bras principal de l'oued. De temps à autre on retrouve quelques traces plus ou moins apparentes de l'aqueduc. Notre guide, un vieux chaouch de Kairouan qui connaît le pays mieux que personne, nous fait chevaucher toute la journée dans de petites vallées qui se coupent l'une l'autre et dans lesquelles nous ne rencontrons que des traces de fermes romaines plus ou moins grandes. Cependant le soir approche et nous sommes en pleine montagne; mais nous n'avons point d'inquiétude : nous savons que notre conducteur ne se passera pas de dîner et qu'il nous trouvera un gîte pour la nuit. En effet, à un détour du chemin, nous voici en présence d'un douar : on nous entoure; on nous souhaite la bienvenue. Une tente se dresse pour nos hommes; nos bêtes sont abondamment pourvues de paille et d'orge, et le couscous est apporté dans un grand plat de bois, à la grande joie de toute notre escorte.

Le lendemain il nous faut sortir de cette broussaille où le chaouch nous a conduits, car il n'y a guère d'espoir d'y rencontrer une voie romaine; c'est ce que nous lui expliquons et il veut bien le comprendre. Aussi dirige-t-il notre marche vers le djebel Trozza, dont nous

apercevons à notre gauche la bosse gigantesque; nous cheminons à travers des taillis de lentisques et de tuyas, où les pieds de nos chevaux s'embarrassent, où s'accrochent nos vêtements, sans rien apercevoir qui nous apporte quelque distraction. Pourtant le terrain devient plus plat; les arbustes moins serrés : nous approchons de la plaine.

Enfin nous quittons les pentes du djebel Ousselet et nous arrivons sur les bords de l'oued Merg-el-Lil, dont le bras principal est rempli d'eau toute l'année; il nous faut le passer à gué, sans aucune difficulté d'ailleurs.

Devant nous s'élève le djebel Trozza. A mi-côte nous apercevons une grande fente, qui est, paraît-il, l'entrée d'une grotte toujours pleine de vapeur d'eau et que les Arabes ont appelée naturellement « hammam ».

Il nous fallait maintenant contourner le djebel Trozza, soit par le nord, soit par le sud; nous choisîmes la première de ces deux alternatives et commençâmes à gravir les pentes de la montagne, ayant à notre droite un ravin profond; au bout de deux heures de marche, la piste arabe que nous suivons descend dans ce ravin par une pente douce très bien ménagée. Le flanc opposé est couronné par un petit village appelé Dachra-el-Ousseltia.

Ce hameau est dans une situation très pittoresque; il est, pour ainsi dire, perché sur un îlot, où l'on ne peut arriver, d'où l'on ne peut sortir qu'en franchissant une crevasse qui l'entoure de toutes parts. Il s'ensuit qu'au moment des grandes pluies les habitants sont emprisonnés chez eux.

En attendant le dîner, nous nous promenons dans le village; nous n'y voyons rien qui mérite d'être signalé,

sinon un pressoir à olives qui, pour être primitif, n'en est pas moins ingénieux. Il se compose d'un levier en bois, engagé par une de ses extrémités dans une traverse, qui est elle-même maintenue à chaque bout entre deux arbres solidement fixés en terre. L'extrémité libre du levier sur laquelle on peut faire pression sert à broyer les olives entassées dans d'étroits paniers. L'huile suinte au travers de ces paniers et est recueillie dans une grande cuve en pierre.

Nous quittons le hameau au point du jour pour marcher vers Sbiba. Mais une agréable surprise nous attendait. Autant le pays que nous venions de traverser était aride et ingrat, autant les alentours de ce village et la région située au nord du Trozza, entre cette montagne et l'oued Merg-el-Lil, sont gracieux et verdoyants : c'est une véritable forêt d'oliviers. Tantôt le chemin est garni à droite et à gauche de grands arbres qui étendent au-dessus leur feuillage mobile et transparent, tantôt il traverse de vastes jardins plantés d'orge ou de fèves, et défendus contre la cupidité des passants par des haies de cactus; on se croirait dans le Sahel, sur le bord de la mer, auprès de Souse ou de Hammamet! La route est très fréquentée, relativement : il y a même deux fondouks, où nous prenons, en passant, une tasse de café maure. La vallée de l'oued Gattar, affluent du Merg-el-Lil, est moins fertile, mais elle n'est point absolument stérile, comme tant d'autres du voisinage; nous la laissons à notre droite, et bientôt nous nous retrouvons en pays désert. D'immenses crevasses, que l'on pourrait prendre pour des oueds, mais qui ne sont en réalité que des ravins larges mais sans longueur, nous barrent la route par trois fois à dix minutes d'intervalle; il nous faut y descendre pour en ressortir à grand'peine.

Le Kasr-Margni, auprès duquel nous déjeunons, a dix mètres carrés : c'est une petite construction forte, élevée à la hâte aux derniers temps de l'occupation romaine, par les colons du voisinage. Il n'avait guère plus de quatre mètres de haut : aujourd'hui on appellerait ce genre d'édifice un « bordj ».

Nous arrivons vers deux heures de l'après-midi à l'oued Kouki, dans le lit duquel est établi un douar fort important. Nous campons tout auprès. Mais nous nous demandons ce qu'il adviendrait de nous et de nos hôtes si, au beau milieu de la nuit, il venait à pleuvoir assez fort pour qu'il y eût de l'eau dans l'oued.

Non loin du point où nous campions, on nous signale une ruine : nous nous y rendons. C'est encore un fortin bâti précipitamment ; il est précédé d'une cour entourée d'un mur d'enceinte ; on y pénètre par une porte dont le linteau sculpté est décoré de figures et d'ornements divers remontant à l'époque chrétienne. Un lion occupe le centre de la composition, le lion qui symbolise la force divine de Jésus-Christ, *vicit leo de tribu Juda* ; à droite se voit un chien poursuivant un lièvre, image du fidèle poursuivi par le démon tentateur ; à gauche un autre lièvre, au repos, entouré d'un cep de vigne chargé de fruits : c'est le fidèle s'abreuvant du vin de l'Eucharistie. De chaque côté de ces sujets principaux on distingue d'autres figures, moins importantes, entre autres un paon, emblème de l'immortalité de l'âme et de la félicité éternelle (la chair de cet oiseau ayant été regardée jadis comme incorruptible par la croyance populaire), et des épis, rappelant le pain eucharistique, que viennent manger les animaux représentés sur le linteau : c'est le seul bas-relief chrétien aussi complet que nous ayons rencontré pendant notre voyage. Le

reste de la ruine n'est qu'un amas de pierre sans forme et de pans de murs éboulés.

De l'oued Kouki nous continuons notre route vers le sud-ouest et ne tardons pas à atteindre les bords de l'oued el-Hatob, dont nous suivons le lit pendant assez longtemps. Ce nom d'oued el-Hatob a été aussi donné à une autre rivière que nous trouverons plus loin, à l'ouest de Sbeitla. Nous laissons à notre droite une ruine curieusement perchée sur un mamelon, au confluent de l'oued et d'un ruisseau qui s'y jette, l'Henchir-bou-ed-Diab, et, après deux heures de marche à travers de vastes plaines sans végétation, nous arrivons en vue de l'henchir Sbiba.

La grande ville qui s'élevait autrefois sur cet emplacement portait le nom de *Sufes*, qui figure sur les itinéraires romains et sur des inscriptions de l'endroit. Comme tant de villes de la province d'Afrique, elle n'a pas d'histoire jusqu'à l'époque chrétienne; on peut dire pourtant qu'elle existait déjà au commencement de notre ère et constituait une place forte chargée de garder la vallée où elle s'élève. Au temps de saint Augustin, elle trouva moyen de faire parler d'elle d'une façon peu avantageuse. Vers l'an 398, l'empereur Honorius rendit une ordonnance par laquelle il attribuait aux églises les temples et les enclos qui en dépendaient et donnait aux chrétiens le droit de briser toutes les statues qu'ils y rencontreraient. Cet édit fut appliqué presque partout : on renversait les temples, on mettait en pièces les « idoles », et l'on punissait ceux qui les voulaient encore adorer. Or il y avait à Sbiba un dieu particulièrement honoré : c'était Hercule, qu'une inscription appelle « le génie de la patrie », c'est-à-dire de la ville de Sufes, et dont la fête tombait le 12 des calendes de novembre (21 octobre).

Ce jour-là il y avait dans la ville de grandes réjouissances, et grâce à des donations particulières on faisait aux conseillers municipaux et au peuple des distributions de vivres et d'argent. Or, au mois d'août 399, pour appliquer l'édit d'Honorius, des fidèles zélés se mirent en devoir de briser la statue d'Hercule. Les adorateurs du dieu, de leur côté, prirent la défense de leur protecteur : il s'ensuivit une rixe dans laquelle périrent soixante chrétiens. Quand la nouvelle de ce massacre parvint aux oreilles de saint Augustin, celui-ci écrivit aux notables de Sufes une lettre indignée :

« Votre soudaine cruauté et le crime odieux qui vous rend désormais célèbres a ébranlé la terre et fait horreur au ciel (*terram concutit et percutit caelum*) : sur vos places, dans vos temples on voit l'éclat du sang et l'on entend des cris de mort. Ainsi vous violez les lois romaines; ainsi vous foulez aux pieds la crainte de la justice. Assurément vous ne savez ni respecter ni redouter les empereurs. Oui, chez vous, on a fait couler le sang de soixante innocents, vos frères; et ceux d'entre vous qui se sont le plus distingués par leur ardeur au meurtre ont été admis dans votre sénat! Mais arrivons à la cause de tout ce mal. Vous réclamez votre Hercule : nous vous le rendrons. Il y a des mines; la pierre ne manque pas; nous avons des marbres de toute sorte et de bons ouvriers : nous vous sculpterons, tournerons et décorerons votre dieu. Nous y ajouterons un peu du rouge dont on peint la rougeur [1], et vous pourrez alors lui adresser vos saintes prières. Car

1. Les statues des dieux étaient souvent peintes de vermillon. Il y a ici un jeu de mots, *rougeur* étant pris par saint Augustin à la fois dans son sens véritable et dans le sens de honte.

enfin, pourquoi faire tant de bruit à propos de votre Hercule? On peut se cotiser pour vous en acheter un autre! Mais les existences que votre main a brisées sont à jamais perdues. Pouvez-vous nous rendre tant de vies précieuses comme nous vous rendrons un Hercule! »

On ne sait pas quelle fut la suite donnée à cette affaire. L'Église honore à la date du 30 août la mémoire des « martyrs de Sufes ».

Sbiba retombe dès lors dans l'oubli le plus complet. Il en est question une fois seulement encore dans l'histoire : les auteurs arabes nous apprennent que Mems, l'endroit où Kocéila, le roi berbère, défenseur de l'indépendance nationale, fut défait par Zohéir-ben-Khaïs, n'était pas très éloigné de Sbiba.

On remarque à Sbiba, en premier lieu comme dans presque toutes les grandes ruines du pays, un certain nombre de vastes enceintes fortifiées qui datent des derniers temps de l'occupation romaine ou même de l'époque byzantine, c'est-à-dire qui remontent à une époque où le pays était devenu peu sûr, parcouru qu'il était par des bandes de pillards ; tous les points occupés auparavant par des populations stables se sont alors transformés en autant de postes fortifiés où les habitants se réfugiaient en cas d'alerte.

Outre ces fortins on peut signaler aussi d'autres monuments plus intéressants : c'est d'abord un édifice construit en blocage, comme le sont généralement les thermes; il ne reste plus debout qu'un certain nombre de pans de murs; dans l'un d'eux étaient disposées des niches cintrées, destinées sans doute à recevoir des statues.

Plus loin on voit un château d'eau ou nymphée en forme de fer à cheval, dont la masse est faite en blo-

cage et recouverte de magnifiques blocs de pierre de taille. Extérieurement la façade était ornée de statues et de colonnes d'ordre corinthien; intérieurement on distingue la trace du réservoir carré où venait s'amasser, au moyen d'un petit aqueduc, l'eau dont la fontaine était alimentée. De là, par des orifices qui sont encore visibles, elle s'échappait pour se répandre au dehors.

Mais l'édifice le plus curieux est celui que les Arabes appellent, en souvenir du fondateur de Kairouan, Djama-Sidi-Okba. L'aspect extérieur de cette construction est peu intéressant : c'est une enceinte rectangulaire dont les murs sont très élevés. Intérieurement on est en présence d'une petite salle où sont disposées parallèlement six rangées de colonnes. Les chapiteaux de ces colonnes sont d'ordre corinthien et gisent à terre. Il est bien probable que cet édifice est une petite mosquée construite au moyen de colonnes empruntées à un édifice antérieur : l'appareil des murs accuse une époque de barbarie, à laquelle il est impossible d'attribuer la sculpture des chapiteaux cités plus haut. De plus, nous remarquons à gauche de la porte, en entrant, une console sculptée où sont représentées des grappes de raisin et des pampres, représentation essentiellement chrétienne. Or cette console a été employée dans la construction, non comme console, mais comme pierre de taille. Il faut donc attribuer ce petit édifice aux premiers temps de l'occupation arabe : son nom, Djama-Sidi-Okba, l'indique bien.

Nous restons deux jours seulement à Sbiba, — nous n'avions pas l'intention d'y demeurer longtemps : il nous paraissait préférable d'arriver rapidement à Sbeitla, où la besogne, nous le savions, ne nous manquerait pas.

Nous voilà donc de nouveau en marche, cette fois vers le sud. La route suit ou plutôt doit suivre une ancienne voie romaine dont toute trace a disparu. D'ailleurs on n'y rencontre rien de particulièrement intéressant. Nous arrivons le lendemain à Sbeitla.

Notre premier soin est de chercher à nous assurer un gîte plus vaste et plus commode que notre petite tente. Deux constructions faites par les Arabes, au milieu même des ruines, pouvaient nous abriter. La première, élevée autrefois par un marabout, Sidi-Ibrahim, à côté des restes d'un temple antique, nous servit pendant quelques jours; puis nous nous installâmes définitivement dans la seconde, plus grande et mieux disposée pour notre usage. Cette dernière a été construite par Sidi-Mustapha-ben-Azouz, originaire de Nefta, oasis au sud de Kafsa. Ce riche Arabe, séduit par la position de Sbeitla auprès d'une rivière, avait eu, il y a une vingtaine d'années, l'idée fort juste — elle sera un jour reprise et mise à exécution par des colons — de fonder une petite ville sur les ruines de l'ancienne. Les gens qu'il envoya afin de commencer les constructions s'occupèrent d'abord à réunir des matériaux pour bâtir des maisons et brisèrent à plaisir soffites, corniches, chapiteaux et frises, dont ils voulaient faire des moellons ou de la chaux. Par-ci par-là on rencontre encore à Sbeitla de ces débris disposés en tas réguliers et prêts à être utilisés.

Avant tout, ils se mirent à élever une grande maison, celle dont nous parlons plus haut; mais l'humeur tracassière des tribus voisines vint si souvent troubler les travailleurs, que l'entreprise fut abandonnée, et la bâtisse demeura inachevée.

Précédée d'une grande cour où nos bêtes pouvaient

être mises à l'abri, cette habitation, s'il est permis de se servir d'un terme aussi ambitieux, se compose de deux pièces séparées l'une de l'autre par une chambre dont le toit est éventré; dans l'une nous établîmes nos gens, et l'autre fut immédiatement appropriée à notre usage. Notre tente servit de porte; nous fîmes boucher tant bien que mal les ouvertures du mur avec les sacs et les menus bagages qui nous devenaient inutiles pour un séjour prolongé, et nous fûmes en possession d'un gîte assez chaud pendant la nuit, assez frais pendant le jour. Nous étions donc suffisamment bien installés pour pouvoir examiner les ruines à loisir.

Dans l'autre maison s'installèrent huit soldats qui avaient été mis à notre disposition; c'est grâce à eux que nous pûmes faire quelques sondages et étudier avec fruit les monuments que nous décrirons dans les pages suivantes.

La ville antique est située sur un plateau assez élevé qui contourne en partie l'oued Sbeitla, profondément encaissé. Celui-ci prend sa source dans une vallée très escarpée, au nord-ouest de la ville. Cette vallée, fort étroite, est formée par une énorme crevasse qui sépare des masses de rochers à pic de près de soixante mètres de hauteur; elle s'étend pendant un kilomètre dans la direction nord-ouest et aboutit à une sorte de falaise qui, au temps des grandes pluies, forme une très belle cascade. C'est à ce point que viennent se réunir les eaux des plateaux supérieurs.

Les sources qui alimentent en toute saison la rivière de Sbeitla sont en assez grand nombre. La plus abondante d'entre elles a été entourée par les Arabes d'un mur peu élevé et devait être captée pour aller arroser les jardins de la future ville; ce travail a été aban-

donné comme le reste. L'eau de l'oued est en effet légèrement thermale; elle est d'une température assez élevée pour que nous ayons pu, en plein mois de janvier, prendre un bain agréable dans les baignoires naturelles creusées par les eaux au milieu des roches qui forment en partie le lit de.l'oued.

Cette gorge sauvage où commence l'oued Sbeitla est d'une grandeur imposante; les deux murailles de rochers qui la bordent sont uniformément droites et fendues de place en place par des failles verticales d'une grande profondeur. A peine quelques petits bosquets de lauriers-roses au fond de la vallée; sur les rochers, quelques genévriers; çà et là quelques touffes de halfa tranchant par leur teinte verte plus ou moins foncée sur la blancheur des sables et le ton doré des roches. De distance en distance, une petite vallée latérale vient rompre la monotonie des murailles gigantesques entre lesquelles l'oued est emprisonné. De nombreuses perdrix y courent à travers les herbes et les arbustes, tandis que des vols de pigeons bleus traversent alternativement dans les deux sens la vallée resserrée qui leur sert de demeure.

En se rapprochant de la ville, l'oued devient plus étroit et coule entre des rochers qui font saillie sur le lit de la rivière; près de là se trouve la maison que nous occupons. C'est à cet endroit que les anciens habitants de Sbeitla ont construit un pont dont les piles reposent sur le roc lui-même et supportent un aqueduc qui menait à Sbeitla les eaux de la montagne voisine.

Puis la rivière continue sa course entre des berges assez escarpées en certains endroits, d'une pente plus douce à d'autres places; elle longe ainsi pendant un kilomètre environ le plateau où s'élevait Sbeitla; au

delà elle incline un peu vers l'est, et va se perdre dans le sable à quelque distance en aval.

La ville antique, dont les ruines couvrent la rive droite, se nommait *Sufetula*. Il n'en est pas parlé une seule fois dans les auteurs anciens; elle n'est mentionnée que par les *Itinéraires* et par la *Liste des Évêchés d'Afrique*. On sait seulement, par des inscriptions trouvées en Algérie, à Lambèse, quartier général de la troisième légion, dite Auguste, qu'il y était levé des recrues pour la légion, ce qui nous indique que les habitants joussaient du droit de cité romaine. Par contre les auteurs arabes nous apprennent quelques détails intéressants sur cette ville. C'est ainsi qu'on lit dans Édrisi : « Sobeitla était, avant l'islamisme, la ville de Gergès, roi des Romains d'Afrique; elle était remarquable par son étendue ainsi que par la beauté de son aspect, par l'abondance de ses eaux, par la douceur de son climat et par ses richesses; elle était entourée de jardins et de vergers. Les Musulmans s'en emparèrent dès les premières années de l'hégire et mirent à mort le grand roi nommé Gergès. » Ce Gergès n'est autre que le patrice Grégoire, gouverneur de la province byzantine d'Afrique (préfet du prétoire d'Afrique) à l'époque de la première invasion des Sarrasins, en 647. Avec l'aide des Maures, il s'était révolté contre son souverain, et s'était déclaré prince indépendant; il faisait même frapper des monnaies à son effigie. Sbeitla était devenue sa capitale. Dès qu'il apprit que les musulmans venant d'Égypte avaient mis le siège devant Tripoli, il marcha à leur rencontre. Ceux-ci, de leur côté, abandonnant l'attaque de la place, n'hésitèrent pas à lui livrer bataille. Le combat eut lieu en avant de Sbeitla suivant les uns, dans un lieu appelé Yacoubé

suivant les autres et dura plusieurs jours. Il existe à ce sujet une légende.

On dit que la fille de Grégoire, jeune personne d'une incomparable beauté, combattait à côté de son père. Or celui-ci avait promis de la donner en mariage, avec une dot de cent mille pièces d'or, à celui qui lui apporterait la tête du général arabe Abdallah. Aussi, malgré le courage qu'ils déployaient, les Musulmans ne pouvaient arriver à décider la bataille en leur faveur. Mais la face des choses allait bientôt changer.

Un jeune Arabe de noble famille, nommé Zobéir, qui avait autrefois combattu avec Abdallah en Égypte, et qui l'avait ensuite abandonné, arrive à la tête de douze guerriers seulement, brûlant de partager les périls de ses frères. Quand il connaît le prix proposé par Grégoire à quiconque aura tué le chef ennemi, il s'écrie : « Emploie toi-même contre les infidèles ce moyen honteux. Fais proclamer dans les rangs que quiconque apportera la tête du patrice obtiendra la main de sa fille et cent mille pièces d'or. » Abdallah se hâte de suivre les conseils de Zobéir et lui confie le soin de commander les Sarrasins le lendemain. Sur l'ordre de celui-ci une partie de l'armée musulmane se tient cachée dans les tentes, tandis que l'autre occupe les Africains par des escarmouches irrégulières, jusqu'au moment où le soleil arrive au point le plus élevé du ciel. Alors, comme de coutume, chaque parti rentre dans son camp, épuisé de fatigue, pour se reposer jusqu'au lendemain ; on débride les chevaux, on se dépouille des armures. Tout à coup Zobéir fait sonner la charge ; la partie des Arabes qui n'avait pas donné dans la matinée envahit les lignes ennemies et porte partout la terreur et le carnage. La fille de Grégoire voit tomber son père à ses côtés, frappé

par la main de Zobéir; elle-même, après voir immolé sur le cadavre du patrice plusieurs Musulmans, est prise les armes à la main. On la conduit à Abdallah, qui lui demande en raillant des nouvelles de Grégoire : « Il est plus heureux que moi, répond-elle. Je l'ai vu mourir en homme de cœur, et moi je suis captive. Une seule espérance me console : je vais sans doute trouver ici la mort que j'ai cherchée en vain dans la bataille. » Elle se trompait; on l'offrit à Zobéir, mais lui, s'il faut en croire les récits arabes, voulut à peine la recevoir au nombre de ses esclaves, déclarant qu'il avait consacré sa gloire au service de la religion, et qu'il travaillait pour mériter un prix bien supérieur aux charmes d'une mortelle.

Après leur défaite, les Africains se réfugièrent dans la ville même de Sbeitla, qu'ils mirent en état de défense; les Arabes les y poursuivirent; elle fut prise d'assaut et pillée. Le butin qu'on y fit en or et en argent est porté par les historiens à une somme tout à fait incroyable. On en préleva, dit-on, la cinquième partie pour le trésor public; le reste fut distribué aux troupes. Chaque fantassin eut mille dinars, et chaque cavalier trois mille, dont un tiers pour lui-même et les deux autres pour son cheval. Le peu d'habitants qui échappèrent au massacre se réfugièrent dans les places fortes des environs, où ils ne purent tenir longtemps contre les attaques des envahisseurs.

Sbeitla pillée et mise à sac fut probablement incendiée; les tremblements de terre ont achevé dans la suite l'œuvre de destruction que les Arabes avaient commencée. Seuls les temples, les arcs de triomphe, quelques pans de murs et de nombreux débris attestent la splendeur passée de cette cité, relativement peu étendue,

mais que sa position au point de croisement des routes les plus fréquentées avait dû rendre rapidement riche et prospère.

Commençons par dire que le sol de la ville antique, nous entendons par là de la ville romaine, est, en moyenne, à un mètre soixante-dix centimètres au-dessous du sol actuel, ainsi que nous nous en sommes rendu compte par des fouilles. Quant au sol tel que le laissèrent les Arabes après la défaite de Grégoire, il n'est pas à plus d'un mètre de celui qu'on foule aujourd'hui.

La ville s'étend sur la rive droite de l'oued. Sur la rive gauche on ne distingue plus que les soubassements de constructions peu importantes, de petites villas, qui, situées au pied de la montagne, offraient à leurs habitants un air plus pur et un séjour plus paisible au milieu de jardins ombragés. Une d'entre elles avait été déblayée peu avant notre passage, et l'on avait mis à jour des mosaïques assez curieuses. Un aqueduc venant de la montagne traversait ce faubourg, et, franchissant l'oued sur le pont dont nous avons parlé plus haut, amenait jusqu'au centre de la cité, sur la rive droite, l'eau nécessaire aux besoins des habitants.

C'est sur la rive droite, en effet, que s'étendait presque toute la ville de Sufetula. En arrivant du Sud, c'est-à-dire en suivant les voies romaines qui venaient soit du littoral oriental de la Tunisie, de la petite Syrte, soit au contraire du Sahara par Kafsa, et Fériana, on devait d'abord passer sous un arc de triomphe dont il existe aujourd'hui encore des restes imposants. La longueur totale du monument est de onze ou douze mètres, l'ouverture de l'arcade de six mètres et sa hauteur de sept à huit mètres. Au-dessus de la corniche règne un attique

où se lit une inscription en l'honneur de Constantin et de ses collègues. Par une disposition spéciale aux arcs de triomphe africains, que nous avons eu l'occasion de constater en plusieurs endroits, sur chacune de ses faces s'élevaient quatre colonnes, deux à droite et deux à gauche. Ces colonnes, complètement dégagées du monument, s'y reliaient par un entablement complet, soutenu de part et d'autre de l'arc par des pilastres et par des colonnes d'ordre corinthien.

Entre chaque groupe de deux colonnes, par conséquent de chaque côté de l'ouverture, une niche était pratiquée dans l'épaisseur du monument, mais si peu profondément qu'elle n'a guère pu être destinée à recevoir une statue.

A peine a-t-on franchi cette porte de la ville que l'on se trouve sur une voie pavée de larges dalles par endroits; on la dirait faite d'hier. Puis on rencontre à sa gauche les restes d'un fortin mesurant une quinzaine de mètres de côté; les murs en sont écroulés, et les pierres qui les formaient gisent à terre tout à l'entour dans un désordre indescriptible. Quelques-unes de ces pierres portent des inscriptions funéraires ou votives, ce qui prouverait, à défaut d'autres indices, que les fortins ont été construits à une époque relativement récente, avec des matériaux empruntés aux cimetières ou aux édifices de la cité. Nous dirons la même chose de quatre constructions analogues, un peu plus grandes que la précédente, et que l'on rencontre successivement à mesure qu'on pénètre dans la ville.

A l'époque de l'occupation byzantine, où, comme nous l'expliquerons plus loin, on avait converti les temples et leur péribole en une forteresse qui défendait la partie nord-ouest de Sbeitla, ces fortins en protégeaient

le sud et le sud-est, tandis que la rivière avec ses berges escarpées formait la défense des autres côtés.

La rue dont on foule encore le pavé à l'entrée de la ville cesse bientôt d'être visible; elle devait être légèrement en pente; car, près des temples, nous l'avons retrouvée à deux mètres sous terre.

Les ruines qui se remarquent ensuite à gauche et à droite de la rue principale ne sont pas reconnaissables aujourd'hui; il faudrait un déblayement complet, méthodique, pour se rendre compte de leur nature. Nous ne mettons pas en doute qu'on retrouve ainsi des restes assez distincts pour dresser le plan des édifices qu'on rencontrerait. Actuellement on ne voit qu'un éboulis de pierres de taille écroulées les unes sur les autres, d'où sortent çà et là des pans de murs plus ou moins considérables. Des oliviers et des arbrisseaux de toute sorte, qui ont poussé au milieu de ces débris, en rendent l'aspect encore plus confus.

En continuant toujours dans la même direction, on ne tarde pas à se trouver en présence du monument le plus intéressant de Sbeitla; nous voulons parler des trois temples juxtaposés dont tous les voyageurs qui ont visité le pays ont parlé avec enthousiasme. Au risque de fatiguer le lecteur par des détails trop techniques, nous insisterons un peu longuement sur ces beaux édifices; car c'est sur cet ensemble de constructions que se sont portées nos études. Grâce à la bienveillance et à l'appui que nous avons rencontrés dans le commandant du camp voisin de Djilma, nous avons pu faire quelques fouilles autour des temples et de leurs annexes, et nous rendre compte de bien des détails qui sans cela nous auraient échappé.

Dans l'état actuel, cette partie de ruines se compose

d'un grand temple accosté de deux petits, et précédé d'une vaste enceinte murée où l'on pénètre par un petit arc de triomphe, moins imposant comme masse que le premier, dont nous avons parlé plus haut, mais d'une architecture et d'un style bien supérieurs.

Cet arc se compose de trois portes cintrées, l'une au milieu, qui fait face au temple central sans néanmoins être dans son axe, et deux plus petites de chaque côté. La porte principale est surmontée de l'inscription suivante :

IMP · CAES · DIVI · HADRIANI · FIL · DIVI · TRAIAN
NEPOTI · DIVI · NERVAE · PRONEPOTI · T · AELIO · HADRI
ANO·ANTONINO·AVG·PIO·PONT·MAX·TRIB·POT·////COS II·P·P
D · D · P · P

c'est-à-dire : « A l'empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, fils du divin Hadrien, petit-fils du divin Trajan, arrière-petit-fils du divin Nerva, grand pontife, revêtu pour la (?) fois de la puissance de tribun, consul pour la deuxième fois, père de la patrie. Par décret du conseil municipal, aux frais de la ville. »

Au-dessus de chacune des colonnes extrêmes, sur les décrochements de l'attique, on en lisait deux autres.

A droite :

M · A E L I O
AVRELIO · VERO
C A E S A R I
IMP · CAES · T · AE
L I · H A D R I A
N I · A N T O N I
N I · A V G · P I I
P · P · F · D D · P · P

ce qui signifie : « A Marcus Aelius Aurelius Verus César, fils de l'empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste

Pieux, père de la patrie. Par décret du conseil municipal, aux frais de la ville. »

A gauche :

L · A E L I O
AVRELIO · COM
M O D O · I M P
CAES · T · AELI
H A D R I A N I
ANTONINI · AVG
PII·P·P·F·D·D·P·P

« A Lucius Aelius Aurelius Commodus, fils de l'empereur Titus Aelius Hadrien Antonin Auguste Pieux, père de la patrie. Par décret du conseil municipal, aux frais de la ville. »

Ainsi qu'on le voit, cet arc de triomphe, dont il n'est pas inutile de noter la date pour déterminer celle des temples auxquels il conduisait, a été élevé sous le principat de l'empereur Antonin le Pieux, père adoptif de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, dont les noms figurent à droite et à gauche (138-161).

La face de l'arc de triomphe est décorée de quatre colonnes corinthiennes; les chapiteaux et les entablements sont d'un assez bon travail; elle est ornée de deux niches qui surmontent les deux petites arcades. Le monument était profondément enterré quand nous sommes arrivés à Sbeitla. Nous en avons fait dégager les abords et avons reconnu qu'il était précédé d'un escalier de quatre marches, destiné à racheter la différence de niveau entre le sol intérieur de la cour et le sol extérieur. La façade de l'arc est couronnée par un attique à moitié détruit où se lisent les inscriptions que nous avons citées. On a supposé que l'édifice était surmonté de deux statues aux extrémités et d'un quadrige au-

dessus de la partie centrale. Cette hypothèse n'est pas admissible. En effet la disposition postérieure de la porte indique qu'elle n'a jamais été plus épaisse qu'aujourd'hui. Or elle ne mesure qu'un mètre cinquante centimètres d'épaisseur; il aurait donc été impossible de faire tenir un quadrige dans un espace aussi exigu. Quant aux deux statues, qui ont sans doute existé, leur place est tout indiquée sur les décrochements extrêmes de l'attique.

Cet arc était relié à des murs latéraux, il devait faire partie d'un portique entourant le parvis du temple. Ce portique est entièrement détruit. Les seules parties qu'on puisse y rattacher sont les colonnes qui se trouvent derrière cette porte triomphale et dont les fûts à moitié enterrés sont encore visibles au milieu des broussailles.

La cour dans laquelle l'arc triomphal donne accès a cent soixante mètres de long sur soixante-dix de large; elle est entourée d'un mur qui mesure une hauteur moyenne de quatre mètres. Ce mur a été remanié à différentes époques et en dernier lieu au moment de la lutte suprême dont Sbeitla a été le théâtre. On y a fait entrer des pierres de tous les temps et presque de toutes les formes; on y voit notamment des fragments d'inscriptions qui proviennent, pense-t-on, de l'amphithéâtre, et de bien d'autres édifices encore. Quelques-unes même sont écrites en lettres si mauvaises qu'elles doivent appartenir à l'époque de l'occupation vandale et de la conquête byzantine. Ce qui n'était primitivement que le mur du péribole des temples était devenu à cette époque une enceinte fortifiée. On se représente aisément le rôle que cette forteresse improvisée dut jouer dans la prise de la



Sbeitla. — Les trois temples.

ville par les Arabes; ce fut assurément le dernier refuge des habitants aux abois.

L'intérieur de la cour est encombré de débris de toute nature, accumulés là évidemment au moment où il fallut installer des demeures temporaires pour abriter les défenseurs de la place; cette cour était autrefois pavée de larges dalles épaisses de dix centimètres, qui existent encore aujourd'hui. Au-dessous se remarque un égout qui suivait presque la diagonale et que des fouilles antérieures à notre passage avaient mis à découvert. Il conduisait probablement à la rivière les eaux de la ville.

Au fond de la cour et au sud-ouest, du côté du petit temple de gauche, on remarque les restes de deux édifices très ruinés. Les parties qui en subsistent permettent néanmoins de reconnaître que c'était une église et une assez grande salle voûtée; elles furent probablement bâties au moment où l'on convertit en citadelle les temples et leur péribole.

Arrivons maintenant à ces trois temples dont la réunion forme un ensemble véritablement imposant.

On sait que les temples antiques étaient généralement composés d'un portique, vrai ou simulé, entourant une *cella*. La *cella*, demeure du dieu, consistait en un édifice rectangulaire s'ouvrant par une porte sur une plate-forme extérieure. La plate-forme, à laquelle on accédait par un escalier de plusieurs marches, soutenait un portique orné d'un entablement (corniche, frise et architrave) plus ou moins richement sculpté.

Les temples de Sbeitla étaient tous trois tétrastyles et pseudo-périptères, c'est-à-dire qu'ils étaient décorés de quatre colonnes en façade, et que, au lieu d'être en-

tourées d'un portique continu, les faces latérales et postérieures en étaient ornées de pilastres pour les temples latéraux, de colonnes engagées pour celui du milieu. Aujourd'hui les colonnes des portiques antérieurs et les frontons sont tombés, les murs antérieurs des *cella* se sont écroulés, et parmi tous ces décombres entassés surgissent des arbrisseaux et des buissons d'épines.

Le temple du milieu, décoré d'un ordre composite d'une grande élégance, mesure douze mètres de longueur sur huit de largeur. Les temples adjacents sont d'ordre corinthien. Extérieurement l'appareil de la construction se compose de beaux blocs en pierres de taille superposées sans adjonction de mortier; la sculpture des chapiteaux, des soffites et des entablements qui gisent pêle-mêle au pied de ces édifices et cachent les degrés qui y donnaient accès est d'un beau caractère.

Mais, fait curieux à noter et qui se présente dans quelques constructions romaines de Tunisie, les colonnes engagées du grand temple ne sont qu'épannelées, comme si l'édifice était resté inachevé; dans les temples latéraux, au contraire, les pilastres ont été terminés avec soin.

Intérieurement, la *cella* des deux temples latéraux était décorée de six niches rectangulaires, trois de chaque côté. Au fond une grande niche demi-circulaire était sans doute destinée à recevoir une statue.

Vers le soir, le soleil couchant n'éclaire les temples que d'un côté, et leur masse se détache en vigueur sur la lumière dorée qui embrase tout l'horizon. C'est un des aspects les plus flatteurs sous lesquels on puisse voir les ruines.

Les façades postérieures des trois temples sont d'un très bel effet; elles sont réunies par des arcs qui décorent l'entrée des passages ménagés entre les temples; car ces trois monuments étaient séparés l'un de l'autre par deux intervalles de quatre mètres formant couloir. Nous avons dégagé en partie celui de gauche : il était obstrué par quantité de matériaux qu'on y avait entassés à dessein, pour en fermer l'entrée. Si l'on pouvait arriver à déblayer l'ensemble de ces édifices et à atteindre partout alentour le sol antique, on ménagerait aux futurs voyageurs un spectacle imposant. Mais cette opération offrirait de grosses difficultés à cause de la masse énorme des blocs accumulés sur les degrés des temples. Les Arabes de Sidi-Mustapha-ben-Azouz ont voulu entreprendre ce travail, et, pour arriver plus vite à leur fin, ils n'ont pas craint de creuser des trous de mine dans les colonnes, et même dans les fragments de sculpture de trop gros volume pour être remués aisément. Après avoir fait ainsi éclater plusieurs morceaux intéressants, ils ont été obligés d'abandonner leur œuvre, faute de moyens suffisants pour enlever les blocs qu'ils avaient brisés.

A quelles divinités étaient consacrés ces trois sanctuaires? On connaît des exemples de monuments ainsi conjugués et dédiés à une triade divine; c'est ainsi que dans le grand temple du Capitole à Rome la *cella* du milieu était consacrée à Jupiter, celle de droite à Minerve, celle de gauche à Junon. On a retrouvé de même en plus d'un endroit de l'Afrique, à Lambèse par exemple, au pied de l'Aurès, à Timgad, tout près de Lambèse, à Dougga, dans la Tunisie et dans la ville voisine de Maâtria, des temples où ces trois mêmes divinités étaient adorées ensemble. D'un autre côté, on pourrait

être tenté d'établir une corrélation entre les noms des trois empereurs gravés sur l'attique du petit arc de triomphe et les trois temples auxquels cette porte donnait accès, et de supposer qu'ils étaient dédiés à trois princes de la même famille. En effet, Antonin le Pieux, aussi bien que ses deux fils, Marc-Aurèle et Lucius Verus, reçurent après leur mort les honneurs de l'apothéose. Cependant le caractère des sculptures et des détails d'architecture ne permet pas de faire descendre aussi bas la construction de ces édifices; ils semblent antérieurs à la construction de l'arc qui précède le péribole.

L'incertitude disparaîtra le jour où l'on aura déblayé les façades des temples et retrouvé les inscriptions qui devaient se développer sur la frise des monuments. Pour le moment on peut admettre que ces trois temples constituaient le Capitole de la cité.

Ce ne sont pas d'ailleurs les seuls temples qui existaient à Sbeitla; nous avons déjà parlé plus haut de celui qui avait été converti en maison par le marabout nommé Sidi-Ibrahim. M. Guérin a raconté tout au long dans son *Voyage en Tunisie* [1] la visite qu'il fit à ce saint homme et le tour qu'il lui joua. Sidi-Ibrahim avait pour domestique un nommé Ahmed : c'était un Français, insurgé de 1848, qui avait été arrêté, puis transporté à Belle-Isle et de là à Lambèse; il avait trouvé moyen de s'échapper en 1851 et avait gagné les frontières de Tunisie. Il avait été reçu assez peu aimablement par les Fraichich, qui l'avaient obligé à se faire Musulman et l'avaient donné comme domestique — le mot est poli — à un marabout, lequel, en échange de ses ser-

1. T. I, p. 385 et suiv.

vices, devait le nourrir et lui apprendre la loi musulmane. Il paraît qu'il lui avait imposé des jeûnes fréquents, sans doute pour lui faire expier ses péchés du temps passé. Au bout d'un certain temps, le marabout l'avait cédé à un de ses confrères, Sidi-Ibrahim, qui lui avait fait construire la maison de Sbeitla; un vieux burnous avait été le prix de ce labeur. M. Guérin s'apitoya sur le sort du déporté et, en quittant Sbeitla, il le fit, à la barbe de Sidi-Ibrahim, monter en croupe de son cheval, et l'emmena avec lui, au grand ébahissement du marabout. Il le présenta au consul de France à son retour à Tunis et le fit renvoyer en France, où, nous a dit depuis M. Guérin, il ne tourna pas très bien.

Pour revenir aux ruines de Sbeitla, nous emmènerons le lecteur à deux cents mètres environ des temples, sur les bords de l'oued. Là nous remarquâmes les restes d'un édifice entièrement enterré. Quelques colonnes seulement et un fragment d'inscription sur un long bloc gisaient à terre à moitié cachés dans les herbes. Nous y installâmes les quelques soldats que nous avions à notre disposition, et, quelques jours après, un plus grand nombre d'hommes, que le commandant de Djilma avait eu l'amabilité de nous envoyer pour nous porter des vivres. Nos fouilles mirent à nu un stylobate assez élevé, de trois mètres de haut, sortant à sa partie supérieure des bases de colonnes encore en place. La forme de la construction ne laissait aucun doute : nous étions en présence d'une scène de théâtre; l'aspect du terrain environnant et des traces de mur recourbé qui se trouvaient à quelque distance venaient confirmer notre conclusion. Le théâtre de la ville était donc situé à peu près au milieu de sa longueur, vers

la partie occidentale. Les spectateurs faisaient face à la montagne, qui est sur la rive gauche de l'oued Sbeitla. Une inscription trouvée dans les fouilles apprend que l'édifice fut construit ou plutôt probablement réparé après Dioclétien.

Quant à l'amphithéâtre, qui, comme partout ailleurs, était bâti en dehors de la ville, il en subsiste des traces très apparentes à l'extrémité septentrionale des ruines; l'arène mesurait environ soixante mètres sur cinquante. Il est rasé au niveau du sol actuel. On y a fait dernièrement des fouilles, qui ont amené la découverte d'inscriptions intéressantes : elles avaient servi à la réparation des murs extérieurs de l'édifice à une très basse époque.

Nous avons aussi remarqué dans les ruines de Sbeitla deux églises, qui ne sont pas, au reste, bien importantes. La plus grande des deux mesure au plus une vingtaine de mètres en longueur. L'abside, construite en blocage, est aux trois quarts écroulée, mais il en reste assez pour qu'on en puisse distinguer nettement la forme et reconnaître les dimensions. Nous avons dégagé une partie de l'intérieur de l'abside et mis à jour le sol, sur lequel des bases de colonnes étaient encore en place.

Il ne nous reste plus à parler que des cimetières de la ville. Nous en avons rencontré deux bien distincts. Le premier était situé de chaque côté de la route qui menait à Sbiba et de là dans le nord de la Tunisie. On ne remarque pas, dans cette nécropole, de ces monuments riches et élégants comme on en rencontre dans la plupart des ruines du pays; on n'y trouve même pas de mausolées en blocage tels que ceux que nous avons vus ailleurs. Quelques tombes demi-cylindriques

et de rares épitaphes sont aujourd'hui les seuls souvenirs qui en subsistent, au moins à la surface du sol. Le second était traversé par la voie qui se dirigeait vers Tébessa; il semble avoir été réservé aux enfants, car la plupart des épitaphes que nous y avons recueillies se rapportent à des petits êtres qui n'avaient pas encore trois ans.

Par tous les détails dans lesquels nous sommes entrés, on voit que nous avons eu le temps d'examiner tout à loisir les ruines de Sbeitla. Le lecteur se demandera peut-être comment nous avons pu séjourner aussi longtemps dans un endroit qui est aujourd'hui absolument désert et sans ressource. Par ordre du commandant de Djilma, trois ou quatre tentes arabes avaient été installées dans la montagne, sur la rive droite de l'oued. A notre arrivée nous les cherchâmes vainement pendant un jour, tant elles s'étaient habilement dissimulées au fond d'une petite vallée; car les malheureux qui les habitaient avaient beaucoup plus peur que nous de demeurer dans ces lieux déserts. Le fait est qu'un groupe de maraudeurs serait venu la nuit leur enlever leurs poules et leurs brebis, que personne, absolument personne, ne s'en serait aperçu. Si, au contraire, un pareil accident nous était arrivé, c'est-à-dire si l'on nous avait volé la moindre chose, nous l'aurions fait savoir le jour même à Djilma par Ali ou un autre des spahis qui nous accompagnaient. Une fois que nous fûmes entrés en relation avec nos voisins, ils se montrèrent très complaisants à notre égard et, chaque matin, nous apportèrent des œufs frais et du lait, autant que nous voulions; c'était déjà quelque chose. De plus, tous les trois ou quatre jours nous voyions arriver vers le soir un cavalier du bureau de renseignement de

Djilma; les sacoches de son cheval étaient bondées : c'était de la viande fraîche, des bouteilles de vin, du pain surtout, qui nous était plus nécessaire encore que tout le reste, car nous n'en étions pas encore arrivés à être boulangers. Parfois aussi Mohammed enfourchait un de nos chevaux — nos gens n'avaient rien à faire pendant que nous étudiions les ruines — et poussait jusqu'à Djilma, où il se fournissait de pommes de terre et d'oignons. Il n'est pas très commode d'aller faire son marché à trente kilomètres de distance, et plus d'un de nos domestiques de France n'aurait pas eu la bonne volonté de Mohammed. Mais celui-ci trouvait moyen de se distraire pendant le chemin. Un certain soir qu'il n'était pas encore revenu à minuit, nous commencions à être inquiets de son sort, lorsque nous l'aperçûmes au loin chevauchant tranquillement, sous la clarté de la lune, à travers les ruines. Arrivé près de nous, il sauta à terre et nous remit un panier fermé; nous l'ouvrîmes aussitôt, croyant à quelque bonne aubaine. Quel ne fut pas notre étonnement en nous trouvant en présence de deux hérissons! Sans nous laisser le temps de revenir de notre surprise, Mohammed nous expliqua qu'il en avait cherché tout le long de la route, que c'était en vue de cette chasse qu'il avait quitté Djilma seulement à la tombée de la nuit; il ajouta que le lendemain il nous ferait manger son gibier accommodé à sa façon. Ce qui fut fait d'ailleurs, et nous devons avouer que, contre toute vraisemblance, le ragoût de hérissons fut un de nos régals de Sbeitla.

Ajoutons pour terminer que, lors de notre arrivée, les ruines de Sufetula étaient littéralement peuplées de perdreaux et de pigeons sauvages, tandis qu'au moment de notre départ nous avions tellement effrayé

les oiseaux par nos exploits cynégétiques, qu'ils s'étaient réfugiés au plus profond de la montagne voisine.

Après avoir pris un plan général de la ville, nous nous décidâmes à nous remettre en route.

Un matin donc, au lever du soleil, nous quittâmes la maison qui nous avait abrités pendant trois semaines et ces magnifiques ruines où, malgré notre travail assidu, nous laissions encore tant à faire à ceux qui y retourneront après nous. On eût dit que le soleil, ce jour-là, s'était réservé de nous faire voir Sbeitla dans toute sa splendeur. Il inondait les façades postérieures des temples de rayons éclatants qui en éclairaient jusqu'aux moindres détails, et profilait en traits hardis, sur le ciel d'un bleu intense, leur élégante silhouette. C'est à regret que nous nous arrachons à la vue de ces grandes ruines.

Nous marchons vers l'ouest à travers un pays d'une monotonie désespérante. Point de végétation, sinon des touffes d'alfa ou des herbes rabougries aussi jaunes que le sol; point d'habitants non plus, car la région est sans eau : ce n'est pas le désert, mais la solitude, et une solitude à perte de vue. Nous arrivons le soir seulement à Bou-el-Aaba, sans avoir rencontré un douar, sans même avoir aperçu un homme. Heureusement nous trouvons là quelques tentes, auprès desquelles nous nous installons pour passer la nuit.

CHAPITRE VI

DE SBEITLA A HAÏDRA. — HAÏDRA

Bou-el-Aaba est un endroit où le caïd de la tribu des Fraichich amène volontiers sa smalah. On sait que les campements arabes ne sont pas permanents et que, lorsque les pâturages voisins sont épuisés, et les puces par trop nombreuses sous les tentes, on plie bagage pour aller s'établir à quelque distance. Un caïd a donc fait bâtir à Bou-el-Aaba quelques maisons, qui sont ruinées, et une sorte de bain à ciel ouvert dont la construction est restée inachevée. Ces nomades de l'intérieur sont tellement peu habitués à des maisons, que, lorsque, par caprice ou par vanité, ils s'en font élever une, elle est bien rarement terminée ou assez solidement faite pour ne pas s'écrouler à la première occasion. C'est ce que nous avons remarqué un peu partout. En attendant que le bain s'achève, des grenouilles et des tortues d'eau douce ont profité de la piscine pour croître et se multiplier outre mesure.

En quittant Bou-el-Aaba, nous entrons dans une immense plaine, nommée Bahirt-Fouçana, que nous

mettons un jour entier à traverser; ellle était très cultivée autrefois, à en juger par les nombreux villages agricoles dont les ruines s'y voient encore. Les noms que nous relevons dans les cimetières de ces villages sont plutôt des noms romains que des noms indigènes, ce qui indique nettement la nationalité des agriculteurs établis en cette région. Il en était d'ailleurs ainsi dans toute l'Afrique romaine, où l'élément phénicien et libyque non assimilé fut refoulé dans les montagnes par la conquête et la colonisation.

Ces villages, Henchir-el-Gallal, Henchir-Kteuf, etc., possèdent de nombreux vestiges de pressoirs à huile et à vin; les montants des pressoirs, les plateaux sur lesquels on posait les paniers contenant les olives, sont encore en place. Il est facile de se représenter la manipulation à laquelle on soumettait les olives. Les villageois arabes, sur ce point comme sur beaucoup d'autres, ne font que suivre la tradition antique. Aussi pouvons-nous, d'après les pressoirs arabes actuels par exemple, d'après celui que nous avons vu dans le djebel Ousselet (voir p. 121), restituer ainsi le pressoir antique :

Entre deux montants en pierre, consolidés par un chapeau dans lequel ils s'assemblent, un levier assez long est engagé par une de ses extrémités; à l'autre extrémité, des cordes permettent d'exercer une traction verticale. On conçoit quelle pression peut être obtenue par ce levier sur une pile de paniers de jonc tressé, contenant les olives et placés près des montants en pierre. Le plateau en pierre sur lequel ces paniers sont posés est creusé de rigoles plus ou moins profondes, dans lesquelles l'huile s'écoule, et par lesquelles elle se rend dans des réservoirs carrés ou rectangulaires,

maçonnés ou construits en grandes dalles de pierre. Après un repos plus ou moins long, pendant lequel les impuretés se déposaient, on décantait la partie épurée de l'huile. Dans les pressoirs de plusieurs de ces villages on ne retrouve pas trace de moulins à écraser les olives : cela semblerait indiquer que quelques-uns d'entre eux étaient destinés à presser des raisins et non des olives.

Notre voyage archéologique offre aussi, on le voit, un intérêt très positif et très moderne. Partout où nous retrouvons des pressoirs, il est prouvé que la culture de la vigne ou de l'olivier pourra être tentée avec succès. De même les barrages dont nous notons l'emplacement apprennent le procédé à employer pour les retenues d'eau, et indiquent des ressources fournies par les ruisseaux ou les rivières du voisinage. C'est ainsi que, dans cette plaine de Fouçana, arrosée en partie par l'oued el-Hatob, les villages antiques que nous traversons, et qui sont assez éloignés de la rivière, étaient alimentés par les eaux qui s'écoulent du massif montagneux situé au nord-est. L'oued Guergour, un des torrents qui descendent de ces montagnes, était retenu, très près de son débouché dans la plaine, par un barrage de 2 m. 50 d'épaisseur environ dont la partie supérieure va en diminuant par deux retraites successives, la première de 1 m. 50, la deuxième de 1 m. 45. Les eaux captées par ce barrage étaient dirigées vers les villages par des aqueducs, dont nous n'avons pu retrouver de traces.

Pendant que nous relevons les mesures de cet ouvrage intéressant, un de nos guides, qui se promène dans les figuiers de Barbarie un peu en avant de nous, est assez maladroit pour se laisser choir ; à peine est-il par terre,

que son fusil part. Nous reconnaissons bien là l'imprudence des Arabes : porter sur son dos son fusil amorcé, chargé et armé, c'est s'exposer et exposer les autres à des accidents terribles. S'imagine-t-on les conséquences du fait si notre guide avait été entouré de ses camarades? Aussi est-il à son retour fortement tancé par Mohammed et par Ali.

Les petites ruines que nous rencontrerons encore demain jusqu'à notre arrivée à Henchir-Zouaïrouhou, ne sont que des agglomérations de fermes et de pressoirs à vin ou à huile. Cependant leur prospérité a été assez grande, s'il faut en juger par les quelques fragments de moulures sculptées et de chapiteaux de l'époque chrétienne, et par les nombreux sarcophages en pierre qui s'y voient encore.

Nous campons le soir auprès d'un douar où l'on nous offre l'hospitalité. Ali et Mohammed coucheront sous une tente arabe, qui les abritera mieux du froid que leur petite tente. Un de nos muletiers nous quitte ici, et nous avons toutes les peines du monde à trouver un indigène qui consente à nous accompagner avec son cheval ou son mulet jusqu'à Haïdra. Il nous faut saisir de force une bête de somme ; on charge le cheval de nos bagages, et, bon gré mal gré, le propriétaire nous accompagne. Nous campons à Henchir-Zouaïrouhou, un peu avant d'arriver à Sidi-bou-Ghanem, après avoir fait une chasse acharnée aux pigeons que nous avons fait lever sur notre route. Nous apercevons devant nous les premiers contreforts des montagnes boisées où nous allons nous engager pour gagner rapidement Haïdra.

A peine a-t-on quitté le Bahirt-Fouçana qu'on entre dans un pays absolument différent d'aspect ; aux plaines



Notre campement sous la neige.

nues et sans ombre succède un terrain coupé de montées et de descentes, couvert d'arbres élevés, de taillis épais et de broussailles alternant avec des clairières. Dans ces forêts que nous traversons se rencontrent encore quelquefois des fauves. Les carnassiers y étaient tellement nombreux autrefois que les beys de Tunis exemptèrent d'impôt la tribu des Ouled-Sidi-bou-Ghanem qui occupe ce territoire, à condition qu'ils s'engageraient à se nourrir de « la chair des lions ». Ils devaient envoyer au bey les dépouilles des animaux qu'ils avaient tués. Grâce à la bravoure de cette tribu, la contrée, infestée autrefois de lions et de panthères, en est à peu près dépourvue actuellement; mais, comme ces forêts s'étendent jusqu'à la frontière algérienne, il peut arriver quelquefois que les fauves, moins rares dans la province de Constantine, passent de l'Algérie dans les forêts tunisiennes; notre guide, pourtant, nous répéta à plusieurs reprises qu'il n'en était plus question depuis quelques années.

Par contre les lièvres et les perdreaux abondent et nous permettent de faire nos provisions pour Haïdra. Le défilé de notre petite caravane est bien pittoresque au milieu des rochers et des arbres. Ali seul est soucieux, car il sait que la neige s'est montrée ces jours-ci dans les environs de Tébessa, qui n'est pas loin; le ciel est sombre et il craint que nous ne soyons surpris par le mauvais temps avant d'être sortis des bois.

Le soir même, en effet, à peine avons-nous fait dresser la tente et donné les ordres pour le campement en pleine forêt, que la neige commence à tomber, d'abord d'une façon insensible, puis avec une telle abondance que nous devons renoncer à dîner hors de notre tente. Nous abritons nos chevaux tant bien que mal sous un

des sapins les plus épais et les plus branchus de la forêt, et nos hommes, craignant d'être gelés sous leur petite tente, se décident à passer une nuit blanche autour d'un grand feu qu'ils ont fait. On a allumé de nombreux branchages résineux à l'extrémité d'un gros sapin abattu; bientôt l'arbre commence à brûler, et, devant ce brasier ardent où ils se rôtissent à qui mieux mieux, Ali, Mohammed, les muletiers et le guide se racontent les histoires les plus merveilleuses qu'ils connaissent. Mohammed, qui tient avant tout à son prestige d'interprète (de « tordjeman », comme il dit), puisqu'il est seul à parler le français, entremêle son discours de mots français; il nous semble même que nous démêlons au milieu de sa conversation des allusions à un voyage qu'il aurait fait à Paris! Quand Mohammed est parti de la sorte rien ne peut l'arrêter : il *tartarinise* avec impudence. Tantôt il a pris part à des chasses splendides, ou s'est battu contre de nombreux adversaires; tantôt il a fait des voyages merveilleux : il a vu à Paris le pape et le président de la République, qui lui ont parlé. On voit d'ici les mines étonnées de ses auditeurs, tout fiers de frayer avec un aussi gros personnage. Demain, suivant son habitude, il nous confiera en riant les invraisemblances qu'il leur aura contées.

Au moment où nous allons nous coucher, nous faisons notre ronde habituelle pour voir si tout est en ordre. Quel spectacle curieux! nos chevaux, attachés aux arbres qui les abritent imparfaitement, ont la croupe couverte de neige. Les bagages, sur lesquels on a étendu la petite tente, forment un énorme rocher blanc qui scintille aux feux du brasier entretenu par Mohammed avec un soin jaloux. Nous entrevoyons une certaine

cafetière où fume le café qui va ranimer les veilleurs; on a même accepté une forte rasade d'eau-de-vie pour réchauffer toutes ces bonnes volontés, et le froid a fait oublier les préceptes de l'Islam. Le guide et les muletiers sont en extase, autant devant les hâbleries de Mohammed que devant l'ombrelle blanche que le vieil Ali a gravement déployée et tirée de son étui de toile. Il la tient au-dessus de sa tête pour s'abriter de la neige et écoute avec plaisir les histoires variées de son ami, qui, par déférence, continue de l'appeler « Am-Ali » (mon oncle Ali).

Le lendemain, le froid a raidi maîtres et serviteurs, aussi faut-il encore, au mépris des lois du prophète, distribuer eau-de-vie et café pour rendre un peu de bonne humeur à nos pauvres Arabes à moitié gelés.

En route pour Haïdra! On franchit d'autres collines dénudées, où nous apercevons des traces de culture et des ruines peu considérables : c'est Henchir-Touila.

La forêt qui s'étend devant nous et à notre droite nous sépare seule d'Haïdra; nous avons à passer encore sous cette voûte de sapins élevés et touffus, et vers le soir nous arrivons au but.

Le premier édifice que nous découvrons est la citadelle byzantine, dont les murs épais, debout en grande partie, descendent vers l'oued, qui coule au sud de la ville. A peine avons-nous traversé cet oued que nous apercevons de tous côtés autour de nous les ruines si intéressantes de l'antique cité et les maisons que les Arabes y ont construites dans ces temps derniers. Nous nous installons dans l'une d'entre elles, qui a été brûlée en partie au moment de la dernière guerre.

Mais cette fois nous sommes moins heureux qu'à

Sbeitla, car nous en sommes réduits à nous établir, nous et les nôtres, au milieu de la cour. Dans l'unique chambre couverte de cette maison logeait le chef du bureau de douane de Haïdra. Le bey a établi en cet endroit un poste douanier, par où passent nécessairement tous ceux qui viennent de Tébessa pour gagner le nord de la Tunisie, ou réciproquement. Nous avons assisté plusieurs fois à la perception de ce droit d'entrée sur des marchandises de toute nature, et nous devons dire que, généralement, les choses se passent beaucoup plus paisiblement que chez nous. Le percepteur est d'ailleurs armé d'un long bâton, signe de son autorité et de sa puissance, qui servirait d'argument au besoin. Quelques tentes arabes sont établies devant la maison, pour garder le douanier et arrêter au passage ceux qui tenteraient de lui échapper. Celui-ci n'a avec lui qu'un scribe et un domestique.

Haïdra n'était pas autrefois un lieu sûr, et les explorateurs de la Tunisie qui nous ont précédés y sont à peine restés quelques heures. Léon Renier, dans son grand voyage archéologique en Algérie, qui remonte à 1852, y vint de Tébessa, avec le commandant du bureau arabe et une escorte assez nombreuse; il y campa une nuit, mais à peine les feux étaient-ils éteints — et cela, nous le tenons de sa bouche — qu'un coup de fusil partit de l'autre côté de la rivière et qu'une balle vint frapper le bâton de la tente, ce qui nécessita une surveillance sérieuse et des battues aux environs jusqu'au matin. Dix ans plus tard, quand M. Guérin entreprit son exploration scientifique, il n'osa pas passer la nuit à Haïdra; on ne lui permit même pas d'aller visiter les ruines avec les trois ou quatre Arabes qui le servaient d'habitude : on lui adjoignit cinq cavaliers, tous cheiks

et bien armés, qui l'accompagnèrent pendant le jour, couchèrent avec lui dans un douar du voisinage, retournèrent le lendemain à Haïdra pour le protéger, et ne le quittèrent qu'après l'avoir ramené sain et sauf à la tente du caïd El-Arbi, non loin de Thala.

Maintenant, au contraire, il n'y a plus rien à craindre, et nous nous promettons de consacrer au moins une semaine à étudier ces ruines magnifiques.

La ville antique se nommait *Ammædara*. Elle a laissé peu de souvenirs dans l'histoire; son nom est cité pourtant quelquefois par les auteurs. Les inscriptions apprennent qu'une colonie y fut établie au temps des Flaviens, peut-être par Vespasien. C'est non loin de cette ville, à mi-route de Tébessa et sur les bords de la rivière appelée jadis *Ardalio*, que le tyran Gildon fut vaincu par Mascezel, général de l'empereur Honorius, en 398 de notre ère. Justinien en fit, au dire de Procope, une des villes les plus fortes de l'Afrique, et les restes de la citadelle, dont nous parlerons tout à l'heure, viennent confirmer cette assertion.

Au reste, c'est une des plus grandes et des plus imposantes ruines de la Tunisie. De quelque côté qu'on y arrive, on est également émerveillé du coup d'œil qui s'offre à vous. Vient-on du sud, on aperçoit de très loin toute la ville, s'étageant sur une colline : à droite l'arc de triomphe, et devant soi la citadelle avec ses murs à moitié renversés dont la masse jaunâtre, éclairée par le soleil, semble encore plus majestueuse que lorsqu'on la voit de près. Aborde-t-on Haïdra par l'ouest, c'est-à-dire du côté de Tébessa et de la frontière algérienne, on distingue devant soi, longtemps avant d'atteindre la ville, une sorte de grande colonne dont on ne peut distinguer la forme exacte ni deviner la nature; on dirait une de

ces hautes cheminées d'usine comme il en existe en France. Plus on approche, plus l'objet grandit; c'est une immense colonne haute de plus de 10 mètres, seul reste d'un temple aujourd'hui écroulé et disparu. Suit-on, au contraire, la route qui pénètre dans la ville par l'est, l'ancienne voie de Carthage à Tébessa, on a comme horizon la porte triomphale en face, à gauche un charmant mausolée et, au delà, des débris de murs de toutes formes et de toutes dimensions. Si l'on continue jusqu'à l'entrée des ruines, on se trouve sur une voie pavée de larges dalles, qui sont là depuis plus de quinze siècles; elle mène en droite ligne à la maison que nous occupions.

Un cheik du voisinage, petit être laid et boiteux, nous attend dans la chambre du douanier. Il a reçu l'ordre de venir nous trouver et de nous procurer ce qui nous est nécessaire, à nous et à nos hommes. Il séjournera à Haïdra tant que nous y resterons nous-mêmes; il ne soupçonne pas que nous le retiendrons huit jours hors de chez lui. Pour commencer, il nous offre un agneau entier cuit au four. Il a fait creuser dans le sable, devant la porte de la maison, une fosse, qu'il a fait recouvrir d'un dôme grossier construit en pierres et en terre mouillée. Une ouverture qu'on a laissée à la partie supérieure permet à la fumée de s'échapper. On entasse alors dans la fosse une grande quantité de bois, que l'on allume. Quand le four est chaud et rempli de braise, c'est-à-dire à peu près trois heures après que le feu a été allumé, on y introduit le mouton tout entier ou l'agneau, et on l'y laisse pendant une heure et demie environ; après quoi l'animal est bon à manger, ce dont nous faisons l'expérience sans plus tarder. Ce plat se nomme *méchoui*. Il est de bon goût de le manger avec

les doigts en détachant bribe par bribe la viande tendre de l'animal. C'est d'ailleurs un mets exquis.

La ville de Haïdra est traversée à peu près de l'ouest à l'est par une rivière toujours alimentée d'une belle eau courante. Celle-ci coule sur un fond composé de grandes tables de pierre; le lit n'est pas partout régulier; en certains endroits le niveau en est subitement déprimé et de petites cascades s'y sont formées. Les plus jolies se trouvent à peu près en face de l'extrémité occidentale de la citadelle. Au-dessous de ces cascades et sur d'autres points il existe des trous de 50 centimètres de profondeur en moyenne, creusés par la chute des eaux, et dans lesquels s'assemblent les barbeaux qui habitent la rivière. Il suffit d'y jeter une ligne, aussi grossière qu'on le voudra supposer, pour prendre sans aucune peine et en peu de temps une copieuse friture. Les plus gros barbeaux que nous ayons pêchés pesaient une demi-livre; la Medjerda en contient de dix fois plus lourds, mais leur volume est malheureusement compensé par l'odeur de vase dont ils sont imprégnés. La largeur du lit de la rivière est variable; il augmente ou diminue, suivant les points. Du côté de la citadelle, l'oued est encaissé entre des quais antiques, à moitié ruinés, qui en régularisent le cours.

La citadelle étant le monument le plus important de Haïdra, nous commencerons par cet édifice notre promenade dans la ruine. Bâtie par Justinien, comme nous l'avons dit plus haut, elle a la forme d'un immense quadrilatère irrégulier. A l'est et à l'ouest, des pans de murs entiers se sont écroulés, et la muraille continue qui la formait est interrompue sur plusieurs points. Elle mesure environ 200 mètres sur 110. Du côté du nord, elle a été reconstruite par un bey de Tunis, il n'y a pas plus d'une

trentaine d'années. C'est à lui que sont dus deux gros bastions circulaires placés aux extrémités de la courtine nord. Le bey voulait se préparer ainsi une défense contre les tribus algériennes qui inquiétaient la frontière. L'œuvre est restée inachevée; les matériaux que les Arabes avaient arrachés à la citadelle byzantine en vue de ce travail sont rangés au pied des murs, dans l'état où ils ont été abandonnés.

Pour pénétrer dans l'enceinte, il faut entrer par une porte encore intacte qui s'ouvre sur l'oued et à droite du front méridional. On se trouve alors en présence d'un entassement considérable de pierres de taille entre lesquelles poussent des herbes. Si on longe le front méridional, on aperçoit devant soi un escalier ruiné, sur lequel on peut néanmoins se hisser et qui conduit au chemin de ronde.

Celui-ci faisait le tour de la citadelle, et l'on peut encore s'y promener aujourd'hui en plus d'un endroit. Comme la déclivité du sol est très prononcée, de temps à autre les différences de niveau étaient rachetées par des marches de la largeur du chemin de ronde. En continuant de suivre le mur d'enceinte intérieurement, on ne tarde pas à arriver à une abside, qui se trouve environ au tiers de la face occidentale, en face de la deuxième tour de la courtine. Elle est précédée de deux belles colonnes de cipolin qui frappent l'œil tout d'abord. L'une a même conservé encore son chapiteau de marbre blanc, dont le diamètre est sensiblement inférieur à celui de la colonne, ce qui prouve que chapiteaux et colonnes avaient été empruntés à quelque édifice païen. Cette abside était décorée de sept niches circulaires, soutenues par des colonnettes surmontées de chapiteaux. Deux des sommiers de la niche centrale sont à terre; on

y lit : *Gloria in excelsis Deo, in terra pax hominibus bonæ voluntatis*. Là s'élevait autrefois une petite église ; elle servait aux défenseurs de la citadelle et à ceux qui s'y réfugiaient.

Le reste de l'édifice n'offre qu'un amas confus de pierres de toute sorte. Au milieu s'ouvre une citerne assez importante ; il en existait sans doute beaucoup d'autres, qui sont comblées ou cachées actuellement sous les débris.

De la porte dont nous avons parlé, une de celles qui donnaient accès dans la citadelle partait une voie dallée parfaitement visible ; on traversait la rivière sur un pont d'une seule arche, de 30 mètres de portée.

On voit combien ce monument est important ; le texte de Procope qui en fixe la date lui donne encore plus d'intérêt ; c'est ce qui nous a engagés à y insister aussi longuement. Naturellement nous y consacrâmes une grande partie du temps que nous séjournâmes à Haïdra. Architecte et archéologue passaient leur journée à faire de la gymnastique, se hissant sur les tours pour en prendre les dimensions, entrant dans les trous des murs pour y chercher les inscriptions employées dans la construction, appelant Mohammed, Ali, les Arabes du douar pour apporter la pioche, le décamètre, le papier à estampage, et effrayant par leur bruyante activité les chouettes et les pigeons, hôtes habituels de ces antiques murailles. Mohammed n'avait pas le temps de préparer notre dîner, Ali ne pouvait plus faire sa sieste ; c'était dans leurs habitudes une révolution complète, dont ils n'osaient pas se plaindre, mais dont ils gémissaient intérieurement.

Le soir venu, nous rentrions dans notre maison ou plutôt sous notre tente, ou bien nous tenions compa-

gnie au chef douanier tunisien, qui nous faisait don de quelque plat à l'huile ou de quelque gâteau au beurre rance ; tandis que son domestique, un négro somnolent, fumait sa pipe de hachich, sans souci du monde extérieur. Nous offrions une tasse de café à notre hôte et au cheik qui veillait sur notre sécurité, et nous les interrogions sur le pays environnant.

Les édifices de l'époque impériale qui se remarquent à Haïdra sont : l'arc de triomphe, dont il a déjà été question, un second arc de triomphe, ruiné, un théâtre presque méconnaissable, un édifice décoré d'une ordonnance de six fenêtres et orné intérieurement d'un grand nombre de colonnes en marbre de couleur, enfin plusieurs mausolées.

L'arc de triomphe de Haïdra est un des plus beaux qui existent en Tunisie. L'inscription qui se lit sur la frise apprend qu'il a été bâti à l'époque de Septime Sévère. L'ouverture de l'arc est de 5 m. 75, et la profondeur en est d'environ 6 m. 37 ; deux avant-corps, composés chacun de deux colonnes corinthiennes supportant un entablement complet, font saillie de chaque côté de l'arcade. A l'époque byzantine il a été transformé en fortin et enfermé entre quatre murs, qui, heureusement pour le coup d'œil, se sont en grande partie écroulés. Les pierres qui les composaient ont glissé en avant, de chaque côté et sous l'arcade, qu'elles obstruent dans la partie inférieure.

Suivant l'usage antique, les cimetières de Haïdra s'étendaient le long des grandes routes, à l'est dans la direction de Carthage, à l'ouest dans celle de Tébessa, au nord vers le Kef, et au sud vers Gafsa. Aussi les tombes abondent-elles. Les unes sont encore en place, et il suffirait de creuser de deux mètres pour trouver la

sépulture intacte; les autres ont été utilisées dans des constructions faites aux basses époques; c'est ainsi qu'une des basiliques, celle qui est voisine du grand arc de triomphe, est presque exclusivement bâtie avec des pierres funéraires. Ces tombes sont de deux espèces. Les unes consistent en de grands cippes hexagonaux décorés de moulures dans leur partie inférieure et leur partie supérieure, et sur les faces desquels sont disposées des inscriptions funéraires accompagnées de guirlandes ou de bas-reliefs — les cippes funéraires sont traités de cette façon pendant toute l'antiquité romaine, et nous ne trouvons pas ici de grande différence avec les types connus. L'autre genre de tombes est au contraire d'un aspect caractéristique et tout spécial à l'Afrique romaine. Qu'on se figure des demi-cylindres reposant sur la face plane parallèle aux génératrices, ou sur un parallélépipède rectangle de même section. Sur ce solide, parfaitement déterminé, on a varié à l'infini la façon de placer l'inscription ou les attributs funéraires. Sur quelques-unes de ces tombes l'inscription couvre la face formée par la section du cylindre parallèle à l'axe; d'autres présentent cette inscription sur une des faces latérales du parallélépipède; d'autres encore portent sur ces faces des représentations sculptées. Sur un grand nombre de celles qui se voient à Haïdra, la décoration est formée par de petits autels pénétrant complètement le solide et dont la face antérieure est seule en relief. Quelquefois ces petits autels, au nombre de trois ou quatre, occupent toute une face latérale du petit monument, et sur chacun d'eux se lisent autant d'inscriptions funéraires. D'autres tombes offrent sur cette partie des bas-reliefs plus ou moins finement sculptés.

Si l'on désire se rendre compte de la façon dont les

cadavres étaient ensevelis, une découverte que nous fîmes dans un petit ravin à Haïdra en donnera une idée. Dans une partie éboulée de la berge, nous aperçûmes une masse blanche sur laquelle paraissaient certains linéaments réguliers. En l'examinant plus attentivement, nous remarquâmes que ce bloc blanchâtre n'était autre qu'une masse de chaux, portant encore les empreintes bien reconnaissables d'un corps humain, enveloppé dans son linceul. Le cadavre, enveloppé de son suaire et de bandelettes, était donc déposé dans une fosse remplie de chaux vive dont on le recouvrait ensuite; puis, après avoir rapporté et pilonné de la terre sur le tout, on posait la pierre tombale.

Nous n'avons pas trouvé à Haïdra de ces sarcophages en forme de cuves, comme nous en avions rencontré dans la plaine du Foucâna. Les seuls fragments de ce genre que nous y ayons vus sont des morceaux d'un magnifique sarcophage en marbre blanc, brisé en fragments de 10 centimètres au plus, et parmi lesquels nous avons remarqué des pieds, des mains, et des indications de draperies d'un assez bon travail.

Nous relevons quelques stèles funéraires près de la citadelle byzantine, dans les ruines situées sur le flanc est.

A côté de ces tombes existaient des mausolées; la ville étant riche et importante, les mausolées étaient par suite soignés et de belle taille. Les deux plus beaux spécimens sont un mausolée hexagonal et un mausolée en forme de temple. Le premier s'élève à l'ouest de la ville, un peu à gauche de la voie romaine en allant vers Tébessa. Il présente extérieurement deux étages reposant sur un massif en blocage qui autrefois était entièrement enfoui; les eaux des pluies l'ont mis à décou-

vert aujourd'hui. On y pénétrait par une petite porte. Intérieurement il n'y avait qu'un étage, et il était recouvert d'un plafond en grandes dalles de pierre. Le second est beaucoup plus élégant; on dirait un petit temple élevé sur une base rectangulaire. Cette base forme une chambre sans issue sur le dehors et où l'on pénètre actuellement par une brèche pratiquée dans la façade par les Arabes; c'était la chambre funéraire. La partie supérieure se compose d'une *cella* ouverte par devant, précédée de quatre colonnes corinthiennes, et accostée à droite et à gauche de deux pilastres de même ordre qui soutenaient l'architrave. Dans la *cella* étaient sans doute des statues, qui ont disparu totalement; de plus, à l'intérieur et sur chaque face latérale, se voient deux consoles ornées de feuillages, qui portaient probablement deux bustes. Le monument était recouvert d'un toit à double pente. Une grande inscription, dont une partie au moins était rédigée en vers hexamètres, était gravée sur la face antérieure du soubassement; elle est presque totalement effacée. Comme les tours de la citadelle, ces deux mausolées servent de demeure à des bandes de pigeons sauvages qui, le soir venu, quittent les rives de la rivière et les champs d'orge où ils ont pâturé tout le jour, et viennent s'abattre avec bruit dans ces retraites; nul ne songe d'habitude à venir troubler leur repos. Un autre de ces mausolées, décoré de pilastres corinthiens et de bas-reliefs avec guirlandes, est debout, au nord-est de l'arc de Septime Sévère. Un mausolée analogue au précédent existait près de l'arc de triomphe, du côté sud de la face latérale; il est complètement ruiné.

L'art chrétien est représenté à Haïdra par plusieurs églises. La première est située, comme nous l'avons dit,

près de l'arc de triomphe; une deuxième, dans la citadelle; les quatre autres sont dans la partie septentrionale des ruines, en avant ou au nord de la forteresse. Une de ces églises a été presque entièrement déblayée; le pavé a été mis à nu sur toute la longueur. Une nef à peu près carrée et accostée de deux bas-côtés se terminait par une abside demi-circulaire : deux chambres, à droite et à gauche de l'abside, mais sans communication avec elle, s'ouvraient sur les bas-côtés. Ceux-ci sont séparés de la nef par une suite de huit petites arcades, formées d'un linteau évidé en forme d'arc; ces arcades reposent sur des pieds-droits dans lesquels ont été creusées des auges. On voit encore la trace d'entailles où étaient scellés des barreaux de fer horizontaux, à environ mi-hauteur de l'arcade, et celle de trous destinés à attacher les longes des chevaux. Nous avons supposé qu'après la conquête arabe on a converti cette église en écurie, comme firent les Turcs à Otrante, en 1480, lorsqu'ils logèrent leurs chevaux dans la cathédrale, pendant le temps qu'ils occupèrent la ville; autrement on ne s'expliquerait pas les particularités que nous venons de rapporter. Le long de l'église se trouve une cour, jadis entourée de portiques soutenus par des colonnes torses d'ordre corinthien, qui appartenaient au même ensemble que l'église. Il faut probablement y voir un établissement religieux, une sorte de couvent; d'autant plus que la façade de l'église est précédée d'un couloir où s'ouvrent deux chambres assez spacieuses.

Une autre basilique, d'une construction beaucoup moins soignée et dépourvue d'abside, a ceci de particulier que le pavé en était entièrement fait de pierres tombales. La plupart des épitaphes qu'on avait gravées sur

ces dalles sont insignifiantes; mais quelques-unes sont intéressantes. L'une d'elles, datée de la quatorzième année du règne du roi vandale Thrasamund, nous donne l'âge de l'édifice : il remonte au commencement du VIe siècle environ.

Il y avait plus de huit jours que nous étions à Haïdra. Le cheik qui nous servait de protecteur commençait à nous donner des marques visibles d'impatience. Tantôt il venait nous trouver pour nous annoncer qu'il avait besoin de prévenir le caïd d'un fait important survenu dans le voisinage et que, partant, il lui fallait nous quitter immédiatement; nous lui conseillions amicalement d'écrire une lettre aussi longue que le demandait la gravité de la circonstance et de la confier à un de nos cavaliers, qui la porterait le jour même au caïd; mais il ne voulait pas suivre notre conseil et restait en maugréant. Tantôt il avait des craintes subites sur la santé des siens et voulait aller chercher de leurs nouvelles; nous en envoyions prendre par quelqu'un des Arabes du douar. Tantôt il disparaissait pendant quelques heures sans nous avertir de rien; mais nous déclarions si haut à notre entourage que nous allions faire une plainte contre lui, qu'on le voyait tout à coup surgir on ne savait d'où. Heureusement son supplice allait se terminer et nous nous disposâmes à partir.

Mais auparavant nous tenions à visiter une montagne appelée Kalaa es-Senân, dont on nous avait fait une description alléchante. Nous pouvions y aller et en revenir en un seul jour.

Laissant donc à Haïdra nos bagages et nos hommes, nous nous mîmes en route un beau matin avec Mohammed et un guide du pays. Nous traversons d'abord un pays très boisé, de véritables taillis de thuyas et de pins

au travers desquels serpente un chemin étroit et difficile ; de temps à autre une petite éclaircie, puis de nouveau la broussaille épaisse et odorante.

Nous sortons des fourrés après deux heures et demie de marche, et nous nous trouvons près d'une source appelée Aïn-Safsaf (la source des Peupliers).

CHAPITRE VII

LA KALAA ES-SENAN. — DE HAÏDRA AU KEF. THALA

On commence à apercevoir au loin la table de la Kalaa es-Senân, une grosse masse de rocher taillée presque horizontalement et qui est précédée d'une succession de petites collines; celles-ci se détachent en vert sombre sur les tons clairs des champs qui s'étendent au pied même de la Kalaa. La Kalaa ressort en jaune sur le bleu profond du ciel. Nous en sommes encore à une douzaine de kilomètres. Mais la route est facile, et Mohammed nous excite à hâter l'allure de nos chevaux. Il a grande envie de voir le village situé au sommet du rocher, car on lui en a raconté des merveilles. A Haïdra on lui a dit qu'il est couvert de ruines de palais et de maisons somptueuses, et il l'a cru. En vain lui assurons-nous le contraire : il persiste dans sa croyance. Il sera bientôt détrompé.

Nous avons franchi les petites éminences qui nous en séparaient, et nous nous engageons dans un col boisé, au terrain blanc et friable. De temps à autre on a

à droite et à gauche des échappées imprévues, qui coupent la monotonie de la route. Enfin nous voilà au pied de la Kalaa, dans une plaine montante couverte d'herbe, nous abordons la montagne par le sud-est. Mais la muraille de pierre, haute de 50 mètres au moins, se dresse à pic devant nous; il faut la contourner par un chemin pierreux assez raide. Du côté est, des tombeaux ont été autrefois creusés dans le roc, en forme de petites chambres carrées de 3 m. 50 de côté, comme nous en rencontrerons en grand nombre dans le nord de la Tunisie. Ils remontent peut-être à l'époque numide, antérieure à la conquête romaine — car tel était le mode de caveaux usité par les indigènes; en tout cas, ils sont de tradition numide. Nous arrivons enfin au flanc est-nord-est. Nous attachons nos chevaux, que nous laissons sous la garde d'un habitant, et nous commençons l'ascension. On se trouve d'abord en présence d'un escalier grossier taillé dans le roc et aboutissant à un palier recouvert d'un toit en bois; puis l'escalier change de direction et devient plus difficile. Une tour carrée le domine, du haut de laquelle des enfants nous regardent avec curiosité.

En montant, nous rencontrons des femmes appartenant aux douars de la plaine, qui descendent de la ville; elles sont couvertes de leurs plus beaux habits, de belles robes voyantes à ramages; c'est vendredi, et l'on revient de la mosquée; plus loin, des mulets et des ânes descendent ou gravissent lentement le chemin escarpé.

Comme il n'est pas aisé de tenir deux de front sur l'escalier, nous avons les plus grandes peines à passer, en gardant notre équilibre. Mais voici bien une autre affaire : les marches taillées dans le rocher sont rem-

placées par des bâtons fixés à droite et à gauche qui font l'office d'échelons; ils sont recouverts d'une boue glissante qui ne facilite pas l'ascension; bientôt même nous voyons avec désappointement ces échelons cesser; on n'a plus qu'une ressource pour s'élever encore, c'est de mettre les pieds dans les trous creusés dans le roc par les sabots des bêtes de somme.

Enfin nous parvenons au sommet, devant une porte en bois que l'on ferme la nuit; le cheik et les principaux habitants du village nous reçoivent aimablement et nous font les honneurs de leur nid d'aigle.

Au premier coup d'œil, Mohammed perd toutes ses illusions; nous sommes au milieu de maisons ruinées et de ruelles barrées de décombres. La boue et l'ordure ferment tous les passages. Néanmoins nous ne pouvons partir sans avoir achevé notre visite. Nous sommes à 1 452 mètres au-dessus du niveau de la mer. On nous mène à la zaouïa consacrée à Sidi Abd-el-Daoued; dans la cour est le tombeau de Brahim-bou-Aziz, ancien caïd des Hanencha. C'est une mauvaise maison, bâtie de petites pierres irrégulières.

Après avoir traversé le village, nous nous trouvons sur un immense plateau de pierre, sans végétation. De grands bassins carrés sont creusés dans le roc; il y en a environ une dizaine. Leur largeur varie entre trois et quatre mètres, et leur profondeur est de cinquante centimètres en moyenne; ce n'est pas un travail arabe, ni même romain suivant toute apparence. Leur présence nous prouve que la Kalaa a été habitée de tout temps, ce qui ne nous étonne pas, car nous avons déjà remarqué dans la cour de la mosquée une stèle carthaginoise et dans celle d'une maison une inscription funéraire romaine. La position est trop forte pour ne pas avoir

servi de refuge, à toutes les époques, à des caractères indépendants ou à des consciences peu tranquilles. Encore aujourd'hui, les habitants, qui d'ailleurs sont en très petit nombre, n'ont pas une excellente réputation, et les malfaiteurs peuvent leur demander asile sans crainte de refus.

Dans les environs des bassins dont nous venons de parler est un cimetière; mais, comme il n'y a pas de terre sur le haut de la Kalaa, on ne peut guère défendre les morts contre les oiseaux de proie qui y perchent et dont plusieurs s'enfuient à notre approche. Aussi voit-on par-ci par-là quelques ossements humains qu'ils ont entraînés et abandonnés ensuite, leur repas terminé. Le tombeau d'Abdallah-Tlili lui-même, qui est, paraît-il, honoré particulièrement, n'est plus qu'un tas de pierres que domine un crâne blanchi.

Arrivé sur le bord du rocher, nous regardons le magnifique spectacle qui s'étale devant nos yeux : à l'ouest les montagnes de la province de Constantine, au nord et à l'est les plaines et les hauteurs de la Tunisie, et là-bas, tout à l'horizon, la haute colline où est bâtie la ville du Kef. Le regard parcourt sans obstacle l'immense étendue de pays qui s'étale à nos pieds; les moindres accidents de terrain se lisent clairement sous cette belle lumière de l'Afrique.

Nous redescendons sans accident les échelons et les escaliers, nous remontons à cheval et partons rapidement pour arriver avant la nuit à Haïdra. Mais la chose est impossible, et le soleil était couché depuis longtemps lorsque nous mettons pied à terre dans la cour de notre maison. Nous avions bien gagné le mauvais repas que nous allions faire.

Comme c'est la dernière soirée que nous passons à

Haïdra, nous avons accepté l'invitation de l'officier de douane; il nous a préparé une table avec des mets de sa façon : du mouton à l'huile sous toutes les formes; c'est atroce. Heureusement nous avons bien faim et nous faisons honneur à sa cuisine, qui, en toute autre circonstance, nous aurait laissés indifférents. Notre ami le cheik nous tient compagnie, et la perspective d'être libre le lendemain lui donne une aménité exceptionnelle. Néanmoins il se fâche au dessert, quand notre hôte veut lui faire boire du vin; il est sur le point de quitter la table pour sauver sa foi et fuir la tentation. Il faut que Mohammed intervienne et prenne la peine de calmer sa susceptibilité. Le dîner se termine paisiblement, et nous nous séparons pour la nuit avec force souhaits de paix et de repos.

Le lendemain, après avoir réuni tous nos bagages, ce qui n'est pas une petite besogne, nous quittons les ruines de Haïdra. Nous devons suivre jusqu'au Kef l'ancienne voie romaine de Tébessa à Carthage. Tout va bien pour commencer, sauf qu'un de nos mulets de bât est mal sanglé, ce qui amène une chute de la charge tout entière et nous retarde d'une bonne demi-heure. Il a fallu retourner à Haïdra pour avoir de nouvelles cordes et une sangle plus neuve.

Bientôt nous rencontrons tout un convoi de charretiers précédé de deux Européens à cheval : ce sont, paraît-il, des ingénieurs qui vont faire des études entre Tébessa et Kafsa en vue des lignes de chemin de fer futures; plus loin nous croisons un vieillard couvert d'une gandoura jaune clair et armé d'une grande canne à pomme d'argent : il se laisse balancer au pas de sa mule. Derrière lui vient, sur un âne, un domestique, qui bat consciencieusement les flancs de son baudet.

Ali nous explique, après avoir échangé avec lui quelques paroles, que le capitaine de douane de Haïdra va être remplacé et promu à un poste moins éloigné de Tunis; l'homme à la gandoura que nous venons de rencontrer, qui est le remplaçant susdit, lui apporte son ordre de départ. Notre ami le douanier ne sera pas fâché de recevoir son successeur, qu'il attend depuis si longtemps.

A droite et à gauche de la route gisent des bornes milliaires généralement en morceaux. Il y en avait trois ou quatre au même point indiquant la date où la voie romaine a été faite et celles où elle a été réparée.

Elles ont la forme de grands cylindres, hauts de 3 mètres environ; elles n'étaient pas plantées en terre par la base, mais encastrées dans des parallélépipèdes de pierre fixés sur le sol. Tantôt elles sont tombées à terre à côté de leur piédestal, tantôt elles l'ont entraîné dans leur chute, ce qui rend impossible de les mouvoir avec les outils que nous avons à notre disposition; il nous faut renoncer presque toujours en pareil cas à découvrir l'inscription qui y est tracée.

Au bout d'une heure de marche environ nous entrons dans une plaine couverte d'une herbe touffue qui donne asile à toute sorte de gibier; à chaque pas notre chien lève ou arrête quelque pièce. Nous n'avons rien de mieux à faire, vu l'absence de ruines, qu'à profiter de cette aubaine; nous décidons que nous laisserons nos chevaux suivre le convoi et que nous ferons route à pied pendant quelque temps, tirant ce que nous rencontrerons.

A peine avions-nous pris cette résolution que notre chien tombe en arrêt; l'un de nous met aussitôt pied à terre et, se fiant à la placidité ordinaire de sa mon-

ture, s'apprête à tuer le volatile qui partira devant lui. En effet, une caille s'enlève qu'il abat. Mais, au coup de fusil, son cheval lève la tête et se met à prendre le galop. Ce n'est pas par peur, car il n'a jamais bougé en pareille circonstance et l'expérience en a été faite plus de cent fois. Pourquoi donc cette fuite précipitée? car il détale à toutes jambes. Deux cavaliers qui nous accompagnaient le poursuivent sans l'atteindre; ils disparaissent derrière un pli de terrain, puis reparaissent de l'autre côté, ayant toujours devant eux notre bête lancée à toute vitesse et qui ne semble pas près de s'arrêter.

Qu'allons-nous faire? Continuerons-nous notre route et attendrons-nous au douar voisin qu'on nous ramène l'animal, ou resterons-nous sur place à voir comment tournera l'aventure? Ali vient heureusement à notre aide.

Le cheval, nous dit-il, a été élevé à Thala, ville proche de Haïdra — en effet, nous l'avons acheté dernièrement d'un habitant de Thala et nous lui en avons donné le nom; — il a senti que son pays natal n'était pas éloigné et il retourne à toutes jambes à son écurie. Le mieux serait de pousser ce soir jusqu'à Thala à la suite de notre fugitif. Nous y trouverions bon souper et bon gîte.

La proposition est adoptée sans plus tarder; celui de nous qui était démonté enfourche le mulet de notre guide; ce dernier se hisse au haut de nos bagages sur une des bêtes de bât, et nous tournons vers le nord-ouest. Nous n'apercevons plus ni notre cheval ni les cavaliers qui le poursuivent.

Nous ne tardons pas à arriver sur les bords de l'oued Haïdra, qui, sans être encaissé comme les grandes

rivières du Nord, est néanmoins enfermé entre des berges assez élevées; mais il n'a aucune profondeur. Puis nous traversons une suite de petites ondulations couvertes de champs d'orge. Rien à signaler de ce côté. Enfin on nous montre, entre deux éminences que nous apercevons à quelque distance, l'emplacement de Thala. Nous en verrons tout à l'heure les maisons.

Est-ce la Thala de Jugurtha? cette ville grande et opulente où le prince avait enfermé ses trésors. Ce n'est guère probable, puisque Salluste nous affirme qu'entre la ville et le fleuve le plus voisin s'étendait, sur un espace de 50 milles, une plaine immense et aride.

Or l'oued Haïdra, pour ne parler que de cette rivière, la plus importante qui coule dans la contrée, n'est éloigné du village arabe de Thala que de 12 kilomètres. Aussi les archéologues qui se sont occupés de la géographie antique de la Tunisie ont-ils émis sur la position de la Thala de Jugurtha diverses conjectures. M. Pélissier a cru en retrouver l'emplacement entre Kafsa et la mer, près d'une forêt de gommiers très importante; il a découvert à cet endroit un château sarrasin élevé sur des bases romaines et que les Arabes appellent Thala, ce qui est aussi, paraît-il, le nom du gommier. Mais M. Chevarrier, qui depuis a parcouru le même pays, identifie la Thala de Salluste avec Henchir-Feguira-Alima, à 20 kilomètres au sud de la précédente. Il a constaté dans le voisinage la présence de sources qu'on peut regarder comme celles dont parle l'historien latin; et il ajoute que Thala, en langue berbère, voudrait dire « source ». La question n'est donc point encore résolue; ce qui est certain, c'est que le village où nous allions arriver est une autre Thala : celle où du temps de l'empereur Tibère, au dire de Tacite, les Romains avaient

établi un poste militaire et où se passa un des épisodes de la lutte acharnée contre le rebelle Tacfarinas, le grand ennemi de la puissance romaine en Afrique à cette époque.

Bref, nous arrivons à Thala, après avoir marché pendant une demi-heure encore. Le premier objet qui frappe notre vue est notre cheval, tout couvert de sueur et d'écume comme un noble coursier qui aurait fourni une brillante carrière; il est attaché par la bride à une pierre droite et ne songe plus à s'enfuir; les cavaliers qui l'ont rattrapé et viennent de parcourir plus de 12 kilomètres au galop sont assis avec grand calme au bord de la route et semblent aussi peu fatigués que s'ils sortaient de leur chambre ou d'un café maure, mais leurs pauvres montures ne paraissent pas aussi reposées que leurs maîtres.

Thala est bâtie de chaque côté d'une rue empierrée qui suit le fond d'une petite vallée; les maisons s'étagent à droite et à gauche; elles sont assez basses et, comme partout, en ruines. A peine deux ou trois sont-elles mieux construites que les autres. Celle du caïd, où nous recevons l'hospitalité, aurait pu être plus habitable si l'on s'était donné la peine de la tenir en état; mais on a laissé le fumier et la saleté envahir les chambres aussi bien que la cour, et c'est à peine si nous pouvons trouver un gîte supportable pour la nuit. La ville antique était beaucoup plus grande que le village moderne, et les ruines s'étendent de tous les côtés. Elle était merveilleusement arrosée : la source qui coule au milieu de Thala est une des plus belles que nous ayons vues en Tunisie, et malgré l'incurie des Arabes, qui y jettent tout ce qu'il faut pour la corrompre, elle est encore d'une remarquable limpidité.

Le lendemain, avant de nous mettre en route, nous voulons voir les souks, qui ont une certaine réputation ; ils occupent les deux rues principales de la ville et sont relativement assez bien fournis. Nous y trouvons tout ce dont nous avons besoin : du café, du sucre, des dattes, des raisins secs, et même un miroir, le nôtre s'étant brisé à Haïdra. Le plus gros marchand de la localité est un Algérien de Mostaganem, qui fait fonction de khalifa. Il sait, paraît-il, en sa qualité d'Algérien, comment doit se faire le commerce, c'est-à-dire qu'il vend un peu plus cher qu'on ne le fait d'habitude en Tunisie ; ce ne serait pas la peine d'être depuis cinquante ans en contact avec les Européens si l'on n'en tirait pas quelques règles de conduite. Nous devons ajouter, au reste, que cet habile marchand est plein de condescendance pour les étrangers et n'épargne ni sa peine ni son temps pour leur assurer une bonne réception. Sa boutique est le rendez-vous de toutes les notabilités de l'endroit ; quand il nous y offrit un siège, elle contenait le caïd et les gros bonnets de Thala ; on nous apporta à chacun une tasse de café, comme c'est l'usage, et la conversation commença ; naturellement l'aventure du cheval en fit tous les frais. Son ancien maître était dans un coin de la boutique et paraissait très flatté de la mémoire de l'animal. Ce personnage est le bouffon du caïd ; gros, trapu, doué à la fois d'une certaine bonhomie et d'un air rusé, il se laisse accabler de plaisanteries pour garder la faveur d'un chef dont il espère tirer un sérieux parti quelque jour, et qu'il exploite à chaque instant. On nous donna une représentation de ses talents de pitre.

Le caïd l'appela auprès de lui : « Béda », lui dit-il, c'est le surnom qu'on lui a donné (il se nomme simple-

ment Mohammed), « tu as tiré sur les Français quand ils sont entrés en Tunisie ; je vais t'envoyer au camp de Feriana ». Aussitôt Béda se met à pousser les hauts cris, à protester de son innocence, de son dévouement à la France ; et il se retourne vers nous, se traîne à nos pieds, embrasse nos vêtements en nous demandant grâce. « Il ne sert à rien de protester, continue le caïd, il faut prouver ce dévouement dont tu fais tant de bruit ; quitte tes vêtements arabes et habille-toi comme les Roumis. — Comment peux-tu me demander de manquer ainsi aux lois de la religion? — Je suis hadj, je te permets de t'habiller à l'européenne. — Eh bien, j'y consens. Qu'ils me donnent un chapeau, je vais le mettre. » Et le voilà qui s'approche de l'un de nous pour s'emparer d'un de nos casques. Nous l'assurons que l'intention tient lieu du fait et que nous croyons à son dévouement à la France. Cette scène avait prodigieusement amusé l'entourage, qui riait de tout cœur. « Ce n'est pas assez, ajoute le caïd, si tu veux prouver à ces messieurs que tu les aimes, il faut leur prêter ta femme. — Je ne peux pas, répond Béda ; mais je leur donnerai ma belle-mère, ma belle-sœur, ma sœur, toutes les femmes de ma famille qu'ils voudront. — Non, ta femme. — Comment veux-tu que je leur prête ma femme? qu'est-ce que je ferais, moi, pendant ce temps-là, sans personne à la maison pour me préparer mon dîner? » Et la discussion continuait ainsi, relevée de plaisanteries plus ou moins salées, au grand plaisir de la société. La conclusion fut que le caïd, sous prétexte de le punir de son entêtement, lui fit arracher à moitié ses vêtements et son turban par un domestique ; puis celui-ci lui administra de grands coups de poing sur la tête, le dos et les reins, au milieu des cris forcés

du patient et des éclats de rire de l'assistance. On peut juger par cet épisode du genre d'esprit qui a cours chez les Arabes de la province.

La route de Thala à Medeïna est assez monotone. On passe d'abord à côté d'un gros massif de figuiers de Barbarie, au milieu duquel s'élevait autrefois le bordj du caïd el-Arbi. Aujourd'hui ce bordj est beaucoup plus ruiné que les constructions romaines des environs. On descend alors dans une immense plaine cultivée qui s'étend jusqu'au pied du djebel Bou-Hanèche, « le Père des Serpents ». On contourne la montagne, à travers un pays inculte et presque sans végétation, et l'on arrive dans la vallée fertile de l'oued el-Hallouf. C'est là que nous campâmes pour la nuit. Le lendemain nous continuons à remonter vers le nord en droite ligne, autant que nous le permet la nature du terrain ; nous passons au pied du Kef-Gourraïa, élevé de 1 070 mètres, en franchissant un défilé nommé Tlil-el-Ghouazi, nous laissons un peu à notre gauche les marabouts de Sidi-Barcata, qui ne sont guère que des masures branlantes, et nous atteignons les ruines de Medeïna. A 2 kilomètres environ avant d'y arriver, nous remarquons, sur la colline à gauche de la route, un dolmen isolé, analogue à ceux que nous avons vus à Thala et dans les environs. Nous en rencontrerions bien davantage si nous visitions la région centrale de la Régence, qui s'étend à notre droite, entre Medeïna et Kérouan, la Hamada des Ouled-Ayar et celle des Ouled-Aoun, pays montagneux où l'élément indigène a pu s'établir solidement, résister aux attaques des envahisseurs et garder ses traditions, même après la conquête.

CHAPITRE VIII

MEDEÏNA. — KSOUR. — EBBA

Medeïna est l'ancienne *Althiburos*. Son passé est absolument inconnu, et les inscriptions qu'on y a trouvées ne nous apprennent presque rien sur son compte. La plus intéressante qu'on ait rencontrée est écrite en punique et consacrée à Baal; elle a été transportée au musée du Louvre. L'histoire de ce texte est assez curieuse. La pierre sur laquelle il est gravé était employée dans la construction d'une maison arabe, mais assez dissimulée pour ne pas être facile à remarquer. Elle fut découverte par un Allemand, le docteur Wilmanns, mort aujourd'hui, qui avait été chargé par l'Académie de Berlin de missions épigraphiques en Afrique. Or Wilmanns avait pour guide Malaspina. Tous ceux qui ont lu le livre de M. Guérin sur la Tunisie connaissent Malaspina. C'était un Italien, établi depuis longtemps à Tunis et qui joignait à tous les défauts d'un mauvais Européen ceux d'un Arabe vicieux. Wilmanns l'avait pris pour guide et interprète parce qu'il avait déjà joué ce rôle auprès de M. Guérin. Malaspina comprit que le

texte punique était important et résolut de tirer bénéfice de ce document. Aussi se garda-t-il de l'indiquer aux voyageurs qui, après Wilmanns, usaient de ses services et les payaient; il avait soin de les faire passer à distance. Mais lorsqu'il sut que M. de Sainte-Marie était chargé par le gouvernement français de rechercher les inscriptions phéniciennes d'Afrique, il lui offrit par un intermédiaire de lé lui apporter moyennant finance. Cet intermédiaire, qui nous a conté l'histoire, fit tout ce qu'il put pour savoir où le fameux trésor de Malaspina était caché; malgré sa connaissance de la langue du pays et de ses habitants, il ne put y parvenir. Malaspina se rendit seul à Medeïna, enleva de force la pierre et la rapporta triomphant. Ce fut alors seulement qu'il en indiqua la provenance. Pauvre Malaspina! au moment de notre voyage il était dans la plus profonde misère; trop vieux pour servir de « tordjeman », comme autrefois, trop paresseux pour travailler, il attendait à Tunis le jour où Mahomet viendrait le prendre pour l'enlever au ciel.

Nous campâmes donc à Medeïna, non pas dans les ruines mêmes, mais sur la colline située vis-à-vis. La ville était bâtie dans une vallée assez resserrée au confluent de deux ruisseaux dont la réunion forme l'oued Medeïna; celui-ci, grossi de nombreux petits affluents, va se jeter dans l'oued Mellègue. La présence de ces deux ruisseaux rend le terrain très fertile, et les indigènes y cultivent de fort beaux jardins. Toute la plaine et le penchant même des collines sont couverts de champs d'orge verdoyants; c'est un plaisir de regarder ce pays au printemps. Malheureusement les habitants sont d'un naturel peu hospitalier, et sous les apparences d'une feinte douceur ils cachent de très mauvais instincts. L'un de nous s'en aperçut le lendemain, quand

il voulut chercher ses babouches : elles avaient disparu. Ces indigènes obéissaient même difficilement à leur caïd, auquel ils refusèrent devant nous l'orge nécessaire à ses chevaux. Depuis notre occupation ils se sont un peu civilisés, grâce à l'énergie des différents contrôleurs civils du Kef, mais nous ne ferions pas encore grand fond sur leur honnêteté.

Le gros des ruines est situé sur la rive droite de l'oued Medeïna. Le monument le plus important qui subsiste est un théâtre, qui mesure près de 60 mètres de diamètre. La scène a environ 35 mètres de largeur sur 10 de profondeur. Malheureusement il est enterré à peu près à la hauteur des arcades du rez-de-chaussée. Quelques-unes de ces arcades, celles qui sont le moins encombrées de pierres et de terre, ont été fermées d'un côté, avec des branchages, par les Arabes qui y logent leurs troupeaux pendant la nuit : ce sont autant d'écuries toutes faites, où ils trouvent d'excellents abris contre la pluie et le vent ; mais le fumier qu'y déposent ces troupeaux exhausse peu à peu le sol, et d'ici à quelques années ces écuries improvisées seront entièrement obstruées. Le premier étage est aux deux tiers écroulé. Intérieurement quelques gradins sont encore en place. Bref le monument est assez bien conservé pour qu'on puisse se représenter en imagination ce qu'il devait être autrefois ; mais ce qu'il est moins facile de se figurer, c'est la nature des pièces qu'on y représentait. Nous serions bien curieux de savoir quel genre de tragédie ou de comédie pouvait plaire aux anciens habitants de Medeïna. Quel grand dommage que l'on ait à jamais perdu toute cette littérature dramatique de province !

Non loin du théâtre est le temple, jadis orné d'un

portique tétrastyle (à quatre colonnes) d'ordre corinthien. Ce portique est complètement écroulé, ainsi que le mur postérieur du temple, mais la porte en est assez bien conservée.

La porte triomphale, de basse époque, est d'une architecture assez grossière, mais l'ensemble en est pittoresque, à l'entrée des ruines.

Sur la colline, à l'ouest de la ville, s'élève un petit monument affectant la forme d'un temple. Il était autrefois précédé d'un portique à colonnes. On le regarde généralement comme un mausolée. Nous ne serions pas étonnés pourtant que ce fût une petite chapelle, car devant la porte gît un énorme piédestal portant une dédicace à Silvain. Or ce piédestal n'a pas dû être apporté là pour une construction de basse époque; c'est plutôt un ex-voto à la divinité à laquelle la chapelle était consacrée. Les Arabes le nomment Ksar-Ben-Announ.

C'est un véritable voyage que de monter jusque-là au travers des terres labourées et des rochers. Nous fîmes pourtant cette ascension en noble compagnie. Le caïd des Ouartân, Si-Khader, apprenant que nous arrivions à Medeïna et désireux de faire plaisir au contrôleur du Kef, qui nous avait chaudement recommandés, avait pris un certain nombre de cheiks bien montés et était venu au-devant de nous. Il planta sa tente à côté de la nôtre et nous surprit pendant notre travail. Mais, avec cette politesse libérale qu'ont les grands chefs, il ne voulut pas nous empêcher d'achever notre besogne et se donna la peine de nous accompagner dans la ruine. Nous allions précisément commencer l'ascension de la colline. Il se mit en devoir de la gravir à notre suite. Pour nous, qui étions solidement chaussés, la marche

n'était pas trop pénible; mais le caïd, avec ses bottes minces de cuir rouge, avait toutes les peines du monde à sortir des labours ou à se diriger dans les broussailles.

Il redescendit avec nous jusqu'à notre campement et, tout en acceptant la tasse de café que nous lui offrîmes, à l'orientale, il se mit à nous faire ses confidences.

Il nous raconta que les Ouartân étaient des fils dénaturés qui lui causaient beaucoup d'embarras, et nous pria naturellement de faire son éloge à toutes les autorités civiles et militaires que nous rencontrerions. Puis il se retira et nous laissa achever notre journée en nous disant que le lendemain il nous emmènerait, non pas à sa smalah, ce qui nous eût un peu détournés de notre chemin, mais au village de Ksour et à Ebba, que nous voulions visiter.

Bientôt nous voyons arriver à notre campement une procession d'Arabes, dont la gravité nous étonne. Si-Khader, en baissant modestement les yeux, nous avertit que ce sont ses serviteurs, qui nous apportent notre dîner. Drapés dans leurs longs burnous, ils maintiennent d'une seule main le plat dans lequel nagent, inondés de condiments divers et plus huileux les uns que les autres, des morceaux de poule, des côtelettes de mouton et des légumes de toute sorte. En dernier lieu apparaît le plat traditionnel, le couscous. A les voir défiler ainsi au crépuscule, avec des attitudes pleines de noblesse, une sérénité de princes, une allure presque cadencée, on les prendrait pour des ambassadeurs étrangers chargés de présents précieux. Ce ne sont que des marmitons et des domestiques de Si-Khader, mais en tout cas ils sont fort décoratifs.

Après le dîner nous nous promenons quelques ins-



L'heure du couscous.

tants sur le plateau où nous nous sommes établis. La lune éclaire les ruines, qui s'étendent dans la vallée, détachant la silhouette du théâtre et celle du temple sur l'obscurité des collines environnantes. Les oiseaux nocturnes qui habitent les édifices ruinés poussent, de temps à autre, des cris plaintifs qui se prolongent dans la nuit, tandis que les chiens des douars voisins répondent aux hurlements lointains des chacals par des aboiements lugubres. Çà et là des lumières qui scintillent indiquent l'emplacement de tentes arabes que nous n'avions pas remarquées pendant le jour, tant elles étaient habilement dissimulées au milieu des broussailles.

Le lendemain, au point du jour, nous sommes réveillés par un bruit de tambourin et de petit hautbois qui part de la tente du caïd : c'est la fête qui commence en notre honneur. Autour de nous sont rangées les montures du caïd et des cheiks, ornées de housses éclatantes qui leur couvrent la tête, le dos et la croupe, et retombent de chaque côté jusqu'à mi-jambe. Ces housses nous rappellent celles dont on parait les chevaux au moyen âge; elles sont de soie, mi-partie verte et rouge, ou jaune et bleue, et sont garnies de petits grelots à l'extrémité. La tête des animaux est entourée de harnais brodés d'or, qui, malgré leur état de délabrement, sont d'un bel effet. Le cheval du caïd est naturellement plus soigné et plus richement harnaché que ceux des autres chefs.

Quand nous sommes prêts à jouir du coup d'œil, le caïd monte sur sa bête et se met en devoir d'exécuter avec elle une danse tout à fait caractéristique. Deux Arabes placés devant lui jouent, l'un du hautbois, l'autre du tambourin, sur un rythme monotone; chaque phrase

musicale, s'il est permis d'appeler ainsi deux ou trois notes plusieurs fois répétées, est terminée par deux coups de tambourin. Au moment précis où la phrase commence, le caïd enlève son cheval par le mors; celui-ci se cabre légèrement sur ses extrémités postérieures, puis retombe, pour s'enlever de nouveau, et ainsi de suite jusqu'au moment où musiciens, cavalier et cheval sont fatigués, ce qui ne se fait pas longtemps attendre; car les musiciens ne tardent pas à accélérer le rythme de leur mélodie, et la bête n'a presque plus le temps matériel de poser à terre. Ils suivent d'ailleurs tous ses mouvements, se maintenant toujours à la tête du cheval, qu'ils grisent et assourdissent de leur musique. Les cheiks succèdent au caïd; c'est à qui aura la monture la plus légère à la danse.

Quand Si-Khader et tout son entourage ont pris part à cette cérémonie, nous nous mettons en route. En tête marchent le hautbois et le tambour, à califourchon sur des ânes; ils ne cessent de jouer. Derrière eux nos chevaux, très étonnés de ce bruit insolite, s'agitent désagréablement : ce n'est plus l'allure calme à laquelle nous sommes habitués et qui convient à des archéologues. Le caïd nous suit, entouré de son escorte; les chevaux, excités par la danse, sautent ou se cabrent à chaque pas. D'ailleurs les cavaliers, désireux de nous montrer leurs talents d'équitation, ne font rien pour les retenir; ce sont des courses à fond de train à droite et à gauche de la route, des sauts par-dessus les arbustes ou les fossés, après lesquels l'animal revient écumant, mais plus ardent encore. A un moment, comme nous venons d'arriver au milieu d'une grande plaine, on nous fait signe de nous arrêter. Quelle est la nouvelle fête qui se prépare?

Le caïd nous quitte, toujours escorté des siens, et va se ranger à cent mètres de nous. Puis, à un signal donné, il s'élance à fond de train dans notre direction, se dresse sur ses étriers, fait tourner trois ou quatre fois son fusil au-dessus de sa tête et le décharge à nos pieds. Pour le coup, nos chevaux se cabrent à leur tour. Tous les cheiks imitent l'exemple de leur chef; puis ils retournent à leur point de départ, rechargent leurs fusils et recommencent la fantasia.

Le spectacle est on ne peut plus curieux; toutes ces étoffes brillantes miroitant au soleil, tous ces chevaux lancés à travers la plaine, ces coups de fusil couvrant l'herbe de fumée comme d'un brouillard matinal, sont d'un effet merveilleux et terrible à la fois. Cependant les habitants d'un douar voisin, attirés par le bruit, sont sortis de leurs tentes et se rangent en face de notre groupe; les femmes, ravies de ce spectacle guerrier, poussent des hurlements aigus et des youyou stridents. Enfin nous repartons, mais la cérémonie recommence deux fois encore avant notre arrivée à Ksour.

Ksour est un petit village qui s'élève au milieu d'une immense plaine; les maisons y sont, comme partout, très mal bâties, mais elles sont entourées de jardins assez fertiles, qui donnent à l'ensemble un aspect coquet et gai. Il se tient hebdomadairement à Ksour un grand marché, qui attire tous les Arabes des contrées voisines; c'est un des plus importants de la Régence : celui qui afferme la perception des droits de marché paye annuellement au trésor vingt-cinq mille piastres (environ quinze mille cinq cents francs).

Le caïd nous mène dans une maison propre, mais absolument dénuée de sièges, pour nous offrir une

collation. Le fait est qu'il est onze heures du matin et que nous commençons à avoir faim ; nous nous préparons donc à faire honneur à son repas, fût-il horriblement poivré, selon l'usage. On apporte bientôt deux plats couverts d'un paillon : ce sont des dattes excellentes arrosées d'un laït délicieux. Nous en goûtons quelques-unes, et nous buvons une tasse de lait en regardant le caïd, qui s'est remis à faire danser son cheval. Au milieu de la danse, le tambour s'étant approché trop près, l'animal passe le pied au milieu du tambourin et le crève. L'effet est manqué, et le caïd met pied à terre. Nous ne regrettons pas ce contretemps, car le spectacle manque de variété. Le déjeuner n'arrivant pas, nous nous décidons à visiter la ville.

Nous voilà donc à la recherche des antiquités. Ce que nous trouvons de plus curieux, ce sont des restes de l'époque anté-romaine ; des grottes creusées en terre, qui sont presque comblées aujourd'hui par le fumier ; un chapiteau de pilastre ionique, qui porte encore des traces de coloration rouge et appartient à un art tout particulier, enfin des inscriptions libyques qui sont employées dans des constructions.

Après avoir consciencieusement parcouru le village et relevé les documents que nous avons rencontrés, nous revenons dans la maison où le caïd nous attend. On a réparé le tambourin, et les danses reprennent de plus belle.

Pendant ce temps, l'un de nous dessine rapidement le costume d'une femme arabe, dont les voiles transparents s'ouvrent devant nous par ordre du caïd, ce qui nous permet d'étudier la coiffure et l'arrangement du costume de fête.

L'étoffe brune, rayée de blanc et de noir, qui forme le

vêtement de dessus, laisse entrevoir la partie supérieure d'une robe, formée d'une longue chemise en étoffe mi-partie jaune et rouge, dont l'encolure est couverte de broderies et de galons d'or. Les cheveux, divisés en nattes, sont disposés de chaque côté de la figure et pendent assez bas. Un bonnet conique en velours brodé est retenu sur la tête par une sorte de turban en foulard de soie rouge, vert et jaune. La parure est complétée par un rang de pièces d'or servant de frontal ; des boucles d'oreilles et des chaînes terminées par des mains de Fatma encadrent la figure ; des broches d'or reliées par des chaînes en même métal retiennent fixé au vêtement de dessus le voile qui couvre la tête et les épaules. Ce costume est vraiment gracieux, et, si la femme en question était mieux débarbouillée, l'aspect général ne serait pas déplaisant.

Mais de déjeuner, point. Il est deux heures de l'après-midi ; nous remontons à cheval pour gagner Ebba. A peine sommes-nous sortis du village qu'il nous faut subir une nouvelle fantasia aussi solennelle que celles du matin. Nous sommes de nouveau entourés de fumée ; mais nos chevaux, qui commencent à s'habituer aux détonations et au bruit, sont plus calmes ; c'est une consolation. Enfin le spectacle cesse et nous pouvons nous diriger vers Ebba, où nous parvenons un peu tard. Mohammed et nos bagages y sont arrivés avant nous, de sorte que notre tente est dressée quand nous mettons pied à terre. Nous serions bien tentés d'y rester un peu, ne serait-ce que pour nous retrouver seuls quelques moments ; pourtant le caïd insiste pour nous faire visiter le village et nous montrer tous les restes antiques qu'il connaît. Force nous est de le suivre, mais nous sommes parvenus à nous faire donner à son insu, par

Mohammed, du pain et du fromage. Tandis que l'un de nous marche en avant, à côté de lui, en feignant d'écouter ses explications qu'il ne comprend qu'à moitié, l'autre, resté au second rang, mange, en se dissimulant le mieux possible; quand il aura terminé son



Femme arabe de Ksour.

repas, il cédera sa place à son compagnon et deviendra à son tour l'auditeur assidu du caïd.

Cependant celui-ci nous promène à travers le village d'Ebba, aujourd'hui presque abandonné, mais qui jouissait autrefois, paraît-il, d'une certaine réputation. Il est cité par les auteurs arabes : « Sorti de Kérouan, dit el-Bekri, le voyageur marche pendant trois jours à tra-

vers des villages et des lieux habités jusqu'à Obba. Cette ville, qui est d'une haute antiquité, fournit du safran excellent. » Ibn-Haukal dit de son côté : « Obba est situé à douze milles à l'occident de Lorbes. Les territoires de ces deux villes se confondent et forment, pour ainsi dire, un seul canton. Une source où les habitants vont puiser l'eau qu'ils boivent coule au milieu de la ville. Obba est entourée d'une muraille d'argile. Les vivres sont à bon marché et les dattes y abondent; elle est dominée par une montagne. »

Nous avons vérifié un certain nombre des assertions d'Ibn-Haukal. La ville, ou, pour parler plus exactement, le petit village est, en effet, adossé à une colline peu élevée, qu'il nous fallut gravir à la suite de notre cicerone, pour apercevoir la ruine que nous devions visiter le lendemain; il est à peu près à la distance de Lorbes qu'indique l'auteur arabe, à deux ou trois milles près, et possède une source abondante, dont nous allons parler tout à l'heure. Nous ajouterons que les vivres y furent à très bon marché pour nous, car ce jour-là le caïd se chargea de nos dépenses. Mais nous n'avons pas vu que les dattes y abondassent : il n'y a pas une boutique dans le bourg où l'on puisse s'en procurer; et, quant au safran, nous n'en avons pas aperçu un seul pied. Nous ne parlons pas de la muraille d'argile, qui, vu la fragilité de la matière dont elle était faite, s'est sans doute écroulée depuis longtemps.

La source est assez abondante; elle coule dans un bassin formé de pierres antiques rapportées; mais, comme toutes les sources du pays, elle est sale, et le fond en est garni de petits vers rouges qui s'attachent les uns aux autres en grappes mouvantes. Nous avons toujours été surpris de la négligence avec laquelle les

Arabes traitent les sources, même les plus limpides. Alors qu'il serait on ne peut plus aisé de creuser plusieurs petits bassins, dans l'un desquels on puiserait l'eau nécessaire à la consommation, tandis qu'on laverait le linge, qu'on abreuverait les bestiaux et qu'on ferait les ablutions dans plusieurs autres, ce peuple paresseux et indifférent ne se donne pas la peine d'aménager les eaux précieuses que leur fournit le sol : s'il trouve des réservoirs antiques, il s'en sert et les détériore sans les réparer; sinon il entoure à peine de quelques pierres le bassin naturel que la source s'est creusé. Et cet unique bassin suffit à tous les besoins! Il n'est pas rare de voir un Arabe boire ou faire boire son cheval à quelques pas en aval de l'endroit où un de ses coreligionnaires vient de faire les ablutions prescrites par le Koran, ou bien à la place même que les femmes ont salie peu auparavant en y lavant leur linge. Aussi s'amasse-t-il au fond des sources des matières organiques qui se pourrissent et corrompent les eaux.

En vain avons-nous fait à ce sujet des observations aux chefs ou à des habitants plus intelligents que les autres : leur apathie surpasse toujours leur intelligence et résiste à tous les raisonnements.

Auprès de la source d'Ebba nous remarquons un linteau de porte tout à fait caractéristique. Sur la doucine sont sculptés deux croissants; dans l'intervalle qui les sépare, on voit un disque solaire radié, accosté de deux fleurs de Lotus. Le soleil et la lune sont des attributs tout à fait phéniciens, mais la fleur de lotus appartient à l'art égyptien; et nous avons là un argument de plus à ajouter à tous ceux qui démontrent l'influence de l'Égypte sur les artistes phéniciens. Nous retrouvons

de nouveau des fleurs de lotus, sur un autre fragment de corniche, dans les ruines de la ville antique. Ksour, Ebba et toute la région qui avoisine ces localités semblent donc contenir plus de débris puniques et africains que les différentes villes antiques que nous avons visitées jusqu'à présent.

Il ne reste aucun monument à Ebba, sauf deux ou trois fortins absolument rasés; on voit que la ville ancienne a été pillée pour la construction du village moderne, comme il arrive toujours en pareil cas.

La visite des ruines terminée, nous rentrons sous notre tente, où nous attend un couscous immense, offert par le caïd. Il veut assister à notre repas pour s'assurer que nous ne manquons de rien, et nous lui donnons le plaisir de voir comment les Européens mangent un mets arabe! s'il en conclut que sa cuisine est parfaite, tant mieux pour lui. Cependant il retourne entre ses mains une de nos jumelles, à travers laquelle il regarde curieusement, car même les chefs, au moins dans la campagne, sont de grands enfants; il demande même, à celui d'entre nous qui la portait en sautoir, s'il veut la lui donner; nous nous empressons de la lui offrir en échange de certain tapis de tente que nous en avions reçu le matin, et tout le monde est satisfait. Mohammed profite du moment favorable pour faire don au caïd d'un des cinq petits chiens que notre chienne arabe a mis bas depuis quelques jours; il débite, de confiance, un magnifique éloge de ce jeune animal et il le déclare plein de promesses pour l'avenir, ce qui lui vaut la pièce. Il nous aurait affirmé qu'il ne s'y attendait pas que nous n'en aurions pas cru le premier mot.

Au moment de nous quitter, le caïd nous demande ce que nous avons l'intention de faire avant de ren-

trer à Tunis, et nous offre un guide pour visiter toutes les ruines intéressantes des environs.

Nous le questionnons alors un peu longuement et apprenons qu'on peut aisément aller d'ici au village de Djâma, la Zama d'Annibal, où se joua en une journée la destinée de Carthage; d'autant plus que le camp français de Souk-el-Djema n'est pas éloigné et que nous y trouverons toutes les facilités désirables pour notre excursion.

C'est là une perspective bien tentante; mais, hélas! il nous faut y renoncer : car nos jours sont comptés et notre voyage a déjà duré plus que nous ne pensions. Nous nous endormons en rêvant de batailles gigantesques, pour nous consoler. Le lendemain nous gagnons rapidement Zouarin, où le caïd Khader nous dit définitivement adieu, en souhaitant bon voyage. Qu'Allah le comble de prospérité.... puisqu'il nous a reçus avec tous les égards dus à nos Seigneuries.

De Zouarin au Kef il existe une piste arabe assez directe et assez facile, qui, traversant la plaine dite Bled-Zouarin, laisse à droite le djebel Lorbeuss et la grande ruine du même nom, franchit le djebel Zafran et conduit ainsi, à travers un pays plat et fertile, jusqu'à la montagne où est située la ville du Kef. C'est certainement le chemin que nous aurions suivi s'il ne nous avait fallu faire un crochet à l'ouest pour pénétrer chez les Ouled-Yacoub et visiter une ruine appelée Henchir-Aïn-Djezza, du nom de la source voisine. Les Ouled-Yacoub constituent une tribu de médiocre importance, qui occupe le pays situé directement au sud du Kef. Le caïd de la tribu a construit, sur un plateau assez étroit, un bordj presque confortable, où nous nous installons; ce bordj est bâti de pierres antiques empruntées à la

ruine voisine du Djezza. Le caïd n'était point là lors de notre arrivée; mais son fils nous fit les honneurs de la maison de façon à ne pas nous faire regretter l'absence de son père.

La position du bordj est très heureuse, et la vue qu'on en a est remarquable. On découvre au loin, devant soi, une longue suite de collines et de plaines verdoyantes, et au delà un immense pâté montagneux, sur les flancs duquel, quand le temps est clair, on distingue une tache grisâtre assez étendue : c'est le Kef avec sa ceinture de hautes murailles. Grâce à notre lorgnette, nous apercevons même certains détails de la ville, qui pourtant est encore éloignée de quinze kilomètres.

La ruine de Djezza se compose d'un petit fortin rectangulaire dont les murs se dressent au milieu d'un fourré de cactus assez épais. L'intérieur du fortin est lui-même encombré de ces arbustes peu hospitaliers, ce qui rend assez difficile de s'y mouvoir. Il reste aussi çà et là quelques traces de murs en blocage. Non loin de la rivière que forme la source se trouvent les ruines d'un petit édifice qu'il faudrait fouiller pour en déterminer la nature, et dont certaines parties sont assez bien conservées. Tout l'intérêt de la ruine est dans les fragments d'architecture et dans les inscriptions qu'elle renferme. Nous y dessinons un chapiteau qui appartient, sans aucun doute, à l'art punique. Nous y copions deux documents importants. L'un nous apprend que le bourg antique s'appelait Aubuzza et était une dépendance du Kef; l'autre contient une de ces listes de martyrs que l'on avait coutume de lire pendant l'office divin dans la primitive Église, pour exciter la foi des fidèles et raviver leur ardeur.

La position de l'établissement antique étant très bonne

pour la défense, les habitants y construisirent à l'époque byzantine le fortin dont nous avons parlé et deux autres, un peu plus petits, nommés Ksar-Bou-Allou. L'un défendait le plateau du côté du nord, l'autre du côté de l'ouest.

Mais nous avons hâte d'arriver au Kef, où nous avons beaucoup à voir; nous quittons donc Djezza assez rapidement.

CHAPITRE IX

LE KEF

Le Kef, qui tire son nom actuel du rocher élevé sur lequel il est perché, rappelle assez, par sa position, la ville algérienne de Constantine. Comme elle, il est bâti sur une hauteur d'accès très difficile, tout au moins du côté du sud ; car du côté du nord il est dominé par un plateau étendu qui couronne la montagne sur les flancs de laquelle la ville est construite. Nous pénétrons dans l'intérieur des murs par une porte étroite percée dans la fortification ; on arrive ainsi dans une petite place où viennent aboutir les principales rues. L'une, qui suit presque les remparts, mène dans la partie occidentale de la ville ; l'autre au contraire traverse la partie orientale de la cité ; enfin celle du milieu, semblable à un escalier de pierre rapide et glissant, conduit dans la partie centrale du Kef, au Dar-el-Bey et à la kasbah. Toutes ces rues et la place elle-même ne doivent pas être vues les jours de pluie, où ce sont autant de torrents et de fondrières ; tandis que par le beau temps elles sont à peu près sèches, mais pleines de poussière. C'est



Le Kef. — Vue générale.

la rue du milieu que nous gravissons pour monter chez notre excellent ami M. Roy, alors vice-consul [1], aujourd'hui secrétaire du gouvernement tunisien, sa maison étant sur la place du Dar-el-Bey, en face de la demeure du gouverneur. Nous sommes frappés de rencontrer presque autant d'Israélites que d'Arabes.

Le Kef portait autrefois le nom de *Sicca Veneria*, à cause du temple de Vénus qui s'y élevait et qui avait une grande réputation. L'historique de la ville peut être fait en peu de mots. Solin en attribue la fondation aux habitants de la Sicile, sans doute à des Phéniciens de la côte, car le culte de Vénus, qui y était en grand honneur, est lui-même essentiellement punique. Au temps de la première guerre contre les Romains, les Carthaginois y envoyèrent en exil les mercenaires révoltés ; c'est un fait que l'histoire nous a conservé et qui a trouvé place dans un merveilleux roman de Flaubert. Tous ceux qui ont lu *Salammbô* se rappellent de quels traits vigoureux, de quelles chaudes couleurs est peinte la marche de ces bandes sauvages vers le Kef, à travers plaines et vallées. La ville fut une des premières à faire sa soumission aux Romains. Elle est mentionnée plusieurs fois par Salluste. Elle reçut le titre de colonie de Jules César ou d'Auguste et arriva sous l'empire à une grande prospérité, comme le prouvent les restes qui existent encore aujourd'hui de son ancienne splendeur. Les Romains eux-mêmes la comparaient à Constantine,

1. Nous nous reprocherions de ne point rappeler ici en deux mots le sang-froid, le courage, l'habileté qu'a déployés M. Roy au moment où nos troupes pénétrèrent en Tunisie. C'est à son influence sur les Arabes et à elle seule que l'on doit d'avoir pu entrer au Kef sans coup férir. Les services qu'il a rendus à cette époque lui ont acquis une place toute spéciale dans l'histoire de l'établissement du protectorat.

et le titre de *Cirta Nova* est un de ceux qu'elle porte sur les inscriptions. Ce détail seul suffirait à nous montrer de quelle importance elle était à l'époque romaine. A l'époque byzantine elle avait encore une certaine prospérité, et le christianisme y était en grand honneur; nous n'en voulons pour preuve, sans compter les témoignages écrits que nous possédons sur la question, que les restes d'églises et de basiliques qui s'y voient de nos jours. On sait aussi que le célèbre rhéteur Arnobe y enseigna à l'époque de Dioclétien et y composa son ouvrage sur les Gentils. La ville avait donc un certain éclat littéraire.

Le nom antique du Kef s'est conservé longtemps, même depuis la conquête arabe, sous la forme un peu altérée de Chak-Benar, que l'on retrouve dans El-Bekri et d'autres historiens. Cette dénomination a complètement disparu maintenant. Évidemment cette place a toujours été regardée comme très importante; elle gardait autrefois le passage entre la Numidie et l'Afrique, comme elle garde aujourd'hui la route de Souk-Ahras à Tunis; c'était la clef du pays vers l'ouest. Les Tunisiens l'ont toujours considérée comme telle; c'est pour cela qu'ils y ont bâti une kasbah relativement assez solide, et qu'à la nouvelle de l'arrivée de nos troupes ils y avaient réuni des approvisionnements et des armes en assez grand nombre. Ils n'en ont pas fait usage, et ils ont eu raison. Les canons qui garnissaient les bastions seraient peut-être partis une première fois, mais ils auraient infailliblement éclaté la seconde. D'ailleurs le Kef était loin d'avoir, en 1881, la prospérité que possèdent encore maintenant un certain nombre de villes de la Régence; elle avait été appauvrie à dessein par le gouvernement tunisien à la suite d'une révolte survenue en 1865, qui

effraya vivement le bey. La famine, le typhus et le choléra qui sévirent depuis achevèrent de la ruiner ; si bien que le nombre des habitants n'était pas de plus de trois mille. Les trois quarts des maisons étaient en ruines, et le reste disparaissait petit à petit sous le fumier.

L'élément européen, qui a envahi la ville depuis l'occupation, a déjà changé la face des choses et la changera sans doute davantage d'ici à peu de temps. Non seulement de nouveaux habitants, surtout des Algériens, s'y sont établis et ont donné au Kef une animation qu'elle ne connaissait plus, mais on a fait de nouvelles constructions ; des maisons se sont élevées à l'endroit où il n'y avait que des terrains vagues, et les blanches terrasses des maisons arabes sont remplacées çà et là par des toits rouges. La position du Kef est en effet des plus favorables aux échanges commerciaux.

La récolte réservée aux archéologues est abondante au Kef, car la cité est tout entière bâtie de pierres antiques ; quelques-unes des maisons mêmes ne sont autre chose que des édifices romains ou byzantins transformés.

La ville punique était entièrement construite sur la partie élevée de la colline, plus haut même que la kasbah actuelle ; on n'en a pas retrouvé beaucoup de traces. Pourtant on a déterré de ce côté de la cité quelques stèles phéniciennes sans inscriptions. C'est là que se trouvait probablement le temple de Vénus. On n'a pas de preuve certaine du fait, mais on peut l'admettre néanmoins sans crainte de se tromper, et voici pourquoi. En premier lieu, on sait que le temple des divinités protectrices se trouvait d'habitude à la partie supérieure des villes phéniciennes, au haut de la colline sur laquelle elles étaient bâties. En second lieu, il existe aujourd'hui

en cet endroit une petite mosquée; or les Arabes ont coutume d'y offrir des colombes lorsqu'ils font un vœu. C'est évidemment un reste de la tradition antique, la colombe étant consacrée à Vénus, comme chacun sait, et figurant parmi les attributs de Tanit, la Vénus punique. On a également trouvé à cette place une figure votive en bas-relief, de caractère punique, mais d'époque romaine; elle représente, dans une niche demi-circulaire, un personnage debout revêtu d'un manteau, sur lequel on remarque une longue bande brodée couverte d'ornements, enroulée autour du cou et retombant de l'épaule gauche sur le devant du corps. Il tient dans sa main droite une grappe de raisin et dans sa main gauche une colombe. Cette figure est sans doute quelque ex-voto offert à la divinité.

L'époque romaine, au contraire, a laissé de nombreux souvenirs; nous ne parlons pas des inscriptions, qui abondent. Nous citerons d'abord les citernes, qui remontent peut-être à l'époque punique. Elles sont au nombre de douze, juxtaposées. Chacune d'elles mesure 28 mètres de long sur 6 de large et communique avec la voisine par une ouverture assez basse percée dans les murs latéraux. Elles sont munies à la partie supérieure de regards carrés qui servaient à puiser l'eau. C'est un des plus beaux spécimens de citernes couvertes que nous ayons vus en Tunisie. Nous ne connaissons de plus grandes que les fameuses citernes de Carthage, qui sont construites au reste, toutes proportions gardées, à peu près sur le même modèle.

Outre ces citernes, la ville possédait encore, pour l'alimentation, une magnifique source, qui, captée à sa sortie de terre et canalisée, se déverse dans un grand bassin pour se répandre de là dans la ville et dans les

jardins. Les habitants, fiers de leur fontaine, ont raconté sur son compte des fables merveilleuses. C'est ainsi qu'au dire d'un auteur, un cavalier tout armé peut circuler aisément dans le canal qui amène l'eau, et cela sans toucher du haut de sa lance les parois supérieures. Cette assertion est fort exagérée ; un homme peut, en effet, circuler dans le canal, mais à condition de se baisser souvent.

Quand nous avons vu cette fontaine pour la première fois, elle était dans un état d'abandon presque complet. Pêle-mêle les femmes y lavaient, les troupeaux et les bêtes de somme y venaient boire ; de plus, elle fournissait à la consommation de la ville de l'eau plus ou moins propre. C'était même un spectacle très pittoresque que de regarder, vers le soir, les êtres humains et les animaux qui se pressaient aux alentours, attendant leur tour ou se bousculant les uns les autres pour ne pas se laisser devancer par le voisin. Il y avait là un mélange de couleurs, de formes et de cris tout à fait attrayant. Depuis l'occupation, on a nettoyé le canal, et l'on a construit une sorte de petit aqueduc qui prend l'eau à sa sortie du réservoir pour la conduire dans plusieurs bassins ; l'un est un abreuvoir, et l'autre un lavoir ; le réservoir ne sert plus qu'à donner l'eau potable.

L'amphithéâtre est situé à l'ouest du Kef, en face de celle des portes qui se nomme Bab-Cherfin, entre la muraille et les bouquets d'oliviers où était établi le camp. On le déblayait au moment de notre passage ; mais il est presque complètement rasé, et le *podium* seul est encore debout. Il n'est pas, au reste, très étendu et l'on peut s'étonner, ici comme dans d'autres villes romaines d'Afrique, de l'exiguïté de l'édifice. Il était construit en très beaux blocs de calcaire compact.

Le théâtre, au contraire, qui se trouvait du côté opposé de la ville, en dehors des murs actuels, semble avoir eu plus d'importance. M. Roy y a fait faire quelques fouilles, qu'il n'a pu malheureusement achever; il a découvert une partie de la colonnade antérieure. Les colonnes et leurs chapiteaux appartenaient à l'ordre ionique. Toute la partie qui regardait la scène a complètement disparu.

L'édifice situé dans l'intérieur de la ville actuelle regardé généralement comme des thermes, est, en partie, occupé par des maisons arabes qui l'englobent et rendent difficile d'en étudier la nature. Les souterrains qui s'étendaient sous cet édifice renferment quatre salles voûtées et de nombreux couloirs. L'eau y était amenée par un petit aqueduc passant près du théâtre. De ce côté aussi M. Roy a tenté quelques fouilles. Il a mis au jour un certain nombre de statues plus grandes que nature, deux d'hommes et une de femme. Cette dernière statue était faite en plusieurs pièces, les nus en marbre de qualité plus belle que les vêtements. A l'époque des Antonins c'était une coutume, dont on connaît de nombreux exemples. A cause des difficultés matérielles, les fouilles n'ont pas été poussées assez loin pour qu'on puisse déterminer quelle est la partie de l'édifice qui a été mise au jour.

Tels sont, avec un portique situé près de la fontaine romaine et un édifice hexagonal nommés Dar-el-Djir, les monuments de l'époque romaine proprement dite qui existent encore au Kef. La ville ancienne occupait non seulement l'emplacement de la ville actuelle, mais une partie des pentes méridionales de la colline du Kef où se trouvent maintenant de fort beaux jardins. On y trouve parfois des fragments antiques.

L'époque chrétienne est représentée par deux églises. L'une se nomme aujourd'hui Dar-el-Kous; elle est très bien conservée et a été tranformée depuis longtemps en maisons. Le *narthex*, de cinq mètres de large sur quatorze de long, qui la précède, forme une sorte d'entrée pour ces maisons. La nef, de douze mètres de long sur six de large, est actuellement la cour, et l'abside a été transformée en écurie. Au moment de notre passage, le général commandant faisait déblayer cette abside, qui était plus qu'à moitié comblée par le fumier. Elle a ceci de particulier qu'elle renferme cinq niches demi-circulaires qui, au lieu d'être terminées à leur partie supérieure par une voûte en cul-de-four, se prolongent en une coupole à côtes creuses. Chacune de ces niches était accostée à droite et à gauche de colonnes, probablement en marbre, qui ont disparu. Une des portes latérales de cette basilique, qui existe encore aujourd'hui, est surmontée d'un linteau ornementé; on y voit une couronne ayant à droite un rameau d'olivier et à gauche une branche de grenadier.

Une autre église subsiste encore dans la partie supérieure de la ville, hors des murs. On la nomme Kasr-el-Ghoul (Château-de-la-Goule). Elle est bâtie sur le plan des basiliques ordinaires et terminée par une abside demi-circulaire. Elle a été déblayée par les soins d'un aumônier militaire qui avait l'intention de la rendre au culte après réparations; et en effet il y a trouvé une petite crypte, dont il a fait une chapelle. C'est là que les Juifs du Kef allaient, jusqu'à ces temps derniers, chercher les pierres dont ils recouvraient leurs tombes, leur nécropole étant située dans le voisinage du Kasr-el-Ghoul. Aussi le cimetière juif est-il presque entièrement formé d'autels funéraires ou de bases romaines

qui portent encore l'inscription qu'on y avait tracée jadis ; les Israélites gravent à côté une inscription hébraïque et recouvrent le tout d'une épaisse couche de chaux. Il suffit de la gratter légèrement pour retrouver l'épitaphe romaine intacte.

Était-ce dans cette église ou dans celle que nous avons mentionnée auparavant que se trouvait le miroir merveilleux dont parle El-Bekri? nous ne nous risquerons pas à décider la question. Toujours est-il qu'il y avait dans une église du Kef, pendant la domination byzantine, un miroir dans lequel tout homme qui doutait de la fidélité de sa femme n'avait, dit-on, qu'à regarder pour apercevoir la figure de son rival. Or un Berbère — les Berbères, à ce moment, professaient le christianisme — était diacre et attaché au service de cette église. Un Latin, jaloux de sa femme, alla un jour consulter le miroir merveilleux, et quel fut son étonnement en y apercevant les traits du diacre berbère! Le roi, instruit du fait, fit arrêter celui-ci et le condamna à avoir le nez coupé et à être promené dans cet état par la ville; puis il le chassa de l'église. Un autre auteur arabe, qui raconte la même histoire, ne dit pas, comme El-Bekri, que le séducteur berbère fût un diacre. Mais ce qu'ils affirment tous les deux, c'est que les parents du défunt, informés de sa fin tragique, brisèrent en mille morceaux le miroir malencontreux. C'est très heureux d'ailleurs; car, s'il faut en croire les mauvaises langues des commères arabes, que de nez on couperait au Kef si l'on pouvait y consulter encore le miroir magique!

Les édifices modernes, presque aussi ruinés que les monuments anciens, sont loin d'être également intéressants, sauf une ravissante mosquée, celle de Sidi-bou-Maklouf. Peut-être les mosquées et les zaouïas offrent-

14

elles à l'intérieur quelque détail digne d'attention, mais nous n'avons pas pu les visiter. Le Kef est une ville assez importante au point de vue religieux, et les différentes sectes et sociétés secrètes qui y ont leur siège en font un des chefs-lieux de l'islamisme en Tunisie; peut-être un arabisant y pourrait-il faire des trouvailles curieuses.

Le Dar-el-Bey, résidence du gouverneur et maison des hôtes, était, au moment de la prise de la ville par nos troupes, dans un état de délabrement impossible à décrire. Le fumier, entassé extérieurement et intérieurement, y montait à certains endroits jusqu'au premier étage, tandis que de grosses pierres tombées des murs ou du toit encombraient la cour intérieure. En vain les Arabes avaient-ils peint sur la muraille de grandes mains de Fatma pour détourner le mauvais œil : l'édifice, presque abandonné, tombait chaque jour en ruines de plus en plus.

C'est au Dar-el-Bey qu'a été installé, au début de notre occupation, le musée créé par les soins de M. Roy et de quelques officiers amis de l'archéologie. Cette tentative, qui n'a pas été imitée, que nous sachions, sur d'autres points de la Tunisie, avait très bien réussi. En quelques semaines l'escalier et plusieurs salles du Dar-el-Bey étaient remplis de fragments de statues, de stèles figurées, d'inscriptions ou de débris d'architecture qu'avaient fournis la ville du Kef et les ruines du voisinage. Les soldats et les Arabes avaient pris goût à cette entreprise, et chacun travaillait de son côté à enrichir la collection. Dans des vitrines, faites avec autant d'art que le permettaient les matériaux qu'on avait sous la main et le talent des ouvriers dont on pouvait disposer, étaient rangées les

lampes, les monnaies ou les fioles de verre qu'on avait trouvées dans les fouilles faites un peu partout. Bref on avait amassé dans ce petit musée, en quelques semaines, bon nombre de choses curieuses, et la collection avait le grand intérêt d'être toute locale, c'est-à-dire d'offrir un spécimen de l'art et de la vie punique et romaine dans l'ouest de la Tunisie. La garnison du Kef ayant été, dans la suite, extrêmement réduite, il était bien à craindre que le musée ne fût abandonné à lui-même. M. Roy restait, il est vrai, pour empêcher qu'il ne fût mis au pillage ou ne servît, comme il arrive en Algérie, à fournir des matériaux de construction aux colons ou aux entrepreneurs; mais, n'ayant plus à sa disposition la main-d'œuvre militaire, il ne pouvait guère augmenter la collection si bien commencée. Aussi a-t-on bien fait de transporter à Tunis les collections du Kef. C'est le seul moyen qu'on ait eu de les sauver. On sait trop ce que deviennent les musées des petites villes d'Afrique, le jour où celui qui les a fondés et s'y est consacré tout entier vient à quitter le pays.

La kasbah du Kef est une construction analogue à toutes les constructions militaires tunisiennes. Extérieurement l'édifice présente de hautes murailles bâties avec des pierres romaines et qui paraissent assez solides, bien qu'en réalité les matériaux en soient disposés inhabilement et liés par un mortier sans consistance. Intérieurement il se compose d'une cour centrale bordée de chambres, disposition tout à fait analogue à celle d'une grande maison arabe. Au-dessus de ces chambres court une plate-forme, à laquelle on a accès par un vaste escalier; c'est là qu'étaient disposés les canons de toute sorte que le bey avait réunis, quand il songeait à nous résister. On arrive à la cour intérieure

par un passage voûté formant angle et à ce passage même par une petite avant-cour. La porte d'entrée est surmontée d'une inscription arabe qui indique la date où la kasbah a été construite, et de fragments de bas-reliefs modelés grossièrement, encadrés dans la maçonnerie. Tel était, du moins, l'état des lieux au moment de la reddition de la ville; depuis cette époque l'édifice a été quelque peu transformé pour loger les soldats et les officiers qui y tenaient garnison, et la tuile rouge, si choquante au milieu des constructions arabes, y a fait son apparition. Il est vrai de dire que, même dans l'appropriation de la kasbah aux besoins de l'armée, l'antiquité n'a pas été oubliée; la pompe qu'on a établie dans la cour est appuyée sur un cippe funéraire hexagonal trouvé non loin de là : c'est de l'archéologie utilitaire.

Quand nous étions fatigués de nous promener dans la ville et de regarder autour de nous, nous rentrions chez M. Roy. C'est dans les quelques heures que nous avons passées dans son cabinet, à causer avec lui, que nous avons appris sur le Kef à peu près tout ce que nous en savons. Grâce à son expérience des hommes et des choses, nous ne nous égarions pas dans nos recherches et nous arrivions rapidement à coordonner nos observations. Le soir, après le dîner, nous allions prendre le café sur la terrasse. C'était le moment le plus agréable de la journée. Du haut de cette terrasse on aperçoit un immense horizon, borné à droite par les montagnes de l'Algérie, à gauche par les hauteurs que nous avions franchies pour venir de Medeïna : au loin, la Kalaa es-Senâm et sa table gigantesque. A nos pieds s'étend la ville avec ses maisons d'un blanc sale et leurs terrasses plus ou moins en ruines. On plonge même de là dans une cour voi-

Le Kef. — Kasbah.

sine, très étroite, où plusieurs juives se donnent aux soins du ménage. Chacun avait sa besogne distincte, comme son costume; la mère, en habits plus sombres, préparaît le dîner; accroupie devant un petit réchaud en terre (*canoun*), elle activait le feu avec un éventail en sparterie, et versait, dans le plat qui chauffait, des aliments à l'odeur âcre dont l'air était empesté; sa bru, une belle femme d'une vingtaine d'années, vêtue d'étoffes voyantes, surveillait les apprêts du repas et donnait des ordres à une fillette de quinze ans, poussée toute en longueur, qui était chargée des gros ouvrages. Les hommes, dont on entendait les voix dans la chambre voisine, causaient de leurs affaires d'un ton nasillard, tandis que dans un coin de la cour un pauvre âne au poil long et malpropre cherchait à terre quelques grains d'orge qu'on lui avait versés avec parcimonie.

Cependant le jour baissait peu à peu, les montagnes prenaient des teintes de plus en plus violettes; au haut de la mosquée le muezzin faisait entendre l'appel à la prière; les oiseaux de proie venaient tournoyer autour du minaret qui leur offrait un gîte nocturne; et nos conversations se prolongeaient toujours; nous parlions de choses et d'autres, de la Tunisie et de la France, heureux de nous sentir vivre dans un milieu autre que les douars ou les villages arabes.

Un soir que nous étions ainsi installés, dominant la ville silencieuse, nous fûmes interrompus dans notre conversation par un grand bruit dans la rue. Les voix d'hommes se mêlaient au son des darboukas et aux you-you des femmes. Il paraît que ce tumulte annonce une noce juive. Nous sortons de la maison, et, une fois dans la rue, nous sommes presque bousculés par un flot d'êtres humains qui chantent et crient. A

peine avons-nous le temps de nous ranger dans une entrée de maison, que nous voyons arriver une femme habillée de vêtements rouge et or et la tête couverte d'un voile; à droite et à gauche on porte des bougies qui font étinceler son costume. De chaque côté deux autres femmes, moins luxueusement parées, la dirigent au milieu de la foule par la rue glissante et mal pavée. C'est la fiancée que l'on conduit chez son fiancé. Nous retrouvons encore dans ce détail un souvenir classique, et nous croyons assister à quelqu'une de ces noces romaines dont les auteurs et les monuments figurés nous ont gardé le souvenir. Décidément l'antiquité est moins loin de nous qu'on ne le pense!

Quel sera l'avenir du Kef? Deviendra-t-il, comme Constantine en Algérie, le chef-lieu d'une province? ou restera-t-il une ville, importante il est vrai, mais de seconde classe? C'est ce qu'il est difficile de prévoir. Il a l'inconvénient de n'être pas sur la ligne du chemin de fer qui joint l'Algérie à la Tunisie, et d'être séparé de la gare la plus voisine, celle de Souk-el-Arba, par un pâté montagneux très difficile à franchir. Les travaux à exécuter pour le relier à cette station seraient donc très coûteux. D'autre part, il serait presque aussi court de le réunir par une voie ferrée à Souk-Ahras, la tête de ligne du chemin de fer; mais cette combinaison rattacherait le Kef à l'Algérie bien plus qu'à la Tunisie.

Pour le moment, on a fait une grand'route entre le Kef et Tunis, ou plutôt on a rétabli la voie romaine qui joignait jadis ces deux points. Les communications du Kef à Tunis sont donc très faciles et relativement très rapides.

Du Kef il nous faut regagner Tunis, mais les archéologues ne marchent pas en ligne droite. Nous ne pou-

vons pas traverser toute la partie septentrionale de la Régence sans visiter au moins les endroits les plus intéressants. Aussi, malgré notre désir de rentrer en France, malgré notre fatigue, malgré la chaleur qui se fait chaque jour plus forte, nous voyagerons encore deux ou trois semaines et nous tâcherons d'employer notre temps le mieux possible. Nous irons d'abord en Khroumirie. Il serait honteux de quitter la Tunisie sans avoir vu une région dont on a fait tant de bruit et que quelques-uns traitaient même, et traitent peut-être encore, de pays fabuleux. Nous saurons bien ce qu'il en faut penser.

Nous partons, munis, par l'amabilité de M. Roy, de tous les renseignements et de toutes les recommandations souhaitables. Nous coucherons ce soir chez les Ouargha, tribu voisine du Kef, qui occupe la frontière occidentale de la Tunisie. Nous avons une lettre pour le plus grand cheik du pays. Nous sortons du Kef par la porte Cherfin et traversons les jardins d'oliviers qui en garnissent les alentours. De ce côté la vue est bornée par une petite colline qui ferme l'horizon à quelque distance et que nous ne tardons pas à gravir. Nous arrivons ainsi à une trouée, par où passe la route, le Fedj-el-Karrouba. De là on aperçoit, à ses pieds, de l'autre côté d'une immense plaine toute fourrée de pins et de lentisques, l'oued Mellègue, qui trace en zigzag une traînée argentée; plus loin commence un pays montagneux qui s'étend jusqu'aux frontières de l'Algérie. Rien de moins plat, au reste, que la plaine qui nous sépare de la rivière : c'est une succession de plateaux coupés d'immenses crevasses parallèles les unes aux autres et qui s'agrandissent chaque hiver. Le chemin contourne les unes par la crête, traverse les

autres aux endroits les plus accessibles et arrive ainsi par mille détours jusqu'au bord du Mellègue. Celui-ci coule dans un lit encaissé sur un fond assez dangereux, surtout lorsque l'eau y est abondante, ce qui est le cas au moment où nous voulons le franchir : il a plu, paraît-il, ces jours derniers en Algérie où le fleuve prend sa source, et son lit est plus rempli que de coutume. Notre guide devrait y entrer le premier pour nous montrer le passage, mais l'abondance de l'eau l'effraye ; aussi s'aperçoit-il, précisément à ce moment, que sa selle a besoin d'une réparation urgente ; il met pied à terre, sort une aiguille et du fil d'une sacoche qu'il porte avec lui et se met à raccommoder l'avarie.

Ali, moins timide, fait entrer son cheval dans le courant, et nous le suivons. A peine avons-nous traversé, sans accident d'aucune sorte, que notre guide trouve sa selle parfaitement remise en état et nous rejoint. Nous gravissons difficilement la rive opposée, à travers une succession de couches rocheuses qui affleurent et semblent comme les gradins d'un immense escalier; à notre droite la rivière, qui s'est frayé un passage à travers ce sol tourmenté, gronde terriblement, et notre guide la regarde de temps à autre comme pour se féliciter de n'avoir pas à la traverser à cet endroit. Puis nous grimpons, presque à pic, une colline dénudée, et nous nous engageons dans un fourré sans fin, où le soleil est brûlant.

Nous arrivons vers le soir devant un mausolée, en forme de tour carrée, que l'on nomme Henchir-Touireuf. A quelques mètres au nord, près d'une source peu abondante, s'étendent, sur un petit plateau, les restes d'un bourg en ruines sans intérêt. Nous campons à deux kilomètres de là, dans un grand douar où le

cheik, auquel nous étions recommandés, nous donne l'hospitalité. On nous montre le lendemain, près de ce douar, une ruine assez étendue, nommée Henchir-Guergour.

Elle s'étend sur un mamelon entouré des trois côtés de ravins profonds. Son nom antique, que nous avons trouvé écrit sur une inscription, était *Masculula*. Au début de l'empire il n'était encore habité que par un certain nombre de Romains, perdus au milieu des Numides indigènes, comme en fait foi la même inscription. Aussi les tombes que nous découvrons, et qui sont très nombreuses, portent-elles des noms puniques et berbères en grande quantité. Quelques-unes même des épitaphes sont écrites en caractères néo-puniques. Les bas-reliefs qui les surmontent sont très grossiers. La ville n'a jamais été qu'un centre peu important rattaché sans doute administrativement à la ville du Kef. Pourtant il nous faut signaler trois mausolées qui s'y élevaient et subsistent encore en partie. Le premier, semblable à un grand nombre de ceux que nous avons déjà mentionnés, affectait la forme d'un petit temple élevé sur un soubassement quadrangulaire. Mais la construction en est soignée, et l'ornementation, qui appartient à l'ordre corinthien, ne manque pas d'une certaine élégance. Le second, malheureusement en ruines, présente une disposition architecturale beaucoup plus rare. Il se composait de six faces égales. Au milieu de chacune d'elles était ménagée une niche, et chaque angle était occupé par une colonne. Un côté seul est encore debout aujourd'hui. Le troisième, situé dans la partie septentrionale des ruines, n'est qu'une tour carrée, portant intérieurement la trace des niches destinées à recevoir les urnes; on

lit encore sur ses faces les épitaphes des personnages qui y étaient ensevelis, et qui sont tout à fait obscurs. Mais la présence de mausolées relativement importants dans une ruine aussi modeste nous prouve une fois de plus combien ces petites cités africaines étaient florissantes sous l'empire romain et combien l'aisance était répandue dans le pays.

CHAPITRE X

LA VALLÉE DE LA MEDJERDA. — CHEMTOU
LES CARRIÈRES ANTIQUES

Nous quittons l'Henchir-Guergour et continuons notre route. Le pays est toujours le même; nous voyageons à travers des fourrés ininterrompus qui se succèdent à perte de vue. Nous passons l'oued Meliz, gravissons la montagne qui enferme la vallée du côté de l'ouest, et, après en avoir contourné le sommet par le sud, nous nous dirigeons en droite ligne vers le nord. Bientôt nous descendons par une pente assez raide dans la plaine de la Medjerda dont nous avons déjà prononcé le nom.

La Medjerda est le plus grand fleuve de la Tunisie; elle prend sa source dans les montagnes de l'Algérie près de Khamissa, franchit le massif imposant qui s'étend à la limite de la Tunisie, et débouche non loin de Ghardimaou, dans une immense plaine formée en partie de ses alluvions où elle déroule ses longs replis au milieu de pâturages fertiles et de champs d'orge et de blé. A Béjà elle se heurte de nouveau à une mon-

tagne élevée qui lui barre le passage et dans laquelle elle s'est creusé un chemin par des gorges abruptes, puis elle reprend son cours majestueux jusqu'à son embouchure. Elle se divise avant d'arriver à la mer en plusieurs bras qu'elle comble à mesure qu'elle s'en crée de nouveaux. Elle se jette dans la Méditerranée un peu à l'est de Bizerte, tout à côté de l'ancienne ville d'Utique, dont elle a ensablé aujourd'hui le port jadis si florissant. Au moment des grandes crues, quand les pluies d'hiver ont grossi tous les ruisseaux et toutes les rivières qui s'y jettent, la Medjerda est un fleuve terrible; elle emporte tous les obstacles qu'elle rencontre, enlève les ponts qu'on a jetés sur son cours et comme l'Éridan de Virgile entraîne dans son tourbillon les troupeaux avec leurs étables. Elle a donné dans l'hiver de 1886 un exemple fameux de son humeur indomptable, et la circulation a été interrompue de ce côté pendant plus de trois mois entre la Tunisie et l'Algérie. Mais en temps ordinaire et pendant les trois quarts de l'année, la Medjerda ne remplit même pas le fond de son lit. Ses eaux jaunâtres et malsaines ne baignent alternativement qu'une des deux rives et lui enlèvent lentement les terres qu'elles vont déverser sur la rive opposée. Son courant n'est pas très sensible; elle semble s'endormir en ses innombrables méandres; c'est toujours le fleuve qu'a dépeint le poète Silius Italicus, « le Bagradas aux eaux troubles qui foule d'un pied lent les sables desséchés ».

Le Bagradas! quels souvenirs nous reviennent dans l'esprit quand nous l'apercevons devant nous à travers la plaine! Nous ne pouvons nous empêcher de songer au serpent de Régulus, qui sortait du fleuve pour attaquer les soldats romains au moment où ils venaient y

puiser de l'eau. Nous devons même avouer que nous fûmes en cette occasion très irrévérencieux pour Pline le Naturaliste, qui nous a conservé la mesure de cette bête formidable (cent vingt pieds!), et qui ajoute que la peau envoyée à Rome fut suspendue dans un temple où on la possédait encore du temps de la guerre de Numance.

A l'endroit où nous pénétrons dans la plaine de la Medjerda, elle mesure six kilomètres de largeur environ. Nous apercevons devant nous une maison blanche à toit rouge qui se détache sous le soleil; c'est la gare de l'Oued-Meliz. Elle ne semble pas très éloignée, mais dans une atmosphère aussi limpide que l'est celle de la Tunisie il ne faut jamais se fier aux apparences. Nous mettons, en effet, deux heures entières à y parvenir; à mesure que nous marchions le but semblait s'éloigner de nous.

Enfin nous voici arrivés. Le caïd Ben-Béchir a établi sa tente dans le voisinage; nous lui demanderons asile pour cette nuit.

De la station de l'Oued-Meliz à Chemtou (*Colonia Simittus*), la route est de courte durée, si elle n'est pas facile aux piétons. Il faut traverser trois rivières ou cours d'eau, d'inégale importance, il est vrai, mais où il y a toujours de l'eau. Le premier est l'oued Meliz, que nous avons nommé précédemment. Les berges en sont assez élevées, et les endroits où l'on peut passer à gué peu nombreux. Puis on remonte dans la plaine et l'on marche pendant trois kilomètres environ au milieu de champs d'orge luxuriants. Toutes ces campagnes qui environnent la Medjerda sont d'une fertilité merveilleuse. Les céréales y prennent un grand développement, et il n'est pas rare de voir les épis de blé ou

d'orge qui y poussent monter jusqu'à mi-ventre des chevaux. C'est véritablement une joie pour les yeux qu'une promenade faite le matin au milieu de ces richesses naturelles. Çà et là des geais bleus s'élevaient autour de nous avec un cri rauque, ou des couples de tourterelles que nous dérangions dans leur repos, et qui, en quelques coups d'aile, avaient atteint les berges de la Medjerda, où elles disparaissaient. De tous côtés, dans les champs, on entendait chanter les cailles et les alouettes; il y avait longtemps que nous n'avions vu la nature si joyeuse et si souriante.

Bientôt nous arrivons au gué de la Medjerda. Le fleuve est assez large en cet endroit et l'eau assez abondante; les chevaux en ont jusqu'au bas du poitrail, et pourtant il n'y a pas eu de grosse pluie ces jours-ci. Nous faisons route à travers l'oued avec un troupeau de vaches; elles s'avancent lentement dans la rivière, s'arrêtant de temps à autre pour boire ou relevant la tête afin de pousser un mugissement, et nous regardent passer avec des airs étonnés; derrière nous nagent nos chiens. Mohammed ferme la marche sur son âne; il n'a qu'une peur, c'est que l'animal ne se prenne à se rouler au milieu de l'eau.

Encore un kilomètre sur l'autre rive de la Medjerda et nous arrivons à l'oued Ghaghaï, qui traverse les ruines mêmes de Chemtou; quelques pas encore et nous mettons pied à terre devant la maison d'exploitation des carrières de marbre.

Le plus grand intérêt de la ruine est, nous le savions, qu'il existe en cet endroit une carrière de marbre exploitée jadis par les Romains. C'est de là qu'on extrayait le marbre appelé *numidique*, qui eut une si grande réputation dans l'antiquité. La présence de ce

marbre y avait été constatée d'abord par Tissot et par le P. Delattre, religieux de Saint-Louis de Carthage, dont nous reparlerons plus loin; depuis on s'était mis à exploiter à nouveau la carrière, et chaque jour amenait de nouvelles découvertes. Il était donc particulièrement intéressant d'aller passer quelques heures en cet endroit, de nous rendre compte de l'exploitation antique et de tâcher de faire revivre, au moins en imagination, tout le monde d'esclaves et d'affranchis qui devait peupler sous l'empire romain la carrière et la ville créée aux alentours.

Nous avons dit que le marbre de Chemtou n'était autre chose que le marbre numidique. Celui-ci, d'après les traditions antiques, était rouge et jaune. Stace parle de la « pourpre taillée dans les carrières jaunâtres des Numides », et Isidore de Séville affirme que le marbre de Numidie est marqué de taches de la couleur du safran. C'est précisément la couleur du marbre de Chemtou.

Les Romains en faisaient usage pour orner les monuments publics aussi bien que leurs demeures particulières, et il en est question plus d'une fois dans les auteurs latins. On peut même reconstituer à peu près son histoire. Dès l'année de Rome 676, c'est-à-dire plus de cent ans avant Jésus-Christ, on commence à l'importer à Rome. Il était antérieurement employé par les rois numides, auxquels la carrière appartenait sans doute; mais le mode d'exploitation en était peu perfectionné et l'on n'en faisait point encore de colonnes. La première dont on ait gardé le souvenir date de César. Suétone nous raconte qu'elle fut dressée dans le Forum, et la plèbe y écrivit les deux mots : « Au Père de la Patrie ».

A l'époque impériale, la carrière était, comme la plupart des carrières de l'empire romain, entre les mains des empereurs, qui l'exploitèrent à leur profit. C'est ainsi que Hadrien y prit le marbre dont il orna ses villas de Tivoli et d'Antium. De même, sur les deux cents colonnes de marbre dont les Gordiens embellirent leur villa de Préneste, cinquante étaient de marbre numidique; l'empereur Tacite en donna une centaine aux habitants d'Ostie pour leurs constructions municipales. On en retrouve jusque dans l'église de Sainte-Sophie, bâtie par Justinien à Constantinople. Mais lors même que les textes des auteurs seraient silencieux, nous ne pourrions ignorer que le marbre de Chemtou était expédié à Rome; on a, en effet, rencontré, dans des magasins voisins du Tibre, une grande quantité de blocs de marbre, venus de tous les côtés du monde et qu'on y avait entassés en attendant le moment favorable pour les utiliser; or, parmi ces blocs, on en a reconnu quelques-uns qui ont été extraits, sans aucun doute, de la carrière de Chemtou.

Il reste encore aujourd'hui des traces remarquables de l'exploitation antique. Juste en face de la maison du directeur on aperçoit comme les ouvertures de trois immenses grottes béantes qui s'enfoncent dans la colline : ce sont des galeries pratiquées dans la carrière. Sur la paroi gauche de l'ouverture de droite se lit une inscription latine surmontée d'une croix et ainsi conçue : « *Atelier ouvert par les soins de Diotimus* ». En pénétrant plus avant dans les galeries, on arrive à une immense fosse rectangulaire, aux parois absolument verticales, taillées dans le marbre. On est effrayé en songeant à la quantité de blocs qu'on a dû extraire de cette excavation gigantesque. Là était, s'il faut s'en fier

aux apparences, la partie la plus importante de la carrière : mais c'est loin d'être la seule. A vrai dire tout le terrain qui s'étend en face de la maison du directeur porte les traces d'une exploitation très active. La colline où sont ouvertes les galeries dont nous venons de parler est creusée en tous sens : ce ne sont que parois brusquement coupées par des enfoncements faits de main d'homme, que rochers taillés à angles vifs et tels que la nature en produit rarement.

Rien de plus pittoresque que cette colline toute jaune, qui en certains endroits se revêt de teintes rougeâtres et disparaît en d'autres sous une couche d'herbe et de fleurs. L'ensemble de cette masse de marbre brut, à la fois imposant et harmonieux, se détache vigoureusement sur le bleu foncé du ciel, et le soleil qui la frappe en plein met quelque chose de plus chaud encore dans les teintes naturelles du rocher. Entre cette colline et la maison, le sol est couvert de débris ; en les remuant on y a trouvé des fragments d'inscriptions, des bornes milliaires, des éclats de marbre de toute grandeur. A gauche s'ouvre une grande cavité, de forme circulaire, dont les parois étaient formées d'une maçonnerie de blocage à chaînes en pierre de taille. C'était très probablement une citerne, ou plutôt un réservoir à ciel ouvert dans lequel on réunissait les eaux pluviales.

Au delà se dresse une nouvelle colline qui jadis peut-être ne faisait qu'une avec la première, mais qui en a été séparée dans la suite par les outils des ouvriers. Cette seconde colline, taillée en tous sens comme la première, présente à divers endroits de grandes niches rectangulaires. C'est de là qu'on extrayait les colonnes. Voici comment on s'y prenait : on taillait les colonnes à même le rocher, on leur donnait sur place la courbe

Chemtou. — Les carrières de marbre.

voulue; puis, quand elles ne tenaient plus à la colline que par une amorce très faible, on les détachait et l'on n'avait plus qu'à parfaire l'ouvrage commencé. La découpure entre les deux rochers ou plutôt au milieu du rocher dont nous avons parlé donnait passage vers l'autre flanc de la colline, où subsistent aussi des traces d'exploitation, mais moins intéressantes que les autres. A droite et à gauche du sentier les parois portent de profondes entailles ou de petites découpures. Ici c'est un sondage destiné à apprécier la qualité de la veine de marbre; là c'est un trou où s'engageait une poutre pour soutenir un échafaudage; plus loin de petits bassins creusés à même le marbre et où l'eau s'amasse comme en une auge naturelle; les ouvriers s'en servaient pour affûter leurs outils.

Il nous faut encore citer d'autres points de la montagne où se rencontrent des traces de l'exploitation antique; d'autant plus qu'on a trouvé en cet endroit, au milieu de déblais de toute sorte, des blocs quadrangulaires de fortes dimensions portant des marques curieuses. Ces marques, analogues à celles que nous gravons ou traçons aujourd'hui encore sur les pierres de nos carrières, indiquent d'abord le nom de l'empereur, pour établir que le bloc lui appartient, puis le numéro d'extraction du bloc, puis le nom de l'atelier d'où il a été tiré, puis la date consulaire de l'année; à la fin se lisent des signes qui sont souvent pour nous des énigmes, mais qui ajoutaient évidemment des renseignements complémentaires utiles à la comptabilité de la carrière. Grâce à toutes ces données nous avons appris qu'il existait jadis en cet endroit plusieurs ateliers distincts. L'un, nommé *atelier Royal*, s'élève à l'est de la maison d'exploitation; il est probable qu'il

était déjà exploité par les rois de Numidie avant de l'être par l'empereur romain : d'où son nom. Le second, qui était à côté de l'atelier Royal, est l'atelier dit *d'Agrippa*, du nom peut-être de quelque directeur de la carrière. L'atelier qui se trouvait vis-à-vis de la



Têtes de statues romaines trouvées au Kef.

maison, dans cette colline rougeâtre si imposante, était l'atelier *du Génie de la montagne*; à l'ouest, non loin du théâtre, celui de *Certus*; ailleurs l'atelier *Auguste*, l'atelier *Aurélien*, qui avaient emprunté leur nom à celui des empereurs. Tous ces blocs laissés ainsi en place ont été extraits sous les règnes de Trajan, d'An-

tonin le Pieux et de Marc-Aurèle, c'est-à-dire à l'époque la plus florissante de l'empire, à celle où l'Italie et les provinces se couvraient de monuments somptueux. Pourquoi ont-ils été ainsi abandonnés dans une carrière en pleine activité? Pour notre compte, nous ne pouvons que nous féliciter de cette circonstance, quelque inexplicable qu'elle soit; car elle nous permet de recueillir sur la carrière antique des renseignements pleins d'intérêt pour l'histoire de l'administration des mines et des carrières dans l'empire romain.

C'est la carrière de marbre et la population ouvrière employée à l'exploiter qui ont donné naissance à la ville de Chemtou; comme cette carrière existait du temps des rois numides, il y avait déjà bien avant la conquête romaine un centre d'habitation sur ce point. Aussi avons-nous rencontré à Chemtou, ce qui ne nous est pas arrivé encore en Tunisie, des traces parfaitement nettes de l'art punique, ou plutôt de l'art grec à l'époque punique. Sur le haut d'une colline qui domine la partie la plus importante de la carrière, existent les restes d'un édifice construit en marbre du pays; on n'en voit plus guère que les fondations. Mais tout alentour, des morceaux qui appartenaient à la partie supérieure et s'en sont détachés successivement gisent à terre. Les uns sont des boucliers saillants où sont figurés en relief des animaux, malheureusement très effacés. Ils devaient être disposés comme une frise sur les faces latérale et postérieure du monument. D'autres fragments de frise, décorés de boucliers, jonchent le sol.

Au milieu de débris informes se trouve un chapiteau avec feuilles et griffon, malheureusement très mutilé, qui porte sans conteste le caractère de l'art grec à l'époque d'Alexandre le Grand, c'est-à-dire qu'on y

sent une élégance nerveuse et fine tout à la fois. Les ruines du monument auquel il appartient ont été bouleversées, et quelques assises seulement en indiquent l'emplacement. Ce monument était probablement un temple. C'est un des rares édifices de Chemtou qui soient bâtis en marbre. Les autres sont en pierre bleuâtre, en blocage, rarement en marbre; seul l'amphithéâtre possède des blocs qui portent des marques d'extraction; il en résulte qu'il a été construit du temps d'Hadrien et d'Antonin le Pieux, peut-être même un peu postérieurement, avec des blocs débités sous le règne de ces empereurs; il remonte certainement à la première moitié du second siècle de notre ère.

Quant aux édifices bâtis en blocage, ils sont faits avec les déchets de marbre de la carrière. Aussi, certains pans de mur en blocage subsistent-ils encore aujourd'hui; ils sont d'une dureté excessive.

Grâce à la nombreuse population qui l'habitait, grâce à la nature des matériaux employés, et grâce à sa position sur la grande route de Carthage à Bône, la ville de Chemtou devait donc être jadis très florissante et couverte de monuments. Il suffit de jeter un coup d'œil sur les ruines pour le reconnaître. C'est surtout dans le quartier qui avoisine le théâtre et les thermes qu'il est facile, par l'inspection de l'alignement des vestiges des murs, de se rendre compte de la direction des rues. Dans cette partie de l'ancien Simittus les maisons étaient souvent construites de pisé ou de moellons maçonnés avec de la terre, car les murs se sont écroulés et il ne reste plus que les pierres des chaînages ou des amas de matériaux informes. C'est de ce côté que l'on aperçoit les premières arcades de l'aqueduc qui amenait à Chemtou les eaux pures des montagnes voisines; cette

construction n'a été faite qu'à partir de la constitution des carrières en domaine impérial; on l'a réparée à diverses reprises et même à une assez basse époque, puisqu'on a employé à ces restaurations des tombes de la nécropole qui bordait la voie de Chemtou à Tabarca.

Si l'on veut voir les ruines de Simittus sur leur côté le plus pittoresque, il faut les aborder par l'est. On aperçoit d'abord à gauche, entre la voie romaine et la Medjerda, une excavation de forme elliptique, envahie par un épais fourré de broussailles et de ronces. Quelques masses de blocage reposant sur de grands blocs de marbre jaune circonscrivent encore les bords de l'ellipse. Situées en dehors des murs, ces ruines sont sans contredit celles d'un amphithéâtre. Il était d'une taille suffisante pour un centre populeux comme l'était Chemtou. Ces restes établissent le caractère essentiellement romain de la ville antique qui s'élevait sur ce point.

Un peu au delà de l'amphithéâtre s'élève une petite colline qui affecte la figure d'un cône tronqué; on serait tenté de la prendre pour un gigantesque tumulus. On la nomme Djebel el-Hadjela (montagne de la Perdrix); elle est entièrement formée de débris de marbre, de déchets de la carrière. Elle domine les étroits passages par lesquels on pouvait pénétrer dans la ville.

A peine a-t-on dépassé ce mamelon qu'on entre dans l'enceinte de Chemtou. Mais dans cette partie de la ville il n'y a guère que des débris insignifiants. On ne commence à rencontrer de ruines reconnaissables qu'à la hauteur du point où la Medjerda reçoit l'oued Melah. A partir de cet endroit les édifices sont nombreux et témoignent d'une grande prospérité.

On trouve en premier lieu un pont monumental jeté

sur la Medjerda. Du côté de la rive droite, les deux premières arches existaient encore quand nous avons visité le pays pour la première fois ; depuis lors l'une d'elles a été abattue. Ces deux arches s'élevaient encore de près de quinze mètres au-dessus du fleuve. Les voûtes sont naturellement en plein cintre. Les autres piles se sont effondrées sous les efforts des eaux et encombrent de leurs débris le lit de la Medjerda. Sur la rive gauche, on remarque les restes d'une puissante jetée qui devait former à la fois l'amorce du pont et celle d'un quai. Cette jetée est construite avec des pierres de toute nature, notamment avec des pierres funéraires et même des bases de statues, ce qui indique, à défaut d'autres indices, qu'elle a été faite ou tout au moins fortement réparée à une basse époque. Au centre du parapet était fixée jadis une grande dalle de marbre rose, qui s'est écroulée avec les pierres qui l'avoisinaient ; elle gisait au milieu même de la Medjerda quand Tissot découvrit Chemtou. Il la fit dégager à grand'peine du lit de gravier sur lequel elle était aux trois quarts ensevelie ; et, après l'avoir relevée au-dessus du niveau de la nappe d'eau qui la recouvrait, on put lire l'inscription qu'elle portait. Depuis lors, cette pierre a été tirée sur le bord, et transportée au musée de Tunis.

On y lit :

« L'empereur Nerva Trajan (c'est-à-dire l'empereur Trajan), fils du divin Nerva, très bon, Auguste, Germanique, Dacique, souverain pontife, revêtu des pouvoirs de tribun pour la seizième fois, salué *imperator* pour la sixième et consul pour la sixième, père de la patrie, a construit de fond en comble ce nouveau pont, par la main de ses soldats et aux frais de son trésor, au profit de la province d'Afrique. »

Ce pont ouvrait un passage du côté de la plaine de la Medjerda et de la Tunisie méridionale, et comme la Medjerda a toujours été un fleuve infranchissable en certaines circonstances, c'était le seul moyen qu'on eût de ne pas être emprisonné à Chemtou.

L'oued Melah, qui se jette dans la Medjerda à peu de distance en amont du pont de Trajan, traversait toute la partie basse de Chemtou et la séparait du gros de la ville. Un pont d'une seule arche, dont il ne subsiste plus que les amorces, le franchissait un peu en avant de son confluent.

Sur la rive gauche, par conséquent dans la pointe comprise entre les deux rivières, on remarque plusieurs édifices intéressants : deux basiliques le forum et un théâtre.

La première de ces deux basiliques, conserve encore son abside à peu près intacte ; le sol a été mis au jour par des fouilles qui malheureusement n'ont point été poussées assez loin. La porte d'entrée de l'édifice située sur le côté droit était encore debout il y a quelques années — elle est détruite aujourd'hui — et dressait sa baie élégante au milieu des herbes qui couvrent l'emplacement de l'édifice antique. Tout à côté s'étendait le forum. Il a été fouillé, récemment, par un membre de l'École française de Rome, M. Toutain. Le pavement en est encore à peu près intact ; mais toute l'ornementation en a disparu dès l'antiquité.

Le théâtre était construit, suivant la méthode romaine, sur un terrain plat ; l'édifice se composait de deux rangs d'arcades superposées. L'étage inférieur seul subsiste encore ; mais les précinctions sont parfaitement reconnaissables. La scène est très dégradée. Tel qu'il est, le monument est imposant.

Le sentier qui, comme nous l'avons dit plus haut, coupe en deux la colline située en face de la maison d'exploitation, se prolonge à travers la plaine, dans la direction du nord-ouest, par une ancienne voie romaine.



Chemtou. — Basilique.

Celle-ci, qui est, à partir d'un certain point, parfaitement reconnaissable, pourrait s'appeler la *voie des Tombeaux*; car, comme sur la voie Appienne à Rome, comme sur les grandes routes, auprès de toutes les villes un peu importantes d'Afrique, de chaque côté du chemin s'élevaient des monuments funéraires. Les uns sont très modestes, simples cippes de pierres avec

de courtes épitaphes, ou de grossiers bas-reliefs : d'autres sont plus soignés; mais de ces derniers il ne reste guère que les soubassements ou quelques fragments de maçonnerie informe, suffisants pourtant pour ne pas laisser de doute au sujet de la destination des édifices auxquels ils appartenaient; nous avons, en outre, déterminé entre la cité ouvrière, le Djebel-Hadjela, et l'amphithéâtre les ruines de deux mausolées assez importants. Les tombeaux cessent à deux kilomètres environ de la ville; la voie n'en continue pas moins à être reconnaissable bien au delà encore. La chaussée empierrée s'en détache nettement au milieu des herbes et trace dans la campagne une longue traînée grisâtre.

Cette voie est connue : elle menait de Chemtou à Tabarca et a été faite par les ordres de l'empereur Hadrien. Il y avait pour l'empereur un grand intérêt à embarquer ses marbres à Tabarca qui, grâce à sa position, offrait aux vaisseaux, entre l'île et la terre ferme, un port assez sûr. La seule difficulté était de franchir les montagnes de la Khroumirie. Après avoir soigneusement parcouru le pays, nous devons dire que nous ne savons pas comment cette difficulté était résolue. Aujourd'hui il n'en va plus de même : le voisinage du chemin de fer de Bône à Tunis attire les marbres de Chemtou soit sur le premier point, soit sur le second. Tabarca ne reverra plus son ancienne prospérité. La carrière de marbre elle-même retrouvera-t-elle les beaux jours d'autrefois? Elle le mérite bien.

A l'invasion des Vandales la ville fut détruite, et si à la conquête byzantine on a repris un peu l'exploitation des carrières, il est certain que lors de l'invasion arabe elles ont été définitivement abandonnées. Leur emplace-

ment était même resté inconnu jusqu'au jour où l'on commença les études de la ligne ferrée de Tunis à Ghardimaou. Ces études amenèrent la découverte des carrières de marbre.

Indépendamment du jaune antique dont la valeur et la beauté sont unanimement appréciées, ces immenses carrières renferment d'autres variétés très remarquables : — 1° la brèche, connue autrefois sous le nom de brèche de Numidie dont le fond rouge, violacé ou brunâtre mélangé de plaques jaunes est d'un ensemble sévère ; — 2° le rose que l'on rencontre à tous les degrés de coloration depuis le rose vif jusqu'au rose très pâle ; ce marbre est essentiellement décoratif, nous avons pu en juger par les échantillons que nous avons vus, soit bruts, soit polis ; — 3° le jaune veiné ou brèche fondue dont le fond d'un beau jaune est veiné de parties brunes ou d'un gris nacré très délicat ; — 4° le marbre dit bois d'Orient, dont les veines imitent les bois précieux et dont l'emploi est certainement appelé à un grand avenir dans l'industrie des ameublements de luxe ; — 5° le vert de Chemtou, dont l'aspect se rapproche de certaines serpentines et des veines les plus foncées du *cipolino*. C'est seulement dans ces dernières années que la compagnie des marbres de Chemtou a retrouvé ce marbre, qui est sans contredit un des plus beaux que l'on puisse voir.

Espérons que l'emploi de ces marbres splendides, dont on vend déjà annuellement pour près de sept cent mille francs à Tunis, pénétrera jusqu'à nous, et que nous aurons le plaisir de contempler à Paris même des ensembles harmonieux réalisés au moyen de ces puissants moyens décoratifs. Chemtou est une des premières tentatives d'exploitation industrielle des richesses

minières de la Tunisie. Que sera-ce lorsqu'on se décidera à reprendre méthodiquement l'exploitation des mines de plomb argentifère qui y sont connues, celle des mines de lignite et de marbres noirs, celle des carrières de pierre magnifiques, faciles à ouvrir sur bien des points de la Régence, celles de plâtre qui y abondent.

Dès que des chemins de fer à voie étroite, de construction économique, à frais réduits, auront tracé des voies de pénétration jusque dans l'intérieur du pays, nous ne doutons pas qu'à côté de l'exploitation des céréales, de la viticulture et de l'élève des bestiaux, l'exploitation des richesses minières ne vienne à son tour enrichir cette contrée si exceptionnellement dotée par la nature, et que seules les dépopulations, les années de disette et de misère, les guerres et les invasions, jointes à des siècles d'incurie et de mauvaise administration, ont pu appauvrir au point où nous la voyons aujourd'hui.

CHAPITRE XI

DE CHEMTOU A TABARCA. — LA KHROUMIRIE

De Chemtou nous gagnons Tabarca, en suivant, autant que possible, l'ancienne voie romaine. On en perd absolument la trace à cinq kilomètres de Chemtou; mais sa direction n'est pas douteuse; c'est la même que celle de la piste arabe actuelle. En effet, nous en avons retrouvé une borne milliaire auprès d'une fontaine appelée Aïn-Gaga.

Non loin de là est un village antique d'une certaine étendue nommée Henchir-ed-Dekir : une source abondante, dont la limpidité est véritablement merveilleuse, sort au milieu de la ruine sous une voûte cintrée de l'époque romaine. Elle est aujourd'hui bien au-dessous du sol antique environnant. Celui-ci est couvert de débris de toutes sortes; et cependant pas un monument ne subsiste. Il est vrai qu'il y a dans le voisinage non pas des maisons, mais des jardins arabes entourés de murs de pierres sèches, et que la main des indigènes a pu aider le temps dans son œuvre de destruction.

Nous savions par expérience que les murs de cette

nature contiennent toujours des fragments d'inscriptions ou de monuments; notre premier soin fut donc d'examiner une à une les pierres qui étaient entassées autour des jardins, et nous fûmes vite récompensés de nos efforts. Trois morceaux que nous rencontrâmes à une certaine distance l'un de l'autre et qui appartenaient à une même inscription purent être rapprochés, et le document se reconstitua à peu près intégralement; — nous l'avons au reste rapporté au musée du Louvre, où l'on pourra juger de son état de conservation. C'est une loi d'intérêt privé. L'empire romain ne tolérait guère l'existence d'associations particulières, ni à Rome, ni dans les provinces; mais une exception remarquable existait à l'égard des collèges funéraires. On avait le droit de se réunir entre petits artisans, entre ouvriers du même métier, entre habitants du même quartier, de la même circonscription, entre membres des mêmes collèges électoraux — on disait alors curies électorales — entre fidèles du même dieu, et de constituer une société en vue d'assurer à tous ceux qui en faisaient partie une sépulture honorable après leur mort et le culte de leur mémoire. Chacun de ces collèges avait ses prêtres et ses dignitaires. Or, dans ce petit village perdu de l'Afrique, dépendance de Chemtou ou de Bulla Regia, les deux grandes cités voisines, il existait une association de cette nature, et la pierre dont nous avons retrouvé les fragments contient précisément le règlement de cette association. Il est rempli de détails curieux, malgré toutes les obscurités qu'il contient; aussi demandons-nous au lecteur la permission de le lui mettre sous les yeux, au moins en partie.

« Curie de Jupiter; le cinquième jour avant les calendes de décembre, sous le consulat de Maternus et d'Atticus

(185 après J.-C.). Que cet acte soit fait sous de bons et heureux auspices! Voici ce qui a été décidé; il faut s'y conformer suivant le décret public rendu à ce sujet :

« Si quelqu'un veut être flamine, qu'il donne trois amphores de vin, du pain, du sel et des vivres — pour servir aux repas de corps de l'association. Si quelqu'un veut être président, qu'il donne deux amphores de vin....

« Si quelqu'un dit des injures au flamine ou le frappe, il devra une amende de trois deniers; si le président donne un ordre au questeur, et que celui-ci n'obéisse pas, il devra une amende d'une amphore de vin; si, présent au village, il ne vient pas à l'assemblée du collège, l'amende sera d'un conge de vin. Si le questeur n'avertit pas qui de droit de la mort de l'un des membres, l'amende sera d'un denier.... S'il détourne à son usage le vin apporté par un membre, il devra rendre le double; si quelqu'un essaye d'acheter le silence du questeur (sans doute pour éviter de payer sa cotisation ou quelque amende) et nie s'être rendu coupable de cette corruption, il devra payer le double. En cas de décès d'un membre dans un rayon de six milles, si on l'a notifié à un de ses proches parents et que celui-ci ne se soit pas rendu aux funérailles, il devra payer un denier. Si le défunt est le père, la mère, le beau-père ou la belle-mère, l'amende est de cinq deniers.... »

Ce qu'il y a de plus curieux encore peut-être que l'institution à laquelle fait allusion ce document, c'est l'état de civilisation qu'il nous révèle. Évidemment les membres de cette société de prévoyance étaient de pauvres gens : le taux des cotisations et des amendes le prouve suffisamment. Parfois même, l'argent monnayé n'étant pas commun entre les mains du paysan, du moins du

paysan d'autrefois, on se contente de cotisations en nature; au reste la société y trouvera son profit lorsqu'il s'agira de célébrer par des repas de corps les fêtes de la corporation. Cependant, sans être riches, ces villageois auraient, il nous semble, pu avoir la parole moins vive ou la main moins leste. Dire des injures au flamine, au personnel religieux de l'association, c'est déjà grave; mais aller jusqu'à lever la main sur lui, cela devient presque sacrilège. Nous serions plus indulgents pour ceux qui essayaient de ne pas payer leur cotisation. Combien d'entre les modernes n'ont pas eu cette velléité plus d'une fois?

Mais la disposition qui nous paraît tout à fait incroyable, c'est celle qui oblige à aller à l'enterrement d'un proche parent, et même de son père ou de sa mère, sous peine d'amende. Il fallait que ces malheureux paysans vécussent bien isolés les uns des autres pour avoir besoin d'être avertis officiellement de la mort de leurs parents les plus rapprochés et d'être rappelés par la crainte de l'amende à des devoirs qui nous paraissent aujourd'hui si sacrés!

D'Henchir-ed-Dekir nous continuons notre route vers le nord. Rien à signaler jusqu'à Fernana. Nous trouvons à cet endroit les restes d'un vaste camp abandonné, mais cette fois c'est un camp français. Fernana avait été choisi, lors de l'expédition de Khroumirie, à cause de sa position militaire très favorable, pour y établir l'assiette d'un grand camp. Mais on ne tarda pas à s'apercevoir que la localité était particulièrement insalubre. Aussi dut-on évacuer la position et se porter plus haut.

Au moment où nous y arrivâmes il n'y avait là qu'un officier du génie détaché du camp d'Aïn-Draham et quelques spahis. Actuellement il ne reste plus rien à Fernana.

La seule curiosité de l'endroit est un chêne-liège gigantesque ; son tronc est d'une grosseur peu commune, les branches en sont régulièrement disposées au sommet et le bouquet gigantesque qu'elles forment s'arrondit également de tous côtés.

A peine a-t-on quitté Fernana qu'on entre dans une contrée tout à fait montagneuse et sauvage, le pays des forêts de chênes-liège, le repaire de ces Khroumirs auxquels on ne croit pas chez nous, et dont Mohammed, lui, ne nie pas l'existence. Pays splendide et qui offre avec le reste de la Tunisie un contraste des plus surprenants !

On gravit d'abord une pente très raide où l'on faisait, au moment de notre voyage, une route en lacets ; nos chevaux, qui ne pouvaient profiter encore de ce nouveau tracé, montaient péniblement et soufflaient à chaque pas ; nous-mêmes avions mis pied à terre et les suivions avec peine, d'autant plus que le soleil était brûlant et que le sol était violemment échauffé par la réverbération.

Mais une fois arrivés au haut de la colline, nous oublions bien vite la pénible ascension que nous venons de faire. Nous sommes dans une contrée toute nouvelle. A quelques pas devant nous, nous voyons la lisière d'un bois de chênes où la route pénètre ; ce bois s'étend à perte de vue à droite et à gauche et couvre tout le plateau où nous sommes parvenus. Nous nous y engageons. Sous la voûte des arbres règne un demi-jour auquel nous ne sommes pas habitués et une fraîcheur qui nous étonne ; aussi loin que l'œil peut s'étendre, on ne voit que des troncs d'arbres au pied desquels poussent de grandes herbes et des fougères ; on se croirait à Fontainebleau.

De temps à autre un petit filet d'eau coupe la route : c'est une source qui se fait un chemin à travers le bois et concourt à y entretenir la végétation puissante que nous admirons.

Nous apercevons sous les arbres un second camp français, abandonné aussi, le *camp de la Santé*. Quand on évacua Fernana, on transporta dans ce camp quelques compagnies avec les malades, et la merveilleuse pureté de l'air de leur nouveau séjour ne tarda pas à faire oublier aux uns et aux autres ce qu'ils avaient souffert auparavant.

Nous mettons environ deux heures à traverser le plateau et la forêt qui le couvre. Au bout de ce temps nous commençons à descendre dans un petit chemin à pic assez difficile; les charges de nos bêtes de somme, dont la solidité est fortement ébranlée par l'ascension de tout à l'heure, commencent à tourner ou à leur tomber sur la tête; il faut s'arrêter et porter remède au mal.

Nous voici dans une vallée assez étroite appelée El-Meridj. Au bord de la route, que des ouvriers sont occupés à empierrer sous la surveillance du génie, une borne milliaire a été replacée sur sa base antique; nous sommes, là encore, sur l'ancienne route qui menait de Chemtou à la mer; mais comment franchissait-elle la forêt que nous venons de traverser?

La route que nous suivons pour aller jusqu'au camp d'Aïn-Draham n'est pas difficile, car elle a été mise en état par l'autorité militaire. A gauche sur un petit monticule s'élève la koubba de Sidi-Abdallah-ben-Djemel, qui a été témoin d'un combat assez sérieux entre nos troupes et les Arabes du pays; il est trop haut perché pour que nous allions le visiter; mieux vaut arriver à Aïn-Draham de bonne heure.

Nous nous arrêtons un peu plus loin pour déjeuner à l'ombre des chênes-liège, au bord d'un joli ruisseau qui fuit sur un fond de petits cailloux au milieu des mousses et des plantes. L'eau est aussi bonne que limpide. Les Arabes ont eu raison d'appeler la source Aïn-Draham, « source d'argent ».

Le camp français que nous voyons à un kilomètre environ devant nous s'étend sur une petite éminence. A la partie la plus élevée est la maison du commandant, sorte de petit chalet entouré de plantations; au-dessous s'étagent les différentes baraques où toute la garnison est logée; plus bas, dans un creux, c'est le village européen. Des rues ont été tracées, et les maisons soigneusement alignées offrent un coup d'œil dont la régularité ne laisse pas de surprendre en pays arabe. Là vit un peuple mélangé d'Algériens, de Maltais et surtout d'Israélites, prêt à toutes les audaces commerciales et à toutes les entreprises lucratives; devant les portes on ne voit que voitures, tonneaux et caisses; dans l'intérieur que boîtes de conserves, fromages, bouteilles de toutes les formes et de toutes les couleurs; dans les rues on croise des soldats chargés de provisions, des Arabes qui viennent apporter des œufs ou des poulets; des femmes aux robes voyantes et à la démarche traînante. Nous retrouvons, dans une des boutiques les mieux achalandées, un individu que nous avons rencontré il y a six mois à son arrivée d'Algérie; à cette époque il n'avait absolument à lui que les vêtements qu'il portait sur son corps : aujourd'hui c'est un des commerçants les plus importants du village.

Il y a soirée ce jour-là au camp; un bataillon est de passage qui se dirige vers le Kef, et l'on fête la présence de ses officiers ; nous profitons de cette aubaine et nous

apprenons une fois de plus quelle est l'hospitalité militaire sur cette terre d'Afrique où la cordialité est une tradition sacrée.

Le lendemain matin nous continuons notre route sur Tabarca.

C'est un voyage qu'il n'aurait pas fallu entreprendre il y a quelques années; mais aujourd'hui, comme disent les Arabes, « une jeune fille peut sans crainte parcourir le pays avec une couronne d'or sur la tête ». Aussi, au lieu de suivre le chemin direct, qui n'a rien de curieux, nous ferons un détour pour aller voir une ruine romaine assez considérable, nous dit-on, qui se trouve un peu au nord-est, sur la piste qui mène de Tabarca à Béjà; nous ne perdrons qu'une journée à cette excursion, et ce soir même nous coucherons au milieu de la ruine. Nous marchons à travers des forêts de chênes-liège qui s'étendent à perte de vue et couvrent tout le pays, plaines et collines; il faut que nos guides aient le flair arabe pour se reconnaître sous ce dôme de verdure et au travers des fougères énormes qui croissent au pied des arbres, embarrassant tous les sentiers. D'ailleurs ils ne sont pas moins de trois : un spahi d'Aïn-Draham et deux indigènes qu'il a réquisitionnés pour la circonstance. Peut-être sommes-nous hantés par la légende des Khroumirs, à qui l'on a fait une réputation bien mauvaise, mais il nous semble que ces échantillons de la race sont plus noirs et plus sauvages que les Arabes du reste de la Tunisie; assurément ils sont plus déguenillés encore. Ali et Mohammed, qui n'ont jamais osé mettre le pied dans ce pays depuis qu'ils sont au monde, et qui jouissent avec l'insolence des gens du peuple du plaisir de le voir maintenant ouvert à tous, ne perdent pas une occasion de

manifester leur contentement; ils sont pleins de mépris pour ces deux hommes qui marchent devant nous et qu'ils auraient fuis naguère avec terreur. Mohammed nous assure qu'eux et leurs congénères sont tellement sales que la vermine ne se risque pas sur eux! Nous n'en ferons pas l'épreuve.

Nous déjeunons à Souk-el-Tnin, marché hebdomadaire très fréquenté dans le pays. Un chêne-liège au sommet d'une éminence marque le centre du marché. Ce jour-là, le lieu est désert. Non loin de Souk-el-Tnin on trouve de très curieux tombeaux creusés dans le roc. Ce n'est pas le seul endroit où nous en ayons rencontré de pareils, mais jamais nous n'en avons vu une aussi grande quantité. La montagne qui s'élève au nord est absolument percée de petites fenêtres carrées dont la baie noire tranche sur le ton jaunâtre de la pierre environnante. Chacune des chambres où ces petites fenêtres donnent accès mesure environ un mètre cinquante de ce côté; au fond, dans quelques-unes, se voit un banc taillé dans le rocher. Une rainure qui existe de chaque côté de la fenêtre servait certainement à faire glisser une pierre, qui fermait l'entrée de ces sépultures. L'ouverture regarde généralement l'est.

Nous arrivons à Aïn-Zaga, notre gîte d'étape, au soleil couchant. Nous campons à deux pas de la forteresse, qui s'élève au centre de la ruine, sous un olivier sauvage, de belle venue. Devant nous le pays commence à s'abaisser en pente douce, et nous apercevons au loin le scintillement de la mer qui ferme l'horizon vers le nord. Grâce aux recommandations officielles que nous apportons d'Aïn-Draham, nous trouverons sur ce piton isolé une hospitalité écossaise.

La forteresse qui, le lendemain matin, fait le pre-

mier objet de nos recherches, est grossièrement construite, de pierres mal taillées et maladroitement unies avec du mortier. Une porte carrée y donnait accès, surmontée d'un arc de décharge demi-circulaire, qui servait à éclairer un peu mieux l'intérieur de l'édifice. Rien d'ailleurs de particulièrement curieux. Cependant le linteau de la porte est formé d'une pierre où se distinguent quelques lettres. Mohammed se met en devoir de dégager ce fragment d'inscription, et quel est notre étonnement en y lisant un rescrit impérial dont on a déjà trouvé un exemplaire en Afrique, à trente-cinq lieues au sud d'Aïn-Zaga, près de la station du chemin de fer de Souk-el-Khmis! Ce rescrit avait été adressé par l'empereur Commode aux colons de ses domaines pour les soustraire aux violences et aux exactions des fermiers qui les exploitaient. Le pays faisait autrefois partie du domaine impérial, et la ruine est celle d'un gros village, habité jadis par les colons. La forteresse a été construite aux derniers temps de l'Empire, au moment où il n'y avait plus de sécurité pour les habitants que derrière des murailles et à l'abri de fortins improvisés. Nous remarquons trois tombeaux dans le roc semblables à ceux que nous avons signalés plus haut.

L'endroit ne vaut pas la peine que nous y restions plus longtemps; aussi au bout de deux heures continuons-nous notre route vers Tabarca.

Il nous semblait que nous ne mettrions pas longtemps à descendre la colline au haut de laquelle est située Aïn-Zaga et à atteindre les regions plates qui avoisinent la mer; mais nous avions compté sans les ravins qui coupent la route. Nous faisons de continuels détours au milieu des broussailles; car le pays n'est

plus boisé comme celui que nous avons parcouru hier. Nous montons et descendons sans cesse des talus, et au bout d'une heure nous n'avons pas avancé d'un demi-kilomètre. Il en est ainsi jusqu'au moment où nous quittons définitivement les fourrés pour entrer dans la vallée qui mène à Tabarca; là le chemin



Aïn-Zaga. — Tombeaux creusés dans le roc.

est aisé; nous pressons l'allure de nos bêtes et arrivons vers le milieu de la journée au but de notre excursion. Nous traversons la rivière qui se jette à la mer à Tabarca même, nous grimpons la colline que couronne le fort de Bordj-Djedid et nous allons nous établir dans une baraque vide que le commandant supérieur met aimablement à notre disposition.

Tabarca se compose de deux parties bien distinctes, l'île de ce nom et l'établissement qui se voit en face sur

la terre ferme. La première est couronnée par un fort génois en ruines, le second se composait au moment de notre passage de baraques et de maisons grossièrement construites par des colons improvisés, au milieu des ruines romaines et au pied de la colline que surmontait un fortin tunisien. Depuis lors, c'est devenu un véritable village.

Ce qui a toujours constitué l'importance de Tabarca, c'est la présence dans le voisinage de bancs importants de corail, dont la qualité est véritablement remarquable.

Il y a quelques années, la pêche du corail était très active; les marchands venaient de tous côtés pour y faire des achats considérables. On employait à le pêcher une cinquantaine de barques qui croisaient constamment aux environs de l'île et dont les matelots logeaient au pied du fort, dans les cabanes informes. Les événements qui se passèrent en 1881 en Tunisie et plus encore le bombardement de l'île et du Bordj-Djedid par nos vaisseaux de guerre les en avaient chassés quand nous étions à Tabarca.

Autrefois le droit de pêche appartenait aux Espagnols. C'est Charles-Quint qui, après avoir pris l'île en 1535, avait arrangé ainsi les choses, à la conclusion de la paix. Mais, vers le même temps, Jean Doria, neveu du fameux André Doria, captura sur les côtes le corsaire algérien Dragut. Dans la répartition du butin celui-ci tomba entre les mains d'une famille de Gènes, celle des *Lomellini*, qui exigea, comme prix de sa rançon, la cession de l'île. La famille génoise entra alors en arrangement avec Charles-Quint, qui prit sur lui de fortifier et de défendre la place et construisit la citadelle qui existe encore. En retour, les Génois con-

sentirent à payer 5 pour 100 sur tout commerce qu'ils feraient dans l'île. Mais bientôt les Espagnols négligèrent d'entretenir les travaux et de payer la garnison, si bien que les Génois devinrent les maîtres par le fait, et que le gouverneur, bien que nommé par l'Espagne, fut obligé en réalité de rendre ses comptes à la famille Lomellini. Peysonnel, qui visita l'île en 1724, trouva les choses en cet état.

La garnison se composait alors de cent soldats. Trois cent cinquante pêcheurs de corail avec leur famille y étaient établis, ce qui, avec les autres habitants de l'île, fixes ou de passage, formait une population totale de quinze cents hommes.

Non loin de là était la station commerciale du cap Nègre, qui avait été fondée par des marchands français et, après diverses vicissitudes, réunie à la « Compagnie d'Afrique », qui s'établit en premier lieu au bastion de France en 1609, pour se transporter ensuite à la Calle en 1681.

En 1728, la famille Lomellini céda l'entière souveraineté de l'île à un de ses membres, Jacques de Lomellini, pour deux cent mille livres et une branche de corail, évaluée à cinquante piastres, qui devait lui être donnée chaque année.

En 1741, la guerre qui éclata entre la France et Tunis amena le bey de Tunis à mettre la main sur l'île. Voici dans quelles circonstances. Le bruit courut à la cour de celui-ci que les Génois étaient en pourparlers pour céder l'île de Tabarca à la compagnie française du cap Nègre. Aussitôt il résolut de prendre les devants et de s'en emparer. Il envoya huit vaisseaux pour l'attaquer par mer, tandis que son frère devait opérer sur terre. Le gouverneur de l'île fut arrêté par surprise;

cet acte de violence jeta une telle panique dans la garnison qu'elle ne tenta aucune résistance sérieuse. Une partie des habitants, environ cinq cents, s'échappèrent et gagnèrent la Calle ; de là ils se réfugièrent dans l'île de San-Pietro, alors inhabitée qui se trouve au sud-ouest de la Sardaigne et où leurs descendants qui y existent encore sous le nom de *Tabarcini*, continuent à pêcher le corail comme leurs ancêtres.

Après la prise de l'île, Sidi-Younès, frère du bey, fit détruire tous les ouvrages de défense qui existaient, à l'exception du fort bâti par Charles-Quint; puis il unit l'île et la terre ferme par un môle dont il n'existe plus que quelques restes, qui se voient sous l'eau quand la mer est calme.

Bruce, en 1765, visita l'île et proposa à son gouvernement d'en obtenir la possession. Mais il ne fut pas donné suite à sa proposition. Desfontaines, qui voyageait en Tunisie de 1783 à 1786, souhaitait que la France s'en emparât; il a fallu cent ans pour que son vœu se réalisât.

« Tabarca, disait le géographe Edrisi, est une place forte dont les environs sont infestés d'Arabes misérables qui n'ont point d'amis et ne protègent personne. » Il y a quinze ans, ces mêmes Arabes étaient les maraudeurs les moins hospitaliers que l'on pût rencontrer. Un bateau ayant échoué à un kilomètre de l'île, ils se précipitèrent en toute hâte sur cette proie inattendue; la cargaison fut absolument pillée, l'équipage fut fait prisonnier et emmené par les pillards, comme au beau temps de la piraterie. Le capitaine ne put se sauver lui et ses hommes qu'en affirmant qu'il était Italien; c'était le moment où l'Italie menaçait de prendre la Tunisie. et les Arabes eurent peur de s'attirer des

représailles pour l'avenir. Le dernier vestige de cet acte de sauvagerie était encore là quand nous visitâmes Tabarca, et nous pouvions l'apercevoir de notre fenêtre : c'était la coque noirâtre du navire échoué, couché sur le flanc dans le sable du rivage et abandonné aux flots de la mer, qui venaient mourir auprès de lui.

La ville antique de *Thabraca* était une cité d'une certaine importance ; pour s'en rendre compte, il suffit de regarder les restes épars aujourd'hui dans la plaine. Nous savons que c'était là la limite de la Numidie, du royaume de Masinissa ; il en est question dans Pline le Naturaliste, dans Juvénal, dans Claudien et surtout dans les auteurs chétiens, qui nous parlent des couvents établis sur ce point ; nous avons déjà dit plus haut que ce devait être le port d'embarquement pour les marbres de la carrière impériale de Chemtou, ce qui aurait suffi à donner de l'animation au pays. De tous les édifices il ne reste plus maintenant debout qu'un immense massif de maçonnerie construit en petits matériaux, comme on avait coutume d'en employer pour les thermes, dans toute l'Afrique romaine. Les angles portent encore un revêtement de grandes pierres. L'intérieur se compose de plusieurs salles voûtées à moitié comblées par les débris tombés des voûtes et les immondices qu'y ont accumulées les Arabes. Il est impossible de se prononcer avec certitude sur la nature de cet édifice ; néanmoins on peut, sans invraisemblance, y voir des bains. Du haut de la construction, où l'on arrive assez aisément, on a un coup d'œil très intéressant.

Vers le nord, c'est la mer, resserrée d'abord entre l'île et le rivage, puis s'élargissant et se perdant à droite et à gauche dans l'immensité de l'horizon. A l'est, de l'autre côté d'une petite rivière qui n'est autre que l'an-

cienne Tusca, on aperçoit devant soi une plaine, coupée de broussailles et de touffes d'arbustes, qui se continue, sans aucune variété, jusqu'aux montagnes voisines, la ceinture orientale de la vallée.

Au sud, la plaine encore, mais beaucoup plus étendue, sinon plus variée; à l'est, le village et la colline du bordj, couverte d'oliviers, qui arrête brusquement la vue.

De l'autre côté de la rivière, à cinq cents mètres environ des bains, se trouve un édifice que les indigènes désignaient sous le nom de « l'Église ». Depuis notre passage on y a fait des fouilles et l'on y a trouvé des mosaïques avec de belles inscriptions chrétiennes. Là était la sépulture de quelques-unes de ces saintes personnes dont les auteurs chrétiens nous ont gardé le souvenir. On a mis au jour, notamment, la tombe d'un évêque qui se nommait Pelagius. Ailleurs on a découvert celle d'une femme, qualifiée de *puella*, malgré ses quarante-huit ans, qui rendit l'esprit le 6 des ides de mars, *properans castitatis sumere præmia digna*. « Elle a mérité, ajoute l'épitaphe, une couronne qui ne se fane pas; Dieu accordera sa grâce à ceux qui persévèrent. »

La population qui habite le village, de création récente, ne nous a pas paru, à vrai dire, avoir hérité de toutes les vertus de ses ancêtres; du moins fûmes-nous obligés de défendre notre bourse contre les prétentions exagérées des marchands chez qui nous entrions. Nous voulions renouveler un peu nos provisions de bouche pour les quelques jours qui nous restaient à passer avant notre retour à Tunis, mais nous n'entendions pas être écorchés, et nous eûmes quelque peine à le persuader à ces industriels pressés de faire fortune; Mohammed aidant, nous y parvînmes à la fin.

Il est trop tard pour aller visiter l'île et le fort; nous remettons la visite à demain matin et remontons au camp, où l'on nous attend : l'heure de l'apéritif est venue. Nous le prîmes — c'est en Afrique un devoir auquel il n'y a pas à se soustraire — dans une salle ingénieusement construite par les soldats, à l'aide de matériaux antiques recueillis sur le flanc même de la colline. On aperçoit de là la mer, où se balancent maintenant cinq ou six grands vaisseaux, les cuirassés de l'escadre d'évolution qui relâchera cette nuit devant Tabarca. On nous annonce qu'il y aura le soir réception des officiers de marine. Décidément nous tombons toujours au milieu des fêtes; nous ne pouvons pas nous en plaindre, mais il faudrait être moins déguenillés que nous ne le sommes pour y prendre part sans arrière-pensée.

Aussi, dès que le dîner est terminé, nous descendons au cercle, nous allions dire au casino, vaste salle tout en bois, qui s'élève à quelques mètres de la mer, et nous y trouvons tous les officiers du camp. Le grand événement du jour est l'annonce d'un concert que des artistes de Bône se proposent de venir donner prochainement; on en parle d'avance comme d'une affaire de haute importance; les marins, qui reviennent de Bône, font le portrait des chanteurs et surtout des chanteuses, donnent leur opinion sur les morceaux du répertoire et font goûter par avance à leurs camarades de l'armée de terre, rivés depuis deux ans au sol tunisien et sevrés de toute distraction, le plaisir, assurément fort médiocre, qui les attend. Vers la fin de la soirée les cuirassés dirigent vers nous leurs projecteurs électriques; tout le rivage est éclairé depuis les maisons des colons jusqu'au bordj, dont la masse blanchit sous le rayon lumineux, jusqu'à

la carcasse du vaisseau échoué au rivage et qui fait tache sur le sable qui l'entoure. Les Arabes sont émerveillés de la clarté inattendue qui les inonde. C'est à l'aide de cette lanterne d'un nouveau genre, que nous retrouvons notre chemin à travers les pierres, les broussailles et les tentes du camp; nous dormons depuis longtemps que la fête continue en bas, sur terre et sur mer.

Le bras de mer qui sépare l'île de Tabarca du continent est bien peu de chose à traverser, surtout quand la mer est aussi belle qu'elle l'était le lendemain matin. Nous prenons place dans une petite barque que guident deux rameurs, et ne tardons pas à débarquer sur l'autre plage. Il faut, pour arriver à la porte du fort, faire une ascension un peu pénible à travers un terrain rocailleux; autrefois une route y menait, dont le pavé s'aperçoit encore de temps à autre; nous la suivons autant que possible, espérant y trouver quelque chose d'intéressant, peut-être quelques débris d'inscription qu'on aurait utilisés; mais notre attente est trompée. A mi-côte se voient les restes d'une petite église, construite certainement par les habitants du fort et la population de l'île; elle est plus ruinée encore que les édifices romains du continent; au delà la route continue quelque temps, puis, tout à coup, avant d'arriver au fort, elle s'interrompt brusquement; la chaussée est tombée à la mer avec le morceau de la falaise sur lequel elle reposait. Nous pénétrons dans le fort, qui sert maintenant d'asile aux oiseaux du ciel et de la mer. Là encore le temps a fait son œuvre, et les hommes aussi sans doute : les salles sont obstruées par des décombres, et pour gagner la partie supérieure il faut franchir quantité d'obstacles. Arrivés dans la pièce la plus élevée, nous

sommes tellement éventés qu'il nous faut nous asseoir pour ne pas être renversés. De Charles-Quint, des Génois et des seigneurs de Lomellini, il ne reste plus rien que des tours en ruines et les murs lézardés d'un château situé dans une position merveilleuse. Nous redescendons jusqu'au bord de la mer, non sans examiner les quelques maisons qui naguère encore servaient à abriter les pêcheurs de corail et qui étaient plus misérables que les masures arabes actuelles; et nous rentrons au camp d'assez bonne heure pour nous remettre en route avant la grande chaleur.

Avant de monter à cheval nous allons faire une visite d'adieux au commandant, dans sa salle à manger rustique. Il nous montre avec une certaine fierté la vue dont il jouit de son domaine; et, en effet, la mer étale au loin sa plaine d'un bleu profond, unie comme un beau lac. Les cuirassés de l'escadre sont prêts à prendre le large et à quitter ces parages; bientôt ils s'ébranlent et disparaissent un à un derrière le massif de l'île. Combien de départs semblables ont dû voir ces rivages depuis le temps où les vaisseaux phéniciens venaient d'Espagne, de Sardaigne, de Tyr ou de plus loin encore apporter dans le port de Tabarca les fruits des pays les plus reculés et les produits d'une civilisation déjà très florissante!

La route qui mène de Tabarca à Aïn-Draham, en ligne droite en pays arabe, demande à être faite rapidement, pour ne pas paraître fastidieuse. Elle suit d'abord la vallée de l'ancien fleuve Tusca, au milieu de broussailles et de champs de blé et d'orge; puis elle s'élève graduellement sur les pentes des collines qui ferment à l'ouest le bassin du fleuve. Peu à peu on revient dans la partie boisée du pays; les arbres devien-

nent plus grands, plus serrés, et c'est après avoir marché quelque temps en pleine forêt que l'on arrive au camp.

Nous reprenons la route de Fernana, où nous n'avons garde de nous arrêter; arrivés là, nous nous dirigeons un peu à l'est pour gagner Souk-el-Arba. C'est une station du chemin de fer de Tunis à Souk-Ahras. Avant l'occupation il n'y avait là qu'un marché important; depuis quelques années il s'est bâti en ce lieu un petit village qui, grâce à sa position, deviendra bientôt un des bourgs les plus gros de la contrée; c'est la tête de l'embranchement futur qui se dirigera sur le Kef.

CHAPITRE XII

BULLA REGIA. — BÉJA

Nous passons la nuit à Souk-el-Arba. Nous consacrerons la matinée prochaine à visiter une grande ruine située tout auprès, le Hammam-Darradji, l'ancienne ville de *Bulla Regia*. Nous trouvons l'hospitalité dans la gare même; comme il n'y a pas encore de trains de nuit sur la ligne, nous y dormons à poings fermés. Le lendemain matin, au réveil, la plaine de la Medjerda, qui s'étend à perte de vue dans toutes les directions, est bordée d'un épais brouillard qui semble adhérer au sol; tout disparaît sous ce manteau de vapeurs, la terre, les arbustes, les animaux mêmes; seules les montagnes qui ferment l'horizon s'élèvent au-dessus. Celles-ci sont éclairées par la lumière naissante du jour; elles paraissent veloutées sous les petits buissons qui couvrent leurs flancs et leur sommet; le contraste entre la plaine et les hauteurs qui l'entourent est saisissant. Cependant le soleil a déjà commencé son œuvre. A mesure qu'il monte dans le ciel, le brouillard est moins intense et se fond petit à petit. Nous voyons apparaître çà et là quel-

ques petits mamelons; le haut des lentisques ou des jujubiers est maintenant dégagé. Déjà il ne reste plus qu'une petite buée qui rase la terre et qui disparaîtra bientôt complètement.

Bulla Regia était une ville numide, comme l'indique son nom; mais les restes que l'on peut en voir aujourd'hui sont purement romains; ils témoignent d'une certaine prospérité. Au centre à peu près, jaillit une source d'eau chaude ou plutôt tiède qui s'échappait autrefois dans des bassins et par des conduits antiques; mais comme ceux-ci étaient en très mauvais état, l'eau se répandait naguère de tous les côtés où elle pouvait se frayer un passage, et formait un petit ruisseau qui descendait vers la plaine. Il coulait, il y a dix ans, sous une porte triomphale qui semblait un pont jeté au-dessus de lui. Malheureusement des entrepreneurs sont venus, qui ont eu besoin de matériaux pour empierrer une route. Le sol en était jonché dans toutes les directions; il était facile de les ramasser et de les emporter à quelque distance ou même de les casser sur place pour établir la chaussée à peu de frais; mais une besogne aussi aisée ne leur suffisait pas; il était apparemment plus commode encore de jeter par terre un monument à peu près intact et de détruire, sans aucune nécessité, ce que dix-huit siècles et les Vandales avaient épargné. L'arc de triomphe fut démoli pierre à pierre, et la photographie que nous en avons prise est le seul souvenir qui en reste.

La fontaine romaine a été restaurée dernièrement par les soins du génie militaire; la source a été captée de nouveau, et l'eau excellente qu'elle débite, amenée par des conduits souterrains jusqu'à Souk-el-Arba; les habitants du village n'ont plus besoin de puiser à la

Medjerda une eau saumâtre et fiévreuse. Pendant ces travaux on a pu déterminer le plan des constructions qui entouraient cette fontaine. Ces constructions formaient un ensemble analogue aux nymphées. Deux bassins séparés recevaient les eaux de la source; des salles voûtées, un pont, l'arc dont nous avons parlé plus haut et vingt-six ouvertures donnant passage à l'eau du bassin supérieur pour se déverser dans le bassin inférieur formaient un ensemble assurément fort intéressant.

Le second monument qui subsiste est une construction élevée partie en pierre de taille, partie en blocage, et qui pourrait peut-être avoir été un bain. Il est à moitié écroulé, et le déblayement n'en serait pas aisé. Le plan de la partie centrale est cependant encore assez lisible. Des officiers y ont fait des fouilles après notre passage, et l'on y a découvert des mosaïques.

Plus loin, vers l'ouest, d'énormes fragments de construction en blocage gisent à terre. On aperçoit sur les enduits des traces d'ornements, indiqués par un trait creux; nous y reconnaissons l'ébauche de peintures antiques. Sur d'autres sont des indications de bossages, à même l'enduit, suivant un procédé que nous avons déjà noté à propos d'un pont antique, entre Hammamet et Hergla. Ici les voûtes ont été brisées dans leur chute, et leur extrados garde encore les marches qu'on y avait pratiquées pour parvenir sur les terrasses qui couronnaient l'édifice. Quel est le cataclysme qui a amené la chute de cette immense construction? quel épouvantable bouleversement a accumulé les débris les uns sur les autres si confusément qu'il est impossible de déterminer sans faire de fouilles qu'elle a pu être la destination de ce monument? Sont-

ce les Vandales qui ont sapé les murailles, ou les Arabes, ou bien encore, quelque Européen barbare qui en aurait fait éclater les blocs les plus gros au moyen de mines; mais peut-être faut-il accuser seulement les tremblements de terre successifs qui ont ébranlé l'Afrique depuis l'antiquité. Nous continuons nos recherches, qui ne sont guère fructueuses; cependant, nous rencontrons encore çà et là quelques fragments intéressants; près d'un fondouk arabe construit au milieu de murs antiques, nous remarquons même un chapiteau byzantin d'un assez beau caractère : il est en marbre blanc, et ses feuillages n'ont presque pas souffert des injures du temps.

C'est dans ce fondouk que Mohammed a installé son laboratoire culinaire, et pendant qu'il apprête notre repas du soir nous retournons du côté de la fontaine antique. Non loin de là, près d'un petit bois d'arbres verdoyants surmontés d'un palmier au tronc droit et élancé, nous remarquons les ruines du théâtre. La scène mesure sur sa face postérieure environ trente-trois mètres. L'édifice, construit en pierres de grand appareil, est complètement comblé; l'étage inférieur seul existe encore. Les voûtes sont en blocage, comme à Chemtou; comme à Chemtou aussi, il y a treize *cunei*, autant du moins que nous pouvons le voir d'après l'aspect actuel des ruines.

Maintenant il ne nous reste plus qu'à retourner au fondouk, dans lequel nous avons fait mettre nos lits; nous occuperons les chambres arabes qui y existent, mais nous aurons soin de calfeutrer tant bien que mal les fentes des murs et les petites baies des fenêtres avec la toile des tentes et nos plus gros bagages.

De Souk-el-Arba au Kef, la route n'offre pas grand

intérêt; nous le savons par expérience, l'un de nous l'ayant déjà suivie dans une autre circonstance. La plaine de la Medjerda, sans doute, est merveilleuse de fertilité, mais elle est d'une monotonie désespérante, et ce n'est pas assez pour amener de la variété dans le paysage que ces maisons de terre séchée au soleil, que les habitants se sont construites et qui remplacent avantageusement pour eux, en hiver, la tente ou le gourbi. On rencontre à trois quarts d'heure de marche de Souk-el-Arba l'oued Mellègue, que nous avons si péniblement traversé naguère près du Kef. Ici son lit n'est pas resserré; il s'étend au contraire sur un fond sablonneux et il est d'ordinaire très aisé à franchir. Cependant, après les grandes pluies, dans ses jours de colère, il est tout aussi dangereux là qu'ailleurs; le courant devient d'une impétuosité terrible, le volume d'eau qu'il roule considérable, et nul ne saurait plus le passer. Aussi est-on parfois huit jours, dans les mauvais temps, sans avoir de nouvelles du Kef par la poste; le courrier est obligé d'attendre, pour faire parvenir son sac de dépêches sur l'autre rive, qu'il puisse entrer dans la rivière sans risquer sa vie.

Quand on a passé l'oued, on doit encore marcher pendant près d'une heure pour atteindre la ligne de hauteurs qui ferme la vallée de la Medjerda au nord. La montée en est assez rude. Le génie militaire a bien essayé de tracer une route que les soldats ont faite aussi bien que possible, mais la route n'a pas été entretenue, faute de personnel, et des fragments s'en sont effondrés à droite ou à gauche. Il faut contourner les crevasses et couper à travers les broussailles. Il en est toujours ainsi en pays arabe. Primitivement le chemin que l'on suit est droit; puis un éboulement se produit et engendre

une large fissure qui empêche de passer : on contourne la fissure. Peu à peu les pluies, continuant leur œuvre, rongent les bords de la fissure et augmentent le trou; le détour de la route augmente de son côté à mesure que la déchirure devient plus profonde. Il eût suffi de quelques pelletées de terre et de cailloux pour empêcher, au début, le sol de s'ouvrir; l'incurie arabe a laissé la nature faire son œuvre, et le chemin en est allongé souvent d'un kilomètre. Il est vrai que le temps n'est rien à qui n'a rien à faire.

A peu près à mi-route du Kef se trouve un gros village, assez heureusement situé sur un mamelon. Un ruisseau qui coule au pied arrose les jardins d'oliviers des habitants. Le nom de ce village est Nebbeur. Les Arabes de la localité passaient jadis pour de mauvaises têtes assez hostiles aux Européens; en réalité, comme tous les montagnards, ils sont moins civilisés encore que les Arabes des plaines voisines, en contact plus fréquent avec les étrangers; mais là est toute leur méchanceté. Ils se sont très bien habitués à obéir aux pantalons rouges dont le bey est appuyé aujourd'hui, et ne font pas parler d'eux. Le village est en grande partie bâti des débris d'un bourg romain qui s'élevait à quelque distance, sur l'autre côté du ruisseau, auprès d'un marabout. Il ne reste plus de l'établissement romain qu'une forteresse presque rasée au niveau du sol et quelques inscriptions éparses çà et là au milieu des broussailles; l'une d'elles nous apprend que le bourg était jadis une dépendance du Kef et qu'il en relevait pour l'administration.

Quand on a quitté Nebbeur, on continue encore à monter quelques centaines de mètres jusqu'au moment où l'on atteint le sommet du plateau montagneux qui

sépare le bassin de la Medjerda de la grande plaine que commande le Kef. Aujourd'hui, grâce à la route militaire, on peut, sans trop de difficultés, gravir ce passage; mais, il y a quinze ans, il n'en était pas ainsi; les artilleurs se souviennent encore des efforts qu'il leur a fallu déployer pour hisser leurs pièces à cette hauteur. De ce point culminant on aperçoit, d'un côté le village de Nebbeur caché au milieu de ses jardins, de l'autre la chaîne élevée à la pointe de laquelle s'élève le Kef, tandis que, tout auprès, dans un pli de terrain, verdoyant, un gisement de grosses pierres disséminées sur un petit espace indique l'emplacement d'une bourgade romaine oubliée. De là on incline légèrement vers l'ouest et l'on gagne par une pente douce la hauteur, que l'on ne quitte pas avant d'arriver au Kef. Le chemin est tracé à flanc de montagne; à droite se dresse la crête dénudée du rocher; à gauche, des ravins déchirés par la pluie et les éboulements. Des sources qui descendent du sommet rendent le sol toujours glissant, et l'on ne peut guère avancer rapidement. On ne trouve pas âme qui vive jusqu'au Kef. Enfin on voit se dessiner devant soi la silhouette blanche de la ville avec ses minarets; on laisse à sa droite le Kasr-er-Ghoul, dont nous avons déjà parlé, le cimetière juif, et l'on pénètre dans l'enceinte par la porte du sud-est.

Telle était la route qu'il nous aurait fallu suivre il y a quinze ans pour retourner au Kef et visiter, en partant de là, les grandes ruines qui bordent la voie antique du Kef à Carthage; mais l'existence du chemin de fer a changé la situation, et la facilité qu'il nous offrait avait bien de quoi nous tenter. Un long conciliabule est tenu à la belle étoile. Après avoir bien pesé le pour et le contre, nous décidons que nous irons demain voir Béja,

que nous gagnerons par le chemin de fer; Mohammed nous accompagnera, pour porter nos appareils de photographie et nous servir, pendant qu'Ali et notre muletier iront tranquillement avec nos bêtes de charge à la gare de Béja, où ils attendront notre retour. Nous profiterons de la circonstance pour renvoyer à Tunis, sous la conduite de notre muletier, nos chevaux de bât, qui commencent à être hors de service. Ali nous procurera, à la gare même de Béjà, une *karatoun* (charrette longue et plate, à deux roues) et, conduits par un Maltais, nos bagages nous suivront jusqu'à Teboursouk, par la route que l'armée a frayée au moment de l'occupation; comme de Teboursouk à Tunis la route est fort belle, nous n'aurons pas à craindre d'être arrêtés par les difficultés des chemins. Le lendemain donc nous arrivons en gare de Béja; mais, la ville étant très éloignée de la gare [1], nous devons monter dans une lourde patache qui nous emporte à travers champs aux grincements répétés de ses vieux ressorts rouillés.

Béja est située sur le penchant d'une colline, à l'entrée d'un plateau assez élevé. La route qui y mène et où les montées se succèdent de plus en plus raides est loin d'être bonne; mais les voitures maltaises vont partout, et l'on aurait bien tort de s'effrayer, quelque secoué qu'on s'y sente et quelque cahot que l'on y éprouve; on s'en tire toujours : quand le chemin est par trop difficile, on descend et l'on marche quelque temps à pied; quand les chevaux refusent d'avancer, on les dételle et l'on demande le secours de quelque Arabe du douar voisin, qui fournit un relai. C'est ce qui nous arriva

1. A l'heure où nous corrigeons ces épreuves, la gare de Béja est reliée à la ville par une ligne ferrée.

précisément dans notre course de Béja-gare à Béja-ville; nous n'en arrivâmes pas moins sains et saufs à la ville.

Celle-ci s'aperçoit de deux kilomètres environ, dans sa ceinture de remparts blanchis à la chaux et au milieu de ses oliviers. Elle semble même, au premier abord, plus grande que les autres cités tunisiennes, le Kef ou Teboursouk, par exemple. C'est que des koubbas situées un peu en avant des portes gardent la route à droite et à gauche et paraissent, à qui regarde d'une certaine distance, augmenter encore le périmètre de la cité. Mais, peu à peu, à mesure qu'on approche, l'illusion se dissipe, le charme disparaît; et, comme toujours, à la vision menteuse qu'évoque l'aspect lointain succède la décevante réalité. Béja est bien une ville arabe; elle en a la saleté et le délabrement.

Et pourtant on ne peut, sans un certain sentiment d'intérêt, regarder ces antiques murailles et les lieux témoins de tant d'événements. Béja est une ville dont l'histoire est célèbre; c'est l'ancienne *Vacca* ou *Vaga*. Dès le temps de la guerre d'Hannibal, elle fait parler d'elle; elle envoie des secours au général carthaginois contre les Romains. A l'époque de la guerre de Jugurtha, c'était une riche et puissante cité que visitaient, qu'habitaient même beaucoup de négociants italiens; c'était, dit Salluste, le marché le plus fréquenté de tout le royaume.

D'abord elle se soumit volontairement aux Romains; puis, ayant, à l'instigation de Jugurtha, massacré par surprise, pendant une fête publique, la garnison qu'elle avait reçue, elle fut punie de sa défection et livrée au pillage. Strabon la signale comme une ville détruite ou à peu près; mais il est probable qu'elle ne tarda pas à se relever de ses ruines et à reprendre la situation que

lui assure sa merveilleuse position au milieu d'un terrain fertile et facilement cultivable. Sous l'empire elle acquit une grande prospérité et reçut, du temps de Septime Sévère, le titre de colonie. Enfin, après la reprise de l'Afrique sur les Vandales, Justinien l'entoura de puissantes fortifications; les habitants, reconnaissants, l'appelèrent alors, en l'honneur de l'impératrice Théodora, Théodoriade. La muraille de Justinien, plus ou moins remaniée, s'est conservée jusqu'à nos jours.

A l'époque de la domination arabe, il en est question dans les historiens. El-Bekri, par exemple, nous a gardé à ce sujet des renseignements, empreints comme toujours des exagérations orientales, mais qui contiennent pourtant, suivant toute vraisemblance, un fond de réalité.

« Badja, dit cet écrivain, renferme cinq bains, dont l'eau provient de belles sources; elle possède également un grand nombre de caravansérails et trois places où se tient le marché des comestibles. Les environs de Badja sont couverts de magnifiques jardins, arrosés par des eaux courantes. Le sol en est noir, friable, et convient à toutes les espèces de grains. On voit rarement des fèves et des pois chiches qui soient comparables à ceux de Badja, ville qui, au reste, est surnommée le grenier de l'Ifrikiya. En effet, le territoire est si fertile, les céréales sont si belles et les récoltes si grandes que toutes les denrées y sont à très bas prix, et cela lorsque les autres pays se trouvent soit dans la disette, soit dans l'abondance. Quand le prix des céréales baisse à Kairouan, le froment a si peu de valeur à Badja que l'on peut acheter la charge d'un chameau pour deux dirhems (environ un franc de notre monnaie). Tous les jours il y arrive plus de mille

chameaux et d'autres bêtes de somme, destinés à transporter ailleurs des approvisionnements de grains; mais cela n'a aucune influence sur le prix des vivres, tant ils sont abondants. » On voit qu'à l'époque d'El-Bekri, Béja était encore, comme au temps de Salluste, le marché le plus important de l'Afrique. Il en est encore presque ainsi de nos jours. Quand Mohammed a de l'argent à l'époque de la récolte — ce qui ne lui arrive pas souvent — et qu'il peut, en sa qualité d'ancien employé au chemin de fer, obtenir le transport gratuit de quelques kilogrammes, il va à Béja faire ses acquisitions de blé; il trouve un grand bénéfiee, et pour le prix et pour la qualité, à ne pas se fournir à Tunis.

Les environs sont, en effet, d'une grande fertilité. La population de la ville, en majeure partie agricole, s'y dissémine au temps des semailles, les uns pour cultiver leurs terres, les autres pour se louer à de plus riches qui les emploient. A l'époque de la moisson, où l'on a besoin de plus de bras, on emploie des étrangers venus de tous les côtés de la Régence et surtout du midi, qui produit peu de grains. Ces étrangers reçoivent leur salaire en nature. Le salaire est bien faible, et néanmoins ils n'hésitent pas à faire de grands voyages pour ce léger bénéfice qui leur procure, pendant une partie de l'année, la nourriture nécessaire. Chaque été, des fractions considérables de tribus se mettent en route, cheiks en tête, avec leurs femmes, leurs ânes et leurs chameaux.

Au pied des murailles, surtout du côté du sud, il existe des jardins potagers fort bien cultivés; à voir les rangs de salades, les plants de haricots, les champs de fèves et d'oignons, on se croirait près des fortifications de Paris, chez les maraîchers de la banlieue.

La mosquée principale est consacrée à Sidna-Aïssa; les gens du pays la considèrent comme une des plus anciennes de Tunisie, sinon la plus ancienne. Le kadi et le mufti assurèrent à M. Guérin que c'était primitivement une église chrétienne et que ce sanctuaire aurait même été honoré de la présence de Sidna-Aïssa, c'est-à-dire de « Notre-Seigneur Jésus-Christ », que les musulmans vénèrent, on le sait, sinon comme le Fils Dieu, au moins comme le plus saint et le plus auguste de ses envoyés, après Mahomet.

Il existe dans l'intérieur de la ville plusieurs sources; la plus importante est celle que les habitants nomment Aïn-Béja; elle est placée au fond d'une tranchée où l'on descend par un escalier. L'escalier et les murs qui l'entourent paraissent d'origine romaine. A l'extrémité de la tranchée, l'eau sort d'un canal antique aujourd'hui très mal entretenu. Des fouilles récentes ont dégagé une grande salle voûtée attenant à la fontaine où l'on pénétrait et d'où l'on sortait par trois portes en pierre de taille. La salle était dallée de grandes pierres d'une teinte bleuâtre, d'une sorte de marbre commun; au milieu on a déblayé une piscine de deux mètres carrés, où l'eau a pénétré de nouveau dès qu'elle a été débarrassée de la terre qui l'encombrait. C'est probablement là un de ces bains dont parle El-Bekri dans le passage que nous avons rapporté plus haut.

La partie la plus intéressante de la Béja antique est la muraille byzantine qui l'entoure. Ce mur comprend un développement de plus d'un kilomètre; il est bâti, comme toutes les murailles analogues, avec des morceaux de toute nature et empruntés à toute sorte de monuments. Il est intact sur trois faces, des côtés nord, est et ouest. Sur la face méridionale il est remplacé par

des maisons juives et arabes élevées avec les matériaux mêmes qui le formaient, et dans lesquelles on distingue çà et là les restes des substructions antiques. Il est flanqué de vingt-deux tours encore debout, dont quelques-unes ont subi des remaniements. Trois portes s'ouvrent dans cette enceinte, appelées Bab-bou-Taha, Bab-el-Aïn, et Bab-es-Souk; ces portes sont arabes, mais elles ont succédé à des portes de l'époque romaine, ou plutôt elles ont été percées dans l'épaisseur du mur, lorsque, par suite de l'exhaussement du sol, il fut devenu impossible de se servir des anciennes ouvertures. La porte dite Bab-es-Souk, par exemple, se trouve sur les restes d'une porte romaine à double arcade dont le seuil est en contre-bas de quatre mètres avec le sol actuel.

Toutes les fouilles pratiquées à Béja l'ont été par les soins d'un capitaine du service des renseignements militaires, M. Vincent, un vétéran de l'archéologie africaine. Malheureusement le capitaine n'a pas eu le temps de les conduire sur un assez grand nombre de points pour arriver à des résultats d'ensemble. Mais il a fait, aux portes mêmes de la ville, une découverte particulièrement intéressante, que nous ne manquâmes pas d'aller examiner sur le terrain.

Un mamelon situé à dix-huit cents mètres de Béja, du côté du nord, et appelé Bou-Hamba, offrait un espace bien aéré et bien sain, très favorable au campement; c'est le point qui fut choisi pour y établir nos troupes. Des travaux furent entrepris afin d'aménager les lieux aux différents besoins des soldats; et, un beau jour, en traçant un canal pour l'écoulement des eaux on découvrit un caveau où l'on recueillit des ossements humains.

La curiosité des officiers fut éveillée; des fouilles régulières furent commencées sous la direction du capitaine Vincent. On trouva en cet endroit plus de cent cinquante tombeaux semblables au premier, que le hasard avait révélé. Toutes ces sépultures présentent les mêmes dispositions, qui caractérisent, d'ailleurs, d'une façon constante les tombes phéniciennes : ce sont des puits rectangulaires, creusés perpendiculairement au sol; l'extrémité inférieure aboutissait à un caveau funéraire rigoureusement orienté. Dans la plupart d'entre eux on a retrouvé des ossements qui indiquent nettement la position du mort : il était couché sur le dos, les pieds dirigés vers l'ouverture, la face tournée, par conséquent, vers l'entrée du caveau, c'est-à-dire vers l'est. Autour du squelette étaient déposées diverses poteries. Ces poteries affectent toutes les formes; elles sont en terre rouge ou noire, entourées parfois d'un liséré jaune; l'une d'elles, même, détail curieux, avait été cassée dans l'antiquité, avant d'être mise dans la tombe, et raccommodée ensuite au moyen d'attaches en fer. On n'a pas rencontré de bijoux, sauf une fibule en or et une épingle en bronze; pas de pièces de monnaie autres que des monnaies puniques et numides. Il n'y a aucun doute à garder sur la nature de cette nécropole : ces tombeaux appartiennent à l'époque punique et au style funéraire punique; la colline de Bou-Hamba était le cimetière des anciens habitants du pays.

Les puits déblayés ont été, pour la plupart, bouchés à la suite des fouilles, afin d'éviter les accidents. Seuls les plus curieux ont été conservés, on les a entourés de murs en pierres, de sortes de parapets. Ils suffisent pour donner une idée fort précise de ces puits funéraires.

Nous fûmes reçus à Béja par le khalifa; il s'est fait



Béja. — Vue générale.

bâtir une maison assez élégante en dehors de la ville. Dès le lendemain matin, nous nous mettions en voiture pour regagner la gare de Béja ; nous reprenions à fond de train la route que nous avions péniblement suivie la veille, dans la même voiture ; nous étions de nouveau cahotés et ballottés en tous sens, et de nouveau nous arrivions sans encombre à la fin de notre trajet.

CHAPITRE XIII

DE BÉJA A TEBOURSOUK. — MAATRIA

Nous nous arrêtons quelque temps à Béja-gare, pour relever le plan d'un pont antique qui se trouve tout auprès. Ce petit pont à trois arches date d'une époque relativement très reculée, puisqu'il fut construit sous Tibère, en 29 après Jésus-Christ. Il s'est maintenu dans un état de conservation très satisfaisant, grâce aux réparations qu'on lui a fait subir, et, quoique les parapets aient été démolis, il sert encore à franchir l'oued Béja. Pendant que nous en faisons un croquis, des Maltais sur leurs *karatoun* se précipitent vers la gare, où le train qui arrive va leur apporter des voyageurs ou des marchandises. Ils arrivent au grand galop de leurs chevaux maigres, et traversent le pont en croisant une caravane de chameaux dont le calme et la placide allure contrastent avec la vitesse endiablée des charretiers. Debout sur la partie antérieure de la charrette ou accroupis sur un des brancards, ceux-ci se font entre eux des gestes de défi, et c'est à qui arrivera en gare le premier.

Cependant le train a quitté la station et nous pouvons traverser la voie ferrée avec nos bagages. Il va falloir passer encore une fois à gué la Medjerda, dont le cours limoneux serpente à nos pieds. Mohammed a pris nos chiens avec lui ; il les tient dans ses bras et a toutes les peines à garder sur son âne l'équilibre nécessaire. Il oscille à chaque pas, et rien n'est plus amusant que de voir les peurs que lui fait le moindre faux pas de sa bête. Cependant le fleuve est paisible, et son eau jaunâtre coule doucement dans son lit. Devant nous tout un troupeau de bœufs est entré dans l'oued et s'avance majestueusement, les uns tendant la tête au vent et beuglant de tous leurs poumons, les autres humant la surface du courant. Nous nous frayons une route à travers le troupeau et nous voilà sur l'autre rive. Ali s'est chargé de gourmander le charretier qui transporte nos bagages, et tout doucement le véhicule qui porte nos trésors s'achemine vers les pentes du massif montagneux qui nous sépare de Teboursouk.

Il va prendre la route frayée par les troupes françaises au moment de l'occupation, tandis que nous continuons à garder la piste arabe, plus pittoresque, et qui nous conduira plus rapidement vers Teboursouk. Cela nous permettra de nous arrêter en route à Maâtria, ruine qui nous a été signalée, et d'arriver cependant à Teboursouk en même temps que nos bagages.

Les flancs de la montagne, que nous abordons par son côté septentrional, sont couverts de broussailles et d'arbustes. De temps en temps nos chiens, en furetant à droite et à gauche, font envoler de lourdes perdrix ; en quelques instants nous avons notre déjeuner. Nous montons pendant trois heures et nous arrivons enfin sur le sommet de la montagne. Aussi loin que la vue

peut s'étendre, nous n'apercevons ni villes, ni villages, ni cultures. Rien n'indique la présence de l'homme; de côté et d'autre, quelques buissons, puis le vert monotone des prairies et les tons gris et ternes des friches se succèdent jusqu'à l'horizon. Vers le sud, au contraire, un chaos de formes pittoresques qui se superposent en s'éloignant forme un spectacle imposant. La route qui nous conduit vers Teboursouk est à peine indiquée par des traces peu visibles, et plus d'une fois nos chevaux ont encore à faire preuve de solidité et d'agilité. Nous arrivons enfin, après avoir traversé des vallons ombreux et des gorges escarpées, dans lesquelles s'engouffrent des vols de guêpiers ou de geais bleus, à apercevoir au loin les ruines d'Henchir-Maâtria. C'est là que nous allons savourer l'œuf dur et la sardine, entrée classique du déjeuner de l'archéologue en voyage, pendant que Mohammed fait son feu et nous prépare un perdreau qui sera suivi du café obligatoire. Nous nous sommes installés dans les ruines d'un édifice quadrangulaire, construit avec beaucoup de soin en moellons et harpes de pierre, et nous nous réjouissons non seulement d'avoir une ruine à étudier, mais encore, horrible réalisme, de n'avoir plus à nous préoccuper de la présence d'un muletier plus ou moins zélé qu'il faut toujours surveiller de près; nos bagages, en sûreté sur la *karatoun* du Maltais, vont arriver en bon état,... si Ali ne dort pas trop à cheval. Quelle trouvaille que ce nouveau moyen de transport! Nous ne savons exactement à qui en rapporter l'honneur, et nos modesties respectives se refusent à se l'attribuer, lorsqu'un galop effréné vient nous tirer brusquement de nos incertitudes : c'est Ali; il nous prévient, tout haletant encore de sa course, que la *karatoun* a une roue cassée, que les bagages

sont à terre et qu'ils vont passer la nuit dans la montagne. Hélas! trois fois hélas! nous dépêchons en toute hâte un habitant de Maâtria à Teboursouk pour demander de l'aide. Ali va rejoindre les bagages et monter la garde en attendant. Que sont devenues nos plaques photographiques? Nos produits chimiques liquides ne sont-ils pas perdus? Notre pharmacie n'a-t-elle pas coulé dans nos chemises ou nos mouchoirs? Nous allons encore, en ouvrant la boîte aux provisions, voir l'huile et le chocolat mélangés intimement, tandis que le beurre, le poivre, les fruits secs et le café vont former un amalgame inqualifiable qui nous rappellera la route de Monastir à Souse! Il faut calmer cependant nos appréhensions et nous remettre à travailler. Notre déjeuner nous a déjà un peu rendu la tranquillité, l'archéologie complétera la cure.

Les ruines de Maâtria couvrent une étendue peu considérable, entre la route de Teboursouk et un oued sans eau qui se dirige vers le nord-ouest; nous y remarquons pourtant les vestiges d'un édifice de style corinthien, fragments enterrés au nord de la construction dans laquelle nous avons déjeuné. Quelques Arabes qui viennent de planter leurs tentes au milieu des ruines sont en train de construire des murs de gourbis avec les fragments antiques qu'ils déterrent ou déplacent sous nos yeux.

Plus loin, vers la gauche, s'élèvent quelques pans de murailles en blocage qui attirent notre attention. Ce sont les restes d'une abside d'église, d'ailleurs sans aucune trace de sculpture ou d'ornements d'architecture. Pour nous y rendre, nous traversons une partie de la nécropole du village ancien. Les cippes y sont nombreux; les uns debout, les autres renversés; plu-

sieurs d'entre eux ont encore leurs inscriptions bien nettement lisibles [1].

Comme nous devons être le soir à Teboursouk, nous quittons Maâtria et nous nous acheminons dans la direction du sud, à travers les petites vallées formées par l'oued Sokra et l'oued el-Hanèche, jusqu'au moment où nous découvrons la silhouette du minaret de Sidi-Ahmed-bou-Saâda, petite zaouïa qui se trouve à notre gauche, une demi-heure environ avant d'arriver à Teboursouk. A ce moment nous croisons une cavalcade lancée au galop : ce sont six Arabes envoyés par le caïd de Teboursouk à la recherche de nos bagages.

Bientôt nous apercevons le khalifa, qui vient à notre rencontre. C'est un digne vieillard à la barbe blanche, aux gestes sobres et majestueux ; mais il est borgne ou à peu près, ce qui contrarie la superstition de Mohammed : tant pis pour lui. Le khalifa nous apprend que son supérieur, le caïd, est à Teboursouk jusqu'au lendemain matin et nous attend dans sa maison. Il nous y conduit à travers toute une suite de petites ruelles glissantes. Nos chevaux ont grand'peine à se tenir debout ; nous craignons à chaque instant de les voir faire un faux pas. Heureusement il n'en est rien : nous arrivons sans encombre jusque chez le caïd.

La maison du caïd Si-Hassouna-Djouini, un des plus aimables Tunisiens que nous ayons rencontrés, est située dans la partie élevée de la ville ; car Teboursouk, comme la plupart des centres habités de cette région, est bâti sur le penchant d'une colline. Nous trouvons le

1. Depuis notre voyage il a été fait à Maâtria des fouilles intéressantes par MM. Carton et Denis. Ils ont découvert le Capitole de la ville ; l'inscription qui figurait sur le frontispice révèle le nom antique de la localité : *Numluli.*

personnage dans un salon de réception, petite pièce carrée avec deux lits dans la muraille ; il nous accueille fort galamment, nous fait servir le café, et ensuite par un raffinement de courtoisie, une sorte de sirop d'oranges assez agréable au goût. Si-Hassouna est un homme d'une trentaine d'années ; une figure fine et intelligente, avec une moustache relevée en croc, lui donne quelque chose de soigné et d'élégant ; mais il a les yeux peints au-dessous de la paupière inférieure avec une légère couche de khol, un air nonchalant, des mouvements à la fois alanguis et souples où l'indolence orientale se mêle à une véritable distinction : c'est un grand seigneur, mais qui tient plus du Turc que de l'Arabe, de l'homme de cour que du guerrier et de l'homme de cheval. Toujours est-il qu'il y a aujourd'hui peu de caïds aussi intelligents que lui et aussi ouverts à toutes les nouveautés que nous apportons dans le pays.

Après nous avoir offert café et sirop, le caïd nous fait conduire dans la chambre qu'il nous destine, non pas dans sa maison, car il a ses femmes avec lui, et, à moins de nous faire partager le harem, il n'y a pas de place pour nous dans cette demeure assez restreinte, mais dans la maison qu'il réserve à ses hôtes, et qui appartient au khalifa. On nous introduit dans une grande pièce, la plus belle de la maison ; nos chevaux trouvent place dans l'écurie voisine. A peine sont-ils dessellés et remisés, que la pluie se met à tomber à torrents, ce qui nous rend plus anxieux encore du sort de nos bagages.

Nous nous installons cependant ; le premier soin de Mohammed est de secouer violemment les couvertures qu'on lui a confiées, avant de les étendre sur les matelas très minces qui vont nous servir de lit ; nous approuvons cette précaution.

La chambre qu'on nous a donnée est spacieuse et possède deux fenêtres, une porte et une cheminée. Devant la porte est accrochée une étagère arabe aux découpures bizarres et assez bien enluminées; le miroir qui la décore est étoilé de fentes nombreuses; le plateau supérieur est orné de raretés européennes qui, paraît-il, sont très curieuses pour nos hôtes. C'est d'abord un vase commun en porcelaine blanche aux fleurs dorées et lourdes, en tout semblable à ceux qu'on gagne dans les foires de nos villages de Lorraine; à droite, la vaisselle est représentée par un sucrier ébréché au fond duquel gisent de nombreux cadavres de mouches qui y sont mortes de soif et de chaleur; le sucrier est accompagné de deux tasses d'un style non moins pur, dont les soucoupes sont légèrement bancales; enfin, à gauche, les cristaux sont honorablement figurés par trois bouteilles plus ou moins propres. D'un côté de l'étagère on voit un miroir à fond de zinc estampé, suspendu à un clou, et de l'autre quatre cadres : l'un est privé de l'œuvre d'art qu'il était destiné à protéger; dans le second, une photographie aux tons roussis représente une négresse outrageusement décolletée, mais avec un sourire des plus engageants sur les lèvres; dans le troisième, la photographie d'un soldat du 41e de ligne : Mars à côté de Vénus, aurait dit M. Scribe; enfin dans le quatrième se prélasse la figure allégorique de l'Automne appuyée sur des pampres et des fruits, mais d'un décolletage plus discret que sa voisine. Les murs sont tendus, jusqu'à une hauteur d'environ un mètre cinquante, de couvertures à raies rouges et blanches qui nous garantissent du contact du crépi blanc. La pluie, qui fait rage, s'écoule en jets bruyants, depuis notre terrasse jusque dans la cour, et ce n'est

qu'aux aboiements des chiens voisins que nous devinons l'arrivée de nos bagages. Les cris des Arabes, le bruit des ruades des chevaux qui se pressent dans la rue étroite, les imprécations de Mohammed et d'Ali nous confirment dans l'idée que notre matériel arrive. Nous avons toutes les peines du monde à mettre un peu d'ordre dans cette foule qui barbote en pleine boue. On fait enfin entrer l'un après l'autre dans la cour les chevaux chargés, on enlève nos caisses et nos sacs et on les transporte dans la grande chambre qui nous servira de réserve.

Avec quelle inquiétude nous passons l'inspection! Grâce à Dieu, rien n'est brisé, la pluie n'a pas traversé les paniers qui nous servent de cantines; la pharmacie a respecté notre linge, et la boîte aux provisions elle-même est intacte. Mohammed y prend aussitôt la théière et le flacon de cordial, et nous réchauffons encore une fois ce soir le zèle de nos serviteurs par un grog fortement alcoolisé. Ali et Mohammed n'ont garde de le refuser, malgré le Prophète et ses préceptes; « d'ailleurs, dit Mohammed, le Prophète ne connaissait ni le thé ni le cognac ». Ceci est bien fin pour être de lui.

Bientôt les Arabes qui nous ont amené nos bagages quittent l'un après l'autre notre maison. Ali et son inséparable compagnon rangent nos selles et nos harnachements, préparent pour le lendemain tout notre matériel et nous quittent à leur tour pour aller dans leur chambre commencer un de ces interminables récits sans lesquels ils ne peuvent se décider à s'endormir. Cependant la pluie a cessé, et nous nous accoudons à notre fenêtre; la nuit noire est toute parsemée d'étoiles et nous restons quelques minutes à jouir du calme qui nous entoure.

Les aboiements des chiens se sont calmés : c'est à peine si au loin dans les dernières maisons de la ville, où l'on fête une noce nègre, on entend retentir le son monotone et rythmé de la darbouka, qui se prolonge dans la nuit.

Teboursouk (*Thibursicum Bure*, par opposition à un autre *Thibursicum* situé en Algérie et nommé *Thibursicum Numidarum*) était autrefois une ville assez importante, et pourtant l'histoire n'en fait pas mention. Nous savons seulement, par les textes épigraphiques, qu'elle s'est formée petit à petit; d'abord simple village habité par des cultivateurs, puis cité jouissant de certains droits municipaux, enfin municipe au début du IIIe siècle, elle a eu le sort des principaux centres habités de l'Afrique romaine : elle a atteint sous l'empire une grande prospérité, puis elle fut dévastée, comme le reste du pays, à l'époque des Vandales, rebâtie par Justinien et enfin entourée d'une puissante muraille au milieu du VIe siècle. Cette dernière fortification existe encore en partie; au-dessus de la porte principale de l'enceinte antique se lisait l'inscription suivante qui nous en donne la date exacte : la partie droite est encore à sa place :

SALVIS DOMINIS NOSTRIS XRISTIANISSIMIS
ET INVICTISSIMIS IMPERATORIBVS
IVSTINO ET SOFIA AVGVSTIS HANC MVNITIONEM
TOMAS EXCELLENTISSIMVS PREFECTVS FELICITER ÆDIFICAVIT.

« Pour le salut de nos maîtres, très chrétiens et très invincibles souverains, Justin II et Sophie, Augustes, Thomas, très excellent préfet (du prétoire d'Afrique), a heureusement bâti cette fortification. »

La ville basse est entièrement construite dans cette

enceinte fortifiée où les Byzantins avaient recueilli ce qui restait des habitants de la ville. Ces remparts existent encore presque partout intacts; mais des maisons s'y accrochent à l'intérieur et à l'extérieur : c'est avec la plus grande difficulté qu'on peut arriver à les suivre en marchant en partie sur les terrasses.

De petites mosquées s'élèvent de côté et d'autre; l'une d'elles est la propriété d'une confrérie d'Aïssaouas; une autre, près de la porte qui s'ouvre sur la route du Kef, a un minaret d'une jolie silhouette, mais malheureusement empâté d'un épais crépi de chaux blanche. Des arcades forment tout auprès une petite place qui se prolonge par un souk jusqu'au centre de la ville. C'est là qu'un nombre respectable de petits marchands fournit à la société de Teboursouk les choses indispensables à l'existence. Les assiettes, paraît-il, ne sont pas du nombre; car nous n'avons pas pu, malgré le zèle de Mohammed, nous en procurer une seule à Teboursouk.

La ville antique était, comme l'est encore la ville actuelle, très bien partagée en eau. Non seulement une belle source jaillit à la partie supérieure de la cité, coulant dans un bassin bien aménagé, surtout depuis l'occupation française, et se répandant de là dans les jardins qu'elle fertilise, mais encore, au centre même du bourg, cette source est recueillie dans une salle voûtée immense, qui remonte à l'époque romaine. Les soldats, pendant leur séjour à Teboursouk, y avaient adapté une pompe, de sorte qu'on pouvait, sans grande peine, se procurer là une eau potable excellente, et réserver l'autre bassin pour les animaux. La pompe étonnait bien un peu les Arabes, mais ils s'en servaient. Depuis que le bataillon de ligne qui a fait ce travail a quitté la ville, sans être remplacé, la pompe est demeurée inactive; elle s'est

détériorée, et nul, naturellement, n'a songé à la réparer. Aussi, maintenant, comme au bon temps d'autrefois, hommes et bêtes se sont portés de nouveau à la source en plein air. Le travail des soldats a été stérile, et l'enseignement qu'on aurait pu en tirer complètement perdu.

Nous voulons descendre dans la salle voûtée dont nous avons parlé plus haut et où la source est captée, mais voici qu'au bas de l'échelle quatre échelons sont brisés. Heureusement Mohammed est là qui n'hésite pas à quitter ses souliers et à entrer dans l'eau jusqu'aux genoux. Nous nous mettons à tour de rôle à cheval sur ses épaules, les jambes pendantes à droite et à gauche de sa tête, et dans cette position nous nous faisons promener par lui tout autour de la salle. Nous n'y remarquons rien de bien curieux, si ce n'est un fragment d'inscription en grandes lettres qui est encastrée dans la paroi du mur.

En rentrant par le Souk, nous sommes témoins d'un spectacle tout à fait caractéristique : la rue est barrée par un pêle-mêle indescriptible de chiens, de bestiaux, d'hommes à pied et à cheval, tous cherchant à se faire place et à passer les premiers. Cet encombrement dure longtemps ; on croit que la route est dégagée et que la circulation va être rétablie ; mais de nouveaux arrivants surviennent, et l'encombrement se reproduit de plus belle. C'est l'heure où les bestiaux rentrent de la campagne ; les beuglements des bœufs et le bêlement plaintif des chèvres ou des moutons se mêlent au grognement des chameaux, qui dominent de toute leur hauteur la foule bruyante et confuse ; au milieu de ce tumulte éclatent les cris des Arabes cherchant à mettre un peu d'ordre dans ce pêle-mêle. Tout cela nous étourdit ; nous sommes forcés de nous réfugier dans une

boutique pour éviter d'être bousculés, et c'est de là que nous regardons défiler pendant quelques minutes cette procession d'hommes et de bêtes qui va se disperser dans toutes les rues de la ville. Quel n'est pas notre étonnement de voir, lorsque nous avons pu nous remettre en route, ces troupeaux de bœufs et de moutons s'engouffrer dans les portes basses qui s'ouvrent à droite et à gauche! Nous y pénétrons après eux et nous constatons que toutes les maisons de Teboursouk offrent le même spectacle : la cour est convertie en étable, et il faut traverser des lacs de fumier et d'ordures pour pénétrer dans les chambres réservées aux hôtes du lieu.

Nous ne sommes pas toujours accueillis avec cordialité par les habitants, mais il est pourtant des exceptions. C'est ainsi que, dans une maison un peu moins sale que les autres, un vieil Arabe nous laisse regarder en détail les murs de son antique demeure, où d'ailleurs nous cherchons en vain des fragments d'inscriptions ou de monuments. Il nous permet même de pénétrer dans une grande chambre où ses trois femmes sont occupées à ranger des meubles et des ustensiles de toute nature. Elles se voilent à notre approche, mais nous avons eu le temps de nous apercevoir que leur pudeur est bien farouche : il n'est guère nécessaire de cacher des joues ridées, flasques et jaunâtres, des yeux éraillés, des visages plutôt faits pour servir d'épouvantail que pour flatter la vue ou allumer le désir. Cette chambre aux murs dénudés, ces étoffes misérables, ces objets vulgaires, crasseux et bosselés par l'usage, l'aspect sordide de ces malheureuses créatures déformées par les fatigues, usées par la fièvre et les maladies, tout cela, n'est-ce pas le symbole de cette société musulmane

dans laquelle l'incurie et la négligence, le fatalisme absolu, le formalisme le plus étroit ont laissé dépérir misérablement les promesses si brillantes des premiers siècles de l'islamisme?

Teboursouk, malgré la petite garnison française qui l'occupe et les deux ou trois Européens qui s'y sont fixés, a conservé un aspect désolé et pauvre. Elle est trop loin du chemin de fer pour que le commerce français y ait tenté un établissement; aussi garde-t-elle et gardera-t-elle longtemps sa physionomie de tristesse. Si les habitants ont moins d'impôts à payer que jadis et s'ils gagnent plus d'argent dans leurs affaires, il y a dans la ville tant de pauvreté réelle et depuis si longtemps amassée, que chacun ne songe encore qu'à réparer de son mieux les désastres d'autrefois et que le luxe n'a encore pu y pénétrer. Que nous sommes loin de cet aspect enchanteur et prospère du Sahel! Où sont les jardins de Souse, de Monastir, de Lamta, de Teboulba?

Le lendemain matin, comme on nous en avait prévenus, le caïd partit pour Tunis. Une mule recouverte d'un tapis de selle riche et élégant l'attendait à la porte, tandis que deux chevaux moins ornés étaient réservés à ses serviteurs. Nous lui présentons nos hommages, et il nous invite à venir le voir dans sa maison de ville, ce que nous ne manquerons pas de faire à l'occasion.

CHAPITRE XIV

DE TEBOURSOUK A DOUGGA. — DOUGGA

Nous-mêmes nous nous préparons à monter à cheval pour Dougga, laissant ici le gros de nos bagages. Mohammed nous suit sur son âne. Nous n'emportons que nos appareils de photographie et notre batterie de cuisine. Ali nous précède, brandissant son fameux fusil et fier de se montrer, entouré du prestige de l'autorité, aux Arabes de ce pays qu'il a autrefois exploités comme *hamba* du bey. Il caracole devant nous sur l'animal sans nom qui lui sert de monture. Il voudrait bien nous montrer son adresse et tente vainement de tirer les perdreaux qui se lèvent devant son cheval, mais son immense *moukhala* (fusil) fait long feu et part bien longtemps après que les perdreaux se sont envolés. Nous ne sommes pas encore sortis des oliviers qui bordent la route de chaque côté, sur une assez grande largeur. Nous avons à notre droite la montagne à l'extrémité de laquelle s'élève Teboursouk et qui n'est qu'un des prolongements du Gorrha; elle se nomme Djebel-Sidi-Rahma. De loin Ali nous montre un point blanc au flanc

des rochers : « C'est, nous dit-il, une tombe qui blanchit tous les ans sans qu'il soit besoin de la couvrir de chaux comme les autres ». Ce phénomène est, paraît-il, le résultat d'un miracle. Là est enterrée une jeune fille qui périt d'une façon lamentable. Son frère la soupçonnait de relations avec un jeune berger de Teboursouk, ce qui n'était pas; il résolut d'y mettre fin. Un jour donc que sa sœur était partie dans la montagne avec un troupeau de chèvres qu'elle gardait, il se figura qu'elle allait retrouver son amant, la suivit et se montra à l'improviste devant elle; elle était seule. Au lieu de reconnaître ses torts, il entra dans une grande colère, lui fit les plus vifs reproches et finit par la frapper mortellement. Puis, effrayé de sa brutalité, il s'enfuit et reprit précipitamment le chemin de la ville. Mais un marabout très honoré dans le voisinage, Sidi-Rahma, sortit aussitôt de la koubba et, chargeant sur ses épaules le corps de la jeune fille, le transporta sur le penchant de la montagne, où il l'enterra. C'est grâce à sa protection que la tombe blanchit chaque année. Quant au meurtrier, au moment où il arrivait aux portes de la ville, et à l'instant même où le marabout enlevait dans ses bras le corps de la malheureuse victime, il tomba raide mort. Les marabouts n'interviennent plus de la sorte à notre époque.

De Teboursouk à Dougga, la route n'est pas longue; le sentier arabe qui réunit ces deux villes serpente à travers de petites collines, dont une partie est inculte et recouverte de broussailles, l'autre plantée d'orge et de blé dont les épis déjà jaunissants semblent promettre une belle récolte. Aussi les Arabes n'épargnent pas leur peine pour les défendre contre la voracité des oiseaux. Tous les kilomètres on aperçoit une masse blanche

accroupie au bord d'un champ : c'est un gardien qui est là, posté en sentinelle. De temps à autre il se lève, pousse quelques cris perçants, puis, développant une longue lanière de cuir qu'il tenait enroulée dans sa main, il la lance dans l'air et la fait claquer plusieurs fois de suite, à la manière des cochers qui agitent bruyamment leur fouet à gauche et à droite de leur siège; les oiseaux, effrayés, s'envolent du champ et vont se poser dans celui du voisin, qui les chassera de même.

Ailleurs ce sont des petits garçons armés de frondes qui lancent à toute volée de grosses pierres au milieu des épis. Il paraît que tous les ans à la même époque il en est de même, et la patience des cultivateurs n'a d'égale que la gourmandise de leurs ennemis ailés. Sur le bord de la mer et dans la région des oliviers, on est aussi obligé de se défendre contre les oiseaux au moment de la récolte. Il n'est pas rare, à cette époque, de rencontrer des Arabes armés de longs fusils rouillés, qui de loin ressemblent à des maraudeurs à l'affût; mais on aurait tort de s'effrayer de leurs allures : ils n'en veulent qu'aux grives et aux étourneaux. Ils saluent leur passage par des coups de fusil, généralement tirés à poudre seulement, et les mettent en fuite, pour quelques instants au moins.

Dougga s'élève au sommet d'une colline située à sept kilomètres environ au sud-sud-ouest de Teboursouk. La partie nord-nord-ouest de cette colline est abrupte et forme une falaise élevée dont une partie a servi de carrière pour construire la ville antique. Celle-ci était très étendue, et le village arabe actuel n'occupe qu'environ un tiers de la superficie qu'elle contenait.

L'accès du bourg par le chemin de Teboursouk nous semble assez pénible et la route assez fastidieuse ; pour-

tant, à mesure que nous approchons, les oliviers qui couronnent les pentes du Kef-Dougga (rocher de Dougga) commencent à paraître, entourés de murs en pierres sèches et de figuiers de Barbarie; enfin le chemin, boueux et défoncé par les troupeaux, monte rapidement, et nous apercevons les premières maisons de Dougga. Dès que nous paraissons, le cheik, prévenu de notre arrivée, vient à notre rencontre et nous installe dans une des premières maisons du pays, à deux pas du théâtre antique. On y dépose notre petit bagage, les chevaux sont mis au piquet, et l'on nous apporte le déjeuner classique de l'hospitalité arabe, des œufs et des grenades; notre intendance nous fournira le vin, le café et les sardines. Nos hommes s'accroupissent à côté de la pièce où nous déjeunons et reçoivent pour leur part une petite jatte d'huile où nagent les grains rouges du *felfel* (piment), et des pains au cumin. Malgré l'habitude que nous avons de leur voir manger des aliments invraisemblables, nous ne pouvons les regarder sans étonnemeut, trempant leur pain dans cette huile poivrée et savourant avec délices ces mets dont le plus misérable de nos mendiants refuserait de prendre sa part. Cependant on se dispose à nous installer dans une salle aux murs bruts construits de moellons et de terre, au toit formé de fascines : c'est tout à fait notre chambre à coucher de Bordj-Baba-Selloum, moins les rats. Mais comme il y a sans doute d'autres habitants, nous faisons arroser le sol avec précaution, afin d'éloigner les hôtes incommodes : nous ne voulons pas être d'ici à quelques minutes comme ces Arabes que nous voyons devant nous et qui se grattent en désespérés; encore ne pourrons-nous guère éviter absolument la compagnie des insectes que nous redoutons.

Dès que nous avons rangé les divers objets que nous avons apportés, nous nous empressons de parcourir les ruines de Dougga et d'examiner les restes du mausolée punique dont l'historique nous est bien connu.

Ce monument remarquable portait une inscription bilingue libyco-punique qui fut jadis enlevée par sir Thomas Read, consul d'Angleterre à Tunis, et transportée au British Museum, où elle est actuellement ; elle a été d'une grande utilité pour déterminer plusieurs caractères de l'alphabet libyque.

Malheureusement les Arabes de Dougga que le consul anglais avait chargés d'extraire la pierre qui l'intéressait, étaient si peu outillés pour faire ce travail, qu'ils trouvèrent plus simple de démolir la partie supérieure du mausolée afin d'agir tout à leur aise. C'est ainsi que fut à moitié détruit un édifice qui était parvenu presque intact jusqu'à une époque rapprochée de nous, puisque nous en avons conservé un dessin, dû au crayon d'un autre Anglais, Caterwood, qui ne remonte qu'à 1832. Il avait encore à cette époque son ordre du premier étage, sa corniche supérieure et les amortissements diagonaux, situés au bas de la pyramide supérieure à gradins qui le surmontait.

Comme c'est le seul monument d'architecture actuellement connu qui nous reste de la civilisation punique, on comprend de quel intérêt il était pour nous ; aussi revînmes-nous plus tard le photographier et le mesurer dans tous ses détails. Après lui avoir fait notre première visite, nous continuons notre excursion d'investigation jusqu'au bas de la colline, où se trouvent les vergers de Dougga, pleins d'arbres fruitiers ; nous remarquons parmi eux de fort beaux grenadiers, dont on nous a fait goûter les fruits tout à l'heure. Nous remontons ensuite

dans le village en contournant des ruines qu'on a attribuées aux thermes de la ville antique. En arrivant sur une petite place située près de la maison de notre guide, Salah-ben-Lecheb, nous découvrons enfin la délicieuse façade du temple de Jupiter, Junon et Minerve, ses fines colonnes cannelées, ses chapiteaux presque intacts, sa longue frise portant une inscription en l'honneur de Marc-Aurèle et de Lucius Verus, son entablement et son fronton avec les modillons et les rosaces, les sculptures si délicates de la corniche et son aigle éployée qui se détache sur le tympan, emportant sur son dos la figure divinisée de l'empereur.

Nous traversons encore le village dans sa longueur, pour explorer les ruines situées derrière les jardins, entre ceux-ci et les escarpements de la falaise. Partout des inscriptions entières ou mutilées sont encastrées dans les murailles modernes. De tous côtés on aperçoit des murs romains, à demi écroulés, qui cachent des masures arabes. Les jardins qui s'étendent au nord-ouest de Dougga nous réservent une surprise : à travers les oliviers nous entrevoyons un arc d'une silhouette élégante : c'est la porte de la Chrétienne, Bab-er-Roumia, comme disent les Arabes.

Cet arc est découronné et ne possède plus ni les chapiteaux de ses pilastres, ni ses colonnes, ni son entablement; il est cependant si harmonieusement encadré par les oliviers et d'une façon si pittoresque qu'on ne peut s'empêcher d'admirer ce joli monument.

Nous avons encore le temps de monter vers les citernes qui sont auprès de Bab-er-Roumia, et de jeter un coup d'œil sur des dolmens qui nous ont été signalés; mais déjà le soleil baisse sur l'horizon, ses derniers rayons dorent les murs des maisons de Dougga, les

rebords des terrasses, le fronton et les colonnes, et les fragments de la façade postérieure du temple. Il faut que nous rentrions pour faire préparer nos lits et rédiger nos notes. Aussi reprenons-nous rapidement le chemin du village, poursuivis par les hurlements des chiens arabes qui veulent attaquer les nôtres. Au loin, vers le sud, l'horizon bleuit sous la brume du soir; les terrasses des maisons commencent à se peupler de femmes et d'enfants, et nous voyons rentrer dans leurs étables les troupeaux de bœufs magnifiques qu'on élève à Dougga. Ici les montagnards semblent plus industrieux et moins indolents que les autres Arabes : on aperçoit dans les cours des meules de paille proprement rangées et faites avec soin, les troupeaux paraissent soignés, les maisons sont relativement spacieuses et composées de plusieurs bâtiments : c'est que les oliviers, qui produisent des fruits énormes, sont une source de richesse pour le village.

La race est d'ailleurs mélangée d'un élément étranger à l'Arabe, très probablement d'un élément berbère peut-être greffé de quelque peu de Vandale : nous rencontrerons ici un grand nombre d'Arabes blonds, aux traits plutôt européens, au teint rose et au nez un peu aigu. Nous ferons d'ailleurs avec eux plus ample connaissance, car ils nous poursuivront, pendant tout notre séjour, de leur curiosité indiscrète; nous serons toujours entourés d'une douzaine d'oisifs qui viendront nous voir dessiner ou faire de la photographie. Tout ce monde nous regarde d'abord avec étonnement, puis ils s'accroupissent les uns à côté des autres, entament des conversations interminables, dont le thème est le même pour tous les Arabes : « Combien cela? » disent les uns; et les autres répondent : « Cela coûte tant d'ar-

gent, tant de *soldis* (sou), tant de *rialets* (piastre, soixante centimes), tant de *douros* (cinq francs), tant de *bou coufas* (vingt-cinq piastres). » Et les gestes d'étonnement et les comptes se succèdent sans fin. Les dames ne sont pas moins curieuses que leurs maris ; elles passent leur nez au-dessus du rebord des terrasses, et quelques-unes s'enhardissent jusqu'à approcher de nous. Ce ne sont certes pas des modèles de beauté ni d'élégance ; au risque d'être regardés comme peu galants, nous les comparerons volontiers à de vieilles guenons, plus ou moins débraillées, dont les yeux chassieux n'indiquent pas qu'on use à Dougga de beaucoup de savon ni de beaucoup d'eau. Nous voudrions bien photographier quelques-unes de ces affreuses créatures, mais le plan est difficile à réaliser. Cependant un jour, en visitant la maison de Salah-ben-Lecheb, nous sommes arrivés à faire le portrait d'une de ses filles, une bambine de douze ans ; mais il nous fallut lui jurer bien haut qu'elle n'avait rien à craindre, qu'elle n'était pas dans le champ de notre objectif. Que ce mensonge nous soit pardonné, en considération du motif qui nous l'a fait commettre !

Cette maison de Salah-ben-Lecheb est construite sur l'emplacement d'un édifice romain dont la porte subsiste encore avec une partie de la façade ornée de pilastres. Le pavé de la cour, qui est antique, porte des rainures peu profondes, indiquant une distribution singulière.

C'est avec un véritable plaisir que nous nous installons au temple pour en commencer le relevé. Mais quelle difficulté dès que, les mesures accessibles prises, il faut arriver à mesurer la hauteur des colonnes et des entablements ! Ali est détaché en mission confidentielle

à Teboursouk et tâchera de découvrir des échelles plus solides que celle de la fontaine romaine. Il existe au moins... deux ou trois échelles à Teboursouk, mais va-t-il pouvoir les dénicher?

Il arrive enfin vers cinq heures du soir, suivi d'un chameau qui porte les instruments attendus; la bête balance lentement sa tête et se heurte alternativement aux extrémités des échelles qui oscillent sur son dos. C'est maintenant qu'il va falloir mettre à contribution l'activité et l'adresse de nos Arabes. Nous devons attacher les trois échelles bout à bout avec des cordes en poil de chèvre que les gens de Dougga nous fournissent; puis un d'entre eux, plus agile et plus adroit, monte en s'aidant des pieds et des mains le long d'un des angles de la *cella* du temple; il a emporté avec lui une autre corde, au moyen de laquelle il dirigera l'extrémité de l'échelle; nous nous émerveillons de voir l'habileté avec laquelle il profite des moindres saillies de la pierre et parvient enfin sur l'entablement de l'édifice. A force de peine et après force cris il finit par tout disposer convenablement, et nous nous hissons à notre tour au sommet du monument. Malgré le vent qui fraîchit et la pluie qui tombe, c'est tout en haut que nous allons nous tenir pour prendre nos mesures. Bientôt l'averse se déclare, mais il faut tenir bon, le temps nous est compté et les échelles ont été louées seulement pour deux jours. C'est donc au milieu d'un déluge que nous continuons à écrire les cotes sur un album complètement trempé; secoués par le vent, aveuglés par la pluie, nous terminons cependant notre travail et nous rejoignons nos hommes. Pendant l'averse, la terrasse de la maison sur laquelle s'appuie notre échelle est tellement détrempée que nous enfonçons dans la terre



Dougga. — Le Capitole.

humide; un peu plus loin, les murs d'une maison voisine, construite en terre et en moellons, s'écroulent, comme fondus par l'ondée, avec le toit qu'ils soutenaient.

Le temple possède encore sa façade intacte. De la *cella* même il ne reste plus que des débris; elle était presque entièrement bâtie en petits matériaux, qui se sont désagrégés peu à peu et ont disparu en partie. La porte à crossettes qui y donnait accès est restée entière. Les montants en sont d'une seule pierre, bien qu'ils n'aient pas moins de sept mètres de haut; le linteau qui repose sur ces deux montants mesure six mètres cinquante et est également formé d'un seul morceau; on y lit les noms des donateurs, Lucius Marcius Simplex et Lucius Marcius Regillianus. Ce n'est pas une des moindres curiosités de Dougga que de voir cette porte ainsi plantée dans le sol, alors que le mur dont elle faisait partie est à jamais détruit. Cette *cella* était autrefois recouverte de stuc où étaient figurés des pilastres cannelés d'ordre corinthien, répondant à l'ordre des colonnes du portique. L'enduit a complètement disparu, mais nous en avons retrouvé des fragments assez importants sur la façade postérieure, dont la plus grande partie est encore debout. L'édifice a été englobé à l'époque byzantine dans une enceinte fortifiée semblable à toutes celles qui couvrirent alors l'Afrique.

Nous ne devons pas passer sous silence les citernes de la ville, qui à divers endroits se remarquent encore. Ce sont, comme celles du Kef, des berceaux parallèles en nombre variable, percés, dans leur partie supérieure, d'ouvertures carrées; aujourd'hui elles servent en partie de greniers ou d'écuries aux habitants de Dougga. Les sources qui fournissaient l'eau à la cité antique étaient amenées des montagnes voisines par un grand aqueduc;

on en reconnaît encore le tracé à travers la plaine qui s'étend à l'ouest de la ville ; on entend même bruire l'eau sous le sol de la route à l'endroit où elle passe sur cet aqueduc.

Plus loin, en remontant vers le plateau supérieur, nous remarquons un emplacement allongé remarquable par des vestiges de constructions demi-circulaires ; on y a vu avec raison un cirque. Les extrémités de la *spina* autour de laquelle évoluaient les chars sont encore intactes ; des vestiges de gradins se remarquent dans les parois de la partie supérieure de la falaise, qui se relève à cet endroit.

C'est de ce côté des ruines que se trouvent deux grands monuments, fouillés récemment par M. le docteur Carton, le théâtre et le temple de Saturne.

L'histoire n'a pas parlé de Dougga ; il n'en est question que dans Procope, à propos de la citadelle que Justinien y construisit et dont les restes subsistent de nos jours, couronnant le plateau rocheux qui domine la ville.

Naturellement, on a pillé, pour bâtir cette enceinte fortifiée, les monuments d'une époque antérieure et surtout les cimetières.

Ceux-ci étaient assez nombreux autour de la ville. L'un se trouve près de la citadelle, à l'ouest ; deux autres, près de Bab-er-Roumia, un au nord, l'autre à l'ouest ; enfin un quatrième s'étage sur le penchant de la montagne du côté du sud. A côté de tombes modestes comme celles que l'on rencontre dans les moindres ruines, il en existe de plus somptueuses, de plus ornées ; çà et là on suit les fondations de quelques grands mausolées détruits aujourd'hui. L'un d'eux portait une pièce de vers, assez soignée comme facture et assez recherchée comme idées.

En somme, la ville antique, qui se nommait Thugga — le nom moderne n'est qu'un souvenir de l'ancien, — était une des plus prospères de la région, s'il faut en juger d'après ce qu'il en reste aujourd'hui. Sicca Veneria ne devait guère être plus étendue, et pourtant c'était une des capitales du pays. Si les monuments n'y ont pas la grandeur de ceux de Haïdra ni de Sbeitla, en revanche leur exécution est bien plus soignée; les colonnes des temples de Sbeitla ne sont qu'épannelées, tandis que celles du temple de Dougga sont parfaitement achevées, et le tombeau qui portait l'inscription bilingue était un édifice bien plus original que le mausolée, en forme de temple, de Haïdra.

C'est grand dommage qu'un village arabe occupe l'emplacement de la cité antique, ce qui serait un sérieux embarras le jour ou l'on voudrait déblayer les ruines sur une grande étendue.

Le coup d'œil curieux que présente aujourd'hui Dougga permet de s'imaginer quel aspect pittoresque devait avoir la cité romaine avec ses maisons échelonnées par gradins sur les flancs de la colline, et son temple élégant, qui découpait sa fine silhouette sur le bleu foncé du ciel. Le village arabe lui-même, quoique mal bâti et confusément disposé, forme aujourd'hui avec les restes du temple qui le couronnent, un des ensembles les plus harmonieux et les plus agréables que nous ayons rencontrés dans cette partie du pays.

Reviendrons-nous de Dougga à Teboursouk, ou irons-nous visiter Aïn-Hedja et Bordj-el-Messaoudi pour revenir à Teboursouk par le versant septentrional du Gorrha? La raison nous aurait conseillé le premier parti; nous adoptons le second, étant foncièrement amis des courses à travers les pays nouveaux et des

découvertes; mais ce sera le dernier détour que nous ferons; car nous commençons à voir le fond de notre bourse.

Nous envoyons chercher notre tente à Teboursouk, nous la chargeons avec les objets de première nécessité sur un cheval de louage que monte Mohammed, et nous voici de nouveau partis à l'aventure.

CHAPITRE XV

AÏN-HEDJA. — BORDJ-EL-MESSAOUDI
LE GORRHA. — HENCHIR-CHETT. — DJEBBA

Au point du jour nous quittons Dougga et, après avoir descendu à travers les jardins, nous prenons la route d'Aïn-Hedja.

Cette route est monotone et sans intérêt; heureusement elle n'est que de cinq kilomètres, et en moins d'une heure nous arrivons au fondouk qui porte ce nom. Il est bâti au milieu de grandes ruines et dans une citadelle byzantine. Les brèches faites dans le mur par le temps ou les hommes ont été bouchées avec de petits matériaux disposés à la mode arabe, dont la couleur grisâtre tranche sur le ton orangé de la muraille romaine. Parmi les chambres mêmes, adossées à l'intérieur du rempart, qui servent de refuge aux voyageurs, plusieurs sont voûtées et remontent à l'antiquité. Au-dessous de cet édifice, le seul qui reste debout de la ville ancienne, coule une source abondante et limpide, sortant d'un canal antique, qui a donné son nom à la ruine. A peu de distance

de la citadelle, un riche Tunisien s'est fait bâtir un bordj assez vaste avec des pierres empruntées au bourg romain. On remarque de tous côtés, dans les murs de ce bordj, des morceaux antiques, inscriptions, fragments figurés, ornements d'architecture. Il en est de même, sans doute, à l'intérieur; mais le maître du logis est toujours absent, et les gardiens du bordj prétendent n'en avoir pas la clef; vraie ou fausse, la raison est décisive et l'on ne peut visiter l'habitation. On connaît le nom ancien de la localité; elle s'appelait *Agbia*.

Devant la porte du fondouk passe le chemin de Tunis au Kef. Voie romaine, piste arabe, route beylicale, voilà ce qu'a été et ce qu'est aujourd'hui ce chemin. La voie romaine était une des plus importantes de la province d'Afrique, la piste arabe une des plus fréquentées de la Régence; la route beylicale est une des plus belles de la Tunisie régénérée. Nous allons la suivre pendant quelque temps; les poteaux du télégraphe qui la bordent lui donnent un aspect européen qui nous ragaillardit; c'est comme l'annonce d'un prochain retour de civilisation.

Et pourtant voici, à droite, une petite koubba qui nous reporte en pays arabe; c'est celle de Sidi-bou-Atila, un grand saint dans la région. Des piliers qui soutiennent la voûte sont faits avec des bornes milliaires ramassées sur la route voisine. Aux quatre angles même, extérieurement, des colonnes engagées dans la maçonnerie et empâtées de chaux viennent de la même carrière. Un peu au nord on distingue sur la colline voisine un groupe de ruines appelées Kern-el-Kebch, l'ancien *municipium Aunobaritanum*; nous ne nous y arrêtons qu'un moment, puis nous reprenons notre course.

Le terrain est très plat, et nous voyons à l'horizon une masse indistincte : c'est le marabout de Sidi-Abd-er-Rebbou, but de notre étape. A mesure que nous avançons, les murs blanchissent et la silhouette se fait plus nette. Le dôme de la koubba se dessine au milieu de deux ou trois grands ifs. Sur le bord de la route est une des nécropoles de la ville romaine que nous allons rencontrer tout à l'heure et dans les ruines de laquelle le marabout a été bâti; elle était située à deux kilomètres de la cité, dans la direction de l'est, auprès d'une source assez abondante, nommée Aïn-Ghar-Salah. De loin on distingue sur un monticule une rangée de pierres alignées qui semblent appartenir à d'anciennes maisons écroulées. Lorsqu'on approche, on s'aperçoit que chacune de ces pierres est un cippe funéraire et que leur alignement indique encore le tracé des avenues du cimetière. Les officiers du poste de Bordj-el-Messaoudi ont entrepris d'y faire quelques fouilles; ils ont constaté que les tombes étaient encore en place et qu'un grand nombre d'entre elles n'avaient jamais été violées.

Nous n'avons pas le loisir de nous y arrêter, car le jour s'avance; nous poussons nos chevaux, et nous ne tardons pas à atteindre le sanctuaire du saint. Triste demeure que celle où il repose : une petite cour où s'élèvent deux ou trois beaux arbres qui s'aperçoivent de plusieurs kilomètres à la ronde, tant la chose est exceptionnelle; à gauche, une pièce carrée qui contient le corps du marabout, enfermé dans une caisse élevée et surchargée de dons pieux; au fond, deux chambres où la pluie et les vents pénètrent de tous côtés.

Ces chambres, où les pèlerins et les voyageurs peuvent trouver un abri, servent ordinairement de demeures

aux chauves-souris et aux oiseaux de nuit. La cour est encombrée de tombes plus modestes, en partie ruinées par le temps et les eaux.

Quand M. Guérin visita le pays en 1860, il trouva un douar établi sur les pentes les plus élevées de la colline qui domine la zaouïa; il n'eut pas fort à se louer de l'hospitalité qu'il y reçut, s'y vit voler son mulet de bagages et ne put rentrer en possession de son bien qu'en menaçant d'aller porter ses plaintes au khalifa de Teboursouk. Le douar existe toujours au même endroit, car il est chargé de veiller sur la zaouïa et est, en conséquence, obligé de rester dans le voisinage; le cheik de ce douar n'est plus le même que celui que rencontra M. Guérin, mais il a gardé les traditions peu hospitalières de son devancier; non pas qu'on ait essayé de nous dérober quelque objet — nous étions trop bien recommandés pour qu'on se risquât à le faire, — mais il était facile de voir à l'accueil qui nous fut fait quand nous allâmes lui demander l'hospitalité que notre venue n'était point agréable.

La zaouïa est bâtie au milieu des ruines considérables, qui sont celles de l'antique *Musti*. Le nom d'Henchir-Mest, qui est un reste de l'ancienne appellation, est quelquefois donné à ce lieu par les indigènes.

Le seul monument actuellement à peu près debout à Henchir-Mest est un arc de triomphe à l'aspect encore imposant, bien que l'entablement et la partie médiane aient été jetés bas par un tremblement de terre, ce qui a dénaturé l'aspect de l'édifice, intéressant à plusieurs titres. C'est un nouveau type d'arc de triomphe ou plutôt de porte triomphale; car il s'élevait sur la voie antique. Chacun de ses pieds-droits était décoré, sur chaque

face, d'une colonne unique, dégagée, avec piédestal, le tout d'ordre corinthien et d'un assez bon travail. Il s'élève à l'est de la ville antique. A l'ouest, un autre, qui lui faisait en quelque sorte pendant, est complètement ruiné, et ce n'est que par ses assises inférieures qu'on peut actuellement le reconnaître. Le premier des deux remonte au règne de Gordien III. Une grande rue qui traversait Musti dans toute sa longueur allait de l'une à l'autre de ces portes triomphales : c'était la voie romaine de Carthage au Kef, le long de laquelle étaient échelonnés les édifices de la cité. Une citadelle byzantine, dont l'intérieur n'est actuellement qu'un épais fourré de cactus et de ronces, a été élevée avec des pierres empruntées à des édifices antérieurs. Les murs en sont aujourd'hui rasés au niveau du sol.

Les Arabes du douar voisin, si peu hospitaliers, viennent le lendemain matin nous voir travailler et s'enquérir un peu aussi, avec la vaine curiosité qui leur est habituelle, du but de notre voyage. Les pierres dont nous copions les inscriptions et que tant d'autres ont déjà regardées avant nous ne nous indiquent-elles pas des trésors enfouis par les Romains d'autrefois (*Român mta bekri*, comme ils disent) ; ne sont-ce pas les trésors de la Cahenna, ou ceux des génies qui ont scellé leurs cachettes par des maléfices ou des sortilèges dont nous avons le secret?

Quelques-uns de nos interlocuteurs ont un signe peint sur le front, d'autres sur les mains ; certains ont les chevilles tatouées, de sorte qu'ils semblent avoir aux pieds des chaussettes à jour d'un ton bleuâtre ; il en est qui ont une tortue ou un lézard marqué sur chaque jambe, à la partie inférieure et externe ; chez d'autres, c'est un croissant, c'est le sceau de Salomon, une

palme, une croix. Comme ils ont la peau un peu moins brune que les Arabes du Sud, ces tatouages se voient beaucoup mieux; ils sont, nous a-t-on dit, encore plus communs chez les femmes que chez les hommes; celles-ci se font ainsi imprimer sur les mains des dessins qui figurent de véritables mitaines avec manchettes et bordures dentelées; elles portent aussi sur la figure une petite croix au front ou même deux, réparties sur chaque pommette; souvent même la croix existe sur l'avant-bras et sur la poitrine.

Nous ne pouvons nous empêcher d'être étonnés de la persistance de ces traditions, qui se sont transmises à travers l'islamisme, depuis les temps les plus reculés non seulement du christianisme, dont les croix grecques sont un héritage certain, mais encore du paganisme romain ou phénicien, auquel nous ramènent les représentations de croissants, de lézards et de tortues. Nous nous rappelons maintenant et nous rapprochons de ces signes, dans notre esprit, les croix tracées au feu sur le flanc des slouguis du Sud ou des bestiaux du Sahel, pour les préserver du mauvais œil, celles qui figurent, tracées grossièrement sur les portes, à Kérouan par des clous de fer, à El-Djem par des traits de couleur rouge, dans les oasis du Djérid, à Kriz par exemple, par des dessins polychromes aux dispositions originales. C'est toujours le même symbole; les musulmans ne se doutent guère que c'est là le signe qu'ils ont chassé pendant si longtemps de la terre d'Afrique, et pour lequel jadis tant de sanglants combats se sont livrés dans le pays. La croix a disparu comme symbole religieux : elle a persisté comme remède contre le mauvais œil.

De Sidi-Abd-er-Rebbou à Bordj-el-Messaoudi la route

suit un passage naturel entre le djebel Bou-Kahil, qui court du nord-ouest au sud-ouest, et la chaîne du Djouaouda, qui suit une direction à peu près parallèle. L'entrée de ce passage est située à deux ou trois kilomètres d'Henchir-Mest, au delà d'une petite koubba ruinée, celle de Sidi-Baker, mauvaise masure dont la voûte est à demi écroulée, ce qui ne fait pas l'éloge de la piété ou de la richesse des dévots de ce marabout. C'est là aussi que passait la voie antique, mais elle ne se confondait pas absolument avec la piste arabe actuelle ; on la retrouve un peu à droite, au pied du mamelon que la route moderne coupe à son sommet ; les milliaires en sont encore couchés parmi les broussailles.

Nous savons que le fondouk de Bordj-el-Messaoudi ne nous offrira pas grandes ressources ; on nous l'a répété plusieurs fois et nous ne tarderons pas à en faire par nous-mêmes la triste expérience. Ce n'est, à proprement parler, qu'une grande cour sur laquelle s'ouvrent trois ou quatre chambrettes plus ou moins sales, presque toujours occupées. Il appartient à un riche Arabe qui l'afferme à un représentant. Il a été ainsi confié successivement à des Arabes, à des Maltais, à des Italiens ; mais toujours et quel qu'en soit le fermier, on le trouve sale et habité par tous les insectes de la création. Quand ce point était occupé par des troupes, les officiers avaient fait construire à peu de distance du fondouk une petite cité militaire, cachée au milieu de jardins verdoyants ; mais depuis que le pays a été rendu à lui-même, la cité s'est effondrée : c'est une ruine de plus ajoutée à toutes les autres. On y était pourtant mieux logé que dans le fondouk voisin.

Nous n'hésitons cependant pas sur le parti à prendre

et, prêts à tout, nous entrons bravement dans le caravansérail. Suivant nos prévisions, toutes les chambres du lieu sont occupées. Une seule est à peu près libre, et on nous l'offre pour y dîner à l'abri pendant que l'on dresse notre tente devant la porte du bordj et que l'on s'occupe de remiser nos chevaux. On nous introduit donc dans une sorte de réduit voûté, éclairé par une très petite fenêtre et dont le sol est couvert d'orge en vrac. Des planches servent à maintenir le tas d'orge du côté de la porte; d'autres planches, posées à même sur l'orge, nous serviront de parquet. Nous faisons apporter nos caisses de photographie : voilà les sièges trouvés; quant à la table, nous nous en passerons, ou du moins une sorte de volet placé sur nos genoux la remplacera ce soir. Notre cordon bleu s'empresse de nous apporter le menu du jour, et nous y faisons honneur, malgré sa frugalité. Mais, hélas! on a oublié cette fois de chasser la gent parasite par un arrosage approprié, et nous nous apercevons aux soubresauts répétés que subit notre table improvisée que chacun de nous essaye en vain de cacher à son compagnon le supplice qu'il éprouve. Bientôt, comme nous n'osons combattre franchement le mal, de peur d'ébranler notre couvert, les bataillons altérés de sang, encouragés par notre immobilité relative, montent plus nombreux à l'assaut; on pourrait croire qu'il y a une puce cachée sous chacun des grains de l'orge sur laquelle nous sommes installés. C'en est fait, il faut capituler. Nous déposons ce qui nous sert de table sur ce qui nous sert de plancher, et nous décidons à poursuivre l'ennemi pour le chasser de ses conquêtes. Mohammed a l'ordre de porter notre couvert en plein vent, pendant que nous secouons nos habits pour les débarrasser de leurs hôtes incommodes;

mieux vaut millle fois dîner à la belle étoile devant la porte du fondouk.

Sur la pente de la colline qui se dresse au nord du bordj et regardant l'ouest existent des ruines assez étendues; ce sont celles d'une petite ville appelée *Thacia* par les Itinéraires; le nom en figure sur une base de statue déterrée au milieu des ruines. Aucun monument ne subsiste debout. Les oliviers sauvages ont tout envahi, et l'on ne peut actuellement reconnaître aucune trace distincte. La cité était bien située, sur la petite éminence rocheuse d'où elle dominait la plaine, abritée des vents du nord par le massif imposant du Gorrha et ses puissantes ramifications, et défendue contre ceux du sud par les montagnes qui séparent la Bahirt-el-Ghorfa (plaine de la Ghorfa) de la plaine de Bordj-el-Messaoudi et de celle du Sers. Les officiers de la garnison y ont fait quelques découvertes curieuses; nous avons déjà dessiné au Kef des fragments d'architecture qui en provenaient; il en existait d'autres, rangés avec soin dans l'ancien jardin de la garnison auquel nous avons fait allusion plus haut; ils ont été transportés depuis au musée de Tunis.

Le seul édifice qui reste de la ville de Thacia se trouve sur la grande route et par conséquent à quelque distance en avant du gros des ruines : c'est le petit mausolée de Cornelius Rufus. Il était composé d'une voûte d'arêtes en blocage entourée et masquée sur ses quatre faces par un mur en grand appareil. Une partie circulaire le terminait au-dessus de cet étage inférieur et portait elle-même, très probablement, une colonnade formant portique circulaire, au milieu duquel se trouvait la statue du défunt.

Pendant que nous dessinions ce petit monument, que

les Arabes appellent, comme beaucoup d'autres mausolées de ce genre en Tunisie, « la Boutique du Barbier, *Hanout el-Hadjem* », vient à passer devant nous toute une caravane qui se rend au Kef. C'est un bien singulier spectacle que d'apercevoir au-dessus de cette foule bigarrée d'hommes, de femmes et d'enfants, de bestiaux, de chiens, de chameaux et d'ânes, à l'aspect si étrange et si éloigné de ce qu'on a l'habitude de voir en France, les fils d'un télégraphe qui vont à l'infini, de poteau en poteau, porter les nouvelles de la capitale jusqu'au Kef, en pleine montagne ; c'est la civilisation passant par-dessus la tête de tous ces Arabes, encore sauvages pour la plupart. Tout à coup le désordre se met dans la bande : trois ou quatre chameaux qu'on a badigeonnés de goudron pour les guérir de la gale se prennent à gambader au centre, où se trouvent réunis les conducteurs ; chacun commence par se sauver au plus vite, pour ne pas être exposé aux atteintes de ces animaux qui couvrent de goudron tout ce qu'ils touchent et qui, exaspérés par les démangeaisons qu'ils endurent, vont se frotter sans distinction aucune au premier objet venu ; mais on ne tarde pas à les rattraper, à les faire rentrer dans le rang, et la caravane se remet en marche, accompagnée par les bêlements du troupeau et le galoubet d'un vieil Arabe ; celui-ci, assis gravement sur son âne, ressasse de Teboursouk jusqu'au Kef le même motif mélodique, lent, traînard et plaintif, pour le plus grand plaisir de lui-même et de ses auditeurs.

A quelques pas du bordj, au milieu des fourrés de lentisques, un petit carré de terrain, entouré d'une palissade, renferme quelques tombes ; là dorment, sous un tertre que surmonte une croix de bois, une dizaine de soldats enlevés par la maladie pendant qu'ils campaient

dans le voisinage. La terre d'Afrique ne leur a pas été clémente et ils n'ont point revu comme leurs compagnons d'armes le doux pays de France.

C'est de Bordj-el-Messaoudi qu'il nous faut partir pour revenir à Teboursouk par le versant septentrional du Gorrha; et pourtant nous voudrions bien aller visiter le défilé de Khanguet-el-Kedim, qui s'ouvre non loin de là dans la direction de l'est. C'est en effet un passage célèbre dans l'histoire de la Tunisie contemporaine par le meurtre d'un général tunisien en l'année 1861.

A cette date une partie du pays et notamment les habitants du Kef s'étaient soulevés contre le bey et parlaient de secouer son autorité. Le prince envoya au Kef un représentant pour tâcher de ramener les rebelles. Celui-ci partit, comme un vrai Tunisien du temps passé qu'il était, dans une belle calèche attelée de mules, comptant plus sur son éloquence que sur son épée pour calmer la séditon. Tout alla bien jusqu'au défilé d'El-Kedim; mais, au moment de déboucher dans la plaine, la voiture fut entourée d'un parti d'Arabes armés qui firent mine de l'arrêter. Le général descendit pour parlementer, rappelant les droits imprescriptibles du souverain à l'obéissance de ses sujets; il n'eut pas le temps d'achever. Plusieurs coups de feu partirent à la fois, et l'envoyé du bey tomba pour ne plus se relever. Ce meurtre précipita la solution des affaires. Le pays fut ravagé par les troupes beylicales, et le Kef livré à un pillage et à une destruction dont il ne s'est pas encore relevé.

Aucun endroit n'est en effet plus propice aux guets-apens que ce défilé. Qu'on se figure un chemin resserré, courant entre deux lignes boisées; d'un côté le terrain, assez rocheux, surplombe de quelques mètres; de l'autre,

au contraire, il est légèrement incliné. De part et d'autre, d'épais buissons ferment la vue et peuvent dissimuler un ennemi embusqué. Aussi les voyageurs qui faisaient route entre le Kef et Tunis n'étaient jamais sans inquiétude quand ils s'aventuraient dans ce passage, et ceux qui étaient armés glissaient prudemment une balle dans leur fusil.

Il pourra sembler extraordinaire qu'au milieu d'un semblable fourré se trouvent des ruines romaines. Il en existe pourtant. En cherchant des pierres pour la nouvelle route, on fut amené à fouiller un petit monticule surmonté d'un olivier, d'où émergeaient quelques blocs taillés de la main de l'homme. On trouva ainsi, non seulement une chambre ou plutôt une série de chambres avec mosaïques et enduits muraux, mais aussi deux grandes statues de marbre blanc, une d'homme, une de femme, d'un travail soigné et d'une conservation relativement bonne. Seule la tête de l'homme a disparu, soit qu'elle ait été enlevée, soit enfin que la fouille n'ait pas été poussée assez loin et qu'elle soit encore en terre. Il y avait là sans doute une villa de plaisance située sur le bord de la grande route, où quelque bourgeois enrichi d'une cité voisine venait jouir du calme et de la fraîcheur.

Pittoresque, archéologie, souvenirs historiques, il y avait de quoi nous tenter, mais nous nous étions juré de ne plus nous détourner de notre route. D'ailleurs nous sommes gens de revue avec la Tunisie, et ce que nous ne pouvons pas étudier maintenant, nous reviendrons peut-être quelque jour le visiter à nouveau.

Nous quittons donc le bordj sans aucun regret, et nous prenons le chemin qui se dirige vers le Gorrha par le versant occidental du djebel Djouaouda. La route

n'est pas des plus aisées; elle est toute montueuse et se perd en de nombreux détours au milieu des buissons épais qui couvrent les flancs des collines. On traverse successivement plusieurs petits ruisseaux, affluents de l'oued Arkou, affluent lui-même de l'oued Tessa, qui se jette dans la Medjerda non loin de Ben-Béchir; plus on avance, plus le pays devient raviné et difficile; nous ne montons que pour descendre et remonter encore; ce serait un vrai refuge de bandits, s'il y en avait dans le pays.

Enfin nous arrivons à une ruine considérable qui se nomme, comme tant d'autres, Henchir-Douamis (la Ruine des Souterrains). L'endroit n'avait jamais été visité avant l'arrivée de nos troupes : ce sont les officiers de Bordj-el-Messaoudi et de Teboursouk qui les premiers eurent l'idée de pousser jusque-là; depuis, la ruine a été plusieurs fois revue et étudiée.

Au milieu de cet henchir s'élève une koubba construite avec les pierres de la ville romaine; elle est consacrée à Sidi-Mohammed-es-Salah; nos hommes s'y réfugient pour la nuit; notre tente est plantée devant la porte.

C'est en arrivant à cette koubba perdue au milieu des montagnes que nous apprenons une terrible aventure survenue à Dougga depuis notre départ. Nous n'avions pas très bonne opinion des habitants du village, mais elle était meilleure encore qu'il ne convenait. Il paraît qu'une de ces belles dames auxquelles nous avons tout à l'heure appliqué une épithète vraie, quoique peu courtoise, oubliait près d'un de ses voisins la fidélité due aux serments du mariage. Ce complice était marié de son côté et avait plusieurs enfants, notamment un fils d'une douzaine d'années. Le mari outragé rencontra précisément l'en-

fant sur la route. Il était à cheval. D'un coup d'étrier habilement dirigé dans la tête, il l'étendit à terre, puis il l'attacha, à demi mort, à la queue de son cheval, et partit au grand galop, déchirant aux pierres et aux arbustes de la montagne le corps encore vivant de sa victime. Après ce méfait, il rentra tranquillement à Dougga, où il se laissa arrêter sans marquer le moindre repentir de son acte de lâche et bestiale cruauté. Naturellement l'événement avait fait une profonde sensation dans toute la région voisine ; et, grâce au bavardage arabe, quelques heures après le fait était connu à cinq lieues à la ronde. Il y a là de quoi défrayer la conversation de nos gens pendant plusieurs jours. Au fond ils donnent raison à l'Arabe qui s'est vengé, mais ils n'osent pas nous le dire.

Le nom d'*Henchir-Douamis* a été appliqué à cette ruine à cause des immenses citernes qui s'ouvrent au flanc de la montagne, au pied de la koubba, dans la direction du sud. Ces citernes étaient autrefois creusées en terre et recouvertes par des maisons ; aujourd'hui les maisons se sont éboulées, la terre a glissé avec les pluies, entraînant la surface de la colline, et du passé il ne reste plus que ces excavations où les habitants du douar voisin accumulent leurs troupeaux.

Le seul monument reconnaissable, outre la fortification dont les Byzantins avaient entouré le mamelon, est une grande porte construite sur le plan de l'arc de Constantin à Sbeitla et de bien d'autres semblables. Elle est très dégradée.

Le forum ancien était à environ deux cents mètres au nord-est de la koubba. Par un heureux hasard, les bases de statues qui l'ornaient sont demeurées à leur place, si bien qu'on a pu déchiffrer les inscriptions qui y étaient

gravées. C'est ainsi que nous avons appris le nom que la ville portait autrefois : *Uci Majus*.

Pour poursuivre notre chemin il faut continuer à monter, par une pente assez douce, il est vrai, mais sans interruption, à travers une suite de mamelons et de petites vallées. Pas un brin de végétation, sinon des herbes folles; pas d'habitants non plus, au moins en cette saison où la plaine verdoyante attire tous les indigènes. La route ne doit pas être très réjouissante en temps ordinaire; elle devient intolérable par la pluie.

Or voici que le ciel se couvre de gros nuages qui ne nous présagent rien d'agréable; nos hommes, qui ont l'habitude du pays et connaissent les signes précurseurs du mauvais temps, ne se font pas illusion et nous annoncent un violent orage.

Leur prédiction ne tarde pas à se réaliser. Le tonnerre se met à gronder, les éclairs lui succèdent, et nous voilà au milieu d'une tempête épouvantable. Nos chevaux dressent l'oreille et n'avancent plus qu'à contre-cœur. Tout à coup le ciel se fond en eau ou plutôt en grêle; il tombe des morceaux de glace de la grosseur d'une noisette qui arrivent sur nous poussés par le vent et nous cinglent en pleine figure. Force nous est de tourner le dos à l'orage, de mettre sur nos têtes nos capuchons les plus épais et de tout recevoir sans souffler mot. Nos chevaux s'arc-boutent sur leurs quatre jambes pour mieux résister aux éléments, et nos chiens se cachent où ils peuvent. En quelques instants le sol devient une fondrière, chaque sentier un oued tumultueux, et l'eau ruisselle autour de nous, au ciel et sur la terre. Jamais, dans tout notre voyage, nous n'avions passé de si mauvais instants.

Cependant le calme commence à se rétablir, le ton-

nerre diminue ses éclats et la grêle a cessé. Nous pouvons reprendre notre marche, malgré l'état déplorable du sentier; plus tôt nous serons arrivés à l'Henchir-Chett, qui sera aujourd'hui le but de notre expédition, plus tôt nous serons à l'abri et au chaud, si nous y trouvons du bois sec. Nous franchissons donc ornières, flaques d'eau et tas de boue, sans y faire attention, et nous voyons avec bonheur que la ruine n'est plus éloignée; les pierres qui jonchent le sol à droite et à gauche du chemin en sont la preuve.

Henchir-Chett, où nous parvenons, est situé immédiatement au-dessous du sommet principal du Gorrha, dont la table jaunissante surplombait l'établissement antique. Il paraît que nous trouverons un asile pour la nuit dans une maison arabe, pompeusement décorée du nom de *bordj*, qui appartient à un personnage appelé Abd-el-Melek. Naturellement ce propriétaire, qui possède quelque autre bien, n'habite pas ce nid d'aigle privé de toutes ressources. Il vit à Tunis, des revenus de sa fortune, et n'a au sommet du Gorrha qu'un fermier, auquel nous venons demander l'hospitalité. Mais, hélas! dans quel bouge il nous faut pénétrer! Au moment où nos chevaux vont franchir la porte du bordj, ils se trouvent en présence d'un troupeau de vaches, qui sort pour aller au pâturage. Elles ont les jambes plongées dans une boue verdâtre, formée de détritus de toute sorte et surtout de fiente amassée dans la cour depuis des années : les malheureuses bêtes, qui pendant toute la nuit et une partie de la matinée sont parquées dans cette enceinte empestée, ne peuvent se coucher sans s'enfoncer en cette ordure, et force leur est ou d'en passer par là ou de dormir debout. Naturellement, chaque fois qu'il tombe une ondée, et la pluie

n'est pas rare au sommet de la montagne, la boue devient plus liquide et plus abondante; c'est un spectacle repoussant et une odeur plus repoussante encore; après l'orage de tout à l'heure, la cour est transformée en un lac fétide. Voilà pourtant où il nous faut entrer. Nos chevaux s'avancent en faisant jaillir la boue sous leurs sabots comme s'ils traversaient une rivière! Nos bottes en sont inondées. Nous nous trouvons devant une grande maison de construction romaine; le rez-de-chaussée est occupé par un moulin à huile; nous n'avons pu y entrer, parce que le maître était absent et avait emporté avec lui les clefs de son cellier. Il y a bien aussi une pièce ou deux, habitées par les gardiens, que nous aurions pu visiter; mais, outre qu'il nous aurait fallu traverser à pied la cour pour nous y rendre, nous ne voulions pas nous risquer dans un intérieur aussi suspect. Au premier étage existe une pièce assez vaste, prise sur la hauteur de la salle antique et dont le plancher est de construction moderne; elle a été créée par le propriétaire actuel; on la mit à notre disposition. Il n'y a pas de porte, de sorte que l'air empesté de la cour y pénètre sans aucun obstacle, la nuit surtout, où le troupeau enfermé soulève à chaque mouvement des miasmes nouveaux.

C'est grand dommage què l'on ne puisse garder un meilleur souvenir du bordj, car la construction romaine à laquelle il a succédé est très curieuse. Elle était à peu près carrée; à chaque angle se détache un contrefort aux trois quarts engagé dans la muraille. La toiture antique est presque intacte, ainsi que la voûte qui la soutient. Le tout est bâti en petits matériaux reliés par du mortier; de plus, les murs étaient autrefois revêtus extérieurement d'une couche uniforme d'enduit, dont il

Henchir-Chett. — Maison romaine.

reste des traces sur plus d'un point. Aujourd'hui encore, malgré les injures du temps, cette maison romaine, entourée d'arbres de toute sorte, dont quelques-uns assez élevés, offre le coup d'œil le plus pittoresque. Au haut de cette montagne presque inhabitée, loin de toute voie de communication, et en face de ce reste vénérable d'un autre âge, on remonte, sans difficulté, le cours des siècles passés ; on se représente les vieux habitants de cette région, plus Berbères que Romains, occupés des soins de l'agriculture ou attentifs à l'élevage de leur bétail, presque indifférents aux événements qui se passaient de l'autre côté de la Méditerranée et qui pourtant décidaient souvent de leur sort, mais dont ils n'entendaient parler que de loin en loin, par quelque passant égaré, par quelque marchand ambulant. Ils ne connaissaient guère de Rome que les impôts qu'elle leur demandait, et que la sécurité profonde qu'elle leur assura pendant si longtemps ; mais ils devaient avoir un singulier attachement pour cette puissance qui permettait à leurs blés de pousser hauts et drus, à leurs troupeaux de paître sans crainte, et ils étaient de ceux qui pouvaient chanter avec le poète :

O Melibœe, deus nobis hæc otia fecit [1].

Cette maison faisait partie d'un bourg romain assez important ; il n'en reste plus guère de traces apparentes qu'une grande quantité de pierres entassées pêle-mêle et quelques grandes inscriptions. Des fragments portant des lettres assez bien gravées ont été utilisés dans les constructions modernes que Si-Abd-el-Melek ou son

1. « O Mélibée, c'est vraiment un dieu qui nous a fait ces loisirs. »

prédécesseur ont ajoutées comme dépendances à l'édifice antique. Une source abondante sort à quelque distance de là dans un bassin formé aussi de pierres romaines. Plus loin, au milieu d'un bois de beaux oliviers, et plus rapprochée encore du sommet du Gorrha, était la nécropole. On y voit les restes d'un mausolée considérable et disposé un peu autrement que ceux que nous avons remarqués dans le reste du pays. La partie principale se composait de deux étages. L'étage supérieur, bâti en blocage, est aujourd'hui recouvert de terre et de végétation qui l'ont défiguré. L'étage inférieur comprend une salle allongée, dans laquelle on pénétrait par une porte; intérieurement elle est percée de niches où l'on plaçait des urnes funéraires. On en sortait par trois portes voûtées donnant accès sur une avant-cour, actuellement à moitié comblée et qui était peut-être recouverte.

Un pilier en blocage avec une amorce d'arcade indique sans doute que cette tavan-cour se terminait par une grande porte cintrée. On pénétrait ensuite dans une large cour, dont l'enceinte en grandes pierres de taille s'élève encore à un mètre au-dessus du sol. Deux autres piliers surmontés d'amorces d'arcades ou de voûtes qui se remarquent en deux endroits différents du mur permettent de croire à la présence de petites constructions secondaires dont on ne pourrait guère déterminer la nature qu'après des fouilles sérieuses. On est étonné de trouver un tombeau de cette dimension dans un endroit aussi retiré; mais c'était peut-être une sépulture commune à quelque association civile ou religieuse, dont le nombre des membres faisait la richesse et nécessitait un grand emplacement, si l'on ne voulait pas séparer dans la mort ceux qui avaient voulu se réunir pendant la vie.

Derrière la maison de Si-Abd-el-Melek, une belle cascade tombe du haut du Gorrha au milieu de mousses de toute sorte et d'arbrisseaux qui ont poussé aux creux des rochers; cette chute d'eau, à laquelle on ferait à peine attention dans d'autres pays, est une exception en Tunisie, et suffit pour donner au paysage qui l'encadre une valeur toute particulière.

Le soir arrive et nous sommes obligés de rentrer sous le toit de la maison, avec quelle appréhension, on s'en doute. La réalité dépasse encore notre attente. Mohammed a allumé du feu pour le souper et pour sécher nos vêtements : comme il n'a trouvé que du bois vert et que le vent souffle de face, la fumée, au lieu de s'échapper, entre dans la chambre et l'obscurcit entièrement. Il nous faut ou subir ce nouveau genre de supplice ou demeurer hors de la maison, sous les arbres et dans la vapeur humide qui se dégage des sources voisines. Ce dernier parti, qui nous expose à la fièvre, doit être repoussé sans hésitation : mieux vaut encore être enfumés. Nous nous asseyons, le nez bouché et les yeux couverts par notre mouchoir, jusqu'à ce que Mohammed ait achevé de cuisiner. Alors seulement nous pouvons reprendre notre vie ordinaire. Nous nous couchons le plus vite possible pour oublier l'heure présente, l'odeur empestée de la cour et le dégoût qui nous a envahis. Demain, au point du jour, nous irons respirer.

Dès que les bagages sont faits, nous reprenons la direction de Teboursouk, mais l'état des chemins est trop mauvais pour que nous essayions d'y aller directement. Nous contournons par l'ouest le sommet du Gorrha. De ce côté la route est passable. A notre droite se dresse le plateau rocheux qui surmonte la montagne.

Il n'est habité que par de gros oiseaux de proie. Nous voudrions bien en abattre quelques-uns, mais ils ont soin de se tenir toujours hors de la portée de nos fusils. Lorsque nous avons dépassé la partie la plus occidentale du Gorrha, nous voyons à nos pieds, dans le lointain, la plaine de la Medjerda, avec les cours d'eau qui la traversent. Ceux-ci se tracent en courbes lumineuses sur la surface grise et monotone de la plaine. Le plus important, l'oued Tibar, se prolonge à perte de vue devant nous et gagne le nord en droite ligne. Çà et là quelque point microscopique indique une koubba ou un bordj. Puis nous commençons à descendre vers un village arabe nommé Djebba. Nous y trouvons aussi une cascade; l'eau s'est frayé un passage dans la dalle rocheuse du plateau supérieur qui surplombe; elle a creusé un trou dans la pierre, et au travers de cette cavité elle tombe en une masse assez considérable; elle rencontre d'abord une plate-forme, d'où elle rebondit pour s'élancer plus loin et arriver au sol. Là elle donne naissance à un petit torrent qui gagne la plaine. A côté de la cascade, et collée contre le rocher à une certaine hauteur, on remarque une construction en petit appareil de l'époque romaine, une sorte de maisonnette. Évidemment, au temps où cette construction a été faite, on y accédait soit par un escalier taillé dans le roc, soit par le rocher lui-même, sur lequel on pouvait monter. Depuis lors les eaux auront rongé la montagne; un éboulement sera survenu et aura emporté la partie du terrain qui permettait de parvenir à la maison. Aujourd'hui elle est absolument inaccessible. Il faudrait avoir une échelle assez longue pour arriver jusque-là; mais une échelle est chose rare en pays arabe, nous l'avons éprouvé à nos dépens. On y verrait un curieux

spectacle, au dire des habitants du pays : il paraît en effet que six hommes et un chien y dorment depuis trois cents ans. Chaque année on tue un bœuf devant cette demeure enchantée.

Il y avait autrefois à Djebba une exploitation de plomb argentifère. Les travaux, au temps des Romains, avaient lieu à ciel ouvert, ainsi qu'on peut le constater encore aujourd'hui ; on distingue même l'amorce de certaines galeries. Une compagnie a voulu, il y a une vingtaine d'années, reprendre l'exploitation ; elle avait construit deux grands bâtiments et installé tout un outillage spécial ; la difficulté des transports et le peu de richesse de la mine ne lui ont pas permis de prospérer ; elle a fait faillite et a tout abandonné dans l'état où elle l'avait mis. Les appareils nécessaires au travail sont toujours en place. Nous avons appris récemment que de nouveaux industriels avaient entrepris de s'en servir et tentaient la fortune à leur tour.

CHAPITRE XVI

DE TEBOURSOUK A MEDJEZ-EL-BAB. — AÏN-TOUNGA TESTOUR. — SLOUGUIA. — MEDJEZ-EL-BAB

De Djebba nous revenons aisément à Teboursouk en suivant les pentes septentrionales du Gorrha et par une route relativement facile, à flanc de coteau. En passant, nous visitons l'Henchir-Kouchbatia, où nous trouvons tout un douar installé entre les deux portes triomphales qui formaient les extrémités du forum, et nous rentrons à Teboursouk, bien décidés cette fois à partir au plus tôt pour Tunis.

Mais voici bien une autre affaire. Le charretier qui avait amené, si maladroitement du reste, nos bagages depuis la gare de Béja et que nous croyions retrouver à Teboursouk en arrivant, s'est ennuyé de nous attendre et est parti sans rien dire; impossible de savoir ce qu'il est devenu. Mais comme ni sa charrette ni ses chevaux ne sont dans la ville, et que personne n'a entendu parler de lui, il est probable qu'il a trouvé une meilleure occasion; nous n'avons plus à compter sur notre homme.

Le mal est, au reste, facile à réparer : deux chameaux feront notre affaire.

Nous demandons au khalifa de vouloir bien désigner lui-même ceux qui nous seront fournis, et que nous payerons le prix habituel. Promesse nous en est faite, et nous nous endormons tranquilles, comptant que le lendemain, au point du jour, les bêtes seront devant la porte, prêtes à partir.

Quelle illusion! Le soleil est levé depuis longtemps que nous les attendons encore.

Ali court chez le khalifa, qui fait d'abord l'étonné, puis finit par avouer qu'il n'en a pas à mettre à notre disposition. L'un a précisément loué ses chameaux pour Tunis aujourd'hui; l'autre a quelque travail pressé qui non seulement réclame leur présence actuellement, mais encore qui nécessite leur séjour à Teboursouk pendant longtemps encore.

Bref, ce n'est qu'après de longs pourparlers, après avoir menacé de porter plainte au caïd et plus haut aussi s'il le faut, que nous parvenons à obtenir les deux chameaux qui vont porter nos bagages jusqu'à Testour.

Nous traversons, pour quitter Teboursouk, de magnifiques plantations d'oliviers qui produisent de fort beaux fruits et une huile très estimée pour sa limpidité. Puis nous regagnons la grande route de Tunis. Celle-ci traverse des vallées verdoyantes, mais sans un champ cultivé et sans habitants. Le pays est excessivement accidenté. Nous nous tenons sur les pentes nord-ouest du djebel El-Ouache, qui s'élèvent brusquement sur notre droite, tandis que nous apercevons en face de nous les vallées profondes qui nous séparent du massif montagneux dont le djebel Bou-Dabbous est le sommet le plus

élevé. A mesure que nous avançons, le paysage prend réellement un très beau caractère; devant nous et à gauche se dressent de grands rochers et de hautes falaises au bas desquels poussent quelques buissons de genévriers et de lentisques; le chemin que nous suivons monte tout à coup, après avoir traversé pour la troisième fois l'oued Khalled, qui est la rivière de Teboursouk. Nous apercevons alors une file de voitures en détresse. Comme les pluies de ces derniers jours ont complètement détrempé le sol, les roues des voitures se sont enfoncées dans les ornières profondes; c'est en vain que les cochers maltais injurient leurs attelages et les rouent de coups de fouet, que de nombreux Arabes les tirent par la bride : les malheureux chevaux n'en peuvent plus, et les voitures restent toujours immobiles. Mohammed et Ali vont-ils aider leurs compatriotes? Ils entament bien avec eux une conversation animée, mais c'est pour savoir ce que renferment ces quatre voitures aux stores baissés. On finit par apprendre que ce sont les femmes de personnages importants de Tunis; elles sont allées en bande assister à un riche mariage qui vient de se faire au Kef, et, après une halte à Teboursouk chez des amis, elles sont reparties ce matin pour la capitale par la grande route. Ces dames rient et bavardent dans leurs calèches, sans s'émouvoir le moins du monde du retard que va leur causer cet accident. Les domestiques de toutes couleurs, nègres, arabes, mulâtres, se pressent à l'envi pour tâcher de tirer les roues des ornières; ils réussissent pour la première voiture; à force de cris, et grâce à plus d'un coup de matraque administré sur la croupe des mulets, l'attelage part à fond de train et monte de la même allure la route que nous avons déjà laissée derrière nous. Mais les autres

ne sont pas encore sur le point de démarrer, et nous verrons ce soir la dernière voiture arriver à Aïn-Tounga alors que nous y serons installés depuis longtemps.

Nous poursuivons donc notre chemin sans nous occuper davantage de ce que nous venons de voir, et bientôt nous atteignons le sommet de la montée ; de là, nous apercevons au loin devant nous, sur la pente légèrement inclinée d'une colline, les ruines de la citadelle byzantine d'Aïn-Tounga, éclairées par le soleil, qui commence déjà à descendre sur l'horizon. L'aspect en est fort beau et nous rappelle un peu notre arrivée à Haïdra. L'importance apparente de cette ruine répond bien à la description qui nous en a été faite par plus d'un admirateur.

La citadelle possède encore ses remparts et ses tours, et sur les fronts est et nord elle présente des façades d'une certaine élévation. Le front sud est en moins bon état de conservation, et le front ouest est encore plus délabré.

Les murs, construits à la hâte, de matériaux pris à la ville antique au moment où l'empire byzantin couvrit de forteresses l'Afrique, qu'il sentait lui échapper tous les jours davantage, sont composés de pierres de hauteurs différentes et même de fragments d'inscriptions et de morceaux d'architecture, corniches, architraves et pilastres cannelés.

Nos troupes, longtemps campées à Aïn-Tounga, ont entouré la vieille forteresse de travaux de tout genre. Le front ouest et le frond nord ont été occupés par des constructions en moellons servant de cantines, d'écuries, de chambre ; le front est et le front sud ont été l'objet d'un autre genre de travaux : on a pavé le terrain de façon que les tentes pussent reposer sur un sol

imperméable. Les chemins qui les reliaient entre elles étaient pavés de même. Devant le front ouest, à l'endroit où sort du sol la source qui a donné son nom à la localité (Aïn-Tounga), les troupes ont capté la source, l'ont canalisée et ont pratiqué une fontaine avec une sorte d'abreuvoir.

Nous campons rapidement, et nous sommes déjà retirés sous notre tente que nous entendons arriver la caravane que nous avions laissée derrière nous sur la route. On fait arrêter les voitures un peu en avant d'Aïn-Tounga. Les chevaux et les mulets sont dételés. Les domestiques mâles s'occupent de dresser les petits abris sous lesquels ils vont coucher ce soir, tandis que ces dames dormiront dans leurs voitures, à l'abri des stores qui les défendent contre les regards indiscrets. Plusieurs négresses, vêtues de costumes éclatants, s'empressent, les unes à soigner les enfants et à les promener çà et là, les autres à apprêter le repas du soir. Les feux s'allument, pendant que la nuit tombe lentement. Les ténèbres qui nous entourent nous font sentir plus vivement encore la singularité de ces scènes étranges.

De tous côtés on remarque des amas de pierres taillées et des murs qui sortent de terre. Ici des fouilles, exécutées sous la direction des officiers, ont découvert des alignements de bases de colonnes avec les fûts en partie en place; malheureusement le peu de développement donné à ces fouilles ne permet pas de déterminer à quel genre d'édifices appartenait ce portique. Plus loin, un arc en partie démoli; plus haut encore, les ruines d'un temple dont une partie des murs de la cella existe encore. De tous côtés, des chapiteaux, des fragments de corniches ou d'architraves, des colonnes sont à terre; les uns terminés complètement, les autres dans un état

d'achèvement plus ou moins avancé. Il est probable que cet édifice aura été abandonné avant d'être achevé, à moins qu'on ne soit en présence d'une restauration, entreprise après une destruction partielle par suite d'un tremblement de terre, et interrompue ensuite faute de ressources.

Des traces d'enceinte fortifiée existent dans la direction de Testour, mais elles sont bien peu visibles aujourd'hui. A droite nous examinons en détail un grand édifice demi-circulaire dont il ne reste que le mur extérieur assez élevé. Ce n'était pas un théâtre, car on n'y remarque nulle trace de gradins en pierre et l'on ne voit aucune disposition permettant d'imaginer l'existence de gradins en charpente; de plus il n'y a pas trace d'une scène et de construction accessoires. Lors de l'occupation française on avait, nous a-t-on dit, construit dans cette enceinte des pavillons pour les officiers.

Au sud de cet hémicycle, une salle carrée accompagnée de deux absides arrondies est regardée généralement comme une église. Il faudrait y avoir des fouilles profondes pour reconnaître exactement la nature du monument; la disposition des portes latérales fait penser à certaines basiliques dont les ruines existent dans la Syrie centrale.

Enfin, près de la route et sur la partie dénudée qui la sépare de la forteresse, le bas d'un petit arc de triomphe est encore debout.

L'intérieur de la citadelle byzantine est complètement encombré de ruines et de fourrés inextricables de figuiers de Barbarie et d'arbres divers. Les tours du front sud sont presque intactes; dans l'une d'elles la voûte qui fermait l'étage supérieur est demeurée en place :

depuis le bas on aperçoit les différents étages marqués par des scellements des poutres, aujourd'hui disparues, qui soutenaient leurs planchers, et les ébrasements des grandes meurtrières. Nous pouvons bien tracer un plan général de cette citadelle, mais nous ne pouvons pas, comme à Haïdra, en pressentir la distribution intérieure. Quant à la construction elle-même, elle est faite de matériaux de toute espèce ; du côté sud, la porte principale, percée dans le flanc d'une des tours, est un arc antique démonté du monument auquel on l'avait arraché, et remonté voussoir par voussoir à la place qu'il occupe aujourd'hui ; bien plus, un autre arc, celui qui forme entrée dans la citadelle même, à la gorge, pour ainsi dire, de cette tour a appartenu à un arc de triomphe, et ses sommiers, c'est-à-dire ses voussoirs inférieurs, portent encore des fragments de pilastres cannelés correspondant à la décoration architecturale de l'arc lui-même.

Nous prenons notre déjeuner en plein air, à l'ombre d'un vieil olivier sauvage, sous lequel quelques pierres antiques nous servent de sièges. Au milieu du repas, nous découvrons au loin dans les champs une bande d'Arabes nomades qui changent de campement et qui se dirigent vers nous. Bientôt ils sont à portée de la voix. De par l'autorité d'Ali, nous obtenons du cheik de la bande, moyennant finances, des œufs, du couscous sec, une poule et quelques légumes frais qui feront notre prochain menu. Pendant qu'on discute les prix, nous réussissons à photographier une des beautés nomades qui accompagnent ces Arabes. Celle-ci porte son nourrisson sur son dos. Qui dirait, à voir cette figure abrutie et usée, que cette femme n'a pas plus de vingt-cinq ans ?

Nous quittons le lendemain Aïn-Tounga avec quelque regret, car il y a beaucoup à voir dans cette ruine et surtout beaucoup à dessiner; mais nous n'avons plus le temps de nous arrêter plusieurs jours au même point. Adieu donc les longues séances au pied des murs antiques, le crayon à la main! Adieu les recherches patientes des fragments d'inscriptions! Ce qu'il faut, c'est piquer des deux vers la capitale de la Régence à étapes forcées. Nos chevaux l'ont peut-être compris, car ils marchent ce matin d'une allure allongée qui ne leur est pas habituelle. La route n'est ni moins bonne ni pire que depuis Teboursouk; ce sont toujours montées et descentes à travers la broussaille; la vallée de l'oued Khalled est à notre gauche, et l'horizon est fermé de ce côté par le Djebel Bou-Dabbous.

Cependant le terrain commence à s'incliner peu à peu; bientôt nous rencontrons la Siliana, qui se jette quelques kilomètres plus haut dans la Medjerda. On la traverse à gué, tout près d'un vieux pont écroulé qui servait de passage à la route antique.

Nous entrons alors dans une grande plaine cultivée de quatre kilomètres de long. On aperçoit devant soi les minarets de Testour qui pointent à travers les bois d'oliviers dont la ville est entourée; derrière est une montagne beaucoup plus claire de ton que les autres et aux découpures bien nettes, qui s'aperçoit de très loin de quelque côté que l'on se trouve. On la nomme, à cause de sa couleur jaune pâle, « Djebel Bou-Safra ». Ali est parti en avant pour prévenir le khalifa de notre arrivée. Nous le trouvons aux portes de la ville, ayant déjà tout préparé pour nous assurer une nuit passable; il nous précède à travers la rue centrale de Testour, et nous conduit à un café maure qui sera notre palais. La



Femme arabe.

bâtisse se compose de deux étages : en bas, une pièce carrée avec des bancs couverts de nattes, comme dans tous les établissements de ce genre; au premier, une grande pièce donnant sur un balcon. L'entrée du café est précédée d'une petite cour entourée d'un mur en pierres, très peu élevé, plutôt un banc circulaire qu'une clôture sérieuse; c'est là qu'on fait entrer nos bêtes. Comme l'escalier du café est trop petit pour qu'on y puisse passer commodément nos bagages, on les monte à bras d'homme sur le balcon par l'extérieur, au grand amusement des désœuvrés de Testour qui assistent, bouche béante, à cet emménagement.

A l'intérieur, Ali, qui se trouve connaître de longue date le khalifa, s'assied à côté de lui sur un vieux banc défoncé, et la conversation s'engage, des plus animées. Cette vue met en colère Mohammed, qu'on laisse toujours seul alors qu'il s'agit de déployer de l'activité; et il n'est injures qu'il ne murmure entre sès dents. Il paraît d'ailleurs qu'il a, pour le moment, un grief plus grand encore contre son compagnon. Nous avions acheté, avant de quitter Teboursouk, quelques salades pour la route; or Ali, ce matin, a mangé le cœur de l'une d'elles, sans rien dire, et a glissé le reste dans le panier afin de dissimuler son méfait. Nous qui sommes habitués à de pareils mécomptes et à bien d'autres encore, nous sommes moins émus.

Quand nous sommes assurés que tout notre bagage a été installé dans notre logement actuel et qu'il n'y a pas d'avaries à déplorer, nous montons sur notre balcon et nous regardons l'aspect de la ville. Nos fenêtres donnent sur la grande place; à notre gauche est la rue principale de Testour èntre deux rangées de boutiques ou plutôt d'échoppes. On aperçoit, au-dessus du toit des

premières maisons, le minaret d'une des mosquées de la ville. La place est également bordée de boutiques; elles sont fermées aujourd'hui pour la plupart, car c'est le jour du Seigneur, le vendredi, et les fidèles se reposent. Quelques juifs, qui, eux, fermeront demain, étalent leurs marchandises à la curiosité des clients. Après-demain, les mercantis chrétiens fermeront à leur tour, pour célébrer leur dimanche.

Le minaret de la grande mosquée s'élève devant nos fenêtres, un peu sur la droite; il est plus richement orné que les autres; il est décoré d'un revêtement de carreaux en faïence, de toutes les couleurs; le blanc, le vert et le noir y dominent; sur la tour carrée qui forme le couronnement s'élève un toit pointu en tuiles, surmonté d'une flèche aiguë; celle-ci repose sur trois boules superposées et est terminée par un croissant; pris dans son ensemble, ce monument est d'une grande élégance. Le fond du tableau est formé par une grosse montagne, dont les pentes alternativement dénudées et couvertes d'un duvet de broussailles viennent mourir non loin de la ville.

Nous savons que l'archéologie n'a pas à profiter beaucoup d'un séjour à Testour, mais puisque nous y sommes et qu'il nous faut y finir la journée, autant vaut profiter du temps le mieux possible.

Nous nous dirigeons d'abord par la rue de droite vers la porte opposée à celle par laquelle nous sommes entrés, afin de sortir de la ville et de chercher s'il existe dans les champs voisins des traces de murs antiques. Quelques pas avant la fin de la rue, nous apercevons un grand fondouk; devant l'entrée, des Arabes sont assis ou couchés à côté du cafetier qui leur a servi à chacun une tasse toute fumante; une femme en costume voyant

et la tête couverte d'une sorte de bonnet pointu émaillé de broderies d'or se mêle à leur conversation et plaisante avec eux. Sa figure fardée, ses sourcils peints, ses doigts chargés de grosses bagues, et surtout l'absence de voile nous indiquent suffisamment que ce n'est pas une vertu farouche. Mohammed, qui est un être pudibond, n'a pas d'expressions assez dures pour la désigner à notre attention. « Calme-toi, Mohammed ; si tu venais à Paris comme tu le désires, tu en verrais bien d'autres ! Ceux de tes souverains et de leurs grands ministres qui ont passé la mer pourraient te le dire. » Au fond voici le motif de la colère de Mohammed. Mohammed a une femme, qu'il a épousée après divorce. Le premier mari de Mme Mohammed, qui était un marchand de légumes à Tunis, était fort sensible, paraît-il, aux charmes extérieurs du sexe faible ; or à côté de lui logeait une Arabe coquette et d'abord facile qui l'enjola ; il commença par mener avec elle une vie quelque peu irrégulière, laissant à la maison la femme qui pleurait et l'enfant qui criait ; puis il s'avisa qu'il serait mieux chez lui que dehors pour conter fleurettes à sa voisine ; il envoya, sans autre forme de procès, son épouse légitime passer la nuit sur le pavé de la ville, à la belle étoile. Heureusement pour elle, Mohammed, qui songeait à se ranger, l'épousa et la sauva de la misère ainsi que son enfant ; mais depuis cette époque il ne peut plus voir une femme quelque peu délurée sans se rappeler l'histoire de son mariage et sans charger de malédictions la perversité de ces êtres dangereux qui détournent du droit chemin les maris trop naïfs ou trop faibles. On voit par ce détail combien est grande l'honnêteté qui fait le fond de la nature de notre brave domestique.

Les remparts dont était autrefois entourée la ville de

Testour ont complètement disparu aujourd'hui ; à peine en retrouve-t-on çà et là quelques traces, au ras du sol, dans les jardins environnants. Les pierres ont servi à bâtir le village moderne. D'ailleurs les restes antiques sont assez peu nombreux pour qu'on puisse se demander s'il y a jamais eu à cet endroit un centre important dans l'antiquité. Les deux plus grandes inscriptions qui s'y voient employées, l'une dans le minaret d'une mosquée, l'autre dans le cimetière juif, ont été, suivant toute vraisemblance, apportées d'Aïn-Tounga. Pour l'une des deux, le fait est absolument certain ; le début et la fin du texte ont servi à bâtir la forteresse d'Aïn-Tounga, tandis que le milieu, celui qui est à Testour, porte écrit le mot « Thignica », dénomination ancienne d'Aïn-Tounga. On ne va guère chercher de pierres chez ses voisins que lorsqu'on n'en a pas soi-même assez pour sa consommation.

Les habitants actuels descendent, paraît-il, en grande partie, d'une colonie de Maures chassés d'Andalousie ; c'est du moins la tradition qui a cours dans le pays.

La ville est située sur la rive droite de la Medjerda ; sur la rive gauche s'étendent quelques jardins qui en dépendent. Lorsqu'au printemps le fleuve est enflé, ce n'est que par un très long détour que l'on peut de la ville gagner les jardins, car il n'y a point de pont à Testour. Il faut espérer que l'administration française remédiera à cet état de choses et qu'elle fera plus pour les jardiniers de Testour que les beys d'autrefois.

Pour sortir de Testour et se rendre à Medjez-el-Bab, qui doit être le but de notre prochaine étape, on continue à suivre la grande route de Tunis. Dès que l'on est sorti de la ville, on aperçoit devant soi, un peu à sa droite, de l'autre côté d'un ravin et sur une éminence

couronnée d'oliviers, la coupole blanche d'une koubba; c'est le tombeau de Lalla-Zohra, une sainte femme ou tout au moins une femme sainte. Au bout de quelques pas on arrive à un pont en dos d'âne, de construction arabe, qui permet de franchir en tout temps le torrent sur lequel il est jeté. Le chemin côtoie pendant quelques kilomètres la rive droite de la Medjerda au milieu des buissons de lentisques et surtout de lauriers-roses, et nous amène, au bout d'une heure et demie de marche, en face du village de Slouguia. Le village est de l'autre coté de la rivière, qui roule à nos pieds ses eaux bourbeuses. Nous y entrons à la suite d'Ali, qui connaît le gué pour l'avoir plus d'une fois passé. Déjà nous voici sur la rive opposée, mais nos chameaux ne sont encore qu'au milieu du courant et refusent d'aller plus loin; en vain Mohammed et le chamelier s'efforcent de les faire avancer, en vain Ali lui-même joint ses cris à ceux des autres : les bêtes se trouvent bien là, et l'une d'elles fait mine de se coucher; on parvient à grand'peine à l'en empêcher, mais on ne peut obtenir qu'elle passe sur l'autre berge. Nous tremblons pour nos photographies; si, dans la lutte entre ces maudites bêtes et nos hommes, une corde venait à se casser, ou la charge à tourner, toutes nos plaques iraient prendre un bain dans la rivière, et tant de documents amassés depuis six mois seraient irréparablement perdus. Heureusement le hasard amène sur le bord deux Arabes qui ne demanderont pas mieux que de gagner deux piastres en nous venant en aide. Ils se troussent jusqu'à mi-cuisses, et, en quelques pas, sont auprès des chameaux; l'un prend une caisse, l'autre une autre, et en trois voyages ils déposent sur la grève tout ce qui dans nos bagages craint l'humidité. Les chameaux peuvent maintenant se coucher en plein

courant; le soleil réparera l'effet de leur sottise. Il n'en est rien pourtant : les bêtes, dégagées d'une partie de leur charge et apparemment satisfaites de la réussite d'une ruse qui leur est habituelle, s'ébranlent à nouveau et cette fois du bon côté; les voilà qui arrivent sur la terre ferme en se dandinant et en ayant l'air de nous narguer. On ne leur laisse pas le temps de se reposer; on leur remet sur le dos tout le bagage dont elles ont trouvé moyen de se défaire, et, malgré leurs protestations, le chamelier les pousse en avant avec force cris et coups de bâton.

Slouguia est un petit village très bien situé, sur une éminence assez élevée; les dernières maisons sont presque à pic au-dessus de la rivière, et quelque jour elles seront emportées, avec la berge qui les soutient, dans le lit de l'oued. Le minaret de la mosquée paraît, de loin, assez bien ornementé, et en tout cas il offre à qui le regarde du bas de la colline une silhouette élégante qui se découpe très nettement sur le ciel. Comme nous savions, par le témoignage des voyageurs qui nous ont précédés, que le bourg ne contenait rien qui valût la peine d'être visité, nous le laissâmes sur notre droite et continuâmes notre route vers Medjez-el-Bab.

A mi-route de cette ville et de Slouguia se trouve une ruine assez grande, appelée, nous a-t-on dit, « Henchir-el-Oueldja-el-Trabelsia »; en face est la koubba de Sidi-Ali-ben-Mohammed. Là il nous arriva un nouvel accident, qui aurait pu être plus grave que celui du gué de Slouguia. Nous parcourions l'emplacement de la ville antique, qui à cette époque de l'année est couvert d'immenses herbes et de plantes aux larges feuilles. L'un de nous ne remarqua point à ses pieds l'ouverture d'une citerne et disparut dans le sous-sol. Aussitôt il appela à

son aide, mais ni son compagnon ni les Arabes qui nous suivaient n'avaient vu l'accident se produire, si bien que cette voix partant du fond de la terre les étonna d'abord plus qu'elle ne les émut. Dès qu'ils soupçonnèrent un danger, ils coururent dans la direction de la voix pour retrouver celui dont on ne voyait plus que la canne. Heureusement la citerne n'était pas profonde, car elle avait été en grande partie bouchée par les terres tombées d'en haut; il suffit d'une corde de trois mètres, tirée par quelques bras vigoureux, pour hisser de nouveau à la lumière celui qui en avait si brusquement disparu, et d'une tournée de la gourde de voyage pour calmer l'émoi général.

Medjez-el-Bab est une ville d'environ quinze cents habitants, située sur la rive droite de la Medjerda; comme dans tous les villages du pays, une grande partie des maisons sont en ruine, et le reste ne vaut guère mieux. Les causes de cette décadence sont les mêmes que celles qui ont amené le triste état du Kef et de Teboursouk.

Le nom de Medjez-el-Bab (le gué de la porte) lui vient d'un ancien arc de triomphe qui s'élevait sur le bord de la rivière, en face des ruines d'un pont antique. Le pont est totalement écroulé depuis longtemps. L'arc de triomphe, au contraire, existait encore il y a une vingtaine d'années; MM. Pelissier et Guérin l'ont vu en place, et les voyageurs du siècle dernier ont signalé une inscription qui se lisait sur la frise; aujourd'hui inscription, arc, pilastres ont été détruits; il ne reste plus sur l'emplacement de l'édifice antique que quelques grosses pierres éparses; elles seront bientôt utilisées dans quelque construction moderne, et personne ne pourra se douter qu'il y avait jadis à cet endroit une porte

romaine; il n'en restera comme souvenir que le nom du village moderne.

Mais s'il n'y a plus de pont romain, il existe, en revanche, un des plus beaux ponts arabes que nous ayons vus en Tunisie; sa longueur est de deux cents pas; il compte huit arches et n'a rien à redouter des crues les plus violentes de la Medjerda. On a pris, pour le bâtir, toutes les pierres qu'on avait à sa disposition, même des tombes enlevées à l'ancien cimetière. Sous l'une des arches on voit un personnage en pied revêtu de la toge, et au-dessous est gravée son épitaphe. Ailleurs c'est l'inscription qui figurait au-dessus de la porte des thermes de la ville antique.

Medjez-el-Bab passe pour être l'ancienne ville de *Membressa*, sous les murs de laquelle Bélisaire défit le rebelle Stozas.

Au moment où nous arrivons à Medjez-el-Bab, toute la ville est en joie, car on célèbre en ce jour la fête de Sidi-Reïss, le grand saint de la localité. Les rues sont pleines de monde, et nous assistons au défilé de la procession. D'abord s'avancent deux porte-étendard, soutenant de grandes bannières, l'une verte et l'autre rouge; l'extrémité inférieure de la hampe est fixée dans un bâton transversal, retenu au cou par deux bretelles; ce bâton, appuyé contre l'estomac du porteur, sert à soutenir tout le poids de la bannière. Derrière lui marche un personnage qui tient à la main un lampadaire allumé, et tout autour s'échelonnent d'autres porte-étendard avec des oriflammes de couleurs diverses, bleus, verts, rouges ou jaunes; l'étoffe en est de soie légère, qui s'agite par l'effet de la marche et du vent. Tous ces officiants, ainsi que les Arabes qui grossissent le cortège, chantent d'une voix nasillarde des hymnes

religieuses, qu'ils interrompent de temps à autre en poussant des cris discordants. Entre chaque porte-étendard, des tambours marquent la mesure sur leurs instruments par des battements rythmiques, tandis que de l'intérieur des maisons s'élèvent les you-yous aigus des femmes. En tête du cortège courent de petits Arabes traînant, par les cornes, des béliers ou des chèvres : ce sont autant de victimes que l'on mène au sacrifice. La viande en sera partagée ensuite entre les fidèles. Les toits des maisons sont couverts de spectateurs ; ils unissent leurs voix à celles des membres de la procession, et une immense clameur, interrompue seulement par des battements de tambourin, s'élève dans les airs. C'est encore là un de ces tableaux animés où la vie antique ressuscite à nos yeux. Nous ne pouvons nous empêcher de songer aux Dionysiaques, à ces fêtes solennelles dont la Grèce antique donnait autrefois le spectacle, à cette procession de dévots qui se rendaient à travers les rues de la ville au temple de Dionysos, précédée, elle aussi, des boucs qu'on devait y sacrifier, et chantant, en l'honneur du dieu, des dithyrambes sacrés. Vingt siècles et plus se sont écoulés depuis l'époque où l'Attique offrait ce spectacle aux étrangers accourus en foule dans sa capitale, et pourtant nous avions devant les yeux une image, lointaine et dégénérée si l'on veut, mais vivante encore, de cette brillante cérémonie à laquelle sont attachés tant de souvenirs. Peu s'en fallait que, pris nous-mêmes de l'enthousiasme religieux, nous n'unissions nos voix à celles des habitants de Medjez pour entonner quelque invocation à Bacchus.

On nous installa à Medjez, pour passer la nuit, dans la « maison du télégraphe ». Les fils et les poteaux du télégraphe qui relient le Kef à Tunis sont placés sous la

surveillance d'une escouade de télégraphistes. Chaque fois qu'il se produit un accident qui interrompt les communications, un employé est envoyé le long de la ligne pour examiner à quel endroit a eu lieu l'avarie. La tournée durant en général plusieurs jours, il existe sur le parcours un certain nombre de postes où le télégraphiste peut trouver un abri, le soir venu. A Medjez, une chambre lui est réservée à l'extrémité de la ville : c'est celle-là qu'on mit à notre disposition. Le logis n'est ni des plus sains ni des plus propres, mais nous en avions vu bien d'autres.

Nous repartons le lendemain au point du jour. Nous aurions pu gagner la station du chemin de fer, qui est à un kilomètre de la ville, sur la rive gauche de la Medjerda, et nous embarquer directement pour Tunis, mais nous voulions encore aller à cheval jusqu'au village de Tebourba, sauf à rester un jour de plus en voyage; nous ne monterons en chemin de fer que dans cette dernière ville.

Il existe en effet sur la route de Medjez à Tebourba un petit village, nommé Khrich-el-Oued, dont le minaret avait de loin attiré nos regards; on nous avait recommandé d'y passer pour voir une ruine arabe après tant de ruines romaines. Khrich-el-Oued est certes le type de la désolation. Ce bourg devait être autrefois assez considérable, à en juger par l'étendue de terrain qu'il couvre; mais aujourd'hui ce n'est plus qu'une ombre de village. De l'aveu du cheik il ne reste plus d'habitées qu'une vingtaine de maisons. La tour même de la mosquée est à moitié éboulée, et d'ici à quelques années elle s'écroulera entièrement. Les Arabes qui sont demeurés dans le bourg sont d'une extrême pauvreté; d'ailleurs, peu à peu ils s'en vont comme les autres et quittent

leurs masures pour chercher fortune autre part. Lorsque Khrich-el-Oued était plus prospère, on avait construit sur l'oued el-Ahmar, petit affluent de la Medjerda, qui coule à côté de la ville, un pont à trois arches, par où l'on pouvait passer, même par les temps de forte crue; le pont s'est détérioré il y a quinze ans; une des trois arches s'est rompue, et aujourd'hui la ville, emprisonnée après les pluies, d'un côté par la Medjerda, de l'autre par son affluent, est à peu près sans communications avec le reste du pays, sauf du côté du sud. Il y a pourtant, au milieu de toute cette misère, des restes de prospérité. Sur la place du bourg existe une fontaine, encore à peu près intacte; une inscription arabe, en relief, incrustée dans la muraille, apprend qu'elle a été faite par un personnage qui allait de Fez à la Mecque. Lors de son passage à Khrich-el-Oued, il se trouva, paraît-il, privé d'eau, et, pour remédier à cet inconvénient à l'avenir, il fit don à la ville de la somme nécessaire pour bâtir la fontaine; c'est lui également qui serait le fondateur de la mosquée. Les itinéraires indiquent pour cette localité le nom de Chisiduo; une inscription nouvellement découverte apprend qu'elle s'appelait en réalité Thisiduo.

CHAPITRE XVII

TEBOURBA. — LA MANOUBA. — LE BARDO RETOUR A TUNIS

De là à Tebourba, le chemin longe la rive droite de la Medjerda; on suit un sentier muletier qui coupe à mi-flanc le djebel Sbabil et le djebel Sidi-Zib; on arrive ainsi, sans rien rencontrer qui mérite l'attention, à Tebourba, ou plutôt à El-Bathan, qui est un grand bâtiment aujourd'hui inoccupé. Les beys y avaient établi une manufacture de drap; les ouvriers en étaient tous à peu près européens. Pendant quelque temps la fabrique a fonctionné convenablement et a donné, à assez bon compte, des draps de qualité médiocre il est vrai, mais faits dans le pays, ce qui est une rareté. Il est advenu de cette manufacture comme de tous les établissements fondés en Tunisie avant notre occupation : au bout d'un certain nombre d'années, l'impéritie des uns, la malhonnêteté des autres, la nonchalance de tous ont amené la faillite; les révolutions du palais beylical et l'avidité des ministres, dont le premier souci était de

s'enrichir, ont mis le comble à cet état de choses, et la fabrique de drap a fermé ses portes.

On y a logé la garnison de Tebourba au moment de l'expédition de Tunisie ; c'est le dernier service qu'elle ait rendu.

Un grand pont, jeté sur la Medjerda, réunit El-Bathan à Tebourba. Entre le pont et le village s'étendent de belles plantations d'oliviers ; car Tebourba est entourée de grands vergers, qui font la seule richesse du pays. Au moment où nous allons y entrer, nous apercevons, à droite, des Arabes qui se font un jardin ; ce n'est encore, pour le moment, qu'un vaste espace carré, complètement nu, enfermé dans un retranchement ; mais ils y planteront des arbres de toute nature et en retireront quantité de fruits, surtout des *arbicots*, nous dit Mohammed ; les fruits seront vendus à Tebourba même, à Tunis et aussi sur place à des Arabes qui se rendent chaque année, dans la saison, en pèlerinage à un marabout voisin.

Rien de plus coquet que cette petite ville de Tebourba, de quelque côté qu'on l'aperçoive. On y trouve un véritable mélange d'architecture arabe et de constructions modernes : à côté de la koubba et du minaret s'élève la maison à l'européenne ; près de la terrasse blanchie à la chaux, le toit couvert de tuiles rouges ; on sent que l'on est près d'une grande ville pénétrée d'éléments étrangers ; on pressent Tunis, et avec quelque peu d'imagination on devine presque Marseille.

Sur la place, au centre, s'élève une sorte de pavillon, où le khalifa se tient comme dans un hôtel de ville ; il y reçoit les étrangers et leur offre le café, comme il le fit pour nous. Pendant que nous causons avec lui, surtout des antiquités locales et de ceux qui sont venus les

visiter avant nous, les gamins du village se livrent à une grande partie de paume. Ils sont divisés en deux camps; chacun est armé d'un bâton recourbé du bout et s'essaye à lancer la balle le plus loin possible; il s'agit, pour le camp opposé, de l'arrêter au passage et de la renvoyer. Il y a là des garçons depuis six ans jusqu'à quinze. Tout ce petit peuple, vêtu de mille couleurs, s'agite, crie, tombe, pleure et rit tout à la fois. A un moment la balle passe près de nous; notre chien de chasse, subitement réveillé, qui croit voir tomber quelque pièce blessée, s'élance à sa poursuite et nous la rapporte, au grand ébahissement des gamins, qui n'osent nous la redemander, à la grande joie du khalifa, qui n'a pas vu depuis longtemps une si bonne scène. Mohammed promet de la rendre à celui qui voudra se laisser couper les oreilles; tous les Arabes qui sont témoins de la plaisanterie admirent ce trait d'esprit; ce soir, il y aura dans le café de la ville un excellent sujet de conversation, et la gaieté n'est pas près de s'épuiser à Tebourba. Peuple étrange, où tout homme est doublé d'un enfant!

Tebourba est l'ancienne *Thuburbo Minus*. Le gros de la ville antique était situé sur une éminence au sud du village; il n'en reste plus que la courbe d'un amphithéâtre, aujourd'hui envahie par des arbustes épineux, et quelques citernes, que recouvre le cimetière arabe. Dans la ville même, nous remarquons deux ou trois inscriptions, dont l'une sert de banc à une maison, et, dans une cour, une statue en marbre blanc d'un travail assez soigné. Il est aisé d'y reconnaître la copie d'un original grec, Bacchus ou Apollon.

A Tebourba finit véritablement notre voyage : nos hommes, nos bagages et nos chevaux gagneront Tunis

en suivant la route qui longe le chemin de fer; nous montons en wagon pour rentrer plus vite, de notre côté, dans la capitale de la Régence.

Nous ne voulons pas pourtant perdre le spectacle du pays qui nous en sépare; nous nous installons à la portière, notre cahier de notes sur les genoux, comme si nous étions encore en selle, et nous ouvrons de grands yeux : les trains vont assez lentement pour que nous puissions jouir du paysage. La vallée de la Medjerda s'étend à droite de la voie; nous la suivons jusqu'à Djedeïda, où nous nous arrêtons pendant cinq minutes.

Des Arabes courent sur le quai, offrant aux voyageurs des oranges et des gâteaux cuits dans l'huile, sorte de beignets peu appétissants rangés sur une longue planche, qu'ils portent à bras tendus au-dessus de leur tête. Le territoire de Djedeïda est riche et bien planté; les grands tunisiens y possèdent des maisons de plaisance, dont les jardins sont très fertiles à cause du voisinage de la Medjerda.

Quelques kilomètres plus loin que Djedeïda, la ligne ferrée coupe l'ancien aqueduc qui conduisait à Carthage les eaux du djebel Djougar. Les Romains n'avaient pas trouvé, pour alimenter la grande ville de Carthage, la métropole de toute l'Afrique, de sources plus rapprochées ni surtout plus abondantes et plus saines que celles du Djougar; ils avaient construit, pour les amener, un immense aqueduc aux arcades pittoresques et imposantes.

Lorsqu'on voulut il y a environ trente ans approvisionner Tunis d'eau potable, on reprit le travail romain, qui du reste avait été plus d'une fois remanié depuis l'antiquité; dans les parties souterraines on l'utilisa sans le modifier; dans les autres on se contenta d'enterrer

des conduites en tôle bitumée pour continuer le conduit, mais on respecta, autant que possible, les arcades de l'aqueduc antique. La partie s'étendant entre Djedeïda et la Manouba, qui est la station suivante, ne sert plus aujourd'hui, le tracé de l'aqueduc vers Tunis prenant une autre direction; ce n'est donc plus qu'une ruine; mais une des plus majestueuses qu'on puisse voir. A droite et à gauche s'allonge pendant l'espace de plusieurs kilomètres, comme les tronçons d'un gigantesque serpent, toute une ligne d'arcades reposant sur des pieds-droits massifs; l'effet en est des plus imposants.

Le Manouba, la dernière station avant Tunis, n'est qu'une agglomération de palais et de maisons de plaisance. La plus grande de toutes appartenait à KheReddin, le fameux ministre tunisien dont le nom a été si souvent répété au début de l'occupation française à propos de l'Enfida. Qu'on se figure une villa assez étendue, précédée d'une cour rectangulaire entourée d'arcades et décorée de faïences multicolores, perdue au milieu de buissons d'orangers et de citronniers, une habitation comme celles dont il est question dans les contes arabes, autant que la réalité peut se rapprocher du rêve. Malheureusement elle commence à se délabrer; mais il y a encore des coins exquis dans cette villa, et, si elle était entre les mains d'un propriétaire assez riche et suffisamment épris de l'architecture arabe pour en entreprendre la restauration, elle ne tarderait pas à reprendre la physionomie qu'elle a dû présenter au temps de sa splendeur.

A mi-route entre la Manouba et Tunis, le chemin de fer passe à côté du Bardo, la résidence du bey. Le lecteur a vu partout des représentations de cette demeure, moitié palais, moitié forteresse, avec sa tour hexagonale

ornée d'une horloge, surmontée d'une girouette et flanquée d'une batterie de canons rayés qui l'ornent à droite et à gauche, avec la fontaine de fonte qui la précède et le maigre palmier qui en embellit l'entrée. C'est là que se sont déroulés, depuis nombre d'années, les événements tragiques ou comiques qui décidaient du sort de la Tunisie, là que se sont faits les favoris et défaits les premiers ministres, là qu'un Moustapha-ben-Ismaïl, sorti de rien et parvenu à tout, a pu pendant longtemps, de concert avec certains Européens, se moquer impunément de la France et de son consul général, jusqu'au jour où le bey a signé, à Ksar-Saïd, de l'autre côté de la ligne ferrée, le traité qui lui a rendu la dignité envers lui-même et la sécurité extérieure. C'est peut-être l'endroit de la Tunisie où il s'est passé le plus d'événements depuis un siècle.

Aujourd'hui le bey n'y vient presque plus. Il est vrai que, sous prétexte de restaurations, le service chargé d'entretenir le palais l'a entièrement bouleversé ; une grande partie de l'ancien édifice a été démolie ; une autre a été remplacée par des constructions modernes qui n'ont d'original que leur laideur. Ceux qui ont connu le Bardo autrefois sont unanimes à protester contre cette transformation. Si le protectorat devait traiter ainsi tous les monuments de la Régence, on aurait le droit de regretter amèrement le temps passé.

Heureusement ce n'est là qu'une exception. Le Bardo lui-même en fournit la preuve. On s'en convaincra aisément en visitant le musée des antiquités, établi au centre du palais. Dès le début de l'occupation, le ministère de l'instruction publique s'était préoccupé d'établir à Tunis des collections archéologiques comme celles du Caire (Boulaq et Gizeh) ; nous-mêmes, pour nous

conformer aux instructions que nous avions reçues, nous avions recueilli de tous côtés des morceaux d'architecture, des statues, des inscriptions, que nous avions disposés dans le jardin de la résidence; mais nous ne faisions que préparer le terrain pour l'avenir. La création même du musée était réservée à la savante et heureuse activité de M. R. de la Blanchère, aujourd'hui inspecteur général des musées et bibliothèques. Il se fit concéder par le bey en 1885 une partie du palais du Bardo, celle que Mohammed-Bey (1855-1859) avait consacrée à son harem. On l'a consolidée, réparée, isolée; c'est maintenant le musée Alaoui.

Au rez-de-chaussée, un vestibule voûté, qui ouvre sur une jolie cour ornée d'une fontaine, contient quelques antiquités; il est appelé à recevoir surtout celles dont le poids trop considérable rendrait dangereux le transport aux étages supérieurs.

Le premier étage se compose de trois grandes salles principales également intéressantes. Celle du milieu, qui est un grand patio couvert avec une fontaine de marbre au centre, est remarquable par son plafond où le mauvais goût des décorateurs italo-tunisiens s'est donné libre carrière. Il est impossible d'imaginer quelque chose de plus bizarre et de plus déplaisant à l'œil que ces trophées d'armes et ces drapeaux aux tonalités discordantes, à l'aspect lourd et pâteux; c'est le triomphe de ce clinquant italien qui fait les délices de la Tunisie depuis un demi-siècle. Cette salle, assez grande, d'ailleurs, et d'aspect imposant, est particulièrement consacrée aux collections épigraphiques. On y a rassemblé les inscriptions les plus curieuses que l'on a pu se procurer, en les groupant par régions et par localités. Pour rompre la monotonie on a disposé de distance

en distance quelques statues et des fragments d'architecture ou d'ornementation.

On pénètre, de là, dans deux salles, l'une à droite, l'autre à gauche. La salle de gauche, qui a presque 19 mètres de long sur 12 de large, est une merveille d'éclat harmonieux. Le plafond est formé par une coupole à caissons dorés, du meilleur goût arabe. Le sol est recouvert, sur presque toute sa surface, par une immense mosaïque, découverte à Souse par les officiers du 4e tirailleurs. L'éclat de ce morceau presque unique répond fort heureusement à celui du plafond. Pour augmenter l'effet heureux de cette salle, on a eu l'idée de garnir les murs de mosaïques de toute sorte recueillies en divers endroits du pays : tombes chrétiennes représentant des personnages en pied ; sujets de genre où l'on voit des oiseaux, des poissons, des pêcheurs ; figures décoratives comme la tête du dieu Océan ; scènes empruntées à la vie réelle, telles que la représentation d'une course de chars dans un amphithéâtre. Au fond de la pièce on a disposé des statues qui jettent une note blanche sur cet ensemble coloré. Des vitrines renferment tous les menus objets en terre cuite, en verre, en bronze que l'on a pu réunir.

A droite du patio, au fond d'une petite estrade qui termine la salle, s'ouvrent deux portes tournantes sur pivot central, qui se font pendant. L'une est faite uniquement pour la symétrie, elle ne recouvre que le mur ; l'autre donne accès à ce qui fut autrefois l'habitation des femmes. C'est une salle en croix dont le centre est surmonté d'une coupole et qui contient, dans les intervalles des bras, quatre chambres carrées également sous coupoles. Les voûtes de cette partie du musée sont en plâtre ajouré d'un travail admirable. « Il y a là,



Le Bardo. — Grande salle du Musée.

dit M. de la Blanchère, une synthèse de tout le décor islamique. Des méandres arabes, des nœuds hindous, des cœurs persans, des palmettes égyptiennes, des entrelacs syriens, des rinceaux turcs s'y rencontrent, très bien fondus, harmonieusement combinés. C'est comme un résumé de toute la tradition d'un art très florissant dans l'Afrique du Nord. Ce chef-d'œuvre vaudrait, à lui seul, toutes les dépenses et tous les soins que le palais où il se trouve a pu coûter et coûtera. » Dans cet ancien appartement des femmes, on a installé une mosaïque centrale, des statues et des modèles en plâtre, exécutés par M. Saladin, pour le pavillon tunisien de l'exposition de 1889 (mausolée de Dougga, temple de Dougga, temples de Sbeitla).

Dans un pays aussi riche en antiquités que la Tunisie, l'établissement d'un grand musée s'imposait, si l'on ne voulait pas renouveler la triste expérience faite en Algérie, où les restes antiques ont été trop souvent, depuis cinquante ans, la proie des entrepreneurs et des colons : on l'a heureusement compris. L'œuvre a déjà porté en elle sa récompense : la Tunisie possède, pour les antiquités, une collection centrale, que l'Algérie attend encore. Si les ministres résidents qui se succéderont à la tête du pays ont quelque souci, nous ne disons pas de l'archéologie, mais du renom scientifique de la France, il leur sera aisé de faire du musée Alaoui un modèle du genre.

Cependant le train continue sa marche ; déjà nous apercevons les premières maisons de Tunis, et surtout nous sentons aux effluves caractéristiques que nous approchons du lac Bahira, le plus vaste égout du monde. Nous contournons l'enceinte de la ville au sud, et nous entrons dans la gare, non sans une grande émotion.

Nous venons, pendant plus de six mois, de parcourir les pays les moins habitables et les moins habités, nous avons été exposés tour à tour à la pluie et aux chaleurs suffocantes, nous avons mal mangé, bu les breuvages les plus inattendus, et nous voilà revenus sans accident, sans la moindre maladie, au milieu de la civilisation, à deux pas du paquebot qui nous ramènera en France, au milieu des nôtres. Cependant le train entre en gare; bientôt nous arrivons à l'hôtel, où nous retrouvons nos malles avec les habits que nous y avons laissés, du linge blanc empesé, quel bonheur! Le *figaro* de l'avenue de la marine nous accommode au goût du jour, et, complètement habillés en gentlemen, sans bottes, ni fusils, ni casques *insolaires*, nous nous dirigeons pacifiquement et pédestrement vers le restaurant, où nous trouverons des nouvelles de France, des visages amis et une nourriture quasi européenne.

CHAPITRE XVIII

CARTHAGE

Cependant, malgré notre amour de la civilisation, nous ne nous arrêtons pas à l'hôtel ; nous préférons, par culte de la couleur locale, habiter une maison arabe, pendant les quelques jours que nous allons passer dans la capitale de la Régence pour vendre nos montures, congédier nos gens après leur avoir remis les cadeaux d'usage, préparer nos bagages et mettre nos notes en ordre. C'est dans la maison où loge la famille de Mohammed que nous sommes installés ; et nous y occupons la meilleure chambre ou plutôt la moins mauvaise. On a tiré, en notre honneur, des gros coffres peinturlurés de rouge et d'or les plus belles couvertures, les plus beaux rideaux, les plus beaux draps. Nous sommes vraiment reçus par ces braves gens avec la plus grande cordialité. Mme Mohammed a arboré tous ses atours, un bonnet pointu, un grand voile blanc, une fouta ou jupon rouge et bleu foncé, des vestes superposées, une chemisette à raies avec manches flottantes et une ceinture de soie. Tout cela lui fait un cos-

tume assez pittoresque. Ses deux fils aînés sont aussi en habits de gala, avec leurs chechias rouges, leurs blouses multicolores et leurs culottes bleues. Mais ils ont des souliers lacés au lieu de babouches arabes! Quelle hérésie!

Quant à Mohammed, il manifeste à chaque instant sa joie d'être revenu sans accident d'une si longue tournée. Il bénit le Seigneur de nous avoir préservés de tout malheur, il s'émerveille d'avoir parcouru tant de pays sans que nous ayons été volés ou pillés. A chaque instant il interrompt ses bénédictions pour nous rappeler nos misères dans la neige près de Tébessa : « Ah! vois-tu, monsieur, si nous étions restés plus longtemps à Tébessa, nous y serions morts de froid, Ali et moi »; et il se met à rire en pensant à l'ombrelle d'Ali sous la neige.

Notre serviteur — et cela nous rehausse encore à nos yeux — a eu un saint dans sa famille; aussi y a-t-il au milieu de la cour de sa maison une petite koubba dans laquelle on vénère la mémoire de l'ancêtre. Mais, quoique la sainteté soit héréditaire dans les pays musulmans, aucun des descendants du pieux personnage ne sait plus lire le Coran sur son tombeau; c'est tout au plus s'ils peuvent réciter à peu près les prières indispensables. D'ailleurs, au fond, Mohammed ne se soucie guère de sa koubba ni de son aïeul; mais il n'a pas de repos avant que son âne qui l'a porté si longtemps dans notre voyage, ait son écurie nettoyée, et soit installé confortablement. Car son âne, que nous lui avons donné en outre de la gratification qu'il recevra, lui paraît devoir être pour lui une source inépuisable de bénéfices dans l'avenir : il le louera, il lui fera transporter une foule de marchandises. Comme Perrette avec son pot au lait, il se voit, avec son âne, arrivé à la fortune.

Nous devons l'arracher à son rêve pour le décider à nous accompagner dans nos courses en ville.

Cependant notre smala ne doit arriver que dans trois jours sous la conduite d'Ali. Nous tenons à être à Tunis pour la recevoir et pour empêcher les percepteurs de l'octroi, gens indiscrets par profession, d'ouvrir nos boîtes à clichés et de voiler nos photographies ; mais que ferons-nous d'ici-là? Nous n'avons pas encore vu Carthage. Voilà de quoi employer avec fruit une des deux journées de répit qui vont suivre notre retour.

Au lieu de prendre le chemin de fer pour aller par la Goulette à Carthage, nous aimions mieux louer une voiture à Bab-el-Bahar (porte de la Marine), un de ces landaus attelés de trois chevaux arabes qui vont partout en Tunisie, même dans les fondrières, sans être arrêtés par aucun obstacle, qui traversent les rivières débordées comme les ravins à sec, les plaines sablonneuses comme les landes embroussaillées : la voiture nous suivra complaisamment à travers les champs de pierres et nous servira d'asile contre le vent ou la pluie. La route ne demande pas plus d'une heure et demie, d'allure modérée. Hâtons-nous de dire qu'elle n'offre aucun intérêt, étant toujours tracée au milieu d'une plaine absolument unie et presque sans végétation, au moins après la moisson achevée. Mais celui qui se rend à Carthage ne vit pas dans le présent ; il vit à la fois dans l'avenir et dans le passé, dans l'attente du spectacle qu'il se promet, dans le souvenir des grands événements dont ce lieu a été le théâtre.

Que de choses se sont passées sur cette pointe de terre ; combien de drames sanglants, combien de faits héroïques et douloureux ! depuis le jour où, suivant la légende, la ville de Carthage a été fondée par cette

Tyrienne en fuite que le génie de Virgile a immortalisée, jusqu'à celui où Louis IX expirant a prononcé les paroles mémorables que son historien nous a conservées, jusqu'à celui où nous sommes venus, à notre tour, héritiers de tous les conquérants antérieurs, occuper un pays qui semblait appeler la civilisation perdue. Il est impossible de ne point se laisser aller à toutes ces réflexions lorsque l'on se sent emporté, au galop des chevaux de la voiture, vers ce lieu si attirant et, il faut bien dire, si décevant aujourd'hui. On voit d'abord passer devant ses yeux la Carthage de Virgile, ce peuple affairé, semblable à un essaim d'abeilles, tout occupé à élever les remparts de la ville que la destinée lui a promise. « Les uns bâtissent le mur d'enceinte et construisent les citadelles à grands renforts de pierres de taille qu'ils soulèvent avec peine; les autres font une maison; d'autres creusent les ports, d'autres jettent les fondations d'un grand théâtre et taillent dans d'énormes blocs les colonnes destinées à orner et à entourer la scène »; voici Didon, elle-même, la belle Didon, qui, pareille à Diane, sur les rives de l'Eurotas ou dans les défilés du Cynthe, s'avance au milieu de son peuple ému d'admiration et de respect : elle va s'asseoir dans le temple de Junon, sur un trône élevé d'où elle règle les différends de ses sujets et leur dicte ses lois. Puis c'est Enée qui s'approche d'elle; ils s'entretiennent quelques instants; elle l'a reconnu à l'éclat divin dont elle brille; elle l'emmène dans son palais.

Non ignara mali, miseris succurrere disco.

Connaissant le malheur, je sais compatir aux infortunes! Pauvre Didon, qui payeras de ton amour et de ta vie cette généreuse pitié!

Bientôt le tableau change. La ville est depuis longtemps élevée; elle a couvert la mer de ses vaisseaux, et les terres de ses marchandises; elle est toute-puissante, mais elle vient se heurter à un terrible voisin, à qui les dieux ont promis l'empire du monde; l'un des deux doit périr et céder la place à l'autre. C'est en vain que Carthage a pour elle le génie d'un Annibal; Rome est plus jeune, plus vigoureuse, plus guerrière : Annibal est défait à Zama et Carthage est obligée de se soumettre. Mais son terrible ennemi n'en veut point laisser de traces. « Il faut détruire Carthage! », ne cesse de répéter un des plus illustres Romains; Carthage sera détruite. On l'assiège, on l'affame, on l'enlève d'assaut. La bataille dans les rues dure six jours et six nuits; ses ruines fumantes sont livrées au pillage et à toutes les horreurs que peut commettre une armée victorieuse.

Il y a plus : Scipion, le général vainqueur, entreprend de la détruire de fond en comble. Le Sénat envoie même une commission spéciale chargée de surveiller cette œuvre de mort; ce qui avait échappé au feu des incendies et au pillage des soldats est très méthodiquement démoli, les remparts d'abord, les temples, les édifices publics, les maisons; et défense est faite de relever ces ruines et de les habiter, sous peine d'être voué aux dieux infernaux : le désastre est complet. L'on ne peut se défendre, après plus de vingt siècles, d'une grande pitié pour cette cité, si puissante et si prospère, qui tombait, victime de la politique égoïste et froidement barbare de la république romaine.

La situation de la ville de Carthage était si belle, que Rome, ou plutôt quelques esprits plus libéraux, entreprirent de la relever au profit des vainqueurs. Les Gracques, pour offrir un débouché au prolétariat italien, y

envoyèrent une colonie; Caïus Gracchus passa lui-même la mer, et mit soixante-dix jours à installer les nouveaux habitants; on la plaça sous la protection de Tanit, la Vénus carthaginoise. Mais les dieux romains et surtout leur interprète attitrée, l'aristocratie, ne voulaient pas que l'œuvre réussît; on raconta que des loups avaient arraché pendant la nuit les jalons destinés à indiquer le tracé des rues nouvelles; c'en était assez pour condamner l'entreprise dans l'esprit de tous : elle échoua. Il fallut le génie de César pour s'élever au-dessus de ces viles rancunes. On dit que, campant un jour avec ses troupes dans les environs de Carthage, il vit en songe une armée toute en pleurs; il se serait réveillé en sursaut et aurait écrit sur ses tablettes : coloniser Carthage. En fait, il comprit que le plan des Gracques était le bon, qu'un peuple ne prospère et ne grandit qu'en semant autour de lui la vie et non la mort. Grâce à lui et à son fils adoptif, l'empereur Auguste, Carthage renaît à la vie. Les ports sont tenus en état, les murailles reconstruites, le forum tracé sur l'emplacement du forum carthaginois; le palais du proconsul se dresse près du temple réédifié d'Esculape. Les vaisseaux affluent de nouveau dans la baie de Carthage; et chaque année, à même date, on en voit sortir une flotte qui porte à Rome, en échange de la sécurité qu'elle assure à l'Afrique, le blé sans lequel elle ne saurait plus vivre. De tous côtés s'élèvent les monuments que le peuple-roi sème partout, comme souvenir de son passage, temples, amphithéâtres, thermes, palais de toute nature : on pourrait oublier les malheurs passés si le sol ne gardait dans son sein les cendres de la cité de Didon.

Cependant le christianisme a pénétré en Afrique et y a fait de rapides progrès : l'empire entre en lutte avec

lui; et Carthage sera, par là même qu'elle est le siège du gouvernement, le théâtre des scènes les plus dramatiques. Voici sainte Perpétue que les soldats amènent de Tebourba chargée de chaînes; elle tient entre les bras son enfant qu'elle allaite encore; on la jette dans les prisons de Byrsa. En vain son père se précipite à ses pieds pour obtenir qu'elle renie sa foi, en vain on lui représente qu'elle va laisser orphelin la créature innocente à laquelle elle vient de donner le jour; elle résiste aux prières comme aux menaces; on la condamne aux bêtes. On la traîne à l'amphithéâtre avec sa compagne Félicité au milieu des insultes de la foule; on les expose, entourées de filets, à la fureur d'une vache sauvage qui s'acharne sur elles sans parvenir à les tuer. Il faut que le fer les achève et que l'homme accomplisse ce que les bêtes n'ont point voulu parfaire. Voici l'évêque Cyprien, qui sur l'ordre de Galère est conduit devant le proconsul; il refuse de sacrifier aux empereurs. Alors le proconsul, ayant demandé l'avis de son Conseil, continua ainsi : « Il y a longtemps que tu vis sans religion et sans piété et que tu engages une foule de malheureux à conspirer avec toi contre les dieux de l'empire et contre leur culte. Les très saints empereurs ont fait faire des démarches auprès de toi pour que tu ne reconnusses point d'autres dieux que ceux qu'ils adorent eux-mêmes; mais ils n'ont pu l'obtenir. Tu es donc convaincu des crimes les plus abominables que tu ne t'es pas contenté de commettre seul, mais que tu as encore fait commettre à une infinité d'autres. Ta mort doit servir à rappeler à leur devoir ou du moins à effrayer ceux que tu as entraînés et l'obéissance aux lois doit être rétablie par ton sang. » Galère écrivit ensuite sur ses tablettes la sentence

fatale : « Nous condamnons Thascius Cyprien à avoir la tête tranchée ». Le saint répondit : « Dieu soit loué ! » Les chrétiens s'écrièrent qu'ils voulaient mourir avec lui et beaucoup le suivirent jusqu'au jardin de Sextius, dans le quartier de Mégara, qui était le lieu du supplice. Arrivé en cet endroit, Cyprien ôta son manteau, se mit à genoux et fit sa prière. Il se dépouilla ensuite de sa dalmatique, la donna aux diacres qui l'accompagnaient et ne garda que sa tunique de lin. Il se banda lui-même les yeux ; un diacre lui lia les mains. Les chrétiens placèrent autour de lui des linges pour qu'ils fussent trempés de son sang. Il fit donner vingt-cinq pièces d'or à l'exécuteur et reçut la couronne du martyre.

Bientôt pourtant l'église de Carthage échappe aux tribulations qu'elle subit depuis si longtemps ; la paix lui est rendue ; des chapelles, des basiliques s'élèvent à la place des temples païens ; le temple de Junon, le plus ancien de Carthage, est consacré et l'on se prend à espérer que l'Afrique jouira enfin de quelque tranquillité. Il n'en est rien. Les Vandales arrivent, ravagent la Maurétanie et la Numidie et vont mettre le siège devant la capitale de l'Afrique. Les églises sont pillées et converties en casernes, les vases sacrés servent aux festins des conquérants ; une partie de Carthage, les théâtres, les basiliques, les monuments publics sont ruinés de fond en comble. Les persécutions recommencent et le sang des évêques et de leurs fidèles coule à nouveau dans la ville.

Enfin arrive Justinien ou plutôt son général Bélisaire ; les Byzantins s'emparent de Carthage et délivrent l'Afrique de la tyrannie vandale, la plus lourde qu'elle ait jamais connue. Pour la troisième fois la cité revient à la vie ; elle se nomme maintenant Justinienne, car

Justinien l'a rebâtie, en hâte il est vrai, comme il a rebâti toute l'Afrique. Dans le palais de l'empereur, une église est consacrée à la Vierge. La Tanit punique a cédé la place à la Vierge de Bethléem.

Mais Byzance n'était point assez forte pour garder les conquêtes de Rome. Un peuple jeune était né, puissant par l'épée et porteur d'une religion nouvelle, qui devait chasser le Christ de l'Afrique. Les Arabes étaient maîtres de la plus grande partie du pays. Carthage se voit encore une fois assiégée. La résistance est aussi longue qu'inutile. Les remparts rebâtis par Justinien sont forcés; encore une fois le fer et le feu font leur œuvre destructrice. Hassen-ben-Noman entre victorieux dans la cité de Didon; il pousse son cheval dans la grande basilique, y plante l'étendard du prophète et en prend possession au nom de l'Islamisme. C'est la chute de la civilisation, la ruine définitive de Carthage. La ville ne sera plus, dès lors, qu'un champ de désolation que l'herbe couvrira chaque année au printemps.

« Giace l'alta Cartago; appena i segni
Dell' alte sue ruine il lido serba. »

« La puissante Carthage gît à terre, dit le Tasse; à peine le rivage garde-t-il encore quelques traces de ses grandes ruines. »

C'est sa voisine Tunis, bâtie avec les restes de sa splendeur passée, qui lui succède comme capitale de l'Afrique.

Et pourtant l'histoire de Carthage n'est point achevée; il était réservé à ce coin de terre, si plein de souvenirs, d'être encore une fois témoin d'un drame inoubliable. Louis IX débarque sur le rivage désert qui s'étend au

fond de la baie de Tunis et vient établir son camp au pied du « chastel de Carthage ». C'était au plus fort de l'été, à l'époque où le climat est dangereux, où les maladies frappent impitoyablement toute agglomération d'hommes et la déciment. La peste, de quelque nom qu'on veuille l'appeler, se déclara dans l'armée; les morts furent si rapides, si nombreuses qu'on n'eut plus le temps d'ensevelir les cadavres et qu'on se contenta de les jeter pêle-mêle dans le fossé qui entourait le camp. L'air était infecté, et la violence de l'épidémie en redoubla. Louis IX ne put échapper au fléau.

« Après ce que le roy fu arrivez à Thunes, devant le chastel de Carthage, une maladie le prist dou flux dou ventre dont il acoucha au lit, et senti bien que il devoit par tens trespasser de cest siecle à l'autre. Lors appela monsignour Phelippe, son fil, et li commanda a garder aussi comme par testament, touz les enseignemens que il li lessa, qui sont ci après escrit en françois.... Quant li bons rois ot enseignié son fil monsignour Phelippe, l'enfermetés que il avoit commença a croistre forment et demanda les sacremens de sainte Esglise. Et les ot en sainne pensée et en droit entendement, ainsi comme il apparut; car quant l'on l'enhuiloit et on disoit les sept pseaumes, il disoit les vers d'une part.... Après, se fist li sains rois couchier en un lit couvert de cendre, et mist ses mains sur sa poitrine, et en regardant vers le ciel rendi à nostre creatour son esperit, en celle hore meismes que li fil Dieu morut en la croiz. Piteuse chose et digne est de plorer le trespassement de ce saint prince, qui si saintement et loialment garda son royaume et qui tant de beles aumosnes y fist et qui tant de biaus establissemens y mist. Et ainsi comme li escrivains qui a fait son livre, qui l'enlumine d'or et d'azur, enlumina

lidiz roys son royaume de belles abbaïes que il y fist, de maisons Dieu, de maisons des preescheours, des cordeliers et des autres religions qui sont ci-devant nommées. »

On sait la suite de cette pieuse mais folle aventure et l'inutilité de tant de sacrifices. Trois ou quatre monnaies du temps, des boucles fleurdelisées, et un sceau de Raymond de Montauban sont les seuls vestiges qu'on ait rencontrés jusqu'à présent sur l'emplacement du Carthage de la croisade de saint Louis.

Il y a dans tous ces souvenirs qui se pressent et se chassent l'un l'autre ample matière à occuper le temps, à faire oublier la longueur de la route, la poussière qui entre à flots par les carreaux du landau et la monotonie de ce cri désagréable, dont les rochers maltais excitent leurs chevaux ; et l'on arrive, presque sans s'en apercevoir, au milieu même des ruines, au pied de la colline de Byrsa. La voiture s'est arrêtée ; il s'agit de passer au pas la ligne de chemin de fer de la Goulette à la Marsa. Nous sautons à terre, heureux de marcher un peu et de regarder en détail les restes de l'antique Carthage. A quelques pas devant nous voici d'abord une maison qui n'a rien d'antique, c'est la station du chemin de fer, habitée par une famille de Maltais ; ces gens-là ne se doutent certes pas du nombre de siècles « qui les contemplent du haut de la colline » ; mais ils savent qu'une monnaie rouillée ramassée dans le champ voisin se vendra facilement dix sous ou plus à un touriste innocent ; cela leur suffit. Au delà, le sol commence à monter légèrement. Nous sommes sur le territoire que Didon parvint jadis à faire tenir, comme on sait, dans une peau de bœuf découpée en minces lanières. Mais de Didon, de sa ville, de la ville romaine et byzantine, plus rien,

sinon à gauche un gros bloc de murailles en petits matériaux unis par du ciment d'anciennes citernes. Et pourtant, à en croire la description si brillante qu'en fait dans *Salammbô* Gustave Flaubert, c'est là, dans ces terrains dénudés qui s'étendent à perte de vue, que « la ville étageait en amphithéâtre ses hautes maisons de forme cubique. Elles étaient en pierre, en planches, en galets, en roseaux, en coquillages, en terre battue. Les bois des temples faisaient comme des lacs de verdure dans cette montagne de blocs diversement coloriés. Les places publiques la nivelaient à des distances égales; d'innombrables ruelles s'entre-croisant la coupaient de haut en bas. On distinguait les enceintes des trois vieux quartiers; elles se levaient çà et là comme de grands écueils ou allongeaient des pans énormes, — à demi couverts de fleurs, noircis, largement rayés par le jet des immondices, et des rues passaient dans leurs ouvertures béantes, comme des fleuves sous les ponts.

« La colline de l'Acropole, au centre de Byrsa, disparaissait sous un désordre de monuments. C'étaient des temples à colonnes torses avec des chapiteaux de bronze et des chaînes de métal, des cônes en pierres sèches à bandes d'azur, des coupoles de cuivre, des architraves de marbre, des contreforts babyloniens, des obélisques posant sur leurs pointes comme des flambeaux renversés.

« Derrière l'Acropole, dans des terrains rouges, le chemin des Mappales, bordé de tombeaux, s'allongeait en ligne droite du rivage aux catacombes; de larges habitations s'espaçaient ensuite dans des jardins; et le troisième quartier, Mégara, la ville neuve, allait jusqu'au bord de la falaise, où se dressait un phare géant qui flambait toutes les nuits. » Hélas, il ne reste rien de

tant de splendeurs, ni traces de rues, ni pans de mur, ni fragments épars!

Au haut de la colline, où mène une route de sable qui serpente au milieu des champs empierrés, se dresse une construction grandiose, curieux mélange d'église et de mosquée, œuvre singulière peut-être, mais à coup sûr d'un grand mérite. L'abbé Pougnet, architecte de la belle église de Saint-Vincent-de-Paul à Marseille, en est l'auteur. On ne peut nier que de loin la masse de l'édifice soit très belle et que l'architecte ait su d'une façon fort adroite donner du caractère à son œuvre. Il est regrettable, seulement, que les flèches soient un peu basses. Le style adopté participe à la fois du style arabe d'Algérie, du roman sicilien et du style byzantin — celui-ci a inspiré à n'en pas douter la décoration intérieure. Les chapiteaux dorés, la charpente peinte de couleurs vives donnent peut-être actuellement une impression un peu trop crue; mais on peut assurer que lorsque le temps aura un peu adouci les contrastes trop heurtés que présente ce bâtiment neuf, toute cette décoration acquerra sa véritable valeur. Dans l'état actuel, le monument est remarquable, très original et fait le plus grand honneur à celui qui l'a conçu et exécuté.

C'est la cathédrale de Carthage, le sanctuaire central du christianisme restauré et reprenant possession d'une terre d'où il avait été chassé depuis si longtemps; c'est le temple que saint Louis rêvait peut-être d'édifier à la gloire du Très-Haut et que le patriotisme d'un grand évêque, successeur de saint Cyprien et de saint Augustin, est parvenu à bâtir. La première pierre en a été posée en mai 1884; et en 1890, six ans plus tard, son fondateur le cardinal de Lavigerie, archevêque de Carthage et primat d'Afrique, l'a consacré solennellement, entouré

de douze évêques, de vingt prélats et d'un grand nombre de prêtres. C'est là qu'il repose maintenant, au sein de la terre qu'il a tant aimée et qu'il a contribué puissamment à donner à la France. Aussi est-ce justice que d'avoir entouré ses funérailles d'honneurs inusités, et d'avoir reconduit son corps à Byrsa avec une pompe éclatante. C'est là qu'il est maintenant enseveli dans une crypte qu'il s'est fait réserver de son vivant à droite du chœur. Son sarcophage de marbre blanc, sans ornementation, porte l'inscription suivante :

HIC
IN SPEM INFINITÆ MISERICORDIÆ
REQVIESCIT
KAROLVS-MARTIALIS ALLEMAND
LAVIGERIE
OLIM
S.R.E. PRESBYTER CARDINALIS
ARCHIEPISCOPVS CARTHAGINIENSIS
ET ALGERIENSIS
AFRICÆ PRIMAS
NVNC CINIS
ORATE PRO EO
NATVS EST BAYONÆ DIE TRIGESIMA
PRIMA OCTOBRIS 1825
DEFVNCTVS EST DIE VIGESIMA SEXTA
NOVEMBRIS 1892

Puissent ses restes reposer à jamais en paix dans ce sanctuaire, à l'abri des profanations et des haines qui ont dispersé au vent les cendres des grands évêques africains, ses prédécesseurs et ses modèles!

La basilique s'élève sur l'emplacement d'anciens monuments romains et même phéniciens. Lors des fouilles qui ont été faites pour en jeter les fondations, on a mis au jour les assises inférieures de grands murs qui appartiennent, croit-on, à la citadelle punique et des

silos destinés à garder les approvisionnements de blé et d'orge. Naturellement tout le sous-sol était formé de débris amoncelés, comme ceux que peut laisser une ville plusieurs fois pillée. On en a retiré des fragments d'architecture, des débris de statues, des morceaux d'inscriptions, le tout mélangé à des tessons de poterie et à des pierres réduites en cailloux. Il est impossible de se représenter l'état lamentable de tous ces restes; on est parvenu à réunir plus de cent morceaux analogues et l'on a reconnu qu'ils provenaient d'un chapiteau d'ordre composite fort bien travaillé. Il a fallu aux destructeurs une singulière énergie ou une rage bien aveugle pour accomplir une si savante destruction.

Derrière la cathédrale on remarque un monument de moindres dimensions, mais non moins intéressant, une petite chapelle qui, elle aussi, est un mélange d'art occidental et d'art arabe, malheureusement d'un goût assez douteux. Autour, de grandes constructions ont été successivement occupées par un collège et par un séminaire. Cette chapelle remonte à l'année 1845. Le 8 août 1830, Charles X, dont on ne connaissait pas encore la déchéance à Tunis, contracte avec le bey un traité complet; un acte additionnel faisait don à la France de l'emplacement nécessaire pour y élever un monument en mémoire de Louis IX. Louis-Philippe ratifia l'acte de son prédécesseur, mais il fallut plus de dix ans pour que la chapelle fût construite et consacrée. On y mit au-dessus de la porte l'inscription suivante :

LOUIS-PHILIPPE PREMIER, ROI DES FRANÇAIS
A ÉRIGÉ CE MONUMENT
EN L'AN 1841
SUR LA PLACE OU EXPIRA LE ROI SAINT LOUIS,
SON AIEUL.

Intérieurement cette chapelle est d'une grande simplicité; il n'y a guère comme ornements que des découpures sur plâtre assez réussies. Au fond une statue de saint Louis, avec le sceptre et la couronne, indique la destination de l'édifice. Le roi est tourné vers Tunis, qu'il peut maintenant regarder sans regrets. La statue est due au ciseau de M. Seuvre; elle a été transportée de la Goulette jusqu'au sommet de Byrsa, à force de bras, par les soldats musulmans du bey. Ceux-ci ne se doutaient guère sans doute, qu'en agissant ainsi, ils payaient les dettes de leurs ancêtres.

Tout autour de la chapelle, dans la cour du séminaire, sont plantés des arbres d'assez belle venue, bien qu'ils soient sans cesse exposés au vent du large. Ils ont succédé à ceux qui, au dire de Virgile, ombrageaient la demeure de Didon :

Lucus in urbe fuit media, laetissimus umbrae!

comme la chapelle elle-même a remplacé le temple d'Eschmoun, l'Esculape phénicien.

Il y a quinze ans, la chapelle était la seule attraction moderne qui pût attirer les touristes à Carthage. On en trouve bien d'autres aujourd'hui; un musée très riche y a été réuni tout autour du sanctuaire de saint Louis, et la garde en est confiée à un religieux, le P. Delattre, membre correspondant de l'Institut de France, qui, nourri dans le sérail — qu'il nous passe cette expression — en connaît merveilleusement les détours et sait vous les faire parcourir avec une bonne grâce charmante.

Le musée de saint Louis est exclusivement local; on y a réuni tout ce que le sol de Carthage a fourni ces

dernières années, depuis les moindres monnaies et les fragments les plus petits jusqu'aux statues colossales et aux colonnes, depuis les amulettes carthaginoises jusqu'aux boulets de canon turcs qu'on a ramassés. Ces antiquités sont exposées un peu partout à l'intérieur de la maison et à l'extérieur. Une grande salle, au rez-de-chaussée, est remplie de vitrines de toute espèce; là sont rangés, soigneusement étiquetés et catalogués, les objets qui ne sauraient sans danger être exposés à l'air, terres cuites, verreries, pierres précieuses, mosaïques, statuettes, débris artistiques importants. L'énumération en serait aussi longue que fastidieuse. Il faut se promener dans cette galerie et l'examiner avec attention pour comprendre toute la richesse de cette collection unique, tout l'intérêt qu'elle offre à l'archéologie, et aussi tout le mérite de celui qui l'a réunie. On y suit les transformations de l'art local d'abord égyptien, puis grec ou du moins imbu de grec, puis romain, puis byzantin, mais toujours marqué d'une certaine gaucherie qui, elle, est purement africaine; on y voit l'apport successif de toutes les civilisations, de tous les peuples, de toutes les religions qui trouvaient un accès facile dans la baie spacieuse et sûre de Carthage. A la vitrine d'honneur, on a mis des bijoux apportés d'Égypte à Carthage ou fabriqués dans cette ville par des artisans égyptiens, des amulettes figurant l'uræus, l'oudja, le dieu Bès, qui ont été trouvées sur Byrsa, à une grande profondeur; ce sont des documents antérieurs à la fondation de l'acropole, contemporains des premiers établissements phéniciens dans le pays. A côté, voici des anses d'amphores en terre cuite, toutes brisées, qui feront rire les ennemis de l'archéologie; elles sont pourtant très précieuses, car elles portent des timbres en grec; c'est un souvenir

que les habitants du continent et des îles grecques, ou peut-être de la Sicile, ont laissé de leur venue sur la terre d'Afrique. Plus loin s'étale toute une collection de lampes romaines, ornées de sujets des plus variés, chasses, sacrifices, portraits de divinités, motifs empruntés aux jeux du cirque ou de l'amphithéâtre; et vis-à-vis une série tout aussi nombreuse de lampes chrétiennes d'un galbe plus lourd, d'une pâte plus épaisse avec des représentations symboliques : le chandelier à sept branches, l'agneau, figure eucharistique, la colombe, image du Saint-Esprit, la croix, le Christ même, la tête nimbée et foulant aux pieds le serpent. Dans la vitrine suivante sont disposés mille petits objets de métal ayant servi aux usages les plus divers. Puis vient la série des monnaies qu'un vol récent a malheureusement diminuée. Elles ont été ramassées une à une, par les petits bergers arabes auxquels le P. Delattre les a achetées, par les pères de la mission d'Afrique, pendant leurs promenades à travers les ruines, par les élèves du collège qui a été transporté il y a quelques années à Tunis, par les domestiques de la maison : chacun a tenu à honneur d'apporter sa médaille au médailler. La sculpture est représentée dans cette salle par quelques fragments assez jolis, têtes de dieux ou de personnages illustres, surtout par cette tête de Junon que l'on a appelée assez ambitieusement tête de « Tanit » et qui a donné récemment à un de nos plus illustres romanciers l'occasion d'un joli développement.

Au dehors les fragments sont plus nombreux encore; il y en a partout, sur les murs du jardin qui en sont littéralement tapissés, dans les plates-bandes à droite et à gauche de toutes les allées, sur les appuis des fenêtres, sans compter certaine petite salle pleine de choses

inédites et toujours hermétiquement fermée, dont le P. Delattre seul a la clef.

A droite est le coin des fragments de sculpture ; on y voit des corps sans tête et des têtes sans corps, des mains sans bras et des jambes sans pieds ; des figures de Jupiter, de Minerve, d'empereurs et d'impératrices, des vieillards et des jeunes filles, des statues nues et des draperies, le tout dans un état de conservation déplorable, tel que peut en contenir une ville mainte fois prise et reprise, détruite et réédifiée et toujours visitée par des ennemis acharnés. La gauche est réservée aux inscriptions romaines : il y en a de toutes les tailles et de toutes les époques, de bien gravées et de tracées irrégulièrement, de mutilées en très grand nombre et de complètes en quantité minime ; la majorité se compose d'épitaphes. Les documents écrits n'ont pas échappé plus que les représentations figurées à la barbarie des hommes. Mais ce sont les inscriptions chrétiennes, encastrées dans la muraille un peu plus loin, qui ont surtout pâti de cette rage destructrice. Elles ont été brisées en petits morceaux ; on sent la volonté ferme de réduire en poussière les témoignages d'une foi détestée, les monuments d'un culte qu'on aurait voulu extirper de la terre conquise. Heureusement le but n'a pas été atteint ; ces pierres divisées peuvent se rassembler, le sens des inscriptions peut être reconstitué, les noms qu'elles contiennent déchiffrés ; on y retrouve des évêques, des prêtres, des diacres, des acolytes, des lecteurs, dignitaires et des servants de la célèbre église de Carthage, dont quelques-uns sans doute sont morts pour leur croyance, dont tous ont souffert, dans leur épitaphe, de la haine des ennemis du Christ. Enfin le quatrième pan de mur est réservé aux stèles phéniciennes, à ces petits

ex-voto consacrés à Tanit, si nombreux et si peu variés, avec leurs emblèmes toujours les mêmes, avec leurs formules monotones; mais Carthage ne veut point, semble-t-il, nous livrer d'autres documents phéniciens que ceux-là.

A contempler tant de débris antiques on oublie aisément que l'on n'est point venu seulement pour voir un musée et passer quelques instants avec son aimable conservateur, mais aussi pour parcourir les ruines de Carthage et s'entretenir avec l'ombre d'une grande cité à jamais disparue. Il faut pourtant que nous nous en souvenions et que nous sortions de l'enclos de Saint-Louis; aussi bien, pour voir convenablement tout ce qu'il renferme, il nous faudrait un grand mois de travail. Le mieux avant de commencer notre tournée dans les ruines ou plutôt dans les pierres — car de ruines sortant du sol, il n'y en a pas ou à peu près, — c'est de regarder du haut de la colline de Byrsa, la plaine qui nous entoure de tous côtés et de nous rendre compte, au moins d'une façon succincte, de la disposition de la cité antique. Nous sortons du séminaire par la porte qui regarde la mer et débouchons sur le bord même de la colline. Il est impossible de voir un spectacle plus merveilleux que celui qui s'offre à nos yeux, plus éclatant de lumière, plus émouvant dans sa grande simplicité.

A nos pieds s'étend la plaine couverte d'une végétation grisâtre, très douce à la vue, et sillonnée de routes dont la blancheur tranche vivement sur le ton neutre du terrain qu'elles traversent; à droite, le lac de Tunis séparé du golfe par une languette de terre et le pâté blanc des maisons de la Goulette, puis les anciens ports de Carthage, qui ne sont plus aujourd'hui que deux petits lacs, deux pièces d'eau que l'on dirait faites pour

quelque jardin anglais; çà et là au bord de la mer, des maisons arabes, palais de plaisance du bey et de riches Tunisiens, celle de Khéreddin, transformée en hôpital pour nos soldats, celles de Mustapha-ben-Ismaïl et d'Ahmed-Zarouck qui, étant les plus rapprochées, paraissent, d'où nous sommes, les plus importantes; et, vers l'ouest, à gauche, au pied d'une colline qui arrête la vue, la villa de Si-Mohammed-Baccouch; au-dessus le charmant village de Sidi-bou-Saïd, le premier point blanc que l'on aperçoive du large, le dernier qui semble vous dire adieu lorsque l'on s'éloigne de la Goulette. Au second plan, tache immense, d'un bleu profond et transparent, gigantesque saphir, la baie de Carthage reflète dans ses eaux tout l'azur du ciel; au delà encore, les côtes du cap Bon, les collines de Kourbès, la montagne d'Hammam-Lif, le djebel Ressass et, dans le lointain le plus reculé, la noble forme du Zaghouan; tout cela enveloppé d'une vapeur qui en estompe les contours et en enveloppe l'éclat. Vers le nord, la mer, toujours la mer, jusqu'au point extrême où l'œil ne la peut plus suivre et la confond avec le ciel; c'est par là que sont venues à Carthage toutes ses misères et toutes ses gloires, par là que Didon est arrivée, que la flotte romaine s'est montrée aux yeux des Carthaginois inquiets; c'est entre ces deux pointes que les nefs de saint Louis ont apparu, par là aussi que se sont évanouis les vaisseaux d'Enée, fuyant l'amour d'une reine dont les chaînes auraient pu l'écarter d'Italie, semblables à ces voiles blanches de pêcheurs qui se détachent en ce moment à l'horizon. Peut-être sommes-nous ici même sur l'emplacement où, suivant la légende, la malheureuse abandonnée se donna la mort :

Felix, heu nimium felix, si littora tantum
Nunquam Dardaniae tetigissent nostra carinae [1] *!*

et d'où son âme, délivrée par Iris de ses cruelles souffrances, s'envola dans un souffle du vent.

De tous les autres côtés la colline de Byrsa offre un spectacle moins agréable à l'œil, mais qui ne peut laisser indifférents les amateurs d'archéologie. Toute la ville était là, groupée d'abord autour de ce mamelon qui lui servait de temple et de citadelle ; puis elle s'est étendue vers l'ouest jusqu'à Sidi-bou-Saïd et jusqu'à la Marsa, vers le sud et le sud-est dans la direction de Tunis et du Djebel-Kaoui.

Notre premier soin est de chercher du regard l'emplacement des murailles puniques que certains auteurs ont été jusqu'à tracer sur le papier.

Nous savons qu'ils ont ressuscité tout cet antique appareil qui enserrait la cité. Comme toutes les villes puniques que l'on connaît avec quelques détails, disent-ils, Carthage était défendue par une triple ligne de murailles : les murailles proprement dites, ou hautes murailles ; le rempart extérieur, plus bas que les hautes murailles dont il défendait les approches ; et une banquette palissadée protégée par un fossé. La première muraille pouvait avoir 15 mètres de hauteur, sur 9 de profondeur ; dans l'épaisseur étaient ménagés des logements pour 360 éléphants, 4 000 chevaux et 24 000 guerriers, avec des magasins remplis d'orge et de fourrage et des greniers pleins de blé ; la seconde ne mesurerait guère que 5 mètres de hauteur, sur 9 également de profondeur ; la ligne extérieure se développait à une

1. « Heureuse, trop heureuse Didon, si les vaisseaux dardaniens n'avaient jamais touché nos rivages. »

cinquantaine de mètres en avant. Cette triple défense commençait du côté du sud, au point où la langue de terre qui sépare le lac de Tunis de la mer se rattache à la presqu'île. Elle se dirigeait vers le nord-nord-ouest, en dominant une suite de saillants et de rentrants jusqu'à l'anse abritée que formait le littoral à l'ouest des hauteurs de Kamart ; elle mesurait ainsi une longueur de 9 kilomètres et demi. M. Daux, le plus hardi de ces anciens confidents des ingénieurs carthaginois, va même plus loin : il pense qu'il y avait dans cette enceinte sept portes défendues chacune par une double tour. Du côté de la mer la ville était entourée d'un mur, le « mur de mer », long de près de 14 kilomètres, qui venait rejoindre la ligne des quais intérieurs, enveloppant le massif du Djebel-Khaoui et celui de Sidi-bou-Saïd.

C'est avoir de bons yeux que de voir tout cela!

trop bons même, à notre sens. En tout cas il ne reste plus la moindre trace de cette superbe fortification, ce qui se comprend aisément, après tant d'assauts subis et de cruauté de la part du vainqueur. Peut-être pourrait-on en trouver quelques débris sous terre, très profondément cachés, à quelque 7 ou 8 mètres ; peut-être aussi serait-ce peine perdue que de les chercher. Car depuis longtemps les ruines de Carthage sont exploitées comme carrières de pierres par les entrepreneurs et les maçons.

Mais, s'il est impossible actuellement de voir aucun reste des murailles de l'acropole punique, il est aisé de se rendre compte de l'endroit où existaient autrefois les ports de la ville. Ce n'est point à dire que les deux petits lacs que l'on aperçoit du haut de Byrsa, et dont

nous avons déjà parlé, donnent une idée bien nette de ce qu'étaient les bassins carthaginois ou romains, mais au moins en indiquent-ils l'emplacement. La forme même de ces lacs a beaucoup changé depuis soixante ans, par suite d'ensablements et même de travaux dus à la main des hommes. Lorsque le bey Ahmed vers 1835 fit construire entre ces ports et la mer le palais qui se voit encore aujourd'hui, le terrain fut nivelé et les terres employées à établir des chaussées qui traversèrent les petits lacs, derniers vestiges des ports. Par cela même leur configuration fut modifiée et toute communication entre ceux-ci et la mer disparut. De là, de gros inconvénients : les eaux ne tardèrent pas à devenir fétides; pour y remédier, il fallut créer un nouveau canal de communication, qui n'a rien de commun avec l'ancien chenal. L'archéologie seule peut nous apprendre ce qu'étaient autrefois ces grands ports, aussi fameux par les vaisseaux de commerce qu'ils envoyaient sur toutes les cités de la Méditerranée que par les navires de guerre qu'ils lançaient contre les Romains. Ce sont principalement les fouilles de Beulé qui ont fourni sur la question des renseignements à peu près certains.

Ces ports étaient au nombre de deux, le port de guerre et le port marchand, qui communiquaient ensemble et dans lesquels on pénétrait, du côté de la mer, par une seule entrée large de 20 mètres. Le port de guerre, celui de l'intérieur, contenait au milieu une île où était placé le palais de l'amiral; il était entouré d'une double muraille qui en cachait la vue aux vaisseaux amarrés dans le port marchand.

Ruinés par les Romains après la prise de la ville, tous deux furent rebâtis par eux quand Carthage se releva, et l'on a tout lieu de croire que l'on garda exactement

les plans puniques. Tout au moins le port romain que Beulé a relevé correspond-il complètement à la description du port carthaginois que les auteurs nous ont conservée. .

Mais avant de continuer à parcourir les ruines de Carthage, ou du moins à étudier les quelques restes qui trahissent l'existence de la vie d'autrefois, il nous faut revenir sur Byrsa pour mentionner rapidement les monuments dont il subsiste quelque trace ou les découvertes qui y ont été faites : d'ailleurs l'énumération n'en sera pas longue. Nous ne parlerons pas des remparts puniques que Beulé a cru y retrouver avec les citernes. qui, dans toutes les villes phéniciennes, étaient disposées pour l'alimentation de la place. Le fait ne semble pas encore indubitable et Byrsa a été tant de fois prise, reprise, bâtie et renversée qu'il faut être très prudent dans ses affirmations. En tout cas, nous répéterons ici ce que nous avons dit pour les remparts de la ville : on chercherait vainement aujourd'hui des traces de ces murailles dont les pierres ont été utilisées par les Arabes depuis les fouilles de Beulé. Le seul monument debout ou au moins reconnaissable encore que l'on puisse citer est le « palais du proconsul romain ». Tout au moins donne-t-on cette attribution aux salles que l'on aperçoit, devant la chapelle de Saint-Louis, en face de la porte d'entrée du jardin. Il y a là quelques blocs de muraille assez bien conservés. D'autres y voient des dépendances du temple d'Esculape (Echmoun), pieusement reconstruit par les Romains. C'est encore Beulé qui a commencé ces fouilles, continuées plus tard par le Père Delattre. Il a mis au jour trois salles de l'édifice — il y en avait, paraît-il, au moins sept, l'ensemble de ces pièces mesurant environ 50 mètres de largeur, sans

compter les murs de séparation dont l'épaisseur était considérable. Tout le monument était enrichi de marbre blanc, orné de colonnes cannelées et d'ordre corinthien; on y a trouvé des fragments de statues et des traces de riches ornementations. Ce devait être une somptueuse construction et d'où la vue était merveilleuse. Pour avoir sur le soi-disant palais proconsulaire et ses dépendances des renseignements plus complets, il faudrait jeter à bas la chapelle de Saint-Louis et bouleverser le jardin qui l'entoure, et l'on ne peut guère y songer.

Citons encore, avant de quitter Byrsa, les tombeaux phéniciens qui y ont été déblayés sur la face sud-ouest par le P. Delattre à une grande profondeur et dont le contenu est actuellement au musée; nous avons fait allusion plus haut à un collier d'amulettes qui en provient. Aussi bien est-ce la trouvaille la plus importante, peut-être, qui ait été faite à Carthage depuis quinze ans; car aujourd'hui, grâce à l'infatigable activité du P. Delattre, à sa perspicacité et à sa bonne étoile, nous possédons des monuments indubitablement carthaginois, que l'on peut faire remonter sans témérité jusqu'au VIIIe siècle avant notre ère, qui sont, par conséquent, contemporains de la fondation de Rome. Ces témoins de siècles aussi éloignés nous font sur l'histoire de Carthage bien des confidences qui n'ont pas échappé au P. Delattre. Il a parfaitement vu qu'ils sont antérieurs à la fondation de la ville punique. « Ils doivent appartenir, dit-il, à cette époque reculée où de hardis commerçants partis de Tyr vinrent débarquer leurs cargaisons sur le rivage et échanger leurs marchandises contre les produits naturels du sol africain. C'est autour de ce lieu de débarquement, de dépôt et d'échanges, que se construisit la ville de Carthage; car, ainsi que l'a savam-

ment démontré Son Éminence le cardinal Lavigerie, le berceau de l'illustre ville fut non pas Byrsa, mais la place du marché, sur le bord de la mer. Des habitations s'élevèrent autour de cette espèce de souk que l'on appela plus tard *agora*, puis *forum* et, suivant les coutumes phéniciennes, on réserva les hauteurs pour la sépulture des morts autour de quelque sanctuaire qui en occupait le sommet. Lorsqu'une nouvelle colonie tyrienne, celle de Didon, si on doit ajouter foi à la légende, résolut de s'établir d'une façon solide et définitive dans cette splendide position, elle entoura la ville d'une muraille et fortifia Byrsa en y conservant le sanctuaire. Byrsa a donc été une nécropole avant d'être une acropole.... » On continua d'y enterrer quelque temps encore; puis, quand on embellit Byrsa et qu'on dut niveler le terrain pour y asseoir de nouveaux édifices, on rejeta les terres de déblai à droite et à gauche sur les pentes et l'on cacha ainsi sous une épaisse couche de terre les cimetières archaïques, témoins de la naissance de Carthage.

Des découvertes analogues ont été faites, également par le P. Delattre, sur la colline voisine de Byrsa, que l'on appelle colline de Junon. On peut encore voir l'une des chambres sépulcrales mises au jour dans ces fouilles. Le nom de cette colline lui vient de ce que certains auteurs croient que le temple de Junon Céleste, l'Astarté, la Tanit des Carthaginois, en couronnait le sommet. Rien n'est moins certain. Le sanctuaire était, dit-on, précédé d'une grande cour dallée, et enveloppé d'une enceinte qui contenait un certain nombre d'édicules consacrés à des divinités inférieures. Ce qu'il était à l'époque carthaginoise, personne ne l'a jamais su que l'auteur de *Salammbô*. L'empereur Constance l'ayant

fait raser au ve siècle, il n'en reste plus la moindre trace aujourd'hui. On a avancé aussi que les thermes de Gragilius, où se tint en 411 une conférence célèbre entre les évêques catholiques et les évêques donatistes, étaient situés, sur cette colline, vers le nord.

En avant de ces deux éminences, sur le bord de la mer, s'étendait le forum. C'est là que la première colonie phénicienne débarqua au lieu que les Arabes appellent aujourd'hui encore Cartagenna; c'est là que l'on trouve les anses d'amphores marquées de noms grecs auxquelles nous avons fait allusion plus haut; c'était donc le quartier phénicien et commerçant par excellence. Les Carthaginois y avaient établi leur curie, et bâti un temple d'Apollon, dont la statue couverte de lames d'or fut prise par les soldats de Scipion. Diodore de Sicile nous apprend qu'il était orné de statues et de trophées enlevés aux Siciliens et à d'autres peuples ennemis de Carthage.

A l'époque romaine, où le même emplacement avait été conservé, le siège du gouvernement, comme celui des affaires, y était établi : les proconsuls y venaient rendre compte de leur administration, et les changeurs y tenaient boutique, comme ils le font aujourd'hui encore sur la place de la Marine, à Tunis. Aujourd'hui ce n'est plus qu'une carrière toujours exploitée et toujours féconde, où les Arabes viennent puiser toutes les fois qu'ils ont une construction à faire dans le voisinage. Le touriste se tromperait s'il croyait y trouver autre chose qu'un terrain herbeux et dénudé, percé çà et là de fondrières.

Le voisinage du forum a fourni la majorité des stèles puniques actuellement connues. Celui à qui on les doit presque toutes est M. Pricot de Sainte-Marie, qui fut

chargé en 1876 et pendant les années suivantes de fouiller le sol de Carthage pour y rechercher des restes de l'épigraphie phénicienne. Il en a trouvé 2190. Elles étaient, dit-il, employées comme matériaux de construction dans un mur d'époque romaine. Il n'eut qu'à le démolir et à en ramasser les fragments pour constituer la plus belle collection d'*ex-voto* carthaginois qu'on puisse rêver. Il en expédia sans tarder quelques centaines en France, qui arrivèrent intactes. Un second envoi qu'il fit dans la suite, et auquel il joignit, parmi d'autres objets, une belle statue de l'impératrice Sabine, fut confié au vaisseau de guerre *le Magenta*, qui revenait à Toulon. On pouvait espérer que, sous la garde de la marine française, ce butin archéologique arriverait à bon port. La traversée fut, en effet, heureuse, et le navire entra avec sa précieuse cargaison dans la rade de Toulon. Mais à peine avait-il jeté l'ancre que, sans qu'on en ait jamais pu connaître la cause, une explosion terrible se produisit, brisant tout ce qui se trouvait à bord, et que *le Magenta* coula à pic, entraînant avec lui au fond de l'eau les pierres de M. de Sainte-Marie. Cependant, grâce à M. l'amiral Roze et aux officiers du port, l'accident n'eut pas de suites trop fâcheuses pour l'archéologie. On déploya un grand zèle pour retrouver les caisses venues de Carthage et les scaphandriers purent ramener à la surface de l'eau à peu près tout ce qui avait été englouti. Une centaine de stèles et une partie de la tête de Sabine restèrent seules enfouies dans la vase du port. Le reste, quelque peu brûlé et mutilé, fut expédié sur Paris, où on peut le voir exposé au cabinet des médailles de la Bibliothèque nationale et au Louvre. Postérieurement les fouilles de M. de Sainte-Marie furent reprises par le P. Delattre, puis par MM. Babelon et

Salomon Reinach; le nombre des monuments de cette sorte, aujourd'hui connus, est considérable.

Près du forum, entre ce point et la mer, s'étend ce que les Arabes appellent « Dermèche », c'est-à-dire le quartier des Thermes. Il est ainsi nommé d'un grand édifice, un des seuls dont les restes soient aujourd'hui debout, sur le rivage de la mer. On croyait pouvoir y reconnaître un gymnase ou une basilique bâtie par Thrasamond, le roi vandale; mais c'était une erreur, comme on l'a constaté dernièrement. En 1885, lors des travaux qui furent faits pour aménager les citernes de Bordj-Djedid, dont nous allons parler bientôt, M. Vernaz entreprit de déblayer cet édifice : on constata d'abord qu'il communiquait par des conduits souterrains avec les citernes, ce qui indique qu'il devait y être fait un grand usage d'eau douce; puis, en continuant les travaux, on mit à jour l'inscription qui était jadis gravée au-dessus de la porte d'entrée. On y voit que c'étaient des thermes et qu'ils furent construits à l'époque de l'empereur Antonin le Pieux. Il n'y a donc aucun doute à garder à leur sujet.

Les grandes citernes, qui en sont voisines, sont le monument le plus visité de Carthage, on ne manque jamais de s'y rendre en quittant la chapelle de Saint-Louis. Le nom même que leur donnent les Arabes, *Douamis-ech-chouatin*, citernes des démons, suffirait à exciter la curiosité, si leur construction et leur masse n'étaient pas, par elles-mêmes, du plus grand intérêt.

Elles sont entièrement en blocage, revêtu de plusieurs couches de ce ciment de tuileaux dont les Romains avaient le secret. Elles sont au nombre de dix-sept, disposées parallèlement et séparées l'une de l'autre par un mur épais; elles mesurent 30 mètres de longueur

sur 7 m. 50 de largeur. Ces bassins étaient entourés de deux galeries latérales longues de 135 mètres et larges de 2 m. 50 et pavées d'une mosaïque en marbre blanc, qui servaient à les surveiller et à y puiser l'eau nécessaire. Aujourd'hui elles sont remises à neuf, complètement restaurées; on y entend avec surprise le murmure grandiose des eaux qu'un aqueduc moderne amène de Zaghouan et qui sont destinées à servir d'approvisionnement à la ville de la Goulette.

L'ensemble du travail est véritablement imposant; on sent, à le considérer, quelle ville importante devait être la cité pour laquelle il avait été exécuté et aussi de quelle habileté en pareille matière étaient les ouvriers et les ingénieurs de l'Afrique. La construction primitive est assurément de l'époque punique; elle offre de grandes ressemblances avec celle des bassins analogues que nous avons vus dans tout le reste du pays et dont il a déjà été plusieurs fois question dans le récit de notre voyage. À l'époque romaine les citernes ont certainement été restaurées et perfectionnées, surtout au moment où, pour remplacer l'eau de pluie, devenue insuffisante aux besoins de la population, un empereur que l'on croit être Hadrien, y amena par une canalisation secondaire l'eau du Zaghouan qui arrivait déjà dans les réservoirs de la Malga.

Dans le quartier des Thermes devaient s'élever plusieurs temples. L'un d'eux, celui de Sérapis, y a été découvert il y a quelques années, ou plutôt on y a recueilli toute une suite d'*ex-voto* à cette divinité et une tête colossale du dieu. De grandes mosaïques trouvées au-dessus des citernes, qui représentaient l'une une chasse au lion, l'autre un médaillon de Cérès, une troisième les différentes saisons de l'année et d'autres

sujets encore, indiquent en cet endroit l'emplacement d'un édifice assez important.

Au sud du quartier de Dermèche et de l'autre côté de la colline de Saint-Louis s'étend le quartier de la Malga ou Malqua. Il y a aujourd'hui sur ce point un village arabe, établi en grande partie sous les voûtes des anciennes citernes. C'est, avec le village de Douar-ech-Chott, la seule agglomération un peu nombreuse qui existe actuellement sur l'emplacement de l'antique Carthage. Dans le nom actuel se retrouve l'ancien mot libyen *magal* ou *mapal* qui désignait un hameau de huttes numides, de ces habitations qui ressemblaient par leur forme allongée et leur toit cintré à des carènes de vaisseaux. A l'époque romaine, ce quartier était situé, au moins en partie, en dehors des murs, puisqu'on y remarque des édifices qui ne trouvent jamais place dans l'enceinte des cités romaines, un amphithéâtre, des villas et des nécropoles; on y a mis tout récemment au jour un grand cimetière, l'un des plus intéressants que l'Afrique nous ait conservés; nous en parlerons quelques lignes plus bas.

Les citernes qui servent de demeure aux Carthaginois de nos jours sont un des monuments les plus importants de la ville antique. Le géographe Édrisi n'a eu garde de les oublier dans ses écrits. « Parmi les curiosités de Carthage, dit-il, sont les citernes dont le nombre s'élève à 24, sur une seule ligne. La longueur de chacune d'elles est de 130 pas et sa largeur de 26; elles sont surmontées de coupoles et dans les intervalles qui les séparent les unes des autres sont des ouvertures et des conduits pratiqués pour le passage des eaux. Le tout est disposé géométriquement avec beaucoup d'art. Les eaux venaient à ces citernes d'un lieu nommé la

fontaine de Choukar, situé dans le voisinage de Kairouan. »

Cette description est exacte, moins les chiffres donnés ; la largeur qu'il assigne à chacun de ces réservoirs notamment, est de beaucoup trop considérable. Mais il n'en est pas moins vrai que cet amas de voûtes à moitié écroulées fait autant sinon plus d'effet encore aujourd'hui que les citernes du bord de la mer.

Les auteurs arabes nous ont aussi parlé de l'amphithéâtre. El Bekri nous apprend que cet édifice, qu'il nomme *thiater* et qu'il qualifie de maison de divertissement, « se compose d'un cercle d'arcades soutenues par des colonnes et surmontées par d'autres arcades semblables à celles du premier rang. Sur les murs de cet édifice, continua-t-il, on voit les images de tous les animaux et des gens qui s'adonnent aux métiers — c'étaient évidemment des scènes empruntées aux spectacles mêmes de l'amphithéâtre. — On y distingue des figures qui représentent les vents ; celui de l'orient a l'air souriant, celui de l'occident a un visage renfrogné. » La description d'Edrisi est à peu près la même ; l'écrivain Ibn-Alouardi, qui vivait au XIVe siècle, ajoute qu'à cette date il était encore assez bien conservé. Il a donc disparu presque à notre époque, débité pierre par pierre pour l'agrandissement de Tunis. Actuellement c'est à peine s'il se trahit par une ellipse légère que ses soubassements recouverts de terre tracent dans la plaine. Il pouvait avoir 90 mètres de longueur sur 30 de largeur. Là furent martyrisés un grand nombre de chrétiens, et ces deux saintes femmes Perpétue et Félicité dont nous avons rappelé le souvenir un peu plus haut.

Où sont-ils ceux qui applaudissaient sur les gradins de ce monument aux exploits des gladiateurs et à

l'adresse des fauves lâchés dans l'arène? Comme le monument lui-même, ils gisent ensevelis sous la terre et le sable, où l'indiscrète archéologie va quelquefois troubler leur sommeil. C'est ce qui est arrivé dernièrement pour quelques-uns d'entre eux qui reposaient au lieu dit Bir-el-Djebbana, dans un cimetière particulier.

Cette petite nécropole s'étend à 100 mètres environ de l'amphithéâtre sur un espace de 1 000 mètres carrés. Elle est complètement entourée de murs, formant un enclos absolument rempli de sépultures. Ce qu'il y a de curieux, lorsque l'on regarde l'ensemble de ces tombes aujourd'hui entièrement déblayé, c'est que leur disposition n'offre aucune régularité; il ne semble pas qu'elles aient été groupées, comme cela arrive dans nos cimetières, de façon à laisser autour d'elles la place d'allées nettement tracées; les unes sont séparées des autres par un grand espace, les autres sont accolées par groupes.

Les tombes offrent la forme de dés d'autels rectangulaires avec moulures à la partie supérieure, mais elles ne sont point en pierre : elles sont faites d'un béton serré recouvert à l'extérieur d'un bel enduit lustré, sur lequel sont moulés en relief les ornements habituels à la décoration funéraire antique, d'autres fois on a eu recours à la peinture et l'on a tracé en fresques, du genre de celles de Pompéi, les sujets que l'on voulait figurer sur la sépulture. Une tablette de marbre encastrée dans la face de l'autel indique le nom du défunt ou de la défunte. Intérieurement ces tombes renferment une ou plusieure urnes, noyées dans la maçonnerie, qui sont en communication avec l'extérieur au moyen d'un tuyau de terre cuite. On faisait glisser par là jusqu'au centre du monument les ossements calcinés

du mort, qui se trouvaient ainsi à jamais protégés contre la destruction, la monnaie destinée à payer le passage du Styx sur la barque de Charon, les libations funèbres dues au mort à certains jours. On pouvait même introduire de la sorte d'autres objets : c'est ainsi que le P. Delattre a retrouvé, au milieu des cendres, plusieurs petites lamelles de plomb soigneusement enroulées et contenant des formules magiques. Lorsqu'on voulait perdre une personne, ou même un animal, l'homme qui vous avait nui, la femme qui vous avait trahi, le cheval de son concurrent dont on craignait la victoire, on inscrivait son nom sur une feuille de plomb en l'enveloppant dans des malédictions, et l'on glissait cette lettre aux dieux infernaux et aux génies du mal dans l'intérieur des tombeaux.

Voici une tablette qui avait été déposée dans une tombe par un amant malheureux nommé Successus ; ne sachant plus à quel saint se vouer pour se faire aimer, il s'était tourné vers le diable et lui avait écrit, dans un mauvais latin :

AΠHIHNIAPAC Φ

ΑΡΑΚCΩ (vertical, left)

VRATVR
SVCESA
ADVRATVR
AMO VET
DESIDERI
SVCESI

BEA (right)

BAPEM (vertical, right)

I + TVTT Φ

« Que l'amour et le désir de Successus brûlent et dévorent le cœur de Successa. »

Si la disposition du cimetière de Bir-el-Djebbana est très instructive, les épitaphes des tombes ne le sont pas moins. Elles nous apprennent que ce cimetière était réservé aux esclaves et affranchis de l'empereur attachés à l'administration des biens impériaux en Afrique. Les empereurs possédaient dans le pays des terrains considérables qui nécessitaient toute une direction ; le centre en était à Carthage. Une partie de ces épitaphes a, d'ailleurs, été acquise par l'État et déposée à la Bibliothèque nationale (cabinet des médailles), où ceux de nos lecteurs qui désireront les voir n'auront qu'à s'adresser. Ils remarqueront au-dessous de ces épitaphes, une pierre énorme couverte d'une inscription en quatre colonnes : c'est une plainte adressée à l'empereur Commode par les cultivateurs des domaines impériaux d'Afrique, suivie de la réponse de l'empereur : elle est parfaitement à sa place à côté des tombes du cimetière de Carthage. La nécropole de Bir-el-Djebbana date du Ier et du IIe siècle après Jésus Christ ; à la fin du IIe siècle elle était entièrement pleine, l'on dut chercher pour la sépulture des employés des domaines un autre emplacement qu'il reste à trouver. Dans ce même quartier de la Malga, le P. Delattre a également découvert une villa somptueuse, toute pavée de mosaïques, dont le propriétaire se nommait *Scorpianus*. Nous sommes donc là dans la banlieue de la Carthage romaine.

De la Malga nous nous dirigeons vers la Marsa ; une route carrossable y mène, que nous n'avons garde de quitter ; on n'apprécie vraiment les grandes routes que lorsqu'on vient de se promener dans une ruine ; aussi

arriverions-nous rapidement à la Marsa s'il ne fallait nous arrêter en route pour visiter une basilique très curieuse, déblayée assez récemment, qui porte le nom de Damous-el-Karita ; c'est peut-être la basilique majeure de Carthage, celle où furent inhumées sainte Perpétue et sainte Félicité. Elle mesure plus de 60 mètres en longueur et plus de 40 en largeur ; elle était précédée d'une grande cour demi-circulaire, ornée d'un portique aboutissant à une triple abside dont la voûte était recouverte en mosaïque et contenait trois tombes. Là, assurément, étaient ensevelis des martyrs ; malheureusement des sarcophages où ils étaient déposés on n'a rien retrouvé ou presque rien ; le lieu avait été violé avant d'être détruit. Il semble que cet édifice ait été construit avec une grande richesse et une grande profusion de matériaux ; les colonnes, au nombre d'une centaine au moins, étaient les unes de granit, les autres de marbres plus ou moins précieux ; on a recueilli parmi les décombres des débris de marbres de toutes les couleurs qui servaient de revêtements aux murs, et des fragments de bas-reliefs à profusion. Les uns représentaient des sujets que l'on est habitué à rencontrer ailleurs : le Bon Pasteur portant une brebis sur ses épaules, comme le font aujourd'hui encore les Arabes de l'intérieur pour leurs agneaux fatigués ; Adam et Ève après la désobéissance ; des orantes, des miracles de Jésus-Christ — tous ces documents datent d'une époque assez reculée, du IVe siècle après Jésus-Christ. D'autres, au contraire, offrent par leur nouveauté, un véritable intérêt, surtout ce bas-relief, mutilé malheureusement, où l'on voit la Vierge avec l'Enfant divin sur ses genoux, précédé d'un ange aux ailes déployées ; derrière, se tient un personnage debout, saint

Joseph, peut-être, montrant au ciel l'étoile qui guida les mages à Bethléem. Ce morceau, si l'on en juge par le caractère des draperies et par le style des feuillages qui décoraient l'encadrement du bas-relief, doit être du vi^e^ siècle; c'est l'un des monuments les plus curieux relatifs au culte primitif de la Vierge. Dans les dernières fouilles faites à la même place, le P. Delattre a trouvé un second bas-relief qui forme un pendant à celui-là. On y voit l'ange venant annoncer aux bergers la naissance du Sauveur. Le soin avec lequel ces sculptures sont traitées nous permet de comprendre quelle devait être l'importance de cette basilique.

Les inscriptions y abondent et parmi elles, les épitaphes de dignitaires de l'Église, évêques, prêtres, diacres, sous-diacres, acolytes et lecteurs. Malheureusement elles ont été brisées en mille pièces, comme il arrive d'ordinaire pour les inscriptions chrétiennes sur lesquelles la rage des païens ou des hérétiques s'est acharnée. Celles dont toutes les parties ont été retrouvées sont de rares exceptions.

Après avoir examiné ces travaux encore inachevés et déjà si pleins d'intérêt, nous repartons en voiture pour la Marsa, qui n'est point du reste fort éloignée.

C'est un lieu de villégiature ravissant; le bey y a un palais d'été et tous les représentants des puissances européennes y viennent passer la saison chaude : on y a planté les essences d'arbres les plus recherchées; dans ce terrain fait des débris de plusieurs civilisations, ils ont poussé à merveille et rien n'est plus délicieux que de se reposer au mois d'août sous ces ombrages puissants.

Cet endroit occupe l'emplacement du faubourg de Carthage appelé Mégara. Appien nous apprend que

c'était le plus étendu de ceux qui entouraient la ville, qu'il était rempli de vergers séparés par des clôtures en pierres sèches ou par des haies vives d'arbustes épineux et que les riches y avaient leurs maisons de plaisance; sur ce point encore les modernes n'ont fait que copier les anciens. Dans ces villas on ne peut guère espérer trouver que des mosaïques, de rares objets d'art, ceux qui auront échappé par miracle à la destruction, comme la Vénus marine, acquise autrefois par Tissot, et des tombeaux élevés aux riches propriétaires de ces demeures; car la mort ne ramenait point, comme aujourd'hui, un semblant d'égalité parmi les hommes; on laissait les gens de rien dans leurs cimetières et l'on se faisait construire, dans ses propriétés, une sépulture digne du nom que l'on portait et des écus qu'on avait dans son coffre-fort. L'une de ces sépultures mérite d'être signalée. Un grand cippe funéraire, découvert en 1883, portait sur ses quatre faces des représentations figurées. La première d'entre elles, fort commune, montre un génie funéraire appuyé sur une torche renversée; les trois autres faces nous font assister à différents actes de la matrone ensevelie à cet endroit; sur l'une on la voit assise et tenant à la main un objet arrondi, un bijou peut-être qu'elle tirait d'une cassette; sur la seconde elle est assise, tenant ouvert un rouleau de papyrus qu'elle semble déchiffrer; sur la troisième elle est encore assise et une servante, debout derrière elle, arrange sa chevelure. Le monument date de la fin du Ier siècle. A l'intérieur du cippe on a rencontré un peu de cendre humaine, un peu moins que dans les tombes d'esclaves de Bir-el-Djebbana : le bûcher, cette fois, s'était chargé de rétablir l'équilibre entre la maîtresse et les serviteurs.

La Marsa contient assurément bien des richesses archéologiques sous ses jardins et ses plantations d'oliviers et l'on ne peut manquer d'en mettre au jour à mesure que de nouveaux travaux de plantations ou de construction seront entrepris; mais celles que recouvrent les villas déjà bâties et leurs dépendances, et ce sont les plus nombreuses, resteront sans doute pour longtemps dérobées à nos yeux.

Au-dessus de la Marsa s'étend le Djebel-Kaoui, ou montagne creuse, ainsi nommée à cause des milliers de caveaux funéraires qui y ont été creusés.

Il servait de cimetière aux chrétiens et aux juifs de Carthage, qui trouvaient dans ce lieu retiré où l'œil des païens ne pénétrait pas le secret dont ils avaient besoin pour préserver leurs morts de la profanation. Leurs sépultures ont eu le sort de celles des Carthaginois; elles n'ont pas été respectées par les conquérants du pays. On a pourtant retrouvé encore des squelettes en place, et parmi ceux-ci des squelettes de martyrs ou du suppliciés : le crâne reposait sur les os du bassin, et la place de la tête était comblée par un amas de petites pierres.

Aujourd'hui les sépulcres se sont peu à peu emplis de terre; les hyènes et les chacals y ont élu domicile et l'on ne peut y pénétrer qu'avec les plus grandes difficultés, le flambeau à la main. Plus que jamais c'est le séjour de la mort.

Ainsi nous avions parcouru tout l'espace où Carthage s'étendait autrefois : depuis le rivage où la cité avait pris naissance, et l'acropole où elle avait établi ses dieux protetecurs, jusqu'au mont où elle déposait ses morts, depuis le forum où la ville romaine saluait ses proconsuls jusqu'aux villas où étaient ensevelis les

riches du pays; nous avions visité les basiliques où la religion chrétienne s'affichait et les caveaux où elle dissimulait le corps de ses fidèles lorsqu'ils avaient quitté cette terre pour la vie céleste si impatiemment attendue.

Partout nous avions vu les traces de la gloire et de la prospérité d'autrefois; partout aussi nous avions constaté jusqu'où peuvent aller la sottise des hommes et l'aveuglement des passions. Après avoir terminé notre visite, il ne nous restait plus qu'à jeter un dernier regard sur le terrain que nous venions de traverser, et sur le panorama qui nous entourait. Derrière nous s'étend un lac salé avec ses blanches efflorescences et au delà le golfe d'Utique, la rivale puissante de Carthage, que les apports de la Medjerda ont aujourd'hui entièrement ensablée; à gauche la mer, toujours d'un bleu profond; devant nous la plaine, terne et pierreuse, qui recouvre tant de souvenirs et nous réserve encore tant de surprises; à droite, la blanche Tunis, que les rayons du soleil couchant caressent de teintes rosées. Qu'elle est jolie, qu'elle s'étale coquettement au bord de son lac! et pourtant quel contresens d'avoir bâti une capitale à 18 kilomètres d'un port de mer, tandis qu'on avait une situation comme celle de Carthage pour l'y fixer! Sans doute les conquérants arabes ont craint, s'ils s'y établissaient, d'offrir une prise trop facile aux flottes chrétiennes; ils ont sacrifié la commodité de leurs relations avec l'Occident à leur sécurité. Ils avaient placé leur capitale religieuse, Kairouan, au milieu d'une plaine inculte, coupée de fondrières en hiver, inondée de poussière en été; ils n'hésitèrent pas à établir leur capitale civile les pieds dans une flaque d'eau vaseuse. Que leur importait, au

reste, puisque Dieu était avec eux et que leur tour était venu de dominer le monde !

Il faut pourtant nous arracher au spectacle qui nous captive ; aussi bien notre cocher maltais s'impatiente, les chevaux aussi, qui sentent venir l'heure de rentrer à l'écurie ; et le P. Delattre qui a eu l'amabilité de nous accompagner pendant cette journée si bien remplie, ne peut rester plus longtemps éloigné de sa Byrsa. La nuit sera déjà tombée que nous roulerons encore sur la route de Tunis, l'esprit et les yeux remplis de tout ce que nous avons vu. Cette excursion à Carthage est la plus émouvante peut-être de toutes celles que nous avons consacrées à l'archéologie en Afrique ; car jamais nous n'avons remué tant de souvenirs, ni coudoyé de si grandes ombres ; mais, il faut bien l'avouer, l'état actuel des ruines est tel que l'imagination seule doit presque faire tous les frais de la partie, et que la désillusion de l'œil est immense. Plus que jamais on peut dire de Carthage ce qu'en écrivait le poète Sannazar, le « Virgile chrétien » :

Nunc passim vix relliquias, vix nomina servans
Obruitur, propriis non agnoscenda ruinis !

Il n'est que trop vrai, Carthage est vraiment méconnaissable dans ses ruines !

Le lendemain nous commençons à explorer Tunis, que nous ne connaissons encore, en réalité, que bien imparfaitement.

CHAPITRE XIX

TUNIS

Nous ne décrirons pas ici Tunis en détail. Il faudrait pour cela un livre tout entier, mais nous ne pouvons résister au plaisir de faire part à nos lecteurs de l'impression profonde qu'a produite sur nous la capitale de la Régence pendant les quelques jours que nous y avons séjourné.

Tunis la *blanche*, la *fleur*, l'*industrieuse*, l'*éloignée! el Beïda*, *ez Zaïra*, *ech Chatra*, *el Aksa. El Beïda*, la Blanche! Oui, lorsqu'on l'aperçoit de loin, sous les rayons du soleil, elle mérite bien ce nom, tant est éblouissant l'éclat de ses maisons. C'est la fleur (*ez Zaïra*) de l'Ifrikia pour le nomade qui arrive de l'intérieur et qui n'a vu pendant les longues journées de marche que les monotones silhouettes des collines arides ou les étendues grisâtres des plaines desséchées; elle est *el Aksa* (l'éloignée), pour le *hadj* (pèlerin) qui revient de la Mecque et qui a compté tristement les longues heures qui le séparent encore de sa patrie; elle est *ech Chatra* (l'industrieuse) pour celui qui visite ses souks et ses



Tunis. — Vue générale.

bazars, où pullulent les artisans de tout métier; mais elle est aussi *ef Fasseda* (la fétide) pour celui qui en approche lorsque les effluves du lac sont chassés par un vent chaud et lourd, et que toutes les ordures de la ville, drainées dans le lac de Tunis par les égouts ou *sondaks*, remplissent l'air de senteurs écœurantes, sans parler de celles de l'huile dont les cuisiniers arabes accommodent tous leurs fritures. Et cependant comme nous aurions mauvaise grâce à laisser notre lecteur sous une impression aussi peu favorable! De quelque point qu'on regarde la ville, soit du Belvédère, soit de la Kasbah, soit d'une terrasse de maison, soit encore du marabout de Sibi-bou-Fettalah, on est charmé de ces silhouettes élégantes, auxquelles le puissant soleil d'Afrique donne tous les tons les plus variés, depuis les gris nacrés, bleuâtres du matin, jusqu'aux blancs éclatants de midi, jusqu'aux tons violacés et rosés du soir. Voici d'abord les pans de mur de la Kasbah, avec le minaret carré de sa mosquée, brodé comme ceux de Tlemcen, d'entrelacs gracieux et surmonté de trois grosses boules dorées. Il fut construit grâce aux soins du sultan hafside Iahia-ben-abou-Mohammed-ben-ech-cheick-abou-Hafs, l'an 630 de l'hégire, par l'humble serviteur de Dieu Ali-Mohammed-el-Quassem. C'est ce que nous apprend l'inscription du minaret, qui a nommé l'architecte du monument. Tout à côté, à gauche, c'est le minaret octogonal de Sidi-Youssef et sa koubba pointue recouverte de tuiles émaillées en vert; à droite, la mosquée de Sidi-Ben-Arouz avec sa koubba pointue aussi, et son délicieux minaret octogonal, couronné par un balcon d'une rare élégance; au loin vers la droite se détachent les coupoles de Sidi-Mahrès et de la mosquée Halfaouïn, plus près enfin, entre la Kasbah

et nous, les dômes presque byzantins de la grande mosquée, Djama-Zitouna, ses terrasses imposantes, son minaret majestueux en forme de grosse tour carrée, couronnée d'arcades élégantes, dominant les voûtes et les toits des rues couvertes des souks. Plus loin encore, à perte de vue, se découpent sur l'horizon les innombrables petits minarets carrés de la ville arabe et ses blanches terrasses séparées par des rues étroites, sur lesquelles donnent des fenêtres grillées. Du haut de celle où nous sommes perchés, nos yeux indiscrets plongent dans les maisons voisines et surprennent mille détails curieux.

Au-dessus de nos têtes le ciel bleu, d'un bleu lavé de vert, dans lequel courent de légers nuages blancs très transparents, et ce gai soleil de printemps qui réveille Tunis encore engourdie par l'hiver. Quelle inoubliable sensation que la perception de toutes ces demi-teintes à peine sensibles, de ces blancs modelés en blanc sur d'autres blancs, de ces ombres transparentes qui passent du bleu au vert, au violet ou au rose! Ce n'est certes pas là l'Orient de convention que tant de médiocres peintres ont cherché à nous faire connaître, c'est un Orient aux aspects jeunes, éclatants, nouveaux, variés.

Tunis se compose de deux parties bien distinctes, la ville européenne et la ville arabe. La première, qui prend de jour en jour plus d'extension, est la joie des maçons qui la bâtissent, des propriétaires qui y trouvent d'excellents placements pour leurs capitaux et des juifs qui l'envahissent pour se loger à l'européenne, en attendant l'heure souhaitée de la naturalisation : on permettra à deux antiquaires de n'en point parler. Quant à la partie arabe, celui qui ne craint point d'user son temps en de

longues et fécondes flâneries peut y passer des journées délicieuses.

L'archéologie romaine n'y trouve pas son compte; car bien que Tunis ait été autrefois un établissement romain et même punique, bien que les maisons de la ville moderne aient été bâties, pour la plupart, avec des pierres empruntées aux ruines de Carthage, il ne s'offre aux yeux aucun vestige antique digne d'attention. Mais, par contre, que de témoignages du moyen âge musulman et combien attachants!

Tunis, on le sait, a été, du moins depuis la conquête arabe, un centre de trafic considérable, étant le trait d'union entre l'Afrique centrale et les régions qui touchent au bassin méditerranéen. Elle a toujours été habitée par une population nombreuse et diverse, amassée sur ce point par les courants commerciaux qui y aboutissaient. Cette population possède, à cause même de sa composition hétérogène, les aptitudes les plus variées, l'esprit nomade des Arabes, l'activité mercantile des Juifs, le caractère aventureux du Levantin, l'industrie des Maures; c'est cela qui a donné de tout temps à Tunis une sorte de prépondérance sur tous les pays barbaresques voisins : jusqu'au commencement du siècle, c'est à Tunis que s'approvisionnaient les caravanes en partance pour le Soudan, comme c'est Tunis qui à leur retour leur servait pour ainsi dire d'entrepôt. Tunis, alors, dans ses ateliers, fabriquait les étoffes de soie précieuses, les couvertures, les burnous, les cuirs brodés, les chéchias, les tapis, les armes, la poudre, tous articles de traite, et servait d'*emporium* aux navires d'Europe, qui y trouvaient, à l'arrivée des caravanes, l'or, l'ivoire, la gomme, les parfums, les drogues, les plumes d'autruche, sans compter les

esclaves ; car comme Tripoli, le Caire, Alger et le Maroc, Tunis était aussi un marché d'hommes : là venaient faire leurs achats non seulement les peuples musulmans, mais encore les Siciliens, les Espagnols et les Italiens, qui jusqu'à la fin du XVIIe siècle ont eu souvent des



Jeune femme juive de Tunis.

esclaves noirs à leur service. Cette importance commerciale de Tunis a été la cause de sa fortune, comme elle a dû à sa qualité de capitale et à son université arabe de la Djama-Zitouna une influence politique et religieuse indiscutable.

A chaque pas nous retrouvons, dans nos promenades,

des traces de cette grandeur passée. Les souks sont encore occupés par les industries d'autrefois. C'est toujours à Tunis qu'on trouve les costumes enrichis de broderies d'or ou d'argent, les harnachements en cuir de couleur relevés de métaux précieux, de velours et de soie, les lourds bijoux d'argent, les couvertures, les tapis, les burnous et les étoffes de soie les plus variées et les plus décoratives, depuis ces haïks si légers et si minces qu'on les fait passer, dit l'Arabe, tout entiers dans une bague, et ces foutas ou robes à rayures diaprées dont les plus riches sont lamées d'or ou d'argent, jusqu'aux couvertures de lits et aux hajars ou voiles, dont l'ornementation très belle et le tissu lourd et compact rappellent les plus belles étoffes arabes fabriquées au moyen âge en Sicile ou au Caire.

Toute une rue du souk près du Dar-el-Bey est encore garnie des boutiques dans lesquelles on fabriquait autrefois les chéchias si vantées. Tricotées en laine blanche, foulées et travaillées par de nombreux ouvriers, on les portait à Zaghouan pour les faire teindre; et le commerce de cet article était tellement considérable que Tunis en fournissait tout l'Orient, du Maroc à Constantinople. Aussi les fabricants de chéchias formaient-ils une corporation riche et considérée. Ses membres avaient tous un cachet dont ils timbraient leur précieuse marchandise. Leurs boutiques étaient fermées par des arcades à jour, d'un travail charmant, en bois divers sculptés, assemblés avec art et recherche. Chacune de ces boutiques presque semblable à un meuble précieux était précédée de l'atelier. Dans cet atelier, ouvert en quelque sorte sur la rue voûtée du souk, les ouvriers exécutaient les apprêts les plus soignés de la chéchia, le cardage, l'ajustage; ils la finissaient en y ajoutant un

gland de soie bleue, cet énorme gland dont les vieux Tunisiens ornent leurs nuques aux jours de fête ; et c'est sur un établi qui est un véritable meuble d'art qu'ils travaillaient ainsi sous les yeux des chalands. Mais si les boutiques et les ateliers existent encore, le commerce des chéchias n'est plus alimenté à Tunis que par intermittences. Seuls les élégants et les fanatiques de la tradition y achètent encore leur coiffure. Maintenant c'est la France et l'Autriche qui expédient par milliers dans les pays musulmans ces calottes rouges qui coiffent la majorité des croyants ; le souk aux chéchias de Tunis n'est plus qu'une rue presque morte et déserte.

Il en est de même des armes, qui ne sont plus fabriquées que par un petit nombre d'armuriers ; encore ne font-ils que damasquiner des canons de fabrication européenne et y ajuster des batteries à pierre et des crosses tunisiennes. Ils confectionnent cependant encore de fort jolies choses ; mais tromblons, pistolets et fusils ne sont généralement destinés qu'à orner les panoplies des touristes. Les armes sérieuses, celles qui doivent servir, les fusils à piston, les revolvers massifs, les sabres à fourreau d'acier et à gardes de cuivre sont des rebuts, des épaves des arsenaux européens ; le commerce de ce genre d'armes est concentré dans la rue Sidi-Morgiani entre les mains de trois ou quatre notables commerçants, chez lesquels les caravanistes et les nomades viennent s'armer pour leurs longs voyages.

Dans le haut de cette rue, après avoir passé près de la prison municipale, sous une longue voûte, l'on rencontre souvent des marchands de gibier et des chasseurs de hérissons et de porcs-épics : ce sont les

descendants de ceux que Flaubert appelait si pompeusement « les mangeurs de choses immondes ». Ils forment une corporation, le syndicat des chasseurs de porcs-épics.... On ne dit pas qu'ils aient encore fomenté de grèves.

La grande mosquée (mosquée Zitouna, ou de l'Olivier), que l'on rencontre ensuite, est entourée de deux côtés par le souk des parfums (Souk-el-Attarin), dont les boutiques minuscules sont remplies des produits les plus extraordinaires de la parfumerie et de la pharmacopée indigènes. Sans doute les parfumeurs arabes font quelques emprunts à leurs collègues européens, puisqu'ils admettent des marchandises parisiennes à leur étalage ; mais ils réservent leurs préférences pour les produits qu'ils tirent de l'Inde ou de la Chine, et qu'ils nous montrent dans d'imperceptibles boîtes, enfermées à double tour dans des coffrets anciens en bois incrusté de nacre et d'ivoire ou décorés d'arabesques persanes à l'aquarelle, sous verre.

Toutes les classes de la société arabe se pressent devant la boutique du parfumeur ; mais ce sont surtout les femmes qui y viennent assidûment, pour acheter le henné dont elles salissent leurs mains, le khol dont elles noircissent leurs yeux et les quelques senteurs fades dont elles se figurent embaumer leur personne. On y trouve aussi l'élégant, en quête d'un parfum qui le rendra plus séduisant auprès des belles et assurera son triomphe. On y rencontre même des loqueteux, des mendiants en guenilles. Ils s'asseyent sans hésitation sur les petits bancs accolés à la boutique, à côté des acheteurs plus fortunés et plus propres, et, après avoir bavardé quelque temps avec le marchand, se décident à lui faire emplette. On les voit alors tirer de leur sein,

s'il nous est permis de nous exprimer ainsi, un paquet de chiffons qu'ils déploient et déroulent pour en retirer une minuscule petite boîte; le marchand y déposera une ou plusieurs petites boulettes de coton imbibées de quelques gouttes d'essence de rose ou de santal, que son client renfermera au plus vite dans sa cassolette. Il pourra donc, pour quelques caroubes, se procurer le plaisir de humer de temps en temps les parfums les plus délicats, et même de faire participer ses voisins à cette jouissance agréable, ce qui nous arriva un jour que nous faisions nous-mêmes quelques acquisitions chez un parfumeur. Avant de renfermer son trésor sous ses guenilles, un aimable mendiant voulut bien nous faire apprécier le mérite de son achat. Il avait, ce faisant, un air assez détaché des biens de ce monde et de la soi-disant supériorité des Français : il semblait nous dire : « En auriez-vous de pareil à Paris? » Inutile d'ajouter que le procédé ne nous laissa pas insensibles.

En face de ces boutiques se développe, derrière les colonnettes bariolées du souk, le mur d'enceinte de la grande mosquée. Jadis les portiques en apparaissaient au loin dans la cour ensoleillée; et le touriste curieux à qui l'entrée du lieu saint est interdite pouvait, du moins, se rendre compte de la majesté calme de ce célèbre sanctuaire. La piété jalouse des Tunisiens s'est effarouchée de cette curiosité indiscrète, et maintenant une cloison de planches découpées et peintes en bleu masque complètement la vue du lieu saint.

La Djama-Zitouna est pour une grande partie des États barbaresques — Algérie, Tunisie et Tripolitaine — un centre d'enseignement musulman analogue à ce qu'est pour l'Orient arabe la célèbre mosquée El-Azhar au

Caire. On y enseigne aux étudiants la théologie et les arts libéraux, qui sont encore à peu près ce qu'ils étaient chez nous au moyen âge. Les formes les plus compliquées et les plus subtiles de la jurisprudence, les cas de conscience les plus singuliers, les interprétations de la loi et de la religion musulmanes — en réalité ce ne sont là qu'une seule et même chose — sont alternativement exposés aux élèves, qui viennent, même des tribus les plus éloignées, apprendre la science sacrée dont ils seront les interprètes; car tous seront plus tard juges ou prêtres. Ils forment une population assez considérable, puisque l'on prétend que leur nombre dépasse quelquefois quatre cents. Des fondations pieuses permettent aux étudiants pauvres de suivre les cours de l'Université arabe. Quelques manuscrits, quelques livres provenant de la bibliothèque du Bardo, ou de celle de Hussein-Khodja ont été réunis à Djama-Zitouna et forment comme l'embryon d'une bibliothèque arabe, qui pourrait devenir du plus haut intérêt si l'étude pouvait en être permise aux Européens, et si, d'autre part, on en faisait une propriété inaliénable de l'État, destinée à s'augmenter peu à peu, soit par des achats d'ouvrages manuscrits ou imprimés, soit par des copies faites dans les plus célèbres collections des pays musulmans.

Non loin de cette mosquée se trouvent deux établissements d'instruction, l'un la Medersa-Suleïmaniya, collège arabe analogue aux zaouïas d'Algérie et d'Égypte, l'autre, la Medersa Sadikia ou collège Sadiki, dans laquelle on enseigne aux jeunes Tunisiens, avec le Coran et les sciences arabes, les langues française et italienne. Fondé en 1875 par le fameux Kereddin, ce dernier collège était, au moment de l'expédition de

Tunisie, dans un état de décadence profonde. Aujourd'hui son budget régularisé, son administration surveillée, ses programmes réformés par les soins du protectorat en font un établissement de premier ordre. Peut-être pourra-t-on, par là, régénérer et renouveler l'instruction dans les classes supérieures indigènes de la Tunisie.

La sortie du bazar peut se faire soit en tournant à gauche, soit en allant à droite. Si l'on se dirige à gauche, après avoir passé devant la boutique des frères Barbouchi, bien connus des touristes, à qui ils ont toujours à offrir d'innombrables bibelots, on remonte par une suite de ruelles jusqu'au palais Husseïn, occupé actuellement par le général commandant la subdivision de Tunis. C'est une des merveilles de l'architecture arabe-tunisienne ; non pas qu'il soit bien ancien, mais il offre, du moins à l'intérieur, un aspect charmant sous tous les rapports. Un vestibule garni de faïences murales donne entrée dans une cour ornée d'arcades en plâtre ajouré, décoration que l'on a adoptée également pour les frises des portiques. Les salons qui s'ouvrent sur les quatre faces de la cour sont du même style. L'un a ses voûtes parées de ces guipures de plâtre qui se nomment ici « nouksch-hadida ». Les trois autres ont de charmants plafonds peints à solives apparentes et à caissons, dont les tons sont d'une harmonie très délicate et qui ne seraient déplacés dans aucun palais européen. Au premier étage sont d'autres salles analogues et une cour découverte, encore plus élégante que la première. Tout y est si harmonieux, si recherché que l'on se prend à déplorer la torpeur des Arabes d'aujourd'hui. Pourquoi ne songent-ils plus à se faire construire des palais dans le style de leurs pères, pourquoi

préfèrent-ils s'adresser à un Maltais ou à un Italien pour leurs maisons d'habitation?

Et cependant ces artistes arabes ont actuellement à Tunis des représentants qui ne sont pas indignes, loin de là, de leurs maîtres d'autrefois. Il y a encore des sculpteurs et des architectes arabes. Plusieurs sculpteurs sur plâtre habitent le quartier Halfaouïn, où nous leur avons rendu visite. L'un d'eux tient un café; tantôt il sert ses clients, tantôt il donne ses conseils à ses ouvriers qui, dans la salle même du café, cisèlent leurs panneaux. Un autre, qui est à la fois paveur et badigeonneur, nous confesse son dépit d'être forcé d'abandonner son art pour des métiers aussi vulgaires. « Mais, nous dit-il, on ne fait plus de découpures sur plâtre, on ne m'en commande plus; il faut que je pave et que je badigeonne pour nourrir mes enfants; cependant je pouvais faire de belles œuvres. » Et il nous introduit dans une chambre de sa maison; c'est une pièce longue toute tapissée de nouksch-hadida, avec un renfoncement formant alcôve, dont la corniche en stalactites est d'un effet délicieux. Le tout est traité avec une finesse et une délicatesse de travail remarquables; cette petite salle ne déparerait certainement aucun des anciens palais de Tunis. « Et vous voyez, nous dit notre hôte en nous ouvrant une liasse de dessins au trait, combien de modèles j'ai hérité de mon père; voici des dessins d'arabesques aussi variées qu'on peut le désirer; j'en ai dessiné beaucoup moi-même; je serais capable de les exécuter tous, et je n'ai plus de commandes depuis bien longtemps. On pourrait utiliser le talent de ces artistes pour faire aux palais beylicaux et surtout au Bardo les réparations et restaurations nécessaires; mais on préfère les démolir ou les reconstruire avec un mépris de

l'art et du bon goût contre lequel on ne saurait trop protester.

Parmi les architectes arabes encore existants nous citerons Si-Sliman-Négro, amîn des architectes arabes et attaché aux travaux de la ville de Tunis. Il avait exposé en 1889 des dessins fort intéressants de monuments arabes; il a reconstruit tout dernièrement avec talent le charmant minaret de la mosquée de la rue des Teinturiers, qui constitue, avec celui de la mosquée Sidi-ben-Arouz et celui de la mosquée Husseïn, un type tout à fait particulier à la Tunisie.

Si au lieu de prendre à gauche pour sortir des souks on tourne vers la droite, on passe d'abord sous la tour qui porte le minaret de la grande mosquée, puis, après avoir admiré le minaret et la koubba de la mosquée Hamouda-Pacha ou Sidi-ben-Arouz, on arrive à la rue qui conduit au Dar-el-Bey.

Le Dar-el-Bey, palais dans lequel le Bey rend la justice, a été construit à la fin du xviie siècle par Hamouda-Pacha, alors bey régnant. Depuis que notre protectorat est établi en Tunisie, ce palais est devenu le centre de l'administration de la régence. Le patio du rez-de-chaussée conduit dans différentes salles peu intéressantes; pour y accéder on traverse de grands couloirs dans les murs desquels sont encastrées des arcades antiques qui ont dû appartenir à un théâtre. Un grand nombre des salles du premier étage sont décorées avec goût; leurs plafonds peints, leurs voûtes sculptées, leurs lambris rehaussés de faïences ou d'incrustations de marbre peuvent être cités parmi les meilleures œuvres des artistes tunisiens du siècle dernier. Elles sont malheureusement garnies d'une foule d'objets disparates, de meubles sans caractère, vendus aux derniers beys par ces com-

merçants peu scrupuleux qui ont exploité si longtemps et si impudemment l'Orient arabe, et dont Daudet a tracé le portrait immortel dans son *Nabab*.

La façade du Dar-el-Bey donne sur une grande place entourée d'arcades d'un style bâtard, par laquelle on arrive à la Kasbah, ancienne citadelle de Tunis, maintenant occupée par des casernes reconstruites depuis le protectorat. Il ne reste plus des anciens édifices de la Kasbah, si pittoresques mais si ruinés, que la mosquée dont nous avons parlé.

La rue qui débouche en face du Dar-el-Bey et au milieu de cette place descend dans la partie septentrionale de la ville ; par là on se rend dans le quartier Halfaouïn : il contient un grand nombre de maisons intéressantes, et quelques riches mosquées, comme celles d'Youssef-Sahab-el-Tabadji, garde des sceaux, qui la fit élever vers 1830. Cet édifice a son soubassement entièrement construit en matériaux antiques, provenant des ruines de Carthage. Les minarets sont malheureusement inachevés. En face se trouve la mosquée du bey Mohammed. Enfin, entre le quartier Halfaouïn et Bab-es-Souïka s'élève la grande mosquée à coupoles de Sidi-Mahrez, à la construction de laquelle travailla, dit-on, d'Aviler, célèbre architecte français du XVII[e] siècle. Fait prisonnier par les corsaires barbaresques, en même temps que Desgodets, il fut amené en captivité à Tunis et y exécuta, rapporte l'auteur de sa biographie, les dessins « sur lesquels fut élevée la mosquée de Tunis qui se trouve dans la rue qui conduit à Bal-el-Allouch. »

Il y a dans tout cela de quoi occuper la curiosité, de quoi tenir l'esprit attentif sans le fatiguer jamais. C'est qu'il y a toujours du nouveau à voir, même en un



Tunis. — Mosquée Sidi-ben-Arouz.

endroit où l'on a déjà passé cent fois, tant les détails sont mobiles et changeants, tant ils savent renouveler le cadre où ils se meuvent. Quelle variété de costume et d'allure parmi cette population que l'on rencontre dans les rues! On coudoie à Tunis toutes les religions, toutes les races, l'Arabe, le Maure, le Turc, le Grec, le nègre de tous les noirs, l'Israélite qui n'est plus Juif, le Juif qui n'est pas encore Israélite, l'Espagnol, le Levantin, le Maltais et le Sicilien, ces demi-Arabes qui s'acclimatent si bien ici. Mais que l'habillement noir ou gris de l'Européen détone tristement au milieu de toutes les joies de la couleur, et parmi ces burnous de tous les blancs qui se croisent et s'entremêlent. Et que de dissemblances même parmi les Arabes! A côté des campagnards poussiéreux, des nomades amaigris aux visages presque noirs, aux membres secs, aux tons de bronze rouge s'avancent des citadins en gandoura rose tendre, vert pistache, rouge abricot, violet éteint, bleu céleste, avec leurs chéchias rouges qui marquent le centre des turbans; ou des femmes voilées de noir et le corps entouré d'étoffes blanches, circulant vivement dans la foule. Quelques-unes sont des danseuses ou des musiciennes arabes, ce que leur tenue, leurs chaussures de couleurs brillantes, leur démarche hardie annoncent à première vue. Plus loin, voici une noble dame qui chemine lentement en écartant devant elle son voile, qu'elle baisse cependant assez pour masquer son visage : c'est une femme de haute condition qui ne marche que voilée avec le plus grand soin. Son voile est fait de ces étoffes en soie, si belles, nommées *hajar*, qui durent cinquante ans sans s'user et que l'on se transmet religieusement de mère en fille. Ici des Arabes poussent des bourricots chargés de légumes ou de charbon, et des chameaux tout couverts

de goudron; deux grands diables de portefaix s'avancent péniblement en soutenant à l'aide de cordes passées autour de leur tête des fardeaux énormes; ici on offre des petites mandarines ou des petits citrons : *Khamsa karrouba* (cinq pour un sou). Ce n'est pas la peine de s'en passer! Plus loin deux élégants se promènent en se tenant par le petit doigt, ni plus ni moins que nos tourlourous; leurs *djebba* sont de la plus exquise qualité de drap, brodées aux angles des dessins géométriques si chers aux Arabes : sous leur turban, au-dessus de l'oreille, ils ont passé deux fleurs de jasmin et d'œillet; et ils s'en vont nonchalamment, marchant à pas comptés, les pieds chaussés de bas blancs engagés seulement à moitié dans des souliers vernis de fabrique française. Voilà le marchand de bouquets qui confectionne des chefs-d'œuvre avec des brins d'alfa, de petits fruits, des feuilles colorées, des brins de clinquant, des fleurs odorantes de toute espèce. On regrette de n'avoir pas des semaines et des mois pour flâner au milieu de ces choses si attirantes et si éloignées de nous; mais, surtout après une longue mission, il faut savoir s'y résigner.

Allons! En route pour la France! En quelques jours nous avons liquidé nos affaires; nous sommes prêts à partir.

Escortés de Mohammed et d'Ali revêtus de leurs plus beaux costumes, nous nous acheminons vers la gare du chemin de fer Rubbattino qui va nous conduire à la Goulette. Nos fidèles compagnons veulent nous suivre jusqu'au bateau à vapeur. Nous nous installons avec eux dans un de ces wagons à jour où l'on peut voir librement le paysage qui se déroule sous les yeux. Voici d'abord un faubourg de Tunis; puis le train contourne

le bord du lac, effrayant des bandes de flamants roses qui pêchent dans les eaux tranquilles et s'envolent à notre passage; plus loin nous voyons la petite île de Tchikli, avec sa citadelle démantelée et, à l'horizon, la longue ligne basse de la Goulette sur laquelle se silhouettent un minaret et un clocher. Peu à peu la courbe que nous décrivons s'accentue, le train tourne; ce n'est plus la Goulette que nous apercevons, mais Tunis, étendue, comme dit le poète arabe, ainsi qu'un burnous blanc, sur les collines qui bordent le lac. Le soleil la couvre d'une poussière d'or, au milieu de laquelle se détachent les minarets et les dômes des mosquées. Adieu, Tunis, ou plutôt, au revoir! Les roues de la locomotive résonnent sur les plaques tournantes de la gare de la Goulette, le train stoppe, nous sommes arrivés. Mohammed et Ali s'occupent de nos bagages; nous entrons avec eux dans une petite barque; nous longeons lentement le chenal qui conduit à la rade et passe derrière une batterie basse armée de canons de fonte, aussi disparates que possible. On se demande de quelle utilité ils pourraient être en cas d'attaque d'une flotte européenne.

Après un court trajet, pendant lequel le trop sensible Ali manque d'avoir le mal de mer, nous abordons enfin le paquebot qui doit nous ramener en France; nos excellents Arabes nous quittent les larmes aux yeux, en nous souhaitant un prompt retour et toutes les prospérités possibles, et nous procédons à notre installation à bord.

A peine avons-nous terminé et regagnons-nous le pont, pour regarder encore de loin cette terre d'Afrique où nous avons passé de si bons et de si mauvais jours, et dont le souvenir tiendra une si grande place dans

notre vie, que le sifflet de la machine se fait entendre; les cabestans à vapeur tirent sur les chaînes des ancres, qui grondent en passant dans les écubiers, le navire évolue lentement, l'hélice se met à battre les flots et nous voilà partis. Après-demain matin, nous arriverons à Marseille.

Depuis que nous avons accompli ces voyages, que de changements, que progrès dans le pays! La population indigène rassurée, pacifiée, le crédit rétabli, l'immigration facilitée, telle a été la première action du protectorat français sur la Tunisie. L'organisation des services, leur développement, la création des contrôles civils, la loi sur la transmission de la propriété immobilière, la réforme douanière sont venus ensuite et ont été l'œuvre des dernières années qui ont précédé l'Exposition de 1889. Celle-ci a prouvé d'une façon éclatante quel développement avaient pris en Tunisie le commerce, l'agriculture et l'industrie. Depuis lors, les progrès ont été plus rapides encore : les ports de Bizerte, de Souse s'achèvent; celui de Tunis est ouvert aux bateaux depuis un an; les recettes des impôts donnent de telles plus-values que la conversion de la dette tunisienne, déjà consolidée à 5 pour 100, se fait une seconde fois à 3 et demi pour 100. Grâce à l'énergique et sage administration des deux premiers résidents généraux, MM. Cambon et Massicault, toutes les réformes désirées depuis si lontemps ont été préparées : la convention relative aux chemins de fer est signée après de longs délais et les économies faites sur les exercices précédents jointes aux ressources obtenues par la conversion nouvelle, mettent à la disposition du protectorat des sommes d'argent assez considérables pour qu'on puisse exécuter sans émission

ni emprunt tout le réseau de la Régence. Ce n'est pas tout : des travaux multiples vont être entrepris, ou sont déjà en cours d'exécution, marché, hôpitaux, écoles.

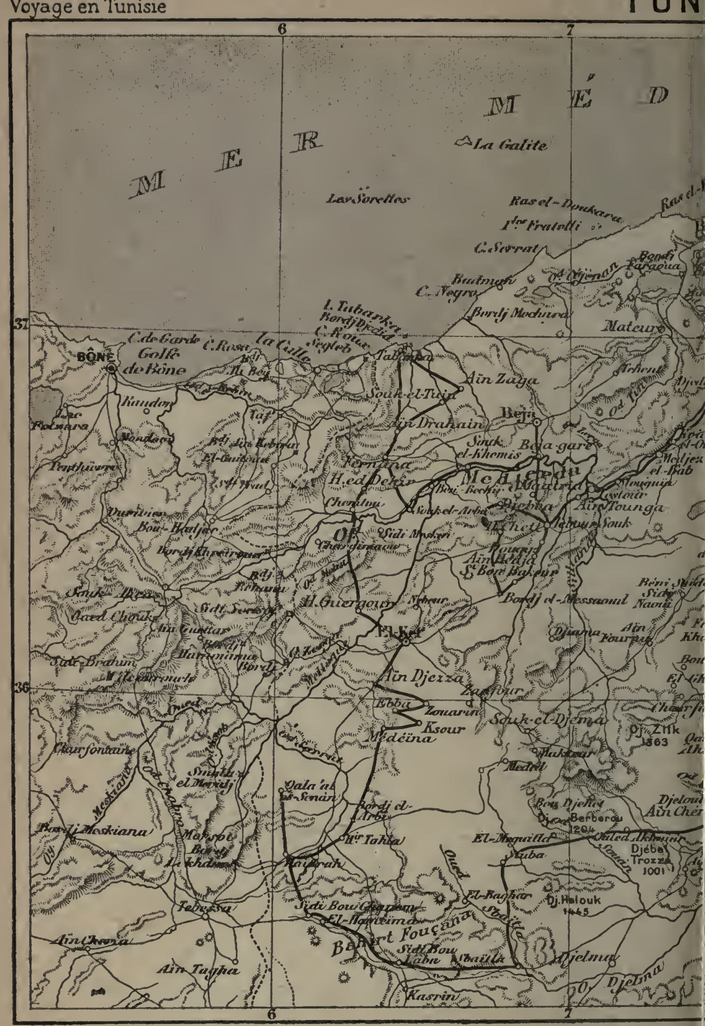
On peut le dire hardiment, le protectorat a fait ses preuves. La France peut s'enorgueillir d'avoir transformé en pays prospère et tranquille cette pauvre Tunisie ruinée, dépeuplée, abrutie par l'anarchie et le gaspillage.

Les indigènes sont fiers et heureux de ce renouveau, et, chose précieuse, ils nous en savent gré. Naguère, nous disait un jour l'un d'eux, on ne pouvait sortir, même armé, de Tunis sans risquer d'être enlevé par les maraudeurs; aujourd'hui, grâce à la France, on peut aller d'un bout à l'autre du pays sans armes. Jadis, nous étions à la merci des receveurs qui exigeaient l'impôt jusqu'à trois et quatre fois; aujourd'hui on n'a plus rien à craindre de tel. Le riche est taxé comme le pauvre; et si celui-ci a à se plaindre de quelque injustice, le tribunal est le même pour lui que pour son oppresseur d'autrefois. Enfin la France nous a porté bonheur : nous n'avons plus ni disettes ni famines.

Ce témoignage est flatteur pour nous : et, ce qui vaut mieux, il est d'un bon présage. Laissons le temps faire son œuvre et ayons confiance dans l'avenir. Peut-être verrons-nous luire le grand et beau jour où la reconnaissance des bienfaits dont la France a comblé le pays fera enfin tomber les barrières morales qui séparent de nous les musulmans, et où leur intelligence et leurs caractères s'éveilleront enfin au progrès, auquel ils semblent réfractaires!

C'est par ce vœu que nous terminons notre récit de

TUN


6
7
37
36
M E R
M É D
La Galite
Les Sorelles
C. Serrat
C. Negro
Mateur
C. de Garde
Golfe de Bône
BÔNE
C. Rosa
La Calle
Tabarka
Aïn Zaga
Aïn Draham
Béja
Béja-gare
Souk el-Khemis
Medjez el-Bab
Fernana
Aïn Tounga
Bordj el-Messaoud
Randon
Mondovi
Penthièvre
Lac Fetzara
Duvivier
Souk Ahras
Clairfontaine
Bordj Moskiana
Aïn Djezza
Ebba
Zouarin
Ksour
Médeïna
Souk-el-Djema
Haïdrah
Tebessa
Sidi Bou Ghanem
Kasrin
Djelma
Djébel Trozza
1001

SIE. Hachette et Cie



voyage. Nous serions heureux si nous avions pu contribuer, pour une faible part, à faire connaître la Régence, à en signaler les ressources, et à inspirer à quelques-uns de nos lecteurs le désir de la visiter, du moins en partie. La Tunisie est un pays neuf, que l'on peut rendre à la vie, repeupler, cultiver, développer de toutes façons; il est à nos portes, son climat n'est pas bien différent de celui de notre Midi, sa population est docile, laborieuse, pacifique. Il a été autrefois très riche, très peuplé, très heureux, nous l'avons prouvé; à d'autres maintenant de prouver qu'il peut le redevenir.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

Coulommiers. — Imp. Paul BRODARD.— 155-94.

TYP. DRAEGER ET LESIEUR, 118, RUE DE VAUGIRARD.



